
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

408692



CONFÉRENCES

SUR LES GRANDEURS

DE

LA SAINTE VIERGE

PRÊCHÉES

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SULPICE, A PARIS
PENDANT LE MOIS DE MARIE

PAR L'ABBÉ COMBALOT

Missionnaire apostolique



LYON

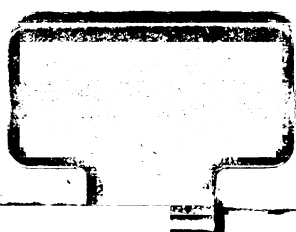
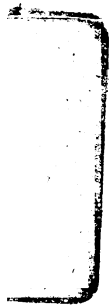
J. B. PÉLAGAUD ET C^{IE}

IMPRIM. - LIBRAIRES DE N. S. P. LE PAPE, GRANDE RUE MERCIÈRE, 26.

ANCIENNE MAISON RUSAND.

POUSSIELGUE-RUSAND, RUE HAUTEFEUILLE, 9,
A PARIS.

6000





CONFÉRENCES

SUR

LES GRANDEURS DE LA S^{TE} VIERGE.

Les exemplaires qui n'auront pas notre signature , seront réputés contrefaits.

J.B. Pelagaud et cie

Impr. de J. B. Pelagaud.

CONFÉRENCES

408092

SUR LES GRANDEURS

DE LA

SAINTE VIERGE

PRÊCHÉES

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SULPICE, A PARIS, PENDANT
LE MOIS DE MARIE

PAR L'ABBÉ COMBALOT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Ipsa conteret caput tuum.

GEN. 3. 15.



LYON

CHEZ J. B. PÉLAGAUD ET C^{IE}

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE N. S. P. LE PAPE, GRANDE RUE MERCIÈRE, 26.

ANCIENNE MAISON RUSAND

PARIS, POUSSIELGUE-RUSAND, RUE HAUTEFEUILLE, 9.

1845

CONFÉRENCES

SUR LES GRANDEURS

DE

LA SAINTE VIERGE

PENDANT LE MOIS DE MARIE



PREMIÈRE CONFÉRENCE.



*Cum obduzero nubibus cælum, apparebit
arcus meus, ... et recordabor fœderis mei.*

Quand le ciel se couvrira de nuages, mon
arc paraîtra, ... et je me souviendrai de
mon alliance. (GEN. 9. 14. 15.)

Qu'ELLE avait besoin, M. C. F., d'un témoignage de la
miséricorde divine, cette famille demeurée seule au milieu
des ruines de l'univers! En sortant de l'arche où elle avait
trouvé un abri contre les flots du déluge, elle n'aperçoit
que des monceaux de cadavres, elle ne rencontre partout
que les larges sillons de la foudre qui vient de frapper

une terre coupable. Du sein de ces vastes solitudes s'échappe comme une voix menaçante qui la jette dans une immense désolation, et les derniers bruits de cette horrible tempête sont pour elle comme un écho de la vengeance divine. Mais Dieu, toujours plus enclin à pardonner qu'à punir, la rassure; et, pour lui rendre le calme et la confiance, il place dans les cieux un signe consolateur. « Quand le ciel se couvrira de nuages, dit le Seigneur à Noé, mon arc paraîtra, ... et je me souviendrai de mon alliance. »

Depuis qu'un déluge d'erreurs et de crimes a inondé la terre, depuis que les secousses de l'impiété ont ébranlé les nations et fait *pencher les empires*, Dieu s'est souvenu de ses promesses. Son Eglise, arche du salut et de la vérité, s'est élevée au-dessus des hérésies et des schismes. Toujours attaquée et toujours invincible, elle a vaincu tous ses ennemis; et, malgré l'enfer, elle poursuit sa course et s'avance vers l'éternité, seul lieu de son repos. Ses enfants, toutefois, en voyant se multiplier les défections et les apostasies, se laisseraient aller au découragement, si la divine clémence n'avait mis le remède à côté du mal. Voyez, en effet, M. F., comme elle sait guérir les plaies que l'indifférence et l'impiété nous ont faites? C'est au déclin des peuples, c'est à la fin des âges, qu'elle a laissé sortir des trésors de sa grâce la dévotion du Mois de Marie. Voilà le signe posé au milieu des tempêtes, voilà l'*arc-en-ciel* de la confiance et de la paix.

Ainsi à mesure que les ennemis de l'Eglise deviennent plus nombreux, à mesure que l'impiété forge contre cette fille du ciel des armes nouvelles, Dieu, à son tour, fait naître de nouvelles ressources. Le Mois de Marie devenu,

à l'heure qu'il est, la dévotion de toute la terre, est le gage le plus doux d'un avenir riche d'espérance. Ce mois virginal s'adresse aux instincts de toutes les âmes pures; il offre à la piété des fidèles un aliment devenu nécessaire à leur foi, à leur reconnaissance et à leur amour.

Que faisons-nous, hélas! du haut de la chaire évangélique pendant les stations quadragésimales? Nous guerroyons contre les incrédules; nous changeons nos tribunes saintes en arènes de controverses; nous courons après les brebis égarées dans les déserts du doute, ou perdues dans les solitudes de l'incrédulité; et pendant ces luttes indispensables dans les temps où nous vivons, nous laissons sans lait et sans pain la portion du troupeau qui n'a nul besoin de ces argumentations et de ces preuves. Or, le pieux et saint apostolat du mois de Marie rendra à nos chaires leur véritable destination. Il nous permettra de déployer aux yeux de nos frères les richesses de notre foi; et, au lieu d'épuiser nos forces à chercher les fondements de l'édifice, nous pénétrerons dans l'intérieur du sanctuaire, nous irons y contempler celle qui en est l'ornement et la gloire.

Et en étudiant les adorables magnificences dont sa belle âme fut enrichie par l'éternel amour, nous apprendrons à désirer pour nous-mêmes les biens surnaturels dont elle fut remplie par la grâce.

Essayons aujourd'hui de nous former quelque idée de la place que l'auguste Marie occupe, de toute éternité, dans la pensée et dans l'amour de son Dieu. Ce côté des grandeurs de la divine Mère de Jésus-Christ, tout abstrait

qu'il parait d'abord, renferme de hauts enseignements et d'utiles leçons.

L'univers, étudié au flambeau de la foi, embrasse deux mondes profondément distincts : le monde de la nature et celui de la grâce. Ces deux mondes ne sauraient être confondus dans nos pensées, sans blesser les enseignements de la révélation. Et c'est parce que l'incrédulité de ce temps n'admet qu'un vaste *naturalisme* au sein de l'œuvre divine, qu'elle en a fait sortir ce panthéisme superbe, maladie désespérée d'un si grand nombre d'esprits.

Le monde de la nature comprend Dieu connu seulement comme créateur et conservateur des êtres. Il embrasse, en outre, les choses créées, en tant qu'elles sont accessibles aux conceptions ou aux découvertes de notre raison. Le monde de la grâce a pour horizon l'inaccessible mystère de l'adorable Trinité, l'acte suprême de l'incarnation du Verbe divin et les innombrables merveilles qui en découlent. L'unité de l'essence divine dans une trinité de personnes réellement et éternellement distinctes; l'union ineffable du Fils de Dieu avec la nature humaine, et la vision de l'essence divine promise à la foi, à l'espérance et à l'amour des enfants de la grâce, voilà ce qui constitue l'ordre surnaturel; c'est là ce qu'enferme le monde de la grâce et de la gloire, dont les secrets ne sont accessibles à toute intelligence créée que par une révélation positive et surnaturelle. Mais ce monde surnaturel dans sa production ou dans sa réalisation embrasse trois chefs-d'œuvre : Jésus-Christ, la très-sainte Vierge et l'Eglise. Ces trois chefs-d'œuvre sont le terme des communications suprêmes de la puissance, de la sagesse et de l'amour infini. C'est-

à-dire que, dans l'ordre du possible, l'incarnation, la maternité divine et la vision béatifique nous font connaître les plus profonds secrets de l'éternel amour. Écoutons saint Thomas d'Aquin établissant cette doctrine avec la concision sublime qui le caractérise : « L'humanité sainte, « nous dit-il, par cela qu'elle est unie au Verbe de Dieu ; « la bienheureuse Vierge, par cela qu'elle est mère de » Dieu ; la béatitude créée, par cela qu'elle est la vision « immédiate de Dieu, tirent du bien infini qui leur est « communiqué une sorte de dignité *infinie*. En sorte que « rien ne peut être meilleur ni *plus* excellent que ces « choses. »

Il y a donc une distance, pour ainsi dire, infinie entre la nature et la grâce ; et l'intelligence qui a été élevée à la foi des mystères divins que la grâce embrasse, est entrée dans une sphère de vérité et de lumière, dont la hauteur surpasse les découvertes de la raison et même du génie, de toute la distance des pensées de Dieu sur les pensées de l'homme.

Pendant cette station, les grandeurs de Marie seront seules l'objet de nos méditations et de nos enseignements.

Nous avons dit que la grâce forme un monde à part, un monde infiniment élevé au-dessus de celui de la nature. Or, la très-sainte Vierge est comme le divin printemps du monde surnaturel. Elle est le lis le plus pur du jardin de la grâce, la rose la plus belle du paradis du nouvel Adam, la perle la plus précieuse de l'incommensurable océan des richesses divines.

Mais quelle est la place que la Vierge immaculée occupe

dans les pensées éternelles de son Dieu? Pour répondre à cette question, tâchons de nous faire une idée nette et théologique des propriétés sans lesquelles Dieu ne saurait ni exister ni être conçu; essayons de saisir la notion propre au mode d'existence de tout être créé; efforçons-nous enfin de concevoir comment les êtres réalisables sont en Dieu avant leur création.

Dieu vit dans l'immensité, dans l'éternité et dans l'unité infinie. Si l'unité, l'immensité et l'éternité manquaient à son essence, il n'existerait pas; et la souveraine perfection, attribut nécessaire de sa nature, serait un non-sens, une pure inanité, ou l'ombre d'un rêve. Mais si l'essence divine a pour condition, pour loi fondamentale l'immensité, l'éternité et l'unité simple ou immuable, Dieu est donc imparticipable, c'est-à-dire que Dieu ne peut donner sa nature ni les propriétés de sa nature à nul être créé. La raison, tout obscurcie qu'elle est par les ténèbres de la déchéance, conçoit en effet très-nettement que l'éternité, que l'immensité, que l'unité simple ou infinie, n'appartiennent et ne peuvent appartenir qu'à un être infini de tout point.

Ainsi en Dieu *tout* est Dieu. Tout ce qui le constitue est lui-même. Il n'y a point en lui de puissance *passive*, comme dit saint Thomas. Il n'y a point de substance latente, endormie, stérile, dans le fond de sa nature. Acte pur, vivant, infini, il est souverainement imparticipable, éternellement infractionnable, si j'ose ainsi dire. Quand donc le panthéiste aveugle et superbe ose donner à la substance créée une identité radicale avec la substance éternelle, il consacre l'athéisme et anéantit la notion même de Dieu.

Remarquez en effet, M. F., que les créatures ont un mode d'être fondamentalement et éternellement distinct de celui de Dieu. Les substances créées existent dans le temps, dans l'espace et dans le mouvement ; et ces modes finis, muables, passifs, répugnent à la notion comme à l'être de Dieu. La substance divine et la substance créée n'ont donc rien de commun dans leur fond. La substance créée ne sort donc pas de la substance divine par voie d'effusion , de limitation, d'émanation, ou de quelque autre manière que ce soit. La création n'est donc pas une forme de l'être infini, comme l'ont rêvé les néopanthéistes de ce temps ; il n'y a donc de raisonnable, de vrai, de philosophique même, en cette matière, que la doctrine catholique qui enseigne au monde que l'univers a été tiré, non de la substance, non de l'être de Dieu, mais du néant. « Au commencement, est-il dit au livre des révélations, Dieu créa le ciel et la terre. (Gen. 1. 1.) » Et pour qu'il ne vint point en la pensée des enfants de l'Eglise que la création enferme en soi quelque chose de la substance divine, le symbole catholique a soin de nous apprendre que le Verbe de Dieu, tiré par une génération éternelle de la substance du Père, n'a rien de commun avec les créatures produites par la toute-puissance. Car le Verbe « a été engendré, et non fait. »

Parlant de la procession du Saint-Esprit, saint Athanase ajoute : « Il n'a point été fait, il n'a point été engendré, mais il procède. » Ainsi point d'identité de substance entre Dieu et les créatures.

Mais où était l'univers avant l'acte immense de la création ? Le panthéiste trouve absurde cette réponse du caté-

chisme : « Avant la création, l'univers était dans le néant. » Or, voici celle d'un enfant catholique de sept ans, que j'interrogeais un jour chez un curé de village : « L'univers avant la création, me dit-il, était dans la pensée de Dieu. » Réponse admirable, qui n'eût pas été indigne de Bossuet, et qui aide à comprendre comment les êtres sont en Dieu avant leur production ou leur réalisation au sein de l'espace et du temps.

Tous les êtres créés et même possibles sont en Dieu, non pas *substantiellement*, mais *typiquement*. C'est-à-dire que de toute éternité Dieu porte en soi l'idée de tous les êtres possibles à sa toute-puissance. Dieu, en effet, se connaît parfaitement lui-même. Le Verbe éternel est le terme personnel de cette connaissance infinie. Or, Dieu voit non-seulement sa substance et toute sa substance dans la lumière de son Verbe ; mais il voit aussi dans son Verbe et par son Verbe tous les êtres dont le Verbe divin porte en soi l'idée, la pensée, ou l'image. Ces idées de tous les êtres réalisables ne sont pas distinctes de la substance divine. Elles sont la substance divine elle-même, en tant qu'elle est la forme, ou le type éternel de toutes choses.

J'ai dans ma pensée l'idée, ou les idées du discours que je vous prêche en ce moment. Je porte mentalement en moi le discours que je formule du haut de cette chaire. Ce discours existe pour moi avant sa production. Il vit en moi d'une vie intellectuelle. Il n'est pas distinct de ma pensée et de mon intelligence, et en revêtant chacune des idées qui le composent des mots qui le rendent accessible et palpable à vos esprits, je ne mets rien de ma substance interne dans cette articulation, dans cette prolation extérieure et

sensible. Ce discours a la vie dans ma pensée, avant que la parole l'en tire ; et à mesure que chaque mot se produit au dehors, il reste tout entier dans la pensée qui l'a conçu. Cette comparaison, imparfaite comme toute similitude, aide néanmoins à comprendre ce qu'il y a de sublime et de profondément philosophique dans cette réponse d'un enfant : « Le monde avant la création était dans la pensée de « Dieu. »

Dans le vaste océan des pensées divines, dans cette région infinie des types de toutes choses, quelle est, dans l'ordre du possible, la pensée la plus excellente ; quelle est l'idée la plus parfaite que l'entendement divin porte éternellement en soi ? Notre faible raison n'a point de réponse pour une question qui touche au dernier secret de la toute-puissance. Car, comment du fond de cette nuit qu'il habite, notre entendement d'un jour pourrait-il découvrir le mystère le plus impénétrable de la science infinie ? Pour connaître la conception la plus haute de l'intelligence suprême, il faudrait être elle-même.

Mais si la sagesse divine avait daigné nous découvrir son secret ; s'il lui avait plu de nous faire connaître le mystère caché dans les dernières profondeurs de sa science et de son amour, ce secret sublime et introuvable serait devenu la propriété et l'héritage des intelligences qui vivent de la foi à la parole révélatrice.

Or, ce secret que le grand Apôtre appelle « Le mystère de Dieu le Père (Col. 2. 2.) » qu'il dit « avoir été caché aux siècles et aux générations (Col. 1. 26.) » n'est autre que l'acte même de l'incarnation du Fils

de Dieu. Et la raison, éclairée au flambeau de la foi, conçoit que, de toutes les inventions de la divine sagesse, celle qui implique l'union personnelle du Verbe de Dieu avec la nature humaine, est l'invention la plus haute, la plus parfaite qu'il soit au pouvoir divin de réaliser; parce que l'union surnaturelle qui élève l'âme et la chair du Christ à l'ordre d'une seule et même personnalité avec le Verbe éternel, est une union si excellente, qu'il est impossible à Dieu même de la surpasser. Au delà de cette unité, il n'y a plus que l'unité d'essence des trois personnes divines, qui est incommunicable. Jésus-Christ est donc le chef-d'œuvre des pensées et des œuvres de Dieu. Il est le *Premier-né de toute créature* (Col. 1. 15.) comme parle saint Paul, le centre auquel aboutissent toutes les pensées réalisables de l'éternel ouvrier. Jésus-Christ est le roi du monde des pensées divines; et l'idée qui, dans l'entendement infini, correspond au chef-d'œuvre que l'incarnation produit et consomme, est en soi et dans les inventions du Très-Haut l'idée reine, l'idée première, l'idée suprême.

Mais l'incarnation, dans le plan surnaturel, doit s'accomplir par la maternité divine de Marie. Marie doit engendrer dans le temps ce même Fils que le Père engendre éternellement. Il existe donc une corrélation, une harmonie nécessaire entre la maternité divine et entre l'incarnation. En sorte que si une simple mortelle est appelée à devenir mère du Fils de Dieu fait homme, le décret qui la prédestine à cette gloire est, pour ainsi dire, parallèle au décret qui prédestine le fils d'Adam à l'union personnelle avec le Verbe de Dieu. Ainsi, M. C. F., dans l'incommensu-

nable sphère des idées divines et des types éternels de toutes choses, Jésus et Marie occupent le premier rang. Et si Dieu est libre d'appeler à l'ordre suréminent de l'union hypostatique, et à celui de la maternité divine qui bon lui semble, j'ose affirmer qu'il lui est impossible de communiquer à deux rejetons de la race humaine une gloire plus haute et des destinées plus grandes que celles dont il a enrichi notre nature, par l'incarnation et par la maternité divine.

L'idée typique de la maternité divine, dont la très-sainte Vierge sera honorée, est donc l'idée la plus excellente après l'idée de l'incarnation ; et la bienheureuse Vierge sur qui seule doit descendre cet honneur infini est donc reine du monde des pensées divines, comme Jésus-Christ en est seul le roi.

La doctrine que nous venons de développer est un corollaire logique du dogme de l'incarnation. Et à moins qu'on ne prouve qu'il existe en soi et dans les conceptions du Très-Haut un double chef-d'œuvre, d'un ordre plus élevé que le mystère du Christ et celui de la maternité divine de Marie, il demeure établi, que la très-pure Vierge domine avec Jésus-Christ l'univers invisible de toutes les pensées réalisables du Tout-Puissant.

Saint Bernardin de Sienne exprime la même idée quand il dit ¹ : « Vous avez été prédestinée, ô Marie ! dans la « pensée divine, avant et au-dessus de toute créature, « pour engendrer l'Homme-Dieu. »

1 — Tu ante omnem creaturam, in mente Dei, præordinata fuisti, ut Deum ipsum hominem procreares. (SERM. 15. c. 4.)

Et remarquez, M. C. F., à quelle hauteur la grâce et la foi élèvent nos pensées incertaines et timides. Par delà l'horizon de ce monde visible, il existe une série interminable de mondes, que la toute-puissance pourrait tirer des trésors du possible. L'univers que nous habitons, n'est qu'un point devant les œuvres cachées dans les secrets de la toute-puissance, et le monde de la nature, tel qu'il nous est connu, disparaît comme un atome en face des mondes possibles à l'énergie créatrice. Dans le monde de la grâce, au contraire, nous touchons à tous les extrêmes, et notre regard illuminé au rayon de la foi, peut embrasser toutes les dimensions de la sphère immense que les trois personnes divines ont fait parcourir à l'humanité sainte et à l'auguste Mère de Jésus-Christ. Que l'impie est donc aveugle, quand il donne à ses ténébreuses conceptions le nom de lumière! Que sa haine est coupable, quand il essaie d'obscurcir le soleil qui éclaire les profondeurs sans fin du monde surnaturel!

Ne nous étonnons donc plus, si l'Eglise met dans la bouche immaculée de la très-sainte Vierge ces sublimes et mystérieux accents des saints cantiques, qui semblent ne pouvoir s'appliquer qu'à la sagesse personnelle du Père.

« J'ai été créée avant les siècles. (Eccli. 24. 14.) Il m'a possédée au commencement de ses voies... (Prov. 8. 22.) les abîmes n'étaient point encore, et j'étais conçue. (Prov. 8. 22.) J'étais enfantée avant les collines. (Prov. 8. 22.) » Or, comme avant la création il n'y a en Dieu que les types immortels que les êtres finis doivent

reproduire, il est évident que Marie, d'après le texte sacré lui-même, tient le premier rang avec Jésus-Christ son Fils dans le conseil divin, et qu'elle possède avec lui le souverain domaine des pensées invisibles de Dieu...

Ainsi le décret par lequel, de toute éternité, la Vierge sans tache est appelée au trône de la maternité divine, la place dans un degré de grandeur et de gloire que nulle créature ne surpassera jamais. Quittons un moment, M. C. F., cette terre qui fuit sous nos pieds, et qui n'est qu'un atome, pour ainsi dire, perdu dans la vaste orbite de l'univers; arrachons-nous à la monotonie variabilité du temps, sortons de la patrie des ombres et des chimères. Entrons dans le sanctuaire du Très-Haut, et contemplons, à l'aide des saintes révélations, le mystère de la maternité divine. Répétons avec notre Reine immortelle : « J'ai
« été créée avant les siècles. — Il m'a possédée au com-
« mencement de ses voies. — Les abîmes n'étaient pas
« créés, et j'étais conçue. — J'étais engendrée avant les
« collines. »

Cherchons dans le monde invisible et éternel des types de toutes choses l'idée première, l'idée souveraine; et nos regards s'arrêteront sur le mystère des grandeurs de Marie. Bénissons avec une amoureuse reconnaissance le décret divin qui prédestine Marie à un honneur que nulle créature ne partagera jamais avec elle; félicitons-la de ce qu'elle a été préélue par-dessus les Anges et les hommes à une dignité dont Dieu seul peut mesurer la hauteur et sonder les incompréhensibles dimensions.

La bienheureuse Vierge vit donc de toute éternité

dans la pensée et dans l'amour de son Dieu. Elle vit dans le Verbe divin celle qui doit engendrer le Verbe fait chair. Et cette parole du plus sublime des Évangélistes est vraie pour Marie encore plus qu'elle ne l'est pour les autres créatures : « *Ce qui a été fait avait la vie en lui.* (Joan. 1. 4.) »

Ah ! qu'il est doux , ô Marie ! pour un cœur qui vous est dévoué , de sentir par l'amour , et d'apercevoir au rayon de la grâce , que vous seule avec Jésus-Christ occupez le point central de toutes les inventions de la sagesse éternelle ! Qu'il est doux de savoir que le regard de votre céleste époux se repose éternellement sur le mystère de vos gloires ! Que j'aime à me perdre dans ce monde sans borne des pensées éternelles , pour contempler avec un filial amour l'idée typique qui est l'image de vos saintes et immortelles destinées ! *Ordonnée* , par le roi immortel , à l'incompréhensible honneur d'une fécondité divine , vous donnerez par Jésus-Christ , votre fils , à l'univers créé un but suprême , qui sera infini. Vous verserez sur toutes les existences , par l'humanité déifiée de votre Fils , une gloire au delà de laquelle Dieu lui-même ne saurait aller. Le mystère de vos grandeurs , ô bienheureuse Vierge ! sera le motif déterminant de l'œuvre immense de la création ; c'est vous qui , dans le plan surnaturel , répandrez sur le monde les richesses de la grâce et les divines splendeurs de la gloire.

Mais quelle part devons-nous prendre à cette prédestination merveilleuse de la très-sainte Vierge ? Quels motifs de consolation et de confiance pouvons-nous y puiser ?

La très-sainte Vierge a été appelée à la plus excellente

de toutes les vocations, et par sa maternité divine elle épuiserait tout l'océan communicable des trésors de la grâce. Or, je prétends que ce côté des grandeurs de notre Reine ouvre dans l'âme de ses serviteurs et de ses enfants une source intarissable de confiance et de bonheur. Pourquoi? Parce que si Marie a été prédestinée à devenir mère et mère de son Dieu, appelés, par notre vocation chrétienne, à la grâce de l'Evangile, justifiés dans les sacrements, régénérés dans le sang et les mérites de son divin Fils, nous pouvons croire, avec un humble et confiant amour, que le décret par lequel Marie est prédestinée au suprême honneur de la maternité du Christ, nous prédestine nous-mêmes, enfants de foi et de lumière, à vivre éternellement de la béatitude à laquelle notre divine mère est parvenue.

Écoutez S. Paul : « Ceux qu'il a connus dans sa prescience » (Rom. 8. 29.) il les a prédestinés; ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. » Vous tous qui m'écoutez, vous avez déjà reçu une part abondante des biens surnaturels dont le grand Apôtre fait ici l'énumération. Vous avez été appelés à la lumière de l'Evangile, le baptême vous a régénérés, tous les jours vos âmes peuvent se justifier encore dans le sang et dans la grâce du Dieu-Sauveur; il ne vous manque que la persévérance finale. Or, savez-vous, M. F., ce qui peut garantir la permanence du don ineffable de votre régénération en Jésus-Christ? Savez-vous ce qui peut donner à votre justification une durée persévérante jusqu'au jour où le mystère de votre épreuve sera accompli? Savez-vous ce qui

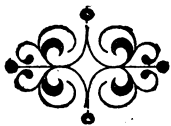
peut rendre votre espérance, en quelque sorte, immuable, et dissiper les sombres nuages de la défiance, de la crainte et de la terreur ? C'est le doux, le délectable, l'incomparable sentiment qui vous enchaîne à la dévotion et à l'amour de la très-sainte Vierge. Frères d'un Dieu, par votre vocation chrétienne, vous êtes devenus les fils adoptifs de son auguste Mère.

Mais si le baptême vous a faits les fils adoptifs de Marie, que n'ajoutera pas à sa maternelle tendresse le culte de confiance, de piété et d'amour que vous lui rendez ! Le signe de la régénération suffit pour vous rendre chers au cœur de la divine mère de la grâce, et votre piété envers elle appelle sur vous ses plus tendres prédilections.

La sainte Vierge est donc mère de tous les enfants de l'Eglise. Mais elle l'est surtout de ceux qui comprennent le prix de leur vocation, qui veillent sur le trésor que saint Paul appelle *ineffable*, en augmentent les divines richesses, et dilatent en eux le règne de la foi, de l'espérance et de la charité, par un progrès toujours croissant de bonnes œuvres.

La bienheureuse Marie est plus spécialement mère de ceux qui ont mis sous sa garde le salut de leur âme, et pour qui le sentiment de sa maternelle tendresse est le bien le plus précieux. O vous donc à qui le nom, la gloire, le culte et les grandeurs de Marie sont plus chers que l'existence même, reposez-vous dans la délicieuse espérance de posséder un jour la félicité et la gloire, à laquelle votre dignité de frères du Christ et d'enfants de Marie vous appelle. Marchez d'un pas ferme et tranquille au milieu de cette nuit du temps ; élevez souvent vos pensées et vos

cœurs dans cette région supérieure que n'atteignent pas les orages de cette vie ; cherchez avec amour , dans le sein du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ , le décret éternel des destinées de Marie et de vos sublimes espérances ; laissez passer sans crainte sur vos têtes ces nuages stériles qui menacent l'impie , mais qui ne cachent point de foudres pour ceux qui se sont abrités à l'ombre des bénédictions de la Reine du ciel...



II. CONFÉRENCE.

LA TRÈS-SAINTE VIERGE CONSIDÉRÉE COMME REINE DES ANGES.

*Exaltata est sancta Dei Genitrix
supra choros Angelorum ad celestia
regna. (OFF. ECCLES.)*

La sainte Mère de Dieu a été portée
par delà les chœurs des Anges dans
les royaumes célestes.

Ces paroles dont l'Eglise se sert pour célébrer l'Assomption de Marie, et qui semblent un écho du cantique des Anges, renferment un des points les plus consolants de la théologie de ses mystérieuses grandeurs. Voulant raconter quelques-unes des merveilles du triomphe de la plus humble des vierges, l'Eglise proclame, sans hésiter, qu'elle a été portée par delà tous les chœurs des Anges dans les régions les plus élevées du royaume céleste. Elle déclare qu'une femme tient dans ses mains le sceptre des tribus angéliques, comme elle porte sur son front immaculé le diadème et la royauté du monde humain.

Quelle gloire pour Marie, M. C. F., et quelle destinée !

Et cette Reine de l'univers, cette auguste Souveraine des Anges, est notre sœur, notre avocate, notre mère!...

Vous êtes-vous surpris quelquefois dans le sentiment de bonheur et d'étonnement que légitime ce glorieux privilège? Avez-vous contemplé quelquefois la plus humble des servantes du Seigneur sur le trône majestueux du haut duquel elle gouverne ces tribus célestes qui peuplent les régions de la gloire? Avez-vous goûté, avec un filial amour, l'enivrante joie qui inonde l'âme d'un vrai serviteur de Marie, quand il songe que les Séraphins eux-mêmes se tiennent honorés d'avoir pour maîtresse et pour reine l'épouse d'un pauvre artisan, le dernier rejeton de la tige de Jessé?

Méditons aujourd'hui cet incomparable privilège de Marie. Considérons sa royauté angélique; cherchons dans ce titre des enseignements et des espérances; puisons-y les motifs d'une confiance sans borne pour celle qui sera toujours au-dessus de toute louange comme de tout amour.

La royauté de l'Homme-Dieu sur les tribus angéliques est un article du symbole de notre foi, un dogme révélé, une conséquence nécessaire de l'acte suprême de l'incarnation. La sainte humanité du Sauveur étant élevée à l'infranchissable honneur d'une union personnelle avec le Verbe divin, toute créature visible et invisible, angélique et humaine, relève de l'immortel empire du divin Fils de Marie.

« Toute puissance, a dit Jésus-Christ, m'a été donnée
« au ciel et sur la terre. » Or, remarquons que la toute-

puissance appartient naturellement au Verbe, comme elle appartient au Père et au Saint-Esprit. Si donc Jésus-Christ a reçu la toute-puissance, c'est à son adorable humanité que ce grand don a été fait. *Data est mihi omnis potestas.* (Matth. 28. 18.)

Mais la toute-puissance implique la souveraineté; elle implique une royauté absolue et universelle sur toute créature. Et c'est pourquoi saint Paul enseigne que le Christ « est l'héritier universel des choses. » Et ailleurs, « qu'il est allé s'asseoir à la droite du Père, sur un trône « posé au plus haut des cieux, par delà tous les chœurs « célestes. En sorte qu'au seul nom de Jésus-Christ « tout genou se courbe au ciel, sur la terre et dans les « enfers. (Philip. 2. 10.) »

La royauté immortelle du Christ sur le monde angélique est donc un point arrêté, un dogme de foi. Mais la royauté de Marie sur les Anges est un corollaire de celle de son divin Fils.

La très-sainte Vierge, en effet, a, comme mère de Jésus, un droit naturel sur le Fils unique du Père. Elle est mère, véritablement mère de celui « à qui toute puissance a été donnée. » Elle a pour fils « l'héritier universel des mondes. (Hebr. 1. 2.) »

Le titre de Mère de Dieu, qu'on ne peut refuser à Marie, sans anéantir toute l'économie du christianisme, place la très-sainte Vierge, selon le docte Suarez et toute la théologie catholique avec lui, dans une sphère tellement à part, qu'il lui confère une dignité, en quelque sorte, *infinie*. Or, quel autre rang que celui de reine de tout

l'univers, et par conséquent des Anges et des hommes, convient à la Mère de Dieu ? Qu'y a-t-il d'étonnant si tous les esprits créés, à quelque hiérarchie qu'ils appartiennent, sont soumis à la royauté de Marie ? Et qu'est-ce que la royauté du monde angélique, si nous nous faisons une idée de la distance qui sépare la Mère de Dieu, de la dignité et des prérogatives conférées au premier des esprits ?

Le dogme de la maternité divine de Marie étant admis, la raison en déduit rigoureusement un droit de puissance et de souveraineté sur le domaine entier des œuvres du Créateur. Et c'est pourquoi le Roi-Prophète, contemplant dans la lumière de l'intuition les grandeurs futures de notre divine mère, nous apprend qu'elle est assise à la droite de son Fils et de son Dieu, avec la majesté et la puissance qui conviennent à la reine de l'univers. « Elle est assise, comme une reine, à votre droite. (Ps. 44. 10.) »

C'est au même point de vue que se place l'Eglise, quand elle fait monter vers le trône des grandeurs de Marie ces saintes et sublimes acclamations : « Salut, ô Reine des cieux ; salut, Dominatrice des Anges ! (Antienne de l'Eglise.) »

Il faut donc accuser l'Eglise infallible d'un aveugle enthousiasme, il faut faire remonter jusqu'à elle le mensonge et l'erreur, ou reconnaître que la très-sainte Vierge est véritablement Reine des Anges et des hommes.

Que les voies de Dieu sont profondes, M. C. F. ; que les desseins de sa sagesse sont élevés au-dessus de nos timides conceptions ! Le Créateur de toutes choses veut

donner une reine à ces esprits sublimes qui ne furent point attachés, comme nous, à une enveloppe grossière; et il va la prendre sur une terre maudite, au sein d'une race dégénérée. Il l'environne de faiblesse, il la fait riche de souffrance et d'humiliation. Et toutefois, ces esprits immortels qui balancent à travers l'espace ces globes de feu qui ornent la voûte du firmament, se trouveront honorés de devenir les serviteurs et les sujets de la plus humble, de la plus pauvre des créatures.

Essayons cependant de pénétrer le secret de cette économie de la divine sagesse, et faisons voir que la royauté de Marie sur les Anges touche aux données les plus hautes de la théologie.

Les plus profonds théologiens ont cherché de tout temps à résoudre l'effrayant problème de la chute des anges rebelles. Ils se sont demandé quelle fut la cause occasionnelle de la félicité des uns et de la réprobation des autres; ils ont cherché à comprendre, en un mot, comment Dieu, en appelant les Anges à la possession éternelle de la gloire, avait combiné, à leur égard, l'ordre de la grâce et celui de la nature.

La souveraineté de Marie sur les tribus angéliques jette sur ces questions redoutables de salutaires clartés qui n'ont point échappé aux regards pénétrants de l'immortel Suarez.

Les Anges, par le fait de leur création seule, occupent le premier rang dans le monde de la nature, et les dons qu'ils reçurent, en sortant des mains du Dieu créateur,

surpassent, sans mesure, les dons purement naturels de l'homme envisagé avant sa déchéance.

Cela est si vrai, d'après l'enseignement de la théologie sacrée, que l'âme du divin Sauveur elle-même, si supérieure par la grâce de l'union hypostatique à tous les esprits angéliques, leur est inférieure dans l'ordre purement naturel.

L'âme du Christ est une âme humaine, et l'Ange est un pur esprit. Et c'est là le sens de ces paroles du Roi-Prophète : « Vous l'avez fait inférieur aux Anges. (Ps. 8. 6.) »

Les théologiens enseignent communément aussi qu'au moment de leur création les Anges reçurent, avec les dons les plus parfaits de la nature, le don surnaturel de la grâce, qui seul pouvait leur donner droit d'arriver au royaume de la gloire.

« Dieu, dit saint Augustin ¹, fonde en eux la nature, et leur fait don de la grâce. »

Mais quel fut pour les Anges le principe générateur de la grâce, sans laquelle ils ne seraient jamais parvenus à la béatitude suprême de la vision immédiate de l'essence divine?

Durent-ils la puiser, comme l'homme, dans les mérites du Christ? fut-elle le prix de leur amour pour celui que saint Paul appelle « l'héritier de toutes choses? »

L'Eglise n'a point décidé dogmatiquement ce point de

1 — Condens in eis naturam, et largiens gratiam.

la théologie sacrée ; mais le docte Suarez et une foule de théologiens catholiques enseignent , comme une opinion probable , que les Anges ne furent élevés à l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire que par la médiation du Christ , principe de toute grâce et de toute gloire pour tous les élus.

Cette opinion de haute théologie , dont nous allons faire sortir , dans un moment , de trop glorieuses conséquences pour la céleste Vierge , pour ne pas l'embrasser , compte parmi ses défenseurs le docteur angélique lui-même , qui dit expressément « que l'âme du Christ est la cause universelle de la grâce pour toutes les créatures raisonnables appelées à vivre du don de la grâce. »

Ce sentiment , au reste , nous semble une conséquence logique des paroles par lesquelles saint Paul , dans son épître aux Ephésiens , place l'adorable humanité du Sauveur au-dessus de toutes les tribus angéliques.

Selon le grand Apôtre , Jésus-Christ est le chef de toute l'Eglise ; et , par l'Eglise , il entend les Anges et les hommes. Les Anges sont donc membres de l'Eglise du Christ ; ils font donc partie du corps mystique de Jésus-Christ : mais le Christ seul donne à tous les membres de son corps mystique la vie surnaturelle de la grâce , pour les mener à la gloire.

Et tel est aussi l'enseignement du Dieu Sauveur : « Je suis la vigne , vous êtes les branches. (Joan. 15. 5.) — « Je suis la lumière du monde. (Joan. 8. 12.) » Et , par le monde , il entend les Anges et les hommes , ajoute Suarez.

« La vie éternelle consiste à connaître Dieu seul et

« Jésus-Christ. (Joan. 17. 3.) » Or, la vie éternelle est la même pour l'Ange et pour l'homme ; en sorte que , pour mériter de voir Dieu et Jésus-Christ, il faut croire , pendant l'ordre de l'épreuve , à Dieu le Père , et à son Fils Jésus-Christ.

Saint Thomas et toute la théologie avec lui enseignent qu'Adam , avant sa chute , était ordonné à une fin surnaturelle de grâce et de gloire , par la foi à l'incarnation du Verbe, dont il connaissait l'accomplissement futur.

Or, les théologiens, dont nous embrassons le sentiment, pensent que les Anges , au temps de leur épreuve , furent élevés à l'ordre surnaturel de la grâce par les mérites du Christ, dont l'incarnation leur fut révélée comme principe générateur de la vision béatifique à laquelle ils ne pouvaient parvenir par les secours purement naturels.

Selon cette donnée, qui nous présente l'incarnation du Verbe divin comme le point central de tout l'univers, comme la clef de voûte du monde de la nature , du monde de la grâce et de celui de la gloire , les Anges , pour atteindre les inaccessibles hauteurs du ciel de la vision béatifique , durent croire aux abaissements infinis du Verbe éternel. Ils durent adorer en esprit et en vérité l'humanité déifiée du Christ. Et parce que , dans le plan divin , l'incarnation , dans son acte réalisateur, impliquait la maternité divine de Marie , les Anges , pas plus que l'homme , ne purent connaître et adorer les glorieux abaissements de l'Homme-Dieu sans s'incliner avec un humble amour devant les surnaturelles splendeurs de celle que la volonté du Très-Haut appelait au trône le plus élevé après le sien.

Il est donc permis de croire que le dogme de la maternité divine de Marie fut l'objet propre de l'épreuve du monde angélique, comme elle devait l'être pour celle du monde humain. Il est donc probable, pour ne rien dire de plus, que l'incarnation du Fils de Dieu dans le sein virginal de Marie fut pour les Anges, comme elle l'a été pour l'homme, le principe de la vie de la grâce et de celle de la gloire. En sorte que, par le fait seul de ce grand sacrement de l'éternel amour, la divine Mère de Jésus devenait, pour les tribus angéliques, le chef-d'œuvre de la toute-puissance, la Souveraine de l'univers, la Reine bien-aimée à laquelle elles devaient être soumises dans les royaumes de l'éternelle vie.

Il était juste, au reste, que la divine sagesse soumit ces purs esprits à une épreuve qui impliquât le sacrifice de leur entendement et celui de leur cœur. Ne pouvant immoler, comme l'homme, au bon plaisir de Dieu, une autre portion de leur être, il fallait obtenir d'eux l'immolation libre de leur esprit et de leur amour.

Or, en reconnaissant pour la Reine du ciel une femme née dans l'humiliation et dans la souffrance; en adorant le profond mystère consommé dans les flancs de la Vierge sans tache, les Anges étaient forcés d'éteindre, au fond de leur nature, toute pensée injurieuse à l'éternelle sagesse et tout sentiment indigne des grandeurs de Marie. Placés dans l'alternative de mourir à l'espérance de la vision béatifique ou d'y arriver par la médiation nécessaire du divin Fils de Marie, l'humilité devenait pour les Anges la condition *première* de leur salut, et une pensée de révolte et

d'orgueil leur ouvrait pour jamais les abîmes d'une éternelle réprobation.

Mais cet acte de foi et d'humilité était difficile pour des esprits de lumière si élevés, par leur création seule, au-dessus de l'âme humaine, et si supérieurs surtout à la portion de matière à laquelle l'âme du Christ et celle de sa divine Mère devaient être unies.

Dieu leur montrait, il est vrai, dans les hauteurs des cieux, des trônes où ils régneraient éternellement avec lui; mais ils ne devaient s'y asseoir qu'après s'être faits, par un humble et obéissant amour, les disciples du Christ et les serviteurs de sa Mère. La vision immédiate de l'essence divine devait verser dans leur être des torrents de béatitude; mais cette félicité suprême ne leur était promise qu'en vue des mérites du Christ. Ils ne devaient y entrer qu'à l'aide des bénédictions de Marie. Pour devenir membres de la cité des élus, ils devaient appeler, par des vœux ardents, le jour des anéantissements du Verbe divin et des gloires infinies de l'homme. Supérieurs en nature aux enfants de la race humaine, ils leur étaient inférieurs du côté de la grâce, parce que le Fils, consubstantiel du Père, ne prendra pas la nature angélique, mais celle de l'homme.

Tel fut, selon une haute théologie, le plan merveilleux révélé aux esprits angéliques à l'instant même de leur création; telle fut l'économie de la divine sagesse, dans la dispensation de ses dons, à l'égard des aînés de la grande famille des intelligences.

Ajoutons que cette opinion des plus graves théologiens

nous semble un corollaire des enseignements du grand Apôtre sur les inépuisables richesses du mystère du Christ, dont lui seul a connu et sondé les plus merveilleux secrets.

Une étude approfondie des épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens et aux Hébreux, ne permet pas de douter que saint Paul ne fasse remonter les effets de la grâce, non plus seulement jusqu'aux élus de la race humaine, mais encore jusqu'à ces enfants de lumière qui peuplent les régions du ciel.

Dès lors aussi, tout s'éclaire pour l'intelligence, et la pensée, illuminée au flambeau de la foi, saisit les harmonies profondes et ravissantes de la nature, de la grâce et de la gloire.

L'adorable Trinité descend, si j'ose ainsi dire, par le Christ et par sa divine Mère, jusqu'aux entrailles de toutes les existences; et ce grand Dieu, qui habite un impénétrable sanctuaire, atteint, dans le Christ et par le Christ, l'Ange, l'homme, la nature même matérielle, afin de faire vivre de sa vie propre toutes les créatures, et d'être tout en tous comme parle l'Apôtre... *Erit omnia in omnibus...*

La révélation de l'ordre surnaturel des destinées de l'homme en Jésus-Christ et des gloires de la très-sainte Vierge devient, pour les Anges soumis, le principe de toute grâce et de toute félicité. Les anges prévaricateurs y trouvent une semence de jalouse haine, une occasion de ruine, une source intarissable d'orgueil et d'envie.

Lucifer ne pouvant monter au ciel de la vision béati-

fique, qu'à l'aide de la médiation du divin Fils de Marie, ferme son cœur ulcéré à l'espérance. Le plan surnaturel des destinées de l'humanité sainte et de la maternité divine trouble les pensées de son âme ; et du fond de son cœur blessé par un orgueil extrême, il laisse échapper cette parole de colère et d'orgueil : Je n'obéirai pas : *Non serviam.* (Jer. 2. 20.)

Non, non, s'écrie l'infidèle archange, le fils de la femme ne sera pas mon Dieu, la fille de l'homme ne sera pas ma Reine. Forcé, pour être heureux, de devoir le souverain bien aux miséricordieuses bontés du Christ, il aime mieux renoncer, pour jamais, à une vie que son indomptable orgueil lui présente comme une insulte à son excellence, comme le don d'un ennemi méprisé, que de la devoir aux mérites du Fils de Marie, devenu désormais son plus implacable ennemi.

Non content de chercher pour lui-même un centre de félicité et de lumière loin du Christ, il souffle le poison de l'envie dans le cœur des myriades d'Anges placés dans un ordre hiérarchique inférieur au sien. Et au lieu de leur transmettre une parole d'humilité, de foi, d'espérance et d'amour, il leur redit une parole homicide et adultère. A l'aide des torturantes obscurités du dogme de l'incarnation et de la maternité divine, il fait germer le doute dans le fond de leur être ; et profitant de l'état de peccabilité propre à l'ordre de leur épreuve, il entraîne dans sa ruine une immense portion du monde des purs esprits.

Cette opinion de haute théologie mystique nous donne la raison la plus satisfaisante, et conséquemment la plus philosophique, de l'introduction du mal au sein de l'uni-

vers. Elle éclaire la conscience intellectuelle sur l'objet propre de l'épreuve à laquelle les Anges furent soumis avant d'être introduits au ciel de la vision immédiate de la divine essence; elle enchaîne aux destinées de la très-sainte Vierge la cité du monde des purs esprits, comme elle lie à ses grandeurs la race humaine et l'ensemble entier des œuvres du Créateur.

Nous savons maintenant pourquoi la divine Marie a été portée, par delà tous les Anges, dans les royaumes célestes.

Mais il nous importe de comprendre encore comment la royauté de Marie sur le monde angélique est pour nous un gage de confiance et de salut. Il nous importe de chercher dans ce grand privilège un asile assuré contre les embûches du démon, implacable ennemi d'une gloire qu'il n'a pas voulu devoir aux conséquences surnaturelles du dogme de la maternité divine.

La sainte Vierge, M. C. F., fille d'Adam par nature, a vécu de notre vie sur cette terre de l'exil; elle a respiré l'air que nous respirons; elle a mangé comme nous un pain arrosé de larmes et gagné à la sueur de son front; elle est de notre sang, la sœur de notre chair. Nous lui sommes consubstantiels par nature; mais, par grâce, elle est Mère de Dieu, Reine des Anges et Souveraine de tout l'univers. Les Anges demeurés fidèles à la loi de leur épreuve et au décret qui les prédestinait dans le Christ à la vision immédiate de Dieu, sont les serviteurs et les sujets de Marie. Ils sont heureux d'accomplir les messages qu'elle leur confie, et elle a sur eux un empire qui les

honore et qu'ils aiment. Ces aînés de la cité de Dieu la béniront éternellement comme la cause de leurs éternels transports et l'instrument de leur salut. Ils n'oublieront jamais que la félicité dont ils jouissent tient aux racines mêmes de la maternité divine ; et comme des sujets reconnaissants, ils ont sans cesse les yeux attachés sur ses mains virginales pour aller au-devant des désirs de son cœur maternel. Les Anges, toutefois, ne sont pas unis à Jésus et à Marie par un lien de nature, mais par un lien de grâce et de gloire. Ils ne sont pas comme nous frères de Jésus-Christ et fils de Marie, selon la nature et selon la grâce. Les premiers par l'ordre de leur création et par l'excellence de leur être, ils nous cèdent le pas dans l'ordre de nos rapports avec Jésus et avec la bienheureuse Vierge. Et c'est en ce sens que peuvent aussi s'entendre ces paroles du Sauveur : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » Ainsi, par la maternité divine, s'établit, entre le monde angélique et le monde humain, un ordre sublime de compensations ; ainsi la grâce plus abondante du côté de la race humaine ramène au sein de l'Eglise une égalité mystérieuse, qui place les Anges sous le sceptre virginal de Marie, et qui les fait passer sans honte sous un même niveau avec les enfants régénérés de la race humaine.

Mais quel usage la céleste Vierge fera-t-elle de l'autorité qu'elle a reçue sur les esprits angéliques ? A quoi emploiera-t-elle sa puissance de Reine, de Dominatrice des pures intelligences ?

C'est ici, M. C. F., que nous devons ouvrir notre âme à un confiant amour, à un abandon filial. Du haut du

trône de la maternité divine, cette douce Reine des Anges ne se sert de son empire qu'en faveur des enfants et des frères qu'elle a laissés au séjour de l'épreuve, et qui, voyageurs malheureux dans cette nuit du temps, iraient se briser contre les écueils semés sous leurs pas, si son cœur maternel n'était sans cesse incliné sur eux.

Les Anges messagers de la grâce, dont Marie est la mère, ne cessent de descendre vers nous et de remonter vers elle pour nous aider dans le grand travail de notre sanctification et de notre salut.

Ah ! si le rayon pur d'une lumière surnaturelle éclairait nos regards obscurcis, si nous nous étions accoutumés à vivre dans le monde de la foi, nous verrions cette tendre mère incessamment occupée de l'œuvre qui doit mener nos âmes au terme de la course.

Portant dans son cœur, plus tendre que le cœur de toutes les mères, la sollicitude du salut de tous les hommes rachetés par le sang de son Fils, elle charge les Anges, ses sujets fidèles, d'aider le vaisseau de l'Eglise dans sa marche périlleuse, à travers l'océan qu'il parcourt en allant au port de son éternel repos. Ses yeux, continuellement ouverts sur nos voies, comptent tous les pas que nous faisons dans la vie, et ses légions soumises soutiennent notre faiblesse contre les dangers que chaque heure nous apporte. Depuis le sein de nos mères jusqu'au jour où la mort vient fermer nos paupières, elle jalonne, si j'ose ainsi dire, les Anges, ses serviteurs, devenus pour nous comme les célestes pionniers des routes de la gloire. Et c'est d'elle que le Roi-Prophète a pu dire : « Elle a com-

« mandé à ses Anges de prendre soin de vous , de peur
« que votre pied n'aille heurter contre la pierre. »

Mais ce n'est pas tout encore. Reine des Anges fidèles , Marie étend aussi le sceptre de sa puissance sur ces tribus superbes qui ne voulurent pas adorer l'Homme-Dieu , et à qui le privilège de sa divine maternité n'inspire qu'une haine jalouse. Des hauteurs redoutées de sa gloire , la Vierge puissante commande aux légions infernales. Un seul de ses regards porte la terreur dans l'empire des ténèbres ; et Lucifer , vaincu , trouverait peut-être son supplice facile à porter , s'il ne savait que la Vierge immaculée règne au séjour de la gloire , et tient dans ses mains un sceptre devant lequel son indomptable orgueil est forcé de plier.

Le grand Apôtre nous enseigne que , pendant les jours de notre pèlerinage , « nous n'avons pas à lutter seule-
« ment contre la chair et le sang , mais contre les puis-
« sances de ténèbres , contre les esprits de malice ré-
« pandus dans l'air. » Or , savez-vous , M. C. F. , quel est le moyen le plus prompt et le plus sûr pour échapper à leur tyrannie ? savez-vous comment nous pouvons nous rire de leurs efforts et insulter à leur colère ? Cherchons un abri aux pieds de Notre-Dame , et , dans ces moments pénibles où le courage semble défaillir , où l'âme épuisée est comme accablée de sa propre impuissance , où l'enfer semble près d'entonner , sur les ruines de notre fragile vertu , l'hymne d'un insolent triomphe , allons nous cacher sous les plis du manteau virginal de notre douce Mère ; imitons les petits des oiseaux , quand l'épervier plane dans les airs , et répétons avec l'Eglise ce cri de la victoire ,

cette parole terrible aux légions de l'enfer : « Vierge puissante, priez pour nous. »

Et quel temps fut jamais livré, comme celui que nous traversons, à un esprit d'erreur, de scandale et d'orgueil? Voyez ces apostasies légales, appelées de nos jours le chef-d'œuvre de la sagesse des politiques; ces défections et cette indifférence des peuples que le christianisme avait civilisés!

L'hérésie essaie de relever sa tête; le schisme, armé du sabre et inspiré par la ruse, s'efforce d'agrandir ses conquêtes; des doctrines impies empoisonnent la jeunesse; l'oubli de Dieu; la haine de l'ordre, le mépris de la vertu, sont devenus le caractère dominant de la génération nouvelle.

L'or et la volupté sont les seules divinités de ces tristes temps. Or, qu'est-ce que cela, sinon la guerre de Satan contre le Christ? qu'est-ce que cela, sinon la victoire de l'enfer contre la foi, de la matière contre l'intelligence, du mensonge contre la vérité? qu'est-ce que cela, sinon les vivants symptômes de l'action des démons contre les enfants de la grâce?

Levez-vous, ô Marie! étendez sur nos têtes votre sceptre protecteur; dissipez, d'un seul de vos regards, les vapeurs qui montent de l'abîme et qui menacent d'obscurcir le ciel de la grâce; faites rentrer Satan et ses infernales tribus dans les noires prisons où les précipiteront l'oubli de vos grandeurs et le mépris de votre gloire.

L'Eglise de Jésus-Christ, dont les destinées terrestres

sont placées sous le patronage de Marie, ne périra pas. Mais qui a promis la perpétuité de la foi véritable à notre malheureuse patrie ? qui nous assure que, fatigué de notre impiété, le ciel ne se fermera pas sur nos têtes, et qu'il ne refusera pas à la France, devenue si coupable, la bienfaisante rosée de la vérité et de la grâce ?

Pour moi, je le déclare avec l'invincible conviction d'un axiome, le dernier, le plus sûr asile de la France catholique est dans la protection tutélaire de Marie.

J'ose même affirmer que le triomphe de Marie, sur cette belle province de son terrestre empire, est plus près que ne le pensent et surtout que ne le souhaitent ceux qui, parmi nous, croient à l'extinction prochaine du catholicisme et à l'apostasie consommée du royaume appelé très-chrétien.

Faisons reflourir dans notre patrie bien-aimée le culte régénérateur de la Reine des vierges ; environnons ses autels de nos respects et de notre amour ; enchaînons tous les cœurs à son char virginal ; enrôlons tous les fils de la France sous sa puissante bannière ; opposons aux flots déchainés de l'erreur la barrière infranchissable de son pouvoir et de ses vertus ; répétons en face des conquêtes des ennemis de l'Eglise ces paroles sublimes, expression d'un privilège qui sera toujours cher au cœur de notre divine Mère : « La sainte Mère de Dieu a été portée par delà tous »
« les Anges dans les royaumes célestes. »

Reposons-nous, M. C. F., dans l'immense espoir dont le mois de Marie, déjà si cher à la France, est devenu pour elle une source intarissable ; car quand le voyageur

égaré au milieu des tempêtes a vu briller une étoile à travers les nuées qui portaient la foudre, il sent son courage renaitre, et la douce lumière de l'astre consolateur lui annonce que l'orage est passé et que la mer va redevenir tranquille.



III. CONFÉRENCE.

LA HAINE DE L'ANTIQUE SERPENT CONTRE LE DOGME DE LA MATERNITÉ
DIVINE SE RETROUVE AU FOND DE TOUTES LES ERREURS ET DE
TOUTES LES HÉRÉSIES QUI ONT PARU DANS LE MONDE.

*Et iratus est draco in mulierem:
et abiit facere bellum cum reliquis
de semine ejus, qui custodiunt man-
data Dei et testimonium Jesu Christi.*

Le dragon, enflammé de colère contre la femme, est allé faire la guerre à ceux de sa race qui gardent la loi de Dieu et qui portent le témoignage du Christ. (Apoc. 12. 47.)

QUELLE est cette femme que l'antique serpent poursuit avec une haine dont rien ne saurait égaler le délire? pourquoi ce courroux de Lucifer contre la femme, cet être si tendre, si timide et si doux, que toutes les langues et toutes les sociétés ont toujours cherché dans le cœur d'une mère, le signe et l'image de la bonté de Dieu pour ses enfants? Et qu'est-ce qu'une femme pour une haine de soixante siècles? En voici le secret. Cette femme, dont les hautes destinées n'ont jamais laissé un quart d'heure de repos à l'archange tombé, est la vierge Marie.

Ainsi, M. F., quand Lucifer et ses anges s'acharnent à la ruine de la race humaine; quand ils broient les malheureux enfants d'Eve, comme la meule broie le grain de froment, c'est Marie que l'enfer poursuit, c'est sa puissance qu'il veut anéantir.

Nous avons vu que le premier des esprits tomba d'une chute éternelle, parce qu'il ne voulut pas honorer les grandeurs de la femme appelée à une fécondité divine. Chassé du ciel de la grâce et de la gloire pour n'avoir pu se faire à l'idée d'avoir pour Maitresse, pour Dominatrice et pour Reine l'humble Vierge de Juda, il emporta dans l'abîme une haine inguérissable contre celle que l'éternel amour devait placer sur le trône de la maternité divine. Six mille ans ont passé sur le front de l'archange jaloux, et sa rage se nourrit et s'allume incessamment au souvenir des triomphes remportés sur lui par l'humilité et par l'obéissance de la plus chaste des Vierges. Nous allons établir, en effet, que toutes les erreurs et toutes les hérésies qui se sont produites, dans le long cours des siècles, ne sont que le fruit de la haine de Satan contre la femme par excellence. Ces hérésies et ces erreurs ne sont, pour employer l'énergique image de saint Jude, que l'écume de l'ignominie des démons, à qui les gloires de Marie n'inspirent qu'une rage désespérée : *Despumantes suas confusiones*. (Jud. 13.) Ruiner le culte de la Vierge sans tache, éteindre son nom et sa gloire en usant, l'une après l'autre, toutes les armes fabriquées par une haine homicide, tel est le nœud de la longue et lamentable histoire du mal au sein de la race humaine.

Le crime de Lucifer, la cause de sa chute, nous l'avons

vu , c'est de n'avoir pas voulu adorer le divin Fils de Marie. Le supplice d'un éternel enfer lui parut préférable à l'acte de soumission , d'obéissance et d'amour qui lui fut imposé comme condition du bonheur qui lui était promis. Son indomptable orgueil ne voulut pas devoir à une femme les splendeurs de la vision béatifique , et la plaie de son âme est si profonde, qu'après six mille ans de tortures Satan refuserait de quitter les sombres régions du désespoir plutôt que d'acheter le ciel , dont il fut chassé , par un acte d'adoration envers le Fils que Marie a conçu dans son sein et nourri du lait de ses chastes mamelles.

Pendant les siècles préparateurs de la loi évangélique , les anges rebelles s'efforcèrent d'entraîner le genre humain dans une idolâtrie monstrueuse. Ils espéraient anéantir, par là , les souvenirs traditionnels qui promettaient aux enfants d'Eve qu'une femme serait Mère de Dieu. Le Christ, cependant, vint au temps marqué par les saints oracles. Il naquit de la Vierge , prédite par Isaïe , et consumma sur la croix le sacrifice rédempteur. Vainqueur de la mort , il envoya son esprit à ses Apôtres , fonda son Eglise , et versa sur le monde la foi de sa divinité. Mais qu'a fait l'antique serpent pour anéantir l'œuvre régénératrice de l'humanité ? A l'aide des instincts corrompus que le péché originel a laissés au fond de notre nature , il a déclaré au dogme de la maternité divine de Marie une guerre que le temps ne verra pas finir. Il a mis tout en œuvre , depuis bientôt deux mille ans , pour persuader à l'univers que le Fils de Marie n'est qu'un homme. Il s'est donné la mission de faire croire aux enfants de la terre que les incomparables destinées de la Vierge-Mère ne

sont que le fruit d'une exagération ou d'un enthousiasme impie. Voilà, M. F., le mot, le dernier mot de toutes les hérésies, de toutes les erreurs et de tous les schismes. Et pouvait-il en être autrement?

Les grandeurs de Marie irritent et brûlent le coupable archange. Il sait qu'une femme, née au sein de la pauvreté et dans l'abjection de la misère, porte sur sa tête la couronne et la royauté de l'univers ; il sait que Jésus, Fils de Marie, est allé s'asseoir sur le trône de Dieu même : et c'est pourquoi, pendant que la race humaine accomplit son épreuve passagère, l'éternel ennemi de Dieu et de l'homme s'efforce d'envelopper de ténèbres la terre où nous vivons d'espérance, en attendant que nos yeux contemplent dans sa gloire le divin Fils de Marie.

La haine fait comprendre à Satan qu'il remporterait contre Dieu une décisive victoire s'il parvenait à vicier, dans la conscience humaine, le dogme de la maternité divine de la Vierge immaculée.

De là, ce long drame des hérésies qui, en se succédant de siècle en siècle, cachent toutes dans leurs entrailles la négation de la divinité du Fils et des gloires de la Mère.

Cérinthe et Ebion, à qui le disciple bien-aimé donnait le nom d'*Antechrist*, ouvrent cette série de sacrilèges erreurs. Sous les inspirations des anges déchus, ces deux sectaires attaquent la divinité du Christ, et s'efforcent d'arracher de la conscience des enfants de la grâce la foi au dogme de la maternité divine ; mais Jean, fils adoptif de la Vierge sans tache, écrit son immortel Évangile pour

foudroyer, dans les premiers ennemis de la divinité de Jésus, toutes les hérésies et tous les blasphèmes.

Arius, venu deux siècles plus tard, attaque avec une rage inouïe le dogme de la consubstantialité du Fils avec le Père et le Saint-Esprit; et pendant plus d'un siècle le monde chrétien paraît ébranlé des coups que lui avait portés ce dangereux sectaire. Selon l'hérésie d'Arius, le Verbe divin n'est pas tiré par une génération éternelle de la substance du Père; il n'est qu'une créature; et, en s'unissant par l'incarnation à la nature humaine, il n'a pas élevé l'humanité à l'ordre suprême d'une union personnelle avec le Fils propre et consubstantiel de Dieu le Père.

Marie, dans le système arien, n'est mère que d'une simple créature, et sa destinée et sa gloire croulent par leur fondement.

Arius n'était donc, comme Cérinthe, Ebion et les premiers ennemis de la divinité du Christ, que l'instrument coupable de la haine des démons contre le dogme sublime de la maternité divine de Marie.

Nestorius ne nie pas, comme l'avait fait Arius, la consubstantialité du Verbe. Ce n'est pas par voie de conséquence qu'il essaie de ruiner le dogme de la divinité du Fils de Marie; mais, allant droit à son but sacrilège, il pose deux personnes en Jésus-Christ; il fait Marie mère, uniquement mère de la personne humaine du Christ, et il renverse ainsi, par son essence, le dogme ineffable de la divine maternité.

Eutychès arrive au même résultat par une autre hérésie.

Il nie la réalité humaine du Christ, en enseignant que la nature humaine est absorbée, anéantie dans l'incarnation par son contact avec le Verbe divin, d'où il suit, par une invincible conséquence, que la vierge Marie n'est mère ni d'un Dieu ni d'un homme.

Selon l'hérésie des monothélites, la volonté humaine n'existe pas en Jésus-Christ. Il n'a qu'une volonté, la volonté divine, qui est éternelle, inamissible, inaltérable. Mais sans une volonté humaine, que devient la nature humaine du Christ ? Et si le Christ n'a point, ne peut point avoir de volonté humaine, comment Marie serait-elle Mère d'un Homme-Dieu ?

Eutychès et les monothélites travaillaient donc, sous les inspirations de l'antique serpent, à l'anéantissement du dogme de la maternité divine de Marie.

Pélage vient à son tour servir la haine de Satan contre la femme divine. Selon lui, le péché originel n'existe pas ; la grâce, l'ordre surnaturel, sont des mots vides de sens. Un naturalisme immense est la conséquence dernière de son erreur ; et parce que l'homme trouve, d'après Pélage, le pouvoir d'arriver par sa seule énergie, et sans un secours surnaturel, à la vision de la divine essence, l'incarnation dès lors n'est plus qu'un effet sans cause, qu'un non-sens, qu'une palpable absurdité, d'où il suit que le dogme des grandeurs de Marie est une chimère.

Remarquons en passant l'identité du pélagianisme avec le naturalisme philosophique de ce temps. De part et d'autre même orgueil, mêmes insultes à la divinité de Jésus-Christ et aux gloires de son auguste Mère, même préten-

tion à cette énergie *progressive* et *infinie*, qui cherche dans la nature *seule* son point d'appui, son principe de développement et de perfectibilité.

C'est donc un fait digne d'une profonde méditation, que toutes les hérésies des cinq premiers siècles cachent dans leurs ténébreux abîmes la haine de Lucifer pour le dogme de la maternité divine de Marie.

Il n'est pas besoin, M. F., d'établir que le mahométisme, en plongeant l'homme sous l'abrutissante loi des sens, en opposant au Christ le charlatan de la Mecque, et le code de la barbarie à l'Evangile de la grâce, n'était, à son tour, qu'une nouvelle phase de cette guerre incessante que font les démons au divin Fils de Marie.

Maintenant, si nous pénétrons dans les entrailles du protestantisme, nous serons forcés de convenir qu'il existe entre toutes les hérésies une parenté de haine et de colère contre l'auguste Mère de Jésus-Christ.

Les novateurs du seizième siècle, sous l'inspiration des esprits de malice, ont ressuscité le dogme du fatalisme d'où, par une conséquence inévitable, sort l'anéantissement de toute morale et de toute liberté. On les vit proclamer la doctrine monstrueuse de l'inamissibilité de la justice, et l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut. Soumettant la révélation tout entière à l'orgueil de l'examen privé, ils enfantèrent un déisme vague et un tolérantisme impie qui n'était, selon l'expression profondément vraie de l'Evêque de Meaux, qu'un athéisme déguisé. Et c'est pourquoi l'Europe chrétienne doit demander compte au protestantisme de ces erreurs de la philoso-

phie moderne, qui ont précipité la société actuelle dans l'idolâtrie de la matière, seule divinité des apostats de ce temps.

Le protestantisme attaquait toutes les conséquences du dogme de l'incarnation, et c'est pourquoi, dès son origine, on le vit déclarer une guerre impie au culte de la Mère de Dieu.

Le jansénisme, qui n'est au fond qu'un véritable calvinisme, cachait sous une hypocrite apparence d'orthodoxie un véritable dualisme. Le poids de la concupiscence ou celui de la grâce, déterminant invinciblement les tendances diverses de la volonté, l'homme n'est plus qu'une machine mise en mouvement par deux ressorts contraires, d'où, par une conséquence invincible, l'inutilité de la médiation de l'Homme-Dieu, l'altération fondamentale du dogme rédempteur, l'anéantissement du libre arbitre, et par suite, la stérilité pétrifiante d'une hérésie sans cœur, sans amour, sans enthousiasme, sans chaleur et sans vie. Et c'est ce qui explique l'antipathie innée du jansénisme pour le culte si poétique, si populaire et si doux de la Reine du ciel.

Toutes les erreurs de l'Allemagne et de la France moderne se touchent par un point, savoir, la négation du dogme de la maternité divine de Marie.

Les rationalistes n'admettent point de révélation surnaturelle. La raison, la conscience, voilà leur seule divinité. Jésus-Christ aux yeux des rationalistes de ce temps n'est qu'un mythe, ou tout au plus qu'un homme, qu'un sage, qu'un législateur philosophe. De là, M. F., ce naturalisme

effrayant que chaque jour voit grandir, et pour lequel l'ordre entier des communications de Dieu avec la nature humaine, par la maternité divine de la très-sainte Vierge, n'est plus qu'un absurde préjugé.

Le panthéisme, à son tour, sape par sa base le grand mystère des gloires de l'homme en Jésus-Christ. Le Christ, aux yeux des panthéistes, n'a été qu'une personnification individuelle de l'humanité. Il y a plus, tout homme, selon la théorie panthéistique, est radicalement consubstantiel à Dieu, parce que tout homme n'est que la substance divine, se produisant dans l'individu humain. Mais si l'homme individuel est une portion humanisée de la substance de Dieu, les dogmes de l'incarnation et de la maternité divine croulent et sont anéantis; car le dernier individu de la race humaine est plus que le Christ, considéré en tant qu'homme, puisqu'il a une identité de substance avec la nature divine elle-même.

Voilà donc un fait inattaquable au doute. C'est qu'au fond de toutes les erreurs, de toutes les hérésies et de tous les schismes, on retrouve toujours, sous mille métamorphoses, une haine profonde du mystère de Dieu le Père accompli dans le sein de Marie. Or, comment expliquer un semblable phénomène? comment concevoir que tous les égarements de l'esprit humain cachent dans leur essence cette unité de colère et d'envie contre la maternité divine?

Quoi! M. C. F., le Fils propre et unique de Dieu aura daigné s'unir personnellement à notre pauvre nature; il nous aura aimés jusqu'à devenir notre frère, jusqu'à nous élever à une sorte d'égalité avec lui, jusqu'à prendre pour

Mère la sœur de l'homme ; et on rencontrera sur la terre une race d'impies se transmettant, comme un héritage de scandale et de crime, la déicide mission d'ensevelir sous les ruines du doute, sous des montagnes de sophismes et de blasphèmes, les espérances et la foi de l'univers ! Ces innombrables enfants perdus d'une philosophie cruelle pourront aspirer, à l'ombre des bénédictions de Marie, à une gloire dont les désirs les plus ambitieux n'égaleront jamais, ne soupçonneront jamais les magnificences ; et cette apothéose qui leur est offerte par un Dieu, ne saurait les toucher ! et les miséricordieuses bontés de la Mère du Christ ne leur inspireront que les fureurs d'une haine toujours trompée et toujours renaissante !

C'est ici le mystère de Satan. Depuis sa chute, il nourrit contre la divine Marie un courroux que tous les feux de l'enfer n'éteindront jamais. Et c'est pour alimenter cette haine de soixante siècles, qu'il s'est fait de tous les impies un royaume, une cité, un monde ; car, comme nous l'assure le grand Apôtre, « il est le Dieu des enfants du siècle, » et sa malice les jette dans un incurable aveuglement...

L'incarnation du Fils unique de Dieu et la maternité divine de la très-sainte Vierge impliquent un double prodige d'humilité et de pureté. Or, toutes les hérésies qui ont paru dans le monde, ont exalté, d'un côté, l'idolâtrie de la raison, et proclamé, de l'autre, la prédominance des jouissances matérielles sur les chastes attraits de la vertu. L'orgueil et la volupté, en un mot, sont fils de Satan. Comment donc s'étonner si les esclaves de l'orgueil et du vice ressentent tous une répugnance, plus ou moins profonde,

contre le mystère d'humilité et de sainteté accompli aux chastes entrailles de Marie !

La maternité divine de la très-sainte Vierge comprend l'ordre entier des communications suprêmes de Dieu avec l'humanité ; mais les enfants de l'orgueil ne veulent pas accorder à Dieu le pouvoir de s'unir surnaturellement à notre nature. Comme Lucifer, leur maître, leur roi et leur dieu, ils ne veulent rien devoir à la grâce. Ne relever que d'eux-mêmes, se faire du doute une patrie, du blasphème une cuirasse ; s'adorer dans leur raison ou dans leurs sens, là finit pour eux la loi du progrès, là est le terme de leurs coupables espérances.

Ils viennent, disent-ils, émanciper la femme moderne, et ils ne se doutent pas que, sans le culte régénérateur de Marie, la femme sera toujours victime de l'oppression de l'homme ; toujours esclave de ses penchants dépravés ; toujours le jouet d'une nature pétrie de ruse, de mobilité sensuelle et de corruption, tant qu'elle ne cherchera pas son affranchissement par la chasteté, rayonnement mystérieux des gloires de la Vierge sans tache.

Nous avons établi que toutes les erreurs recèlent, dans leur satanique essence, la haine des démons contre la Mère divine de Jésus-Christ. Faisons voir, en terminant cet entretien, que le culte de la très-sainte Vierge, à mesure qu'il se popularisera au sein de l'humanité, versera sur elle les riches trésors de toute vérité et de toute vertu.

Le travail ténébreux de l'enfer, depuis l'origine des siècles, depuis surtout l'établissement divin de l'Eglise,

a pour objet de plonger la race humaine dans l'idolâtrie de la raison ou des sens, en arrachant les nations civilisées par le christianisme à l'adoration de l'Homme-Dieu et au culte virginal de Marie. Cette guerre n'a pas cessé un seul instant depuis la première prédication des Apôtres. L'histoire des hérésies et des schismes nous en présente les phases diverses. De nos jours, l'antique serpent pousse les peuples à l'apostasie, par l'éducation toute païenne de la jeunesse, par les systèmes d'une philosophie rationaliste, panthéiste et sceptique; par le règne exclusif de la matière dans les mœurs, dans les lois et dans les arts.

La vérité, la charité et la vertu telles que le christianisme les comprend, sont, quoi qu'en disent les socialistes modernes, la vie des peuples, la cause première et profonde de leur perfectibilité morale, la source unique de leur bonheur présent et à venir. Là où la vérité s'éteint, là commence le règne de l'erreur. Là où la charité et la vertu ont perdu leur empire, là renaît la barbarie, la violence, la ruse, la force brutale, la guerre de tous contre chacun et de chacun contre tous. Là enfin germe et se déploie comme un chancre cet égoïsme sauvage, signe infailible de l'abrutissement de l'homme et de la ruine de toute civilisation.

Or, M. C. F., la divinité du Christ et le culte virginal de Marie sont l'immortel foyer de toute vérité, de toute charité et de toute vertu.

Dieu, par l'incarnation du Verbe, se révèle selon toute l'étendue de ses manifestations même possibles.

L'immense océan de sa bonté, de sa sagesse et de sa

force s'épanche tout entier sur le monde, par le mystère du Christ, par la maternité divine de la Vierge-Marie. Et jamais la raison, éclairée au flambeau de la foi et guidée par la grâce, ne pourra s'élever à une notion de Dieu plus parfaite et plus pure que celle dont le dogme de l'incarnation nourrit la conscience des nations régénérées par l'Evangile.

La charité qui jaillit des entrailles et du dogme de la maternité divine, est si grande, si abondante et si pleine, qu'elle a fait dire au disciple bien-aimé : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils au monde pour le sauver. »

Dieu, par le grand sacrement accompli au chaste sein de Marie, a aimé l'homme jusqu'à se faire homme, afin que l'homme fût fait Dieu. Il a aimé notre nature jusqu'à s'unir à elle par le lien d'une personnalité divine, jusqu'à vouloir naître d'une mère mortelle.

Ce n'est point tout encore. La vertu que la grâce du divin Fils de Marie a rendue possible au sein de la race humaine, dépasse tellement les forces de notre nature déchue, qu'on a vu les enfants d'Adam s'élever jusqu'à l'immolation parfaite de tout égoïsme, jusqu'à l'héroïsme du martyre, jusqu'au miracle de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance parfaite. Cet amour surnaturel venu des entrailles du Christ et du cœur immaculé de Marie, s'est révélé avec tant de magnificence, qu'on a vu quelques âmes d'élite, prêtes à souscrire à leur éternelle réprobation, s'il leur eût été possible d'augmenter par là la gloire de Dieu, et de donner à son éternel amour une

preuve plus éclatante de générosité et de désintéressement.

Or, M. C. F., supposons que toutes les intelligences vinssent tout à coup à s'abreuver aux sources inépuisables du dogme de l'incarnation et de la maternité divine, que verrions-nous ?

L'erreur, l'égoïsme et le mal seraient bannis de ce monde. Toute vérité, toute charité et toute vertu régneraient sur la terre, et le genre humain atteindrait infailliblement les dernières limites d'une régénération pleine et parfaite. En voulez-vous la preuve ? Voyez ce qui se passe dans ces communautés religieuses où règne la ferveur de l'esprit qui les a créées ! Ces centres de lumière et de charité sont une image du ciel. Les membres qui les composent, passent leur vie à tuer en eux l'égoïsme individuel, pour lui substituer la grande loi du dévouement et du sacrifice. Un vrai religieux vit dans tous ses frères, et tous ses frères vivent en lui. Une corporation vraiment religieuse n'a qu'une même âme, qu'un même cœur, qu'un même esprit. La grâce de Jésus-Christ la fait respirer, les bénédictions de la divine Vierge la dilatent et la fécondent.

Si donc le règne de Jésus et de Marie parvenait à dominer le genre humain comme il domine les communautés ferventes, l'univers étonné entrerait dans une ère de félicité et de lumière, dont il est impossible de mesurer l'étendue et de calculer les divines richesses.

Travaillons donc à fonder de plus en plus l'empire glorificateur du Christ et de son auguste Mère. Cherchons-

y le remède à toutes nos erreurs et à toutes nos souffrances. N'oublions jamais que là est le secret de toutes les victoires du chrétien contre l'enfer et contre le monde. Et si les anges déchus se sont donné, depuis l'origine des temps, un sacrilège rendez-vous dans la haine du Christ et de sa divine Mère, apprenons-leur que notre vie s'usera tout entière à ruiner leurs déicides espérances, en enrôlant toutes les âmes sous l'étendard victorieux de la Vierge puissante.



IV. CONFÉRENCE.

SUR LES FIGURES DE L'ANCIEN TESTAMENT QUI SE RAPPORTENT À LA
TRÈS-SAÏNTE VIERGE.

*Ab initio et ante secula creata
sum, et usque ad futurum seculum
non desinam.*

J'ai été créée avant les siècles, et
je vivrai dans les siècles futurs.
(Eccli. 24. 44.)

L'EGLISE, en plaçant ces paroles dans la bouche de Marie, a voulu nous apprendre que le dogme de sa maternité est la grande pensée de Dieu et de l'univers. La bienheureuse Vierge vivait dans le conseil de la sagesse éternelle; son nom était écrit dans la pensée du Verbe avant que les siècles fussent sortis du sein de l'éternité; et depuis le jour où le temps, comme un fleuve, a commencé sa course, les destinées préparées à Marie n'ont pas cessé de consoler la terre. « J'ai été créée avant les siècles, s'écrie-t-elle, et je vivrai dans les siècles futurs. »

Jésus et Marie remplissent le passé, le présent et l'avenir; l'univers a leur gloire pour cause finale; les justes de

la loi figurative et les saints de la loi de grâce n'ont vécu qu'à l'ombre de leur amour. La Bible, pour qui sait lire ce livre venu du ciel, est pleine des destinées de la Reine des Anges; ses vertus s'y réfléchissent à chaque page, et chaque mot de ce livre immortel sert, pour ainsi dire, de voile à quelqu'un des mystères accomplis dans son sein.

Les docteurs et les théologiens catholiques ont aperçu dans la Bible un vaste symbolisme des privilèges de Notre-Dame; et Dieu, pour qui les siècles n'ont ni passé ni avenir, a crayonné dans le Vieux Testament tous les traits de la vie de sa divine Mère.

Entrons dans ce riche sujet, et comprenons que la très-sainte Vierge est, avec son divin Fils, la pensée dominante des livres saints. Que le Christ remplit toutes les pages de l'ancienne loi, qu'il soit le point central, le foyer illuminateur des divins livres, c'est ce que nul catholique n'oserait nier. Cette vérité est un point révélé; car l'Esprit-Saint nous apprend que les saints personnages de l'antique loi, que les événements et les faits du Vieux Testament annonçaient l'Homme-Dieu.

Le Christ, selon saint Paul, est le terme final de la loi : *Finis legis Christus*. (Rom. 10. 4.) La loi allait donc à Jésus-Christ comme le voyageur tend au terme de sa course. Le même Apôtre se sert d'une autre image pour énoncer la même vérité : « La loi, nous dit-il, est l'ombre du Christ : *Lex umbra Christi*. (Galat.) » Mais l'ombre n'existe que par l'objet dont elle retrace l'image.

« La loi, ajoute saint Paul, renferme l'ombre des biens à venir : *Lex umbram habens futurorum bonorum*,

« (Hebr. 10. 1.) » Or, les biens futurs sont ceux de la grâce et de la gloire, selon cette pensée du Roi-Prophète : « Il leur donnera la grâce et la gloire. » Mais la grâce et la gloire impliquent le dogme de la maternité divine, ou plutôt ils en sont le fruit. « La loi, c'est toujours saint Paul qui parle, est un pédagogue pour nous mener à la connaissance de Jésus-Christ. (Gal. 3. 24.) » Et voilà pourquoi ce sublime Apôtre nous représente les saints de la loi d'attente rafraîchissant leur âme au souvenir des mystères futurs de l'Homme-Dieu, qu'ils apercevaient et qu'ils adoraient dans le lointain des âges : *A longè aspicientes et salutantes.* (Hebr. 11. 13.)

Origène, saint Irénée, saint Cyrille, saint Jean-Chrysostôme, saint Augustin, saint Ambroise, tous les docteurs, tous les théologiens de l'Eglise ont pensé que la Bible renfermait également un immense foyer de figures relatives à Marie. Leurs traités, leurs homélies sur les mystères de la Mère du Verbe fait chair, ne sont qu'une magnifique exposition de ces harmonies bibliques, dans lesquelles viennent se refléter les destinées de la céleste Vierge. Sous l'écorce des divines Ecritures, ces sublimes génies ont constamment aperçu les traits figuratifs de la vie temporelle et immortelle de Marie.

Explorons, à leur exemple, cette mine inépuisable ; désaltérons notre foi, notre piété et notre amour à ces sources mystérieuses, et comprenons que la Bible renferme une multitude d'images dont la Mère du Christ est l'objet, le terme et le but ; prouvons que la sainte Vierge est, avec Jésus, la pensée universelle des Ecritures, et tâchons d'entrevoir quelques rayons du vaste plan des

œuvres divines, dont toutes les parties, aussi bien que le majestueux ensemble, convergent au dogme de la maternité divine de Marie.

Le monde de la nature a été fait pour celui de la grâce. La raison conçoit, en effet, que l'imparfait a son type et son terme dans le parfait, dont il tend sans cesse à se rapprocher. Le Docteur des nations énonce clairement cette vérité capitale quand il dit : « Le monde, la vie, la mort, les choses présentes, les choses futures.... tout est à vous. Mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. » Le monde de la nature tend donc à Jésus-Christ comme à son centre ; le monde de la nature appelle celui de la grâce, non comme un principe appelle la conséquence qu'il retenait cachée, mais parce que, voulant réaliser le monde surnaturel, la divine sagesse en a tracé pour ainsi dire une ébauche dans les éléments du monde de la nature. Mais la très-sainte Vierge est la merveille du monde de la grâce ; elle en est le chef-d'œuvre, l'ornement, la gloire. Il y a donc un côté des œuvres de la création qui doit être pour nous comme un miroir des destinées de notre auguste Reine. La Bible, étudiée à ce point de vue, va grouper, si j'ose ainsi dire, aux pieds de Notre-Dame, toutes les beautés, toutes les fleurs, toutes les merveilles de la création.

Marie, d'après nos livres saints, est « comme l'aurore à son lever ; elle est éclatante comme le soleil, belle comme la lune... pure comme le firmament ; sa couronne est tressée avec les étoiles qui ornent la voûte des cieux. (Cantic. 6. 9.) » Son âme immaculée est le paradis du nouvel Adam, le jardin mystérieux qui a pro-

duit l'arbre de vie. La grâce prend sa source dans ses entrailles, et l'eau de la vraie vie est sortie de son sein pour désaltérer et purifier toutes les créatures.

La tradition catholique a vu dans l'arche de Noé une ombre mystérieuse des destinées de la sainte Vierge. Le péché originel couvrait de ses vagues écumantes les générations; mais la Vierge sans tache ne sera pas submergée dans ses ondes. Le véritable Noé se cache dans ses flancs immaculés. C'est là que se réfugie le germe divin d'où doit sortir la famille des élus, la race bénie des enfants de Dieu. Marie est la céleste colombe qui porte Jésus, le véritable rameau de la grâce et de la paix; elle est l'arc-en-ciel qui brille au milieu des tempêtes, et qui promet à la terre une éternelle alliance.

Le buisson ardent du milieu duquel Jéhovah fait entendre sa voix, et qui garde sa fraîcheur et sa verdure au sein des flammes, n'est qu'une image de Marie toujours sainte, toujours embrasée de l'amour de son Dieu, au milieu du triste désert de ce monde.

L'arche du Vieux Testament a paru à tous les Docteurs de l'Eglise un symbole frappant des merveilles de grâces cachées dans le sein de Marie. La céleste Vierge est plus pure, plus incorruptible que l'or et le cèdre qui servirent à la construction et à l'embellissement de l'arche figurative.

Marie a porté dans ses flancs sacrés le médiateur de Dieu et des hommes, le pain des Anges, la manne du ciel, le législateur du monde, le testament éternel.

La toison de Gédéon préfigure la Vierge immaculée.

Pendant que la flamme impure du péché originel brûle toutes les âmes, celle de Notre-Dame est toujours inondée des clartés de la grâce, toujours rafraîchie par la douce rosée des bénédictions divines; ou si l'âme de tous les enfants d'Adam est chargée des noires vapeurs du péché, celle de Marie est toujours brûlante des flammes de l'Esprit-Saint.

Le livre de Job, celui des Psaumes, les livres de Salomon, les cantiques sacrés des femmes illustres de l'antique loi, sont tous parfumés des fleurs virginales des gloires futures de Marie.

Marie est belle, elle est pure comme le lis qui grandit, qui monte au milieu des épines. (Cantic. 2. 2.) Elle est suave comme la rose de Jéricho, éclatante comme le fruit de l'oranger, douce comme la grenade. (Eccli. 24. 18.) Ses vertus répandent l'odeur de la myrrhe, du galbani, de l'encens d'Arabie, et de la cinnamome. (Eccli. 24. 20. 21.) « Elle a la majesté et la grâce du cèdre (Eccli. 24. 17.); « elle grandit comme le platane, ou comme le palmier du « désert. (Eccli. 24. 19.) »

Sa gloire s'élève par-dessus celle des Anges et de tous les élus, comme le Liban domine les collines qui l'entourent.

La colombe et la tourterelle ne nous offrent qu'une idée imparfaite de la candeur de son âme, et de la tendresse de son amour. Le faon de la biche et la gazelle ne nous donnent, par la rapidité de leur course, qu'une faible image des élans de son âme, pour atteindre les cimes les plus élevées de la contemplation.

Ainsi, M. C. F., toutes les merveilles de la création nous disent quelque chose des mystérieuses richesses dont le cœur de Marie est devenu le sanctuaire.

L'océan et ses perles, le ciel et ses étoiles, le firmament et sa lumière, les champs et leurs fleurs, la nuit et l'astre silencieux qui l'éclaire, la rosée et ses émeraudes, le murmure des fontaines, l'oiseau qui chante dans le buisson, l'insecte qui bourdonne, l'herbe des prairies et ses mille couleurs nous racontent la gloire de celle qui porte sur sa tête la couronne du monde de la nature, et qui tient dans ses mains virginales le sceptre du monde de la grâce et de celui de la gloire.

Ah ! si nos yeux s'ouvraient à ces douces et ravissantes harmonies, tous les objets de la nature, depuis la fleur des vallées jusqu'aux étoiles, seraient pour nous une image des ravissantes splendeurs qui brillent au front immaculé de Marie.

Marie est l'Eve divine, la Mère de tous les vivants ; jamais elle n'est sortie du paradis de la grâce. Le serpent infernal ne l'a point souillée de son homicide poison. Elle a troublé ses perfides conseils, dompté sa puissance. Elle lui a écrasé la tête. Marie a enfanté le véritable Abel, le juste, l'innocent, trahi, immolé par une nation fraticide.

Elle est la véritable Sara. Plus miraculeusement féconde que l'épouse d'Abraham, elle est mère du véritable Isaac, de ce Fils unique qui portera lui-même le bois de son sacrifice sur la montagne sainte et qui, en s'immolant sous les yeux de sa divine Mère, ne demandera pas comme le fils du vieux patriarche : « Où est la victime de l'holo-

« causte? *Ubi est victima holocausti?* (Genes. 22. 7.) »

La belle Rébecca, brillante de tous les dons de la nature, ne figure qu'incomplètement la divine beauté de l'âme virginale de Marie. C'est Marie qui doit enfanter le véritable Jacob, l'héritier des générations saintes, le désiré des collines éternelles, celui qui, pour sauver ses frères, prendra les vêtements d'Esau, et portera sur son cou les marques de la servitude.

Marie est la véritable Rachel, la Mère du juste qui sera vendu par ses frères, mené en Egypte, condamné au supplice infamant réservé aux scélérats; puis élevé au faite des grandeurs, et devenu par ses humiliations, par sa mort, le sauveur, l'espérance du monde.

Marie, sœur de Moïse, marchant en tête des femmes d'Israël, et chantant le cantique de la délivrance et le triomphe de son Dieu sur l'armée de Pharaon, nous rappelle Marie, la gloire de toutes les femmes.

Quand les générations saintes auront traversé le fleuve du temps, la mer orageuse et sanglante de ce monde déchu, la Mère divine du Christ précédera les élus. Elle les guidera aux rives de l'éternelle gloire, en chantant le triomphe de son Fils sur les légions dispersées des anges rebelles, sur la race coupable des fils de l'impiété.

Marie est la véritable Jahel. C'est elle qui a brisé avec la croix de son Fils, comme avec un marteau invincible, la tête de Lucifer. L'Eglise, comme Debbora, célébrera à jamais sa victoire.

Judith, la plus belle de toutes les femmes, la plus pure,

la plus irréprochable de toutes les veuves, est la gloire de sa nation. Rien n'égale la force de son bras. Elle vient seule dans le camp du plus implacable ennemi de son peuple. Elle va droit à la tente d'Holopherne, elle le fascine, elle le désarme, elle lui tranche la tête. Une femme, une seule femme met en déroute l'armée la plus formidable. Elle rend la paix, la joie, le bonheur et la vie à un peuple sur lequel le général assyrien était venu fondre comme un cruel vautour. Rédemptrice et mère des tribus d'Israël, elle les gouverne dans la justice, et son nom traverse la postérité et les âges, chargé des bénédictions d'une nation dont elle est la gloire.

Je le demande : n'y a-t-il pas dans l'histoire de Judith un emblème vivant de la vocation surnaturelle et des grandeurs de la sainte Vierge ? Lisez, méditez le livre admirable de Judith ; chaque page, chaque verset, chaque mot vous offriront un trait des destinées de la Mère du Christ.

Esther étincelle des plus ravissantes harmonies avec notre divine Reine. Celle qui eut pour protecteur, pour tuteur, pour père adoptif le pauvre, l'humble Mardochée, ravit le cœur du plus grand des rois. Elle sort de son obscurité profonde, elle vient du milieu de sa race exilée pour devenir l'épouse d'Assuérus, la reine du plus vaste empire que le soleil éclaire. Son incomparable beauté surpasse celle de toutes les filles des enfants des hommes. Elle déjoue les trames homicides du cruel, du perfide Aman. La potence qu'il a préparée pour Mardochée, devient l'instrument de mort de l'insolent ennemi de son peuple.

Esther sauve sa nation entière d'une ruine qui paraît

inévitables ; elle fait révoquer l'édit fatal qui la condamne à périr tout entière, et elle entend de la bouche même d'Assuérus cette parole de tendresse et d'amour, qui semble une prophétie de la conception immaculée de Marie : « Cette loi de mort est pour tous ; mais elle n'est pas pour toi. *Non enim pro te, sed pro omnibus, hæc lex constituta est.* (Esth. 15. 13.) »

Evidemment, M. C. F., le grand Dieu de l'éternité, celui devant qui les siècles futurs sont comme s'ils étaient déjà passés, a semé dans la Bible une multitude de types figuratifs et de symboles vivants des gloires de Marie. Ces figures si douces, ces similitudes si ravissantes, si poétiques, si riches de suavité, si brillantes d'harmonie, ne sont pas le fruit d'un enthousiasme aveugle ; elles ne sont pas une création fantastique et arbitraire. Toute la Bible, selon saint Paul, est pleine des magnificences prophétiques du monde de la grâce : or, comment la Bible pouvait-elle se taire sur la Reine et la Mère de la grâce ?

Ces harmonies de la nature et de l'histoire dont la Bible est pleine sont la clef de ce livre inspiré, et le chrétien est heureux d'entendre les créatures inanimées elles-mêmes célébrer les destinées de celle devant qui l'univers s'incline et que les Anges révèrent.

En partant de cette donnée de haute théologie mystique, savoir, que la nature a été faite pour la grâce, nous devons y trouver une foule d'images ordonnées par le Dieu créateur à une fin surnaturelle et mystérieuse. Le monde spirituel se reflète, dès lors, dans le monde visible ; et le monde présent commence à nous ouvrir le monde de la grâce, portique divin lui-même de celui de la gloire.

Jésus et Marie sont les deux chefs-d'œuvre, les deux pivots du monde surnaturel ; ils doivent donc projeter les ombres de leurs grandeurs sur les éléments de la création, et l'œil de notre foi doit chercher sans cesse sous l'enveloppe des créatures quelques traits des divines beautés dont leur front brille au plus haut des cieux.

Etudiée d'après le plan divin, la nature n'est plus un livre fermé. Elle est rendue à sa destination primordiale et providentielle. Le voile qui la couvre se déchire, et le mystère de la Mère du Christ répand sur elle des clartés qui nous aident à enchaîner le monde du temps au monde éternel. Ainsi, pendant que le regard obscurci des enfants de la terre s'arrête à la stérile contemplation des formes et des surfaces d'une nature blessée, ravagée par le mal, les vrais enfants de lumière reconstruisent par la foi le plan primitif ; et la création ramenée à son but suprême devient un hymne d'amour et de reconnaissance, chanté à la gloire de Marie.

L'histoire du peuple de Dieu nous offre à son tour ses innombrables figures des siècles et des mystères de la grâce. Elle fait passer l'une après l'autre, devant le trône de Marie, les femmes qui ont illustré la nation d'Israël ; et leur vie n'est plus aux yeux du chrétien qu'un mélodieux concert, préparant pendant quatre mille ans le règne de la femme divine.

Soit donc que nous parcourions le livre de la nature, soit que nous méditions celui des antiques révélations, ne nous arrêtons plus à la surface stérile, à la réalité pour ainsi dire matérielle des événements et des faits.

En méditant sur les merveilles de la création, élevons-nous plus haut que ses formes passagères, descendons jusqu'aux entrailles des existences ; et à travers des formes périssables nous apercevrons quelques traits des divines beautés de notre Reine.

En méditant la Bible , demandons-lui l'histoire prophétique des desseins de Dieu sur la Vierge annoncée aux premiers jours du monde. Oh ! que cette étude a de charmes pour une âme vraiment chrétienne ! qu'il est doux de chercher sous l'enveloppe matérielle des faits bibliques les saintes réalités du monde de la grâce !

Pour moi , M. C. F., j'ai souvent pensé qu'un peintre chrétien, à qui la foi aurait donné l'étincelle du génie, et qui saurait s'inspirer d'un chaste enthousiasme pour la divine Mère du Fils de Dieu , j'ai souvent pensé qu'il pourrait écrire sur la toile une sorte d'épopée de l'art chrétien , à l'aide des données dont nous venons d'esquisser les idées principales.

Marie assise sur son trône , couronnée de ses gloires , apparaîtrait au point culminant du tableau, avec la douce majesté qui convient à la Mère du Christ et à la Reine du monde.

On la verrait protéger de son regard et de ses bénédictions les femmes immortelles de l'antique loi dont nous avons rappelé le souvenir , et qui n'eurent d'autre vocation sur la terre que de préparer les voies à la Vierge par excellence.

En tête de ces femmes illustres s'offrirait Eve la mère du genre humain, implorant dans une humble prière celle que les saints Docteurs ont appelée l'Eve divine, la Mère de la race sainte, la divine Reine de tous les élus.

Sara, Rébecca, Rachel, y trouveraient leur place, marquée par les vertus qui les distinguent. Marie, sœur de Moïse, Debhora, Jâhel, Judith, Esther, Ruth, Noëmi, la mère de Samuel, l'épouse de Tobie, la chaste Susanne, et sainte Anne mère de la très-pure Vierge formeraient une riche guirlande au pied du trône de la Mère de Dieu.

Le peintre, rapprochant ensuite les siècles de l'Evangile des siècles de la promesse, placerait de l'autre côté du tableau les femmes sublimes de la loi de grâce, dont les vertus et la sainteté ne furent que le reflet des vertus de Notre-Dame. On y distinguerait, sous les traits saillants qui les ont immortalisées, les deux sœurs de Lazare; les vierges qui portent la couronne sans tache des lis et la palme des martyrs. Sainte Hélène, sainte Clotilde, sainte Catherine et sainte Thérèse, sainte Claire et sainte Jeanne de Chantal s'y montreraient environnées d'une myriade de saintes, formées à l'ombre de leurs exemples et imitatrices de leurs vertus.

Un tableau dicté par cette pensée féconde réaliserait l'unité du plan divin. L'œil chrétien y découvrirait une magnifique synthèse, dont Marie serait le foyer illuminateur; et si le même artiste voulait compléter son œuvre, il placerait en face de cette épopée de l'art le tableau de l'Homme-Dieu conçu sous l'inspiration de la même idée.

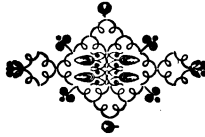
Le nouvel Adam rassemblant au pied de son trône les patriarches et les prophètes de l'antique loi, depuis le père de la race humaine jusqu'à Jean-Baptiste, et les saints de la loi nouvelle, depuis saint Joseph jusqu'à saint Ligor, nous contemplerions dans ces deux pages une ravissante ébauche du vaste plan de l'éternelle sagesse.

L'Adam divin et l'Eve divine nous apparaîtraient en tête des élus promis et donnés à leur fécondité surnaturelle, et chaque anneau de la brillante chaîne des saints projeterait un rayon de leur gloire.

Pour nous, M. C. F., en attendant le jour éternel que doit éclairer l'incommensurable lumière de l'Agneau, comme parle l'Apocalypse, cherchons dans la nature, dans la Bible et dans son histoire le souvenir des desseins de Dieu sur notre douce Reine. Demandons aux objets de la création et aux pages de nos saints livres ce qu'ils peuvent nous apprendre des trésors de grâce cachés dans le cœur de Marie. N'imitons pas ces froids adorateurs d'une nature dégénérée et mourante, qui consomment leur vie dans la stérile admiration de ces ombres qui passent. Elevons-nous plus haut que la nature, ou plutôt, à l'aide des rayons pâissants qu'elle reflète encore, nourrissons la douce espérance de contempler, après l'épreuve de cette vie, la Reine de l'univers au ciel de sa gloire.

Accoutumons-nous à chercher, sous l'écorce des livres saints, la sève divine que chaque mot renferme; écoutons avec nos âmes la voix du Saint-Esprit, qui parle dans ces pages inspirées. Et nous remplaçant nous-mêmes sur le chemin de nos primitives espérances, n'oublions jamais

cette Vierge immaculée, cette divine Mère du Christ, qui vit de toute éternité dans l'amour de son Dieu, et devant laquelle l'univers et ses mondes, la grâce et ses merveilles, le ciel et ses élus, se balancent comme l'encensoir d'or que le prêtre promène aux flancs de l'autel pendant les saints mystères.



V. CONFÉRENCE.

PROPHÉTIES DE LA BIBLE QUI ONT MARIE POUR OBJET.

Memoria mea in generationes seculorum.

Ma mémoire vivra dans tous les siècles. (Eccli. 24. 28.)

DEPUIS deux mille ans l'univers catholique n'a pas cessé de proclamer les grandeurs de Marie. Sa mémoire, toujours vivante dans la reconnaissance et dans l'amour des enfants de la grâce, ne s'y affaiblira jamais ; et lorsque les siècles se seront écoulés, comme un fleuve tari, le nom de notre divine Mère vivra plus pleinement encore au sein de l'immuable et permanente éternité. *Memoria mea in generationes seculorum.* (Eccli. 24. 28.)

Mais le culte de la sainte Vierge n'embrasse pas seulement les temps épuisés depuis son passage sur cette terre qu'elle a sauvée, en nous donnant l'Homme-Dieu ; nous pouvons affirmer sans crainte que les justes de la loi de nature et de la loi écrite ont adouci leur exil, en reposant leur prophétique regard sur les destinées de la Mère du

Messie, qui remplissent les siècles de la promesse, comme elles sont la gloire des siècles chrétiens; et dès lors, la vérité des paroles que nous venons méditer aujourd'hui devient évidente. « Ma mémoire remplit toutes les générations. *Memoria mea, etc.* »

Déjà, M. C. F., la Bible nous a offert un vaste symbolisme dans lequel nous avons retrouvé l'ombre des mystères de la très-sainte Mère de Jésus. Je viens prouver aujourd'hui que ce livre divin renferme une foule de prophéties, dont la sainte Vierge est le but principal. Je viens essayer de vous faire comprendre comment le dogme de sa maternité divine a soulagé les espérances des justes qui vécurent pendant les siècles préparateurs de l'Evangile, comment les saints patriarches, qui, leur exil accompli, allèrent attendre le jour de leur rédemption dans le sein d'Abraham, rafraîchirent leur âme aux espérances qui leur promettaient le Messie.

Le bonheur de nos premiers parents au jardin des délices ne fut qu'une halte rapide entre leur création et leur chute. Vaincus par l'envieux archange, un immense désespoir dut assiéger leur âme, et jamais nous ne pourrions nous former une idée des terreurs qui suivirent leur prévarication et devinrent le premier châtiment de leur honte. Le serpent tentateur dut s'imaginer, après sa victoire, qu'il avait brisé pour jamais le plan divin de l'apothéose de l'humanité par l'incarnation du Verbe. Le crime de nos premiers parents venait de plonger la race humaine dans une dégradation universelle; elle sera souillée tout entière: or, comment d'une tige flétrie faire germer le Messie?

Comment lui faire produire la femme par excellence, la Vierge sans tache, l'Eve divine, la glorieuse réparatrice des humiliations de notre Mère selon la chair ?

Consolons-nous, M. F., Satan sera enseveli dans son triomphe, il trouvera un écueil dans ses propres filets, et un éternel naufrage là où il avait espéré rencontrer le port d'une insolente victoire.

Marie sera Mère du Verbe fait chair devenu le Rédempteur, la caution, la victime de l'humanité déchue, avant d'être le Glorificateur, le Réparateur de l'homme tombé. Le Calvaire permettra à la justice et à la miséricorde divine de se donner sur la Croix le baiser d'une éternelle réconciliation. La Vierge immaculée sortira d'une tige desséchée et flétrie ; mais la grâce de son Fils et de son Dieu l'enveloppera dès le premier instant de sa formation au sein maternel, et fille de cette Eve qui nous a perdus, elle sera promise à la terre comme sa plus chère espérance.

Recueillons les premières paroles que le livre des saintes révélations nous a transmises à la gloire de l'Eve nouvelle, de la Mère immortelle du nouvel Adam. « Une « femme, dit Dieu à l'archange déchu, t'écrasera la tête. « *Ipsa conteret caput tuum.* (Gen. 3. 15.) » L'Eglise qui ne reconnaît d'autre version *canonique* de la Bible que la Vulgate, a toujours regardé ces paroles sublimes comme l'annonce prophétique de la victoire que Marie doit remporter sur l'antique serpent. Et la tradition tout entière, en les commentant, y a toujours

retrouvé les premiers rayons des destinées de la Mère du Christ.

Voilà donc, M. C. F., la très-sainte Vierge promise aux espérances de l'humanité dès les premiers jours du monde. Et quand l'Esprit-Saint ajoute : « Je mettrai
« des haines entre toi et la femme. *Inimicitias ponam*
« *inter te et mulierem* (Gen. 3. 16.) » il est évident pour la conscience qu'il a voulu nous apprendre que, selon le plan arrêté dans ses éternels conseils, le plus orgueilleux des esprits serait vaincu par la plus humble des femmes.

Ces paroles sont un prophétique oracle de la puissance de Marie sur les légions infernales ; et si nous y regardons de près, nous demeurerons convaincus qu'en proclamant, dès l'origine des temps, les haines profondes, éternelles et terribles qui doivent exister entre la Vierge par excellence et l'antique serpent, la divine sagesse nous laisse entrevoir l'immortelle prérogative en vertu de laquelle la très-sainte Vierge échappera à l'anathème qui vouait toutes les générations à une flétrissure originelle.

Bénéissons, M. F., les miséricordes infinies du Dieu de toute consolation, en le voyant relever avec son ineffable clémence le courage de ces deux grands coupables que Lucifer a mis sous ses pieds, et dont il se flattait d'avoir ruiné les espérances. Saluons Marie à l'aurore des temps ; associons-nous à l'amour, dont le cœur de nos premiers parents dut être pénétré pour cette divine Mère, pendant le long deuil de leur pénitence.

Méditons maintenant les paroles d'espérance que Dieu

laissait tomber dans le cœur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, pour rendre toujours plus vivantes, pour eux et pour leur postérité, les promesses qui regardaient le Messie ; promesses qui remplirent les temps antidiluviens, et que Noé transmet comme un héritage à ses trois enfants.

Pendant une de ces nuits si calmes et si pures du beau ciel de la Chaldée, Dieu, prenant par la main son serviteur Abraham, le conduisit au milieu d'une vaste plaine.

« Lève la tête, lui dit le Seigneur, compte si tu le peux les étoiles : ta postérité sera plus nombreuse que les astres du firmament, et toutes les tribus de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi. (Gen. 15. 5.) »

L'Homme-Dieu et la Femme divine avaient été prédits à nos premiers parents ; mais de quelle famille naîtra le Messie ? Dieu l'apprend à son serviteur Abraham. Et ce grand patriarche reçoit de la bouche même du Très-Haut la solennelle promesse, que la Mère divine du Messie sortira de sa race. « *Benedicentur in semine tuo cunctæ tribus terræ.* (Gen. 15. 6.) »

Remarquons, M. C. F., que ces immortelles paroles n'ont d'application positive et directe qu'au divin Fils de Marie. Abraham, en effet, a été le père d'une postérité que quatre mille ans n'ont pu effacer de ce monde. Les Juifs répandus sur toute la terre sont sortis d'Abraham. Eux seuls, au milieu de tous les peuples vivants, peuvent retrouver la trace d'une origine qui remonte au delà de tous les empires connus. Mais quel est celui des enfants d'Abraham qui doit répandre sur toute la race humaine

cette bénédiction promise au saint patriarche ? Saint Paul a soin de nous prévenir que Dieu, en parlant à Abraham, ne dit pas : « Toutes les tribus de la terre seront bénies « en ceux qui sortiront de toi, mais en celui qui sortira de « toi. *Non in seminibus, sed in semine.* (Gal. 3. 16.) » Il n'y a donc qu'un seul des fils d'Abraham, de qui doit venir cette bénédiction universelle. Or, la nation juive, envisagée surtout depuis dix-huit siècles, loin d'être la bénédiction et la gloire du monde, en est au contraire la honte, j'ai presque dit le fléau. Si donc le Messie n'était venu, s'il n'était sorti de la race d'Abraham, s'il n'avait répandu sur l'univers les bénédictions de sa grâce et de son Evangile ; loin d'avoir accompli les promesses faites à Abraham, il faudrait dire que Dieu aurait chargé la mémoire de ce saint patriarche d'une sorte de honte et d'infamie, lorsqu'il a rejeté les fils charnels de ce grand homme. Quand Dieu donc lui déclarait, avec serment, que l'un de ses fils serait la grande, l'éternelle bénédiction de la race humaine, il lui promettait que ce Messie serait son Fils selon la chair. *In semine tuo benedicentur cunctæ tribus terræ.*

Cet oracle renouvelé à Isaac, à Jacob, aux chefs des douze tribus et surtout à Juda, retentissait profondément dans les souvenirs de la nation choisie de Dieu, pour en garder l'impérissable tradition ; mais, à mesure que les siècles d'attente s'écoulaient, la lumière de cette grande promesse répand des clartés plus vives. Les prophètes du Dieu d'Israël ne se bornent plus au fait de la venue future du Messie ; ils en décrivent toutes les circonstances, ils en font l'histoire la plus détaillée ; et leur amour

semble se reposer, avec d'ineffables transports, sur les gloires de la Vierge qui doit enfanter un Dieu.

Écoutons David, sorti de la tribu de Juda; écoutons ce sublime berger, devenu le roi de la nation héritière des promesses, et qui est appelé lui-même à devenir l'aïeul de la Mère du Christ. « Toute la beauté de la fille du roi est au dedans. (Ps. 44. 14.) — Ecoute, ô Vierge! et regarde; incline ton oreille, oublie la maison de ton père, et le roi sera épris de ta beauté. (Ps. 44. 12.) » — Le Seigneur a consacré son tabernacle. (Ps. 45. 5.) — Celui qui m'a créée a reposé dans mon sein. (Eccli. 24. 12.) » Et ailleurs : « Elle est assise, comme une reine, à votre droite. (Ps. 44. 10.) — Les vierges seront amenées à sa suite; elles viendront environner le Roi de gloire. (Ps. 44. 15.) — Elles viendront chargées de richesses, et les maîtres et les puissants de la terre imploreront son visage, ils invoqueront sa puissance. (Ps. 44. 15.) »

L'Eglise, par ses docteurs, par ses théologiens, par ses prédicateurs et par ses pontifes, a toujours aperçu dans les paroles que nous venons de citer, comme en cent autres passages des hymnes sacrés de David, une chaîne de prophétiques oracles sur les destinées de la Mère du Christ.

Salomon a rempli les livres que l'Esprit-Saint lui a dictés des prérogatives et des louanges de la très-sainte Vierge; et la liturgie romaine, qui doit être celle de tout l'univers catholique, a sans cesse emprunté aux pages sublimes du plus sage des rois l'apologie des grandeurs de Notre-Dame.

« Il m'a possédée au commencement de ses voies, s'é-
 « crie la Vierge, par la bouche de Salomon.... (Prov. 8.
 « 22.) — Il m'a sacrée dès l'éternité..... (Prov. 8.
 « 23.) — Les abîmes n'étaient pas creusés, et j'étais
 « déjà conçue..... (Prov. 8. 24.) — Je suis la Mère
 « du bel amour. (Prov. 24. 24.) — J'ai fait péné-
 « trer les racines de ma gloire jusqu'aux entrailles des
 « peuples. (Prov. 24. 23.) — J'ai grandi comme le
 « platane..... (Prov. 24. 19.) — Comme le lis pa-
 « rait au milieu des épines, ainsi mon amie au milieu
 « des vierges. (Cantic. 2. 2.) — Vous êtes toute
 « belle, ô mon amie! il n'y a point de tache en vous.
 « (Cantic. 4. 7.) »

« Quelle est celle, ajoute Salomon, qui s'avance avec
 « la majesté de l'aurore, éclatante comme le soleil, belle
 « comme la lune, formidable comme une armée rangée
 « en bataille? (Cantic. 6. 9.) — Ma sœur est un jar-
 « din fermé; ma sœur est le puits des eaux vives. (Can-
 « tic. 4. 12.) — Venez, ô ma sœur! venez du Liban
 « recevoir la couronne. (Cantic. 4. 8.) — Quelle est
 « celle qui monte du désert, inondée de délices, appuyée
 « sur son bien-aimé? Elle est semblable à la vapeur de
 « l'encens et de la myrrhe. (Cantic. 8. 5.) »

Entendez Isaïe : Les temps ne sont pas éloignés, s'écrie
 le fils d'Amos : « Voilà qu'une Vierge concevra ; elle por-
 « tera un fils dans son sein ; elle l'enfantera, et il sera
 « appelé l'*Emmanuel*. (Is. 7. 14.) » La virginité sans
 tache de Marie, sa fécondité divine, les abaissements du
 Verbe et les grandeurs de sa divine Mère se résument

dans ces mots sublimes : « Voilà qu'une Vierge concevra
« et enfantera un fils. »

« Une branche sortira de la tige de Jessé ; une fleur
« naîtra de sa racine. (Is. 11. 1.) » Cette branche est
la Vierge sans tache ; cette fleur est le Verbe incarné.
Tous les commentateurs catholiques l'ont ainsi compris.
Or, était-il possible d'exprimer, à l'aide d'une image plus
belle , le glorieux privilège de la maternité divine ?

« Que les nuées pleuvent le Juste , continue Isaïe
« (Is. 45. 8.) ; que la terre s'ouvre , et qu'elle fasse
« germer le Sauveur. (Is. 45. 9.) »

Ces deux images étincelantes de poésie sont , avec celle
que nous rappelions tout à l'heure , la plus magnifique ex-
plication de la grande prophétie d'Isaïe ; « Voilà qu'une
« Vierge concevra et enfantera. »

Le sein de Marie est une branche toujours verte , qui
donne la belle fleur de la grâce et du salut. Ce sein virgi-
nal est un ciel qui verse une rosée divine ; c'est une terre
qui a produit le fruit de vie : mais la branche qui croît
sur sa racine , la fleur qui s'épanouit , la rosée qui tombe
du ciel , la plante qui sort du sein de la terre , ce sont là
les images les plus pures , les plus vraies de la virginité de
Marie unie à sa fécondité divine.

« Une femme , ou plutôt la femme , s'écrit à son tour
« Jérémie , portera l'homme dans son sein. *Femina cir-*
« *cumdabit virum.* (Jerem. 31. 22.) » Depuis l'origine
des temps , les mères n'ont porté dans leurs flancs que des
enfants maudits. Quand donc Jérémie nous assure que

« la femme ençendra l'homme, » il prédit la fécondité divine de la femme par excellence, il annonce à la terre la conception divine du Verbe fait chair, et l'enfantement divin de Marie.

Ainsi, M. C. F., il faut accuser d'imposture l'interprétation constante, uniforme, universelle de nos livres saints par l'Eglise catholique, ou confesser que la Bible renferme une foule de prophéties dont la très-sainte Vierge est l'objet, le but et la cause.

L'attente du Messie constituait l'essence de la foi des patriarches. C'est dans cette délicieuse espérance qu'ils trouvaient le remède aux langueurs d'un long exil et aux maux qui venaient éprouver leur vertu.

La promesse d'un Rédempteur divin n'était pas renfermée dans la race des enfants de Jacob ; les fils de Noé l'avaient laissée comme un héritage de gloire à toute la terre ; et Job, qui fut contemporain de Moïse, s'écriait du sein de la gentilité : « Je sais que mon Rédempteur est vivant. (Job. 19. 25.) » Remarquons cette expression prodigieuse : « Je sais que mon Rédempteur est vivant. » Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera éternellement. » Job ne dit pas, je sais que mon Rédempteur *vivra*, mais j'ai la certitude, je sais qu'*il vit* : confession sublime de la divinité du Christ, de l'union personnelle du Verbe divin avec la nature humaine ; car Job ajoute : « Je le verrai dans ma chair (Job. 19. 26.) » chose impossible si le Verbe éternel ne s'incarne, s'il ne se revêt de notre humanité. Cette espérance est si vive dans le cœur du Prophète de la terre de Hus ; elle brûle

son âme d'un si doux feu, qu'il déclare que c'est là la pensée dont il nourrit incessamment le délectable souvenir : *Hæc est spes quæ reposita est in sinu meo.* (Job. 19. 27.)

« Jérusalem (Tob. 13. 13.) s'écrie le saint homme
 « Tobie, Jérusalem, tu brilleras d'une éclatante lumière..... Un grand nom (Tob. 13. 15.) sera invoqué
 « dans ton sein..... Je serai le plus heureux des mortels, si les derniers rejetons de ma race contemplant la
 « lumière qui doit briller sur Jérusalem. (Tob. 15. 17.) »

Le dogme de la maternité divine a donc été la grande pensée des patriarches et des prophètes du peuple de Dieu.

« Abraham (Joan. 8. 56.) disait le Sauveur, a brûlé
 « du désir de voir mon jour : il l'a vu, et son âme s'est
 « réjouie. »

Ah ! Chrétiens, c'est que la lumière de la grâce avait appris à ce grand homme à connaître le prix de cette vie surnaturelle, de cette régénération divine, que le Fils de Marie devait apporter au monde. Le temps de l'épreuve était pour Abraham une sorte de martyre, tant il était impatient de renaître en Jésus-Christ, son Père selon la grâce, son Seigneur et son Dieu..... Il l'a vu ce jour tant désiré ; il l'a vu, et il s'est réjoui... *Vidit, et gavisus est.*

Saint Paul, au reste, résume dans une parole toute prophétique et toute divine le côté surnaturel de la vie des justes et des saints de l'antique loi.

• « Ils regardaient de loin, nous dit-il, et ils adoraient. »
 « *A longè aspicientes et salutantes.* (Hebr. 11. 13.) »

Adam, Abel, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Lévi, Moïse, Josué, Samuel, David et Salomon, Isaïe et tous les prophètes, Job et tous les Saints des siècles d'attente, passaient leur vie à contempler dans la lumière de la foi le grand mystère des anéantisements du Fils de Dieu dans le sein de la Vierge, appelée à devenir sa Mère. « Ils regardaient de loin et ils adoraient, » Mais on ne regarde que ce que l'on voit. Comment donc voyaient-ils ce qui n'était point encore ? Ils le voyaient de loin, à travers les siècles, dans le lointain des âges. Ils regardaient Nazareth, Bethléem, Jérusalem, le mont des Oliviers, le Thabor, le Calvaire. *A longè aspicientes.* Ils les regardaient d'un regard d'espérance, de désir et d'amour. « Ils adoraient le mystère du Christ ; ils demeuraient « ravis en face des grandeurs futures de sa divine Mère. « *Aspicientes et salutantes.* »

Regarder de loin, aimer, adorer le Messie ; contempler, aimer, vénérer sa chaste Mère, telle fut la vie des saints de la loi figurative.

Oh ! que la foi et l'amour des justes de ces temps reculés nous condamneront au jour des justices ! D'innombrables siècles les séparaient des saintes réalités de la grâce, et ils les contemplaient, ils les adoraient de loin. Et nous qui vivons au milieu de ces prodigieuses merveilles, nous qui sommes chargés des miséricordes de la grâce et du sang de Jésus-Christ, nous qui pouvons prier au

pieu des autels de Marie, nous ne savons ni contempler ni adorer ces choses...

Nous sommes venus après l'accomplissement, et les saints patriarches vivaient dans l'attente de ce qui est accompli. Ils appelaient, ils cherchaient ce que nous possédons. Regardons donc de près ce qu'ils adoraient de si loin; vivons d'amour comme ils vivaient d'espérance.

Les justes des temps anciens avaient soif de la venue du Christ et des bénédictions de sa divine Mère. Ils avaient soif des mystères de la grâce, et leur soif ne pouvait s'éteindre. Ils apercevaient la fontaine de vie, ils la voyaient couler de loin; mais ils ne pouvaient encore y désaltérer leur âme. Ah! malheureux aveugles et ingrats que nous sommes! La fontaine de la vraie vie coule pour nous; elle coule à torrents, elle verse de toute part, elle jaillit jusque dans l'éternité; allons donc boire de son eau divine, allons rafraîchir notre âme, allons vivre pour ne plus mourir.

J'ajoute que le dogme de la maternité divine, objet de l'espérance et de l'amour des patriarches, a été comme un ciel anticipé pour les justes qui furent portés dans le sein d'Abraham après leur mort. « Lazare mourut » (Luc. 16. 22.) et il fut porté par les Anges dans le sein « d'Abraham. »

Mais pourquoi ce séjour des justes est-il appelé le sein d'Abraham, et non le sein d'Adam ou de quelque autre patriarche? Parce que la foi d'Abraham et le mérite de son obéissance lui obtinrent la gloire de devenir le père

de tous les croyants, le tuteur, le gardien du sacré dépôt des élus jusqu'au jour où le Christ rédempteur, pénétrant dans les limbes, leur fit contempler les clartés béatifiques de son âme, et versa sur eux les splendeurs de sa gloire.

Or, vous êtes-vous demandé, M. C. F., ce que faisaient ces innombrables enfants de la promesse, qui furent portés dans le sein d'Abraham? Ils pensaient au jour du Christ et aux gloires de sa divine Mère; ils vivaient non plus dans une espérance mêlée de crainte, mais ils goûtaient déjà l'infailible assurance de posséder celui qu'ils avaient aperçu de loin, qu'ils avaient salué des désirs de leur âme.

Ah! si pendant la durée de leur exil ils avaient pu s'arracher aux distractions d'une nature soumise à tant de misère; si, sous l'empire de la nuit et des ombres de la loi figurative, leurs yeux s'étaient pour ainsi dire fatigués à regarder de loin les mystères du salut et de la grâce; quels ne furent pas leurs transports, lorsque dégagés des liens corporels, et débarrassés du poids de notre mortelle existence, ils se trouvèrent réunis dans un lieu que remplissait seule la pensée du Christ et celle de sa divine Mère! C'est alors que le mot de saint Paul s'accomplit pleinement pour eux. « Ils regardaient, ils adoraient de loin. » *A longé* « *aspicientes et salutantes*. (Hebr. 11. 13.) »

Ils contemplaient, ils adoraient les merveilles du Christ, les grands destins de Marie, devenus, pour ainsi dire, transparents pour eux dans la lumière d'une vision déjà toute céleste.

David, Isaïe, Jérémie, Daniel, avaient marqué les temps de Marie, et célébré la gloire de la Vierge immaculée ; mais les âmes retenues dans le sein d'Abraham connaissent le nombre des jours de l'espérance. Les obscurités inséparables des saints oracles avaient disparu pour elles devant la clarté d'une intuition toujours grandissante.

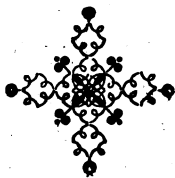
Que j'aime à me représenter le bonheur de ces grandes âmes, quand les Anges du ciel vinrent leur annoncer l'accomplissement du mystère de l'incarnation et celui de la naissance du Fils de Dieu ! Qui me dira les ineffables transports dont elles étaient remplies, quand l'auguste mère de Notre-Dame et saint Joachim son époux, quand la mère de Jean-Baptiste, quand le glorieux précurseur du Christ, quand saint Joseph lui-même vinrent attendre dans le sein d'Abraham, pendant quelques jours encore, l'accomplissement complet des travaux du Messie ?

Qui dira les mystérieux colloques de toutes ces âmes ? qui racontera les choses qu'elles se dirent, les joies qu'elles éprouvèrent, l'amour qui les consumait saintement à mesure que s'avancait le jour de leur éternelle union avec le divin Fils de Marie ?

Hélas ! M. C. F., ce mysticisme si familier aux âmes contemplatives échappe à notre apathique indifférence. Nous sommes de feu pour ces misérables riens qui fatiguent notre existence ; et les joies profondes et éternelles de la grâce, que le sang du Christ nous a méritées, et que l'amour de Marie nous prépare, nous laissent dans notre sommeil.

Notre égoïste ambition voudrait remplir toute la terre ;

nous voudrions occuper une place dans tous les cœurs, et nous ne savons pas entrer par la prière dans un mystérieux commerce d'amour avec les Anges et avec les Saints. Notre activité malade ne se repose jamais au lieu où son lit de douleur est dressé, et nous ne savons pas pénétrer par la foi, par l'espérance et par l'amour dans ces ravissantes régions de la grâce que Jésus habite avec sa sainte Mère !



VI. CONFÉRENCE.

SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

*Tota pulchra es, et macula non est
in te.*

Vous êtes toute belle, et il n'y a point
de tache en vous. (CANTIC. 4.7.)

Si le nom de Marie vous est cher, si vous aimez sa gloire, si vous prenez plaisir à célébrer ses louanges et à exalter ses grandeurs, vous accueillez, avec le sentiment d'une joie sincère et profonde, les paroles que je viens méditer. Elles sont l'expression simple et sublime d'un privilège que nulle créature humaine ne partagera jamais avec la Reine de l'univers. « Vous êtes toute belle, ô mon amie !
« et il n'y a point de tache en vous. »

« Dieu, s'écrie un Prophète, a trouvé des taches dans
« ses Anges. *In Angelis suis reperit pravitatem.* (Job. 4.
« 18.) » Son regard jaloux n'en trouvera point dans l'âme
immaculée de Notre-Dame. Il n'en trouvera point dans

re cœur qui doit porter son Fils; il n'en trouvera point dans les flancs maternels où doit germer la grâce. *Tota pulchra es, et macula non est in te.* (Cantic. 4. 7.)

Saluons avec bonheur le décret éternel qui prédestine Marie à la plénitude de toutes les grâces. Croyons, mais croyons avec la naïveté d'un amour tout filial, que Marie a été conçue sans contracter la souillure de notre dégradation originelle; croyons que le péché ne projeta jamais une ombre sur cette âme plus riche de beautés surnaturelles que le cœur d'un Séraphin; croyons que le souffle de la plus légère imperfection n'obscurcit jamais ce tabernacle vivant de la Divinité, et redisons avec le Prophète : « Vous êtes toute belle, ô mon amie ! et il n'y a point de tache en vous. »

Remarquons avec Bossuet, dont nous aimons à répéter les éloquentes paroles, que « s'il y a certaines propositions étranges et difficiles qui, pour être prouvées solidement, demandent que l'on emploie tous les efforts du raisonnement et toutes les ressources de l'éloquence, il en est d'autres qui jettent, au premier aspect, un certain éclat dans les âmes, qui fait que souvent on les aime, avant même qu'elles soient démontrées. »

« Que la conception de Marie soit sans tache (c'est toujours Bossuet qui parle) que son Fils bien-aimé l'ait préservée de cette peste commune qui corrompt notre nature et profane toutes nos facultés, qui gâte jusqu'à la substance de notre être, qui va porter la mort jusqu'aux sources mêmes de la vie, qui ne le croirait ? qui ne donnerait volontiers son assentiment à une opinion si plausible et si raisonnable ? »

Le privilège de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge, à la vérité duquel nous tenons par le fond de nos entrailles, n'est point un dogme de foi. L'Eglise ne l'a point défini ; mais saint Ligori , appuyé sur d'innombrables autorités théologiques , ne craint pas d'avancer que le privilège de la conception immaculée de Marie approche de très-près d'une vérité de foi. Et c'est dans le même sens que Bossuet n'a pas craint de dire , qu'après les vérités positivement révélées, rien ne lui paraissait plus certain.

Ce grand homme a soutenu cette proposition devant l'ancienne Université de Paris , dont tous les docteurs s'engageaient, sous la foi du serment, à défendre, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, l'opinion si vénérable du privilège de la conception sans tache de Notre-Dame.

Marie a conçu Jésus-Christ sans cesser d'être vierge ; mais elle n'a pas été conçue d'une Vierge. Comment donc échappera-t-elle à l'anathème commun ? Comment sera-t-elle préservée de la tache originelle ? Comment trouvera-t-elle un abri contre la malédiction descendue sur toute la race humaine ? Comment échappera-t-elle à cette sentence exprimée par saint Paul avec une si effrayante universalité : « Tous sont morts, parce que tous ont péché en Adam ? »

Comment la céleste Vierge pourra-t-elle n'être point comprise dans ces paroles du Christ : « Ce qui est né de la chair est chair ? » ce qui signifie que tout ce qui est né

sous les lois de la concupiscence, est souillé par son fond.
Quod natum est ex carne, caro est...(Joan. 3. 6.)

Voilà, sans aucun doute, le résumé le plus complet des objections qui ont été faites contre le grand privilège de l'immaculée conception de Marie.

Écoutons la réponse par laquelle Bossuet met en poussière les sophismes des cœurs froids et des âmes desséchées.

La loi du péché originel est générale, rien de plus certain. C'est là un des dogmes les plus fondamentaux du Christianisme ; mais les lois les plus générales admettent des exceptions. Et les exceptions, loin de les détruire, les fortifient au contraire. Quand Josué, par une exception miraculeuse, arrête le soleil dans sa course, il ne déroge point à la loi générale à laquelle, depuis l'origine des temps, l'astre du jour est soumis. Quand Moïse suspend les flots de la mer Rouge et Josué ceux du Jourdain, cette exception ne déroge pas à la loi qui précipite les eaux vers les abîmes des mers. Ainsi, Dieu a pu suspendre la loi du péché originel, toute générale qu'elle est ; il a pu la suspendre en faveur d'une créature privilégiée. Et en faveur de qui serait cette exception, sinon en faveur de la femme par excellence qu'il destine, de toute éternité, à porter Jésus-Christ dans son sein ?

Et d'ailleurs, ajoute Bossuet, la très-sainte Vierge, par sa vocation à la dignité sublime de Mère de Dieu, a été, a dû même être affranchie des lois les plus universelles et les plus absolues. Elle sera vierge avant, pendant, et après son enfantement divin. Pendant sa virginalité, elle

ne ressentira point les langueurs, les abattements, les défaillances et les tristesses des autres mères. Elle mettra son Fils au monde sans souffrance, sans humiliation, sans faiblesse : Marie sera préservée de tout péché actuel, de toute imperfection volontaire, quoiqu'il soit écrit : « Tout homme est pécheur. » Elle n'éprouvera jamais la rébellion des sens, sa mort sera sans tristesse, sans terreur, sans agonie, et son corps virginal ne connaîtra pas la corruption du sépulcre. Or, ces infractions si multipliées en faveur de la très-sainte Vierge, ces infractions aux lois les plus générales ne font rien à l'universalité de leur action. Le glorieux privilège de l'immaculée conception, tout exceptionnel qu'il est en faveur de Marie, ne porte donc point d'atteinte à la loi générale qui enveloppe toute la race humaine dans la nuit de sa déchéance.

Les enfants de l'Eglise sont guéris de la plaie originelle par la vertu régénératrice du baptême. Le remède leur est appliqué après la maladie, l'appareil divin est mis sur leur âme après la blessure. Or, qui oserait soutenir qu'il fut impossible à la Toute-Puissance d'appliquer à Marie un remède préservateur ? Qui oserait avancer que celle dont il sera dit : Vous êtes pleine de grâce, n'a pu être enveloppée tout entière, dès le premier instant de son existence, par la grâce de son Fils et de son Dieu ; et enveloppée de telle sorte, que le péché originel n'ait pu couler son homicide poison dans le milieu de son âme ?

Jésus-Christ, en s'incarnant, ajoute Bossuet, devait attaquer le péché originel dans sa source même. Il de-

vait, pour remporter sur lui une victoire plus complète, l'atteindre jusqu'au sein de nos mères, jusqu'à ce premier instant où son souffle empoisonné tue l'âme qui est unie à un corps venu d'une tige corrompue et flétrie. Or, c'est ce que Jésus-Christ a fait par la toute-puissance de sa grâce.

L'enfant nouveau-né est lavé au jour de sa naissance spirituelle dans les eaux régénératrices du baptême. Jérémie, Jean-Baptiste, saint Joseph, furent conçus dans le péché; mais la grâce, pénétrant dans le sein qui les portait, les sanctifia avant même qu'ils reçussent le jour. Ainsi voilà l'antique serpent vaincu dans toutes les positions qu'il a prises. Je me trompe : il en est une, au fond de laquelle il se croit invincible. C'est là qu'il s'est retranché comme dans un fort inexpugnable, s'applaudissant de pouvoir tuer toute la race humaine, au moment même où chaque individu de cette race maudite entre dans la vie. Levez-vous, Seigneur, s'écrie l'éloquent Evêque de Meaux, levez-vous, préservez votre Mère de la morsure du serpent infernal. Brisez sa tête et ne permettez pas qu'il verse son poison mortel dans l'âme de celle que vous avez prédestinée à la gloire suréminente de la maternité divine.

Les saints Pères, continue Bossuet, dont nous sommes heureux de pouvoir reproduire les solides pensées, ont cru communément que le Verbe divin lui-même avait apparu fréquemment, dès l'origine du monde, aux saints Patriarches de la loi de nature, comme il apparut plus tard aux Prophètes de la loi mosaïque.

Son amour pour la nature humaine était si véhément, si tendre et si fort, que devançant en quelque sorte les temps marqués pour son incarnation, il apparaissait sous une forme humaine aux justes des siècles d'attente, s'essayant ainsi à prendre d'avance l'image de notre chair qu'il devait un jour s'unir hypostatiquement dans le sein de Marie. Nul doute dès lors que le Christ n'ait veillé avec ses yeux et son cœur sur le premier instant où sa divine Mère entraînait dans la vie.

Certes, si le Fils de Marie a pu dire aux Juifs : « Je suis avant qu'Abraham ne fût, *Antequam Abraham fieret ego sum*, » pourrait-il ne pas reposer avec une inquiète tendresse le regard de son filial amour sur celle qui lui donnera la vie du temps, et au sein de laquelle il prendra cette forme de l'homme qu'il prenait déjà en figure, selon l'opinion des Pères, dès l'origine des choses ?

Les objections qu'on oppose à l'immaculée conception de Marie, ne sont donc que de vains sophismes qui fatiguent la piété, presque à l'égal d'un amas de blasphèmes.

Méditons maintenant les paroles de la sainte Ecriture et les témoignages des Docteurs catholiques en faveur du privilège surnaturel de l'immaculée conception.

Nous avons déjà fait remarquer que la tradition toute entière a toujours appliqué à Marie ces paroles immortelles : « Je mettrai des haines entre toi et la femme, *Ini-micitias ponam inter te et mulierem*. (Gen. 3. 15.) — « Elle (*ipsa*) t'écrasera la tête, *Ipsa conteret caput tuum*. » (Gen. 3. 15.) »

Cela posé, comment la sainte Vierge aurait-elle vaincu Satan, comment lui aurait-elle écrasé la tête, si Satan l'avait possédée dès le premier instant de sa vie, s'il l'avait soumise à son empire au moment où elle était conçue?

L'Esprit-Saint prophétise à Marie une victoire pleine, une victoire éclatante sur l'antique serpent, vainqueur de l'humanité déchue en Adam. Mais cette victoire serait plus qu'une défaite, si le dragon pouvait insulter à Marie et lui dire : Je vous ai chargée des chaînes du péché; j'ai fait peser sur votre tête le joug de fer avec lequel j'écrase tous les enfants des hommes.

Le cruel Aman a obtenu du roi Assuérus un arrêt fatal, un arrêt de mort contre tous les enfants d'Israël. Mais que dit Assuérus à la reine Esther? « Cette loi est pour tous, elle n'est pas pour vous. (Esth. 15. 13.) » Il y a là plus qu'une image, plus qu'un symbole; il y a une sorte de prophétie du privilège de l'immaculée conception de Marie. Satan a obtenu contre toute la race humaine une sentence de mort, un arrêt de déchéance et de ruine. Mais la véritable Esther, mais l'Epouse et la Mère du Roi des rois ne saurait être atteinte par la loi de proscription. « Cette loi est pour tous, elle n'est pas pour elle. »

Le superbe Holopherne a jeté l'épouvante et le deuil dans les villes et les campagnes de la Judée. La nation élue va tomber tout entière sous les coups de ce terrible ennemi. Mais une femme pure comme une vierge enchaîne sa puissance. Son invincible bras lui tranche la tête, et

d'un seul coup elle anéantit l'armée victorieuse de l'ennemi de son peuple. Ce n'est encore là qu'une magnifique image de la victoire que Marie remporte sur l'enfer par l'incomparable privilège de la conception immaculée.

La mer Rouge s'entr'ouvre, ses flots restent suspendus pendant que le peuple hébreu passe au milieu des abîmes; les eaux du Jourdain remontent vers leur source, pendant que l'arche figurative traverse son lit desséché. Or, la bienheureuse Vierge est l'arche du testament éternel; les eaux de l'iniquité, les flots du péché originel demeureront suspendus devant elle, et ne l'atteindront pas. « La mer la vit et elle prit la fuite, et le Jourdain retourna en arrière. (Ps. 113. 3.) »

Une foule de passages du Cantique des cantiques ne semblent applicables à la très-sainte Vierge, qu'autant qu'ils impliquent le privilège de sa conception immaculée. L'Eglise cependant n'a cessé de chercher dans ce chant mystérieux et sublime la prophétie des vertus et des prérogatives de la Vierge sans tache.

« Vous êtes toute belle, ô mon amie ! et il n'y a point de tache en vous. (Cantic. 4. 7.) » Le péché originel est la souillure la plus honteuse de la race humaine. Il a fallu le sang d'un Dieu pour effacer la tache dont il flétrit nos âmes. Mais si Marie est sans tache, si sa beauté surnaturelle est sans ombre, sans obscurité, comment aurait-elle contracté la tache originelle ?

Marie est le lis qui grandit au milieu des épines : *Sicut lilium inter spinas.* (Cantic. 2. 2.) Les épines

sont l'image du péché; et le lis n'a pas d'épines. Il croît parmi les épines, sa tige n'en porte pas. *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.*

L'ange Gabriel salue la très-sainte Vierge par ces mots d'origine céleste : « Salut, pleine de grâce. *Ave, gratia plena.* (Luc. 1. 28.) » Mais si le dard du dragon infernal a percé l'âme de Marie d'une blessure originelle, comment le céleste envoyé a-t-il pu adresser à Marie ces paroles divines : « Je vous salue, pleine de grâce ? » Si Marie a péché en Adam, elle n'a pas été inondée tout entière, et à tous les instants de son existence, par la grâce dont l'Ange du ciel proclame en elle la plénitude. La grâce des grâces lui manque, c'est-à-dire celle d'une perpétuelle innocence; comment donc l'appellez-vous pleine de grâce, ô divin Messager? Plus vous méditez ces paroles sublimes, plus vous comprendrez qu'elles impliquent le privilège de l'immaculée conception, comme une conséquence légitime de leur universalité et de leur plénitude. « Je vous salue, pleine de grâce. »

Le pieux et savant Salazar a réuni en faveur de l'immaculée conception, dans un volume in-folio, une multitude de témoignages puisés aux sources les plus pures de la tradition catholique. Nous allons en citer quelques-uns.

Ce zélé défenseur du grand privilège de la conception sans tache de Notre-Dame fait remonter jusqu'à saint Jacques le Majeur ces paroles tirées de la liturgie qui porte son nom : « La Vierge Marie a été préservée de la

« tache originelle. *Illa Maria fuit à peccato originali præservata.* »

Saint Denys l'Aréopagite, dont les yeux mortels contemplèrent la très-sainte Vierge avant son bienheureux trépas, a dit en parlant de la sainteté de Marie : « Elle est sainte d'une sainteté incomparablement supérieure à celle de tous les esprits célestes. *Super omnes cœlites spiritus sanctissima.* »

Les purs esprits n'ont jamais été souillés d'aucun péché. Or, si Marie a une sainteté incomparablement plus grande que la leur, il semble difficile de ne pas en induire que saint Denys l'Aréopagite croyait à l'immaculée conception de Notre-Dame. « Elle est sainte par-dessus tous les Anges. »

Le savant Origène a dit de la bienheureuse Vierge : « Jamais elle n'a été infectée par le poison du serpent. *Neque serpentis veneno infecta.* » Or, ces paroles n'ont point de sens, à moins qu'on ne reconnaisse que ce sublime génie tenait Marie pour immaculée dès le premier instant de son existence.

« La justice de Dieu, a dit saint Cyprien, ne permettait pas que ce vase d'élection fût profané par les communs outrages : *Non sustinebat justitia Dei, ut illud vas electionis lassaretur communibus injuriis.* »

Le péché originel est la grande injure, l'universel outrage qui a flétri l'humanité. Marie, selon saint Cyprien, échappe à toutes les injures du péché. Ce qui évidemment

n'aurait pas eu lieu, si la tache originelle eût souillé sa belle âme.

Saint Grégoire de Nazianze appelle la très-sainte Vierge :

« Une vigne toujours chargée de fruits, la fleur immaculée de la vie, *Vitis semper vigena, flos vitæ immaculatus....* »

Et ce grand Docteur se sert de ces belles images, en méditant le sublime exorde de l'archange Gabriel, quand il vint annoncer à Marie qu'elle était choisie pour devenir la Mère de son Dieu.

Saint Jean Chrysostôme, saint Basile, saint Ephrem, saint Jean Damascène, donnent sans cesse à Marie le titre de Vierge *toujours* pure, toujours *immaculée*. Saint Jérôme s'est servi d'une ravissante image pour offrir son tribut d'hommage au glorieux privilège de la conception immaculée de Marie.

« Marie, nous dit ce savant Docteur, est une nuée qui n'a jamais été dans les ténèbres, mais toujours dans la lumière. *Nubes beata Virgo, quæ nunquam fuit in tenebris, sed semper in lumine.* »

« Marie, ajoute saint Ambroise empruntant une image et une expression plus énergique peut-être, Marie est une branche qui n'a porté ni le nœud de la faute originelle, ni l'écorce de la faute vénielle. *Virga est in qua nec nodus originalis, nec cortex venialis culpæ.* »

Saint Augustin parlant des souillures du péché soit originel, soit actuel, déclare « que pour l'honneur même de

« Dieu, il n'entend pas que le péché ait profané le sanctuaire qu'il s'était choisi. »

Le Docteur angélique paraît avoir varié dans son opinion touchant la conception immaculée de la très-sainte Vierge; car le père Salazar cite, comme étant de lui, les paroles suivantes : « Marie a été exempte de tout péché..... Elle n'a été souillée ni par le péché originel, ni par le péché mortel, ni par le péché véniel. *Maria ab omni peccato immunis, quia nec originali, nec mortali, nec veniali peccato infecta.* »

Saint Thomas d'Aquin prouve que Marie a été sanctifiée avant sa naissance, parce que l'Eglise toujours infallible dans le culte qu'elle décerne aux Saints, célèbre la nativité de Notre-Dame. Si l'Eglise, au temps où vivait le Docteur angélique, eût célébré la fête de la Conception de Marie, comme elle la célèbre de nos jours, nul doute que ce profond théologien n'eût trouvé là un argument sans réplique de la pureté sans tache de Marie dès le premier moment de son existence.

Déjà saint Bernard, dans sa fameuse lettre aux comtes de Lyon, tout en les improuvant de ce qu'ils célébraient la fête de la Conception de Marie, avant que l'Eglise ne l'eût établie, leur disait : « Dieu me garde de croire que Marie ait jamais été souillée de la tache originelle. » Ce grand Prédicateur de Marie s'écrit dans un de ses sermons : « O Marie ! vous êtes exempte de tout péché originel et actuel, et il n'y a que vous ainsi. »

Saint Bonaventure pense que la très-sainte Vierge a reçu au premier moment de son existence une grâce pré-



servatrice de la souillure originelle : *Gratia preservativa contra fæditatem originalis culpæ donata fuit.....*

Ajoutons que toutes les Universités catholiques de l'Europe, à l'exemple de l'Université de Paris, ont constamment défendu le glorieux privilège de l'immaculée conception.

Cet accord des Docteurs de l'Eglise, des théologiens catholiques, imprime à l'opinion ou plutôt à la vérité de ce grand privilège un caractère d'autorité, qui le place hors de toute atteinte, et qui doit nous faire redire avec Bossuet : « Après les vérités positivement révélées, rien ne me paraît plus certain. »

L'Eglise, disait saint Thomas, fait la fête de la Nativité de Notre-Dame; donc Marie a été sainte en naissant.

L'Eglise a canonisé la conception de Marie, dirons-nous à notre tour, puisqu'elle en fait la fête comme elle célèbre celle de la Nativité; donc Marie fut sainte dans sa conception, comme elle le fut dans sa naissance.

Le saint concile de Trente, parlant de l'universalité de la tache originelle, déclare que dans son décret sur le péché originel son intention n'a pas été d'y comprendre la *très-immaculée Vierge*. Or, quand un concile œcuménique déclare, en parlant de la dette du péché originel, qu'il n'a jamais eu l'intention d'y comprendre la sainte Vierge; quand dans le même moment le saint concile appelle la sainte Vierge *immaculée, très-immaculée*, je le demande, que faut-il de plus? L'Eglise ne fait pas un ar-

title de foi en parlant ainsi ; mais elle manifeste clairement ce qu'elle croit touchant l'immaculée conception , et cela suffit.

Comprenons enfin que la conscience elle-même repousse avec une insurmontable énergie jusqu'à l'ombre d'une souillure, quand il s'agit de la Mère divine du Saint des Saints.

Marie est *pleine de grâce* ; elle est Mère de Dieu. Ce sont là des dogmes de foi, des vérités clairement révélées. Or, ce double caractère réclame , suppose , implique la sainteté la plus parfaite à laquelle puisse parvenir une créature sous l'empire de la divine miséricorde.

Le Tout-Puissant a pu faire d'une fille d'Eve la Mère d'un Dieu ; donc il a pu préserver une fille d'Eve de la dette commune du péché originel.

Dieu a pu préserver de la flétrissure originelle la Mère qu'il voulait donner à son Fils ; car, qui serait assez téméraire pour limiter le pouvoir divin ? Mais si le pouvoir divin s'étend jusque-là, qui oserait raisonnablement soutenir qu'il n'a pas voulu exercer ce pouvoir en faveur de celle qu'il a honorée d'une gloire infiniment plus grande, en la faisant Mère de son Fils unique, en l'appelant à partager la fécondité du Père éternel, en lui donnant le pouvoir d'enfanter un Dieu ?

Les pieux écrivains qui ont traité des grandeurs de Marie, ne craignent pas d'avancer que si l'option eût été donnée à la très-sainte Vierge, entre la possibilité d'échapper à la flétrissure originelle, et celle de devenir

Mère de Dieu, en la contractant, elle eût renoncé à l'immense honneur de la maternité divine.

Rien n'était plus juste, ce semble, de la part de Dieu, que le don de l'innocence originelle fait à Marie dès son entrée dans la vie.

Dieu donne à Marie la gloire et le titre de Mère de Dieu. Comment lui refuserait-il le privilège bien inférieur de l'innocence originelle ?

Dieu a créé ses Anges exempts de toute souillure, et il n'aurait pas exempté de la tache originelle la Reine des Anges et la Mère de son Fils !

Disons-le franchement, l'hypothèse d'une souillure originelle contractée par la très-sainte Vierge, répugne à la conscience catholique ; la piété des vrais serviteurs de Marie n'en supporta jamais la pensée.

Si Marie, en effet, a été conçue comme nous dans le mal, si l'acte qui l'a mise au monde a été infecté de la tache originelle, il faut en induire que, loin d'écraser la tête au serpent infernal, elle en a été la conquête, la victime et la proie. Si Marie a péché en Adam comme nous, elle a été un enfant de colère ; elle a été, ne serait-ce que pendant la millième partie d'une seconde, dans un état de rébellion, de damnation.

De pareilles conséquences fatiguent l'âme. Elles l'oppressent d'un poids qu'elle ne peut supporter ; elles la brûlent comme le fiel d'un blasphème.

Non, non, M. F., jamais la conscience ne souscrira à

de semblables inductions; jamais le cœur d'un véritable serviteur de Marie ne s'arrêtera à des conjectures si déshonorantes pour la mémoire de cette Reine de pureté, de sainteté et d'innocence.

L'Eglise a canonisé par une fête solennelle la conception de Notre-Dame; elle déclare formellement qu'elle n'entend pas comprendre la Vierge *immaculée* dans le décret qui traite du péché originel; que voudrions-nous de plus?

Qu'il est doux pour un cœur qui vous aime, ô bienheureuse Vierge! de se reposer dans la pensée de votre éternelle innocence, de votre permanente et perpétuelle sainteté! Vous avez été dans le temps ce que vous fûtes dans la pensée éternelle de votre Fils et de votre Dieu; c'est-à-dire la plus pure, la plus belle, la plus sainte de toutes les créatures. Que Satan s'applaudisse de la facile victoire qu'il remporta contre nous! Qu'il entonne l'hymne lugubre de son triomphe sur notre berceau! Qu'il chante notre défaite et notre mort dès le premier instant où nous naissons à la vie! Il s'est brisé contre l'innocence de notre douce Mère; la vie, la vie surnaturelle s'est cachée dans le cœur immaculé de notre Reine; et le bras d'une femme a mis en fuite le superbe ennemi de Dieu et des hommes : *Dominus autem omnipotens nocuit eum, et tradidit eum in manus feminae, et confodit eum.* (Judith. 16. 7.)

VII. CONFÉRENCE.

SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE :

*Hortus conclusus soror mea ,...
hortus conclusus, fons signatus, ...
puteus aquarum viventium.*

Ma sœur est un jardin fermé, ma
sœur est une fontaine scellée; elle
est le puits des eaux vives.

(CANTIC. 4. 42. 45.)

Ces images si douces, si gracieuses, si riches de poésie et de magnificence, n'ont d'application pleine et parfaite qu'au privilège de l'immaculée conception. « Vous êtes « un jardin fermé, ô ma sœur ! » L'histoire sacrée nous apprend que le premier Adam fut placé, après sa création, dans un jardin de délices, où étaient ramassées toutes les richesses du monde de la nature; mais ce jardin était ouvert, puisque l'inférieur serpent y pénétra. Le sein virginal de Marie doit devenir le paradis du nouvel Adam; c'est au milieu de ce paradis de la grâce que le nouvel Adam doit naître à la vie du temps. Or, il était juste, il était convenable que ce jardin fût fermé pour jamais à

l'ennemi de la race humaine ; il était juste que le serpent maudit ne pût jamais y pénétrer pour profaner de son souffle homicide le sanctuaire où devait reposer le Fils de Dieu. Et c'est là le sens de ces paroles adressées par la Sagesse éternelle à la Vierge sans tache : « Vous êtes un « jardin fermé, ô ma sœur ! vous êtes un jardin fermé. » Qu'ajoute l'Esprit-Saint ? « Vous êtes une fontaine scellée : « *Fons signatus*. » C'est aux entrailles de notre douce Reine que fut creusée la source du salut ; c'est de son sein virginal que commence à couler la fontaine qui désaltère et qui rafraîchit les élus. Or, ne fallait-il pas que le poison du péché originel ne pût troubler et corrompre cette source de la vraie vie ? Et c'est pourquoi Marie est appelée la fontaine scellée : *Fons signatus*. (Cantic. 4. 12.)

Enfin le Dieu d'amour appelle sa chaste épouse, « le « puits des eaux vives : *Puteus aquarum viventium*. » Quand Jésus promettait à la Samaritaine cette eau de la grâce qui monte vers l'éternelle vie, il voulait lui faire connaître cette vie divine qui n'est autre chose qu'une participation à la vie de Dieu même, et que son humanité sainte est venue apporter aux enfants de la régénération. Mais le sang et la chair du Christ ont été formés du sang et de la chair de Marie. La très-sainte Vierge est donc le puits de ces eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle ; Jésus-Christ, seul sans doute, est l'eau qui donne la vie et l'immortalité ; mais il en a mis la source dans le sein de sa divine Mère, et c'est par Marie que l'eau de la grâce a coulé sur le monde. *Puteus aquarum viventium*.

Et parce que le Dieu Sauveur, selon la belle remarque

de Bossuet, a mis la source de la grâce dans les chastes flancs de Marie, il a fallu que cette eau régénératrice, remontant au niveau divin d'où elle était descendue, atteignît dans l'âme de notre bienheureuse Vierge le premier instant de son existence, afin que l'impur limon de la concupiscence ne pût gâter la source d'où devait jaillir l'eau de la vie éternelle.

Après avoir vu, M. C. F., sur quelles imposantes autorités est appuyé le sentiment qui proclame la très-sainte Vierge exempte de la tache du péché originel, faisons sortir quelques leçons pratiques et édifiantes de ce mystère de ses grandeurs.

On ne peut faire aucune objection sérieuse contre le privilège de l'immaculée conception; nous l'avons démontré d'après les raisonnements invincibles de Bossuet.

Nous avons vu qu'une foule de textes des divines Ecritures, toujours appliqués à la très-sainte Vierge par les Docteurs catholiques et par l'Eglise elle-même, expriment avec une sorte d'évidence le grand attribut de sa conception sans tache.

La plupart des Pères de l'Eglise, les plus graves théologiens, les Universités les plus renommées dans le monde chrétien, déclarent Marie exempte de la dette commune. Le saint concile de Trente ne veut pas comprendre la Vierge *immaculée* dans le décret du péché originel. La sainte Eglise célèbre, par une fête solennelle, la conception de Marie. Or, quel sophisme pourrait infirmer, je ne

dis pas l'opinion, mais la vérité du privilège que nous honorons dans la plus pure des vierges?

Mais l'immaculée conception de Marie étant appuyée sur des preuves de cette nature, l'Eglise ne pourrait-elle pas imprimer à cette croyance l'infailible sanction d'une décision dogmatique?

Il est de foi que la très-sainte Vierge n'a jamais souillé son âme par un seul péché actuel, quoique la sainte Ecriture ne le dise que d'une manière implicite par ces immortelles paroles : « Je vous salue, pleine de grâce. » (Luc. 1. 28.) »

D'un autre côté, le saint concile oecuménique de Trente, parlant du péché originel, déclare positivement qu'il n'entend pas en étendre la dette jusqu'à la Vierge *immaculée*. Il est donc manifeste que l'Eglise, si elle le jugeait utile à la gloire de la très-sainte Vierge et à l'édification des fidèles, pourrait ranger le privilège de l'immaculée conception parmi les dogmes révélés. Elle ne l'a pas fait; peut-être ne le fera-t-elle jamais. Et si l'on demandait pourquoi l'Eglise, qui s'est montrée si jalouse de la gloire de Notre-Dame, n'a pas porté un jugement dogmatique sur le privilège de l'immaculée conception, nous répondrions qu'elle ne doit compte à personne des motifs qui la dirigent.

Qu'on nous permette, toutefois, de hasarder quelques conjectures sur un silence dont il peut être utile de rechercher les causes.

La conception immaculée de la très-sainte Vierge ne fait pas partie des vérités dogmatiquement définies par

l'Eglise. Elle est, selon la pensée de Bossuet, ce qu'il y a de plus certain pour la conscience, après les vérités révélées.

Or, ne pourrait-on pas présumer, M. T. C. F., que la sainte Eglise, en ne mettant point ce privilège au rang des vérités dogmatiques, a cru que, la piété des peuples envers la divine Mère de Jésus-Christ les inclinant avec une force pour ainsi dire irrésistible vers tout ce qui peut servir d'aliment à leur amour et à leur reconnaissance envers cette bienheureuse Reine, il suffisait qu'il leur fût permis de croire que la conception de Marie a été sans tache pour les attacher à cette sublime prérogative avec toute l'énergie d'une conviction inébranlable?

Soumettre sa raison, sa volonté, son cœur et sa vie aux dogmes contenus dans le symbole de la foi, c'est là, sans doute, un acte sublime que saint Paul appelle avec raison « la magnificence de la force de Dieu, » parce que la foi implique, sous l'opération prévenante et excitante de la grâce, l'immolation pleine et parfaite de l'homme intérieur aux vérités inévidentes, invisibles et surnaturelles qui en sont l'objet.

Mais croire avec un amour filial, croire avec tout le calme de la certitude que la très-sainte Vierge a été préservée de la tache originelle par cela seul que l'Eglise incline vers cette pieuse croyance, c'est là, il faut en convenir, un mouvement spontané qui atteste, de la part des nations chrétiennes, l'irrésistible besoin de s'attacher à tout ce qui peut exalter, sur cette terre, le nom et les grandeurs de Marie.

Si l'anathème dogmatique pesait sur notre âme, alors qu'un doute volontaire germerait en elle à l'égard du privilège de l'immaculée conception, en repoussant ce doute, en nous attachant inébranlablement à la foi de l'Eglise, nous payerions à Marie une dette de justice ; mais y adhérer de toute la plénitude de son âme, sans y être contraint par les menaces redoutées de l'épouse du Christ, ce n'est plus payer une dette à la justice des irréformables arrêts de l'Eglise éternelle ; c'est, en quelque sorte, un don gratuit et volontaire que nous faisons aux grandeurs de notre Reine ; c'est une guirlande de lumière, de pureté et de gloire que nous ajoutons à tous ses privilèges.

L'Eglise a donc bien espéré de l'amour de ses enfants pour Marie ; elle a donc bien jugé les instincts de leur piété et de leur reconnaissance, en ne les contraignant pas, par le bruit de ses menaces et de ses foudres, à reconnaître, parmi les incomparables prérogatives de la Mère du Christ, le magnifique attribut de sa conception immaculée.

Allons plus loin. L'Eglise, si je ne me trompe, en ne définissant pas dogmatiquement que la très-sainte Vierge a été préservée de la tache originelle, et en laissant à la piété seule de ses enfants le soin d'affermir et d'étendre, jusqu'aux dernières limites de l'univers connu, cette délicieuse croyance, a pensé, sans doute, qu'il y aurait dans cet élan de toute la terre une nouvelle semence de honte, de colère et de désespoir pour les anges déchus.

Marie est la plus redoutable ennemie de l'archange rebelle. Ses vertus et ses grandeurs irritent et confondent

les esprits de ténèbres, et Lucifer ne sommeillera jamais au fond de l'abîme où le précipita son crime et la foudre du Tout-Puissant, tant qu'il saura qu'au-dessus du trône où il devait s'asseoir, dans le ciel des élus, règne une vierge, une fille d'Adam devenue la Mère de Dieu et la Souveraine de l'univers.

Satan, toutefois, trouverait une sorte de consolation farouche, au milieu de son supplice, s'il lui était possible de faire croire à l'univers que la Mère du Christ a été flétrie dans sa conception, s'il lui était donné de persuader aux hommes que le cœur de Marie a été sa demeure avant que le Saint des Saints vint l'habiter. Mais savez-vous, M. C. F., comment l'Eglise enlève à l'antique serpent cet espoir d'une haine trompée? Ce n'est pas en nous imposant l'immaculée conception de Marie comme un dogme, c'est en nous permettant simplement de doter le culte de notre Reine de cette céleste prérogative.

L'Eglise ne veut pas nous contraindre, et notre amour allant, pour ainsi dire, au-devant de ses décisions, donne à l'immaculée conception de Marie une force et une stabilité qui ont quelque chose de l'inébranlable fermeté des dogmes définis. Et c'est pourquoi rien ne touche plus puissamment le cœur immaculé de Notre-Dame que le soin avec lequel nous nous efforçons d'agrandir cette pieuse et salutaire croyance; et c'est pourquoi rien ne plaît tant au cœur de Jésus-Christ que le zèle avec lequel nous travaillons à en faire resplendir la vérité, comme aussi rien ne console plus l'Eglise que l'enthousiasme sacré qui s'est emparé des nations catholiques pour ce glorieux privilège.

J'ajoute que la dévotion à la conception sans tache de la très-sainte Vierge est l'une des plus appropriées et des plus nécessaires aux besoins de l'époque où nous vivons.

Le siècle qui s'écoule est un siècle où l'orgueil de l'esprit semble avoir atteint ses dernières limites. Voyez ce délire des opinions, que rien ne calme; ce désordre des esprits impatients de tout connaître, et ne s'arrêtant dans la vérité que pour lui contester ses droits; ce travail désespéré de la pensée, cherchant dans la nuit de ses systèmes ce que la foi seule lui donnerait; ces flots de l'erreur qui montent et qui descendent comme les marées de l'océan. Or, qui domptera ces élévations de l'âme en guerre contre la vérité? qui arrachera aux séductions de l'orgueil ces pauvres esprits qui subissent, selon la pensée de saint Paul, les opérations du roi des ténèbres?

Laissez-moi vous dire, M. C. F., qu'il existe un remède souverain contre ces maladies morales dans la dévotion à la conception immaculée de Marie.

Vous m'objecterez peut-être que ceux-là sont bien loin de vénérer en Marie un semblable privilège, qui ont perdu la foi aux vérités fondamentales du christianisme. Et moi je vous dis qu'il est plus difficile qu'on ne l'imagine d'arracher de son âme, quand la grâce du Christ et les bénédictions de sa douce Mère ont germé en elle, le souvenir et le nom de cette bienheureuse Vierge, devenue la consolatrice, la sœur, la patronne et la mère des pauvres humains.

Vous donc que l'orgueil de la pensée égare, et qui

n'avez jamais trouvé le repos et la paix dans les régions désolées de l'erreur, descendez un moment du trône de ténèbres où vous êtes assis ; mêlez-vous à la foule ; agenouillez-vous , avec tous les enfants de l'Eglise , aux pieds de la Reine de toute vérité et de toute vertu ; faites ce qu'ils font ; croyez ce qu'ils croient ; soyez si soumis , si pleinement soumis aux dogmes catholiques , que vous vous incliniez encore , avec tous les serviteurs de Marie , devant une pieuse croyance qui ne fait pas partie du symbole de la foi ; déracinez du fond de votre âme , par cet élan des cœurs généreux , jusqu'à l'ombre d'un doute pour tout ce que l'Eglise aime , pour tout ce qu'elle préconise , pour tout ce qu'elle propose ou permet à la piété de ses enfants.

L'orgueil est fils de Satan , et cette plaie ne se ferme qu'aux pieds de la Reine des humbles. Voulez-vous obtenir la force seule capable de briser la tyrannie que le démon de l'orgueil fait peser sur vos têtes ? Honorez avec toute l'énergie de la piété la conception immaculée de la très-sainte Vierge ; invoquez-la souvent , sous ce titre qu'elle aime , et soyez sûrs que l'idolâtrie de votre raison fera place au délectable sentiment de la simplicité chrétienne et de l'humilité du cœur.

Notre temps , M. C. F. , est encore marqué à un caractère de sensualisme dont la plaie semble s'élargir avec une rapidité telle qu'elle trompe toutes les prévisions du zèle , qu'elle désespère toutes les inventions de la charité. La plupart des hommes de ce temps ne vivent que par le côté matériel de l'existence : la vie , pour eux , toute la vie est dans les instincts de l'homme physique.

Or, quelle est la source première et profonde de cette maladie désespérée? Le péché originel, ressuscité, pour ainsi dire, tout entier dans les âmes, a enfanté ce matérialisme abrutissant.

Détachés, par l'impiété et par l'apostasie, de l'élément purificateur de la grâce, les enfants de ce siècle sont livrés aux appétits dévorants de leur nature déchue. Tout ce qui promet une jouissance à leurs instincts grossiers et charnels, les attire, les subjugue, les enivre, parce que le ferment divin déposé dans leur âme, par la grâce du baptême, a perdu sa force. Le paganisme des sensations a repris l'empire que la croix de Jésus-Christ lui avait fait perdre, et si Dieu ne nous regarde dans sa miséricorde, nous verrons la génération qui s'écoule tomber dans une barbarie d'autant plus profonde, d'autant plus incurable, qu'elle emploiera toutes les lumières et toutes les forces que la civilisation chrétienne lui avait apportées, à chercher dans la nature matérielle, les derniers secrets et les dernières jouissances qu'elle promet à ces ardentes convoitises nées du péché qui souilla toute la race humaine.

Embrassez, M. C. F., le culte de l'immaculée conception comme un culte réparateur; embrassez-le comme un remède souverain contre les plaies faites à la nature de l'homme par le péché d'Adam; embrassez-le comme une protestation publique contre la tyrannie et les ravages du vice de notre origine.

Affranchissons-nous, sous le patronage de la Vierge immaculée, de toutes les souillures de la chair et des sens.

Ne vivons plus par les passions et par les convoitises. Vivons par l'esprit, selon le conseil de l'Apôtre.

« Marchez, nous dit-il, dans les voies de la grâce, et « vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. » Car, ajoute saint Paul : « Ceux qui vivent selon la chair, ne « connaissent que la sagesse de la chair. »

Ruinons, M. C. F., à l'aide des bénédictions de la très-pure Vierge, l'empire que le péché, venu de la souillure de notre origine, a pris sur nous ; efforçons-nous de remonter, par la grâce, à notre primitive innocence, afin de reproduire en nous quelques traits de l'homme nouveau créé dans la sainteté et dans la justice. Alors il nous sera donné de reconquérir quelque chose de cette candeur de la vertu que saint Paul compare à une pureté qui n'aurait point reçu de tache. « Afin, dit-il, que nous soyons saints « et *immaculés* devant Dieu par la charité. (Ephes. « 1.^{re} 4). »

Il est un autre fléau des temps modernes. Je veux parler de l'action invisible, mais véritable, des esprits infernaux sur le siècle présent. Cette action est terrible quoique inaperçue. Vous en trouverez la preuve, M. C. F., dans ces ténèbres épaisses qui couvrent les intelligences ; dans cette indifférence religieuse que les âges précédents n'avaient même pas soupçonnée ; dans ces apostasies dogmatiques et morales devenues si nombreuses, qu'elles ont créé parmi nous une race d'hommes à qui le nom, la divinité et les bienfaits de Jésus-Christ n'inspirent que le dédain ou le mépris. Le sang, la grâce, les lumières, les vertus du Christ, n'exercent plus aucune influence répa-

ratrice sur ces adorateurs de la nature, sur ces barbares policés de la science.

Vous donc, qui portez dans vos âmes la charité de Jésus-Christ; vous, à qui la vue de ces scandales arrache des gémissements et qui pleurez la perte de tant d'âmes marquées, au baptême, du sceau de la régénération et du signe sacré du salut, venez aux pieds de la Vierge immaculée; suppliez-la de prendre en main la cause de son Fils et de son Eglise. Demandons-lui, par sa miraculeuse conception, de mettre fin à ces jours de honteuse mémoire, de refouler jusqu'au fond des enfers ces légions superbes, qui se jouent de notre faiblesse, et que le regard de notre Mère dissipe comme la fumée. Faisons retentir nos temples des acclamations qui sont dues à la Vierge sans tache. Alors, M. C. F., alors peut-être, fatigués des accents de notre piété et de notre amour, les auteurs de tant de maux rentreront dans la nuit, et laisseront reflourir parmi nous la foi, la charité et la vertu, dont ils ont presque anéanti l'empire.

Permettez-moi, avant de finir cet entretien, de vous adresser quelques réflexions sur l'esprit dans lequel nous devons user des symboles extérieurs de la dévotion à la conception immaculée de la très-sainte Vierge.

Permettez-moi de vous dire un mot sur les illusions qui peuvent se mêler aux pratiques d'un culte qui nous est si cher.

Nous honorons la très-sainte Vierge d'un culte supérieur à celui que nous rendons aux Anges et aux Saints; nous devons à Marie des hommages que nulle créature ne

partagera jamais avec elle; mais nous n'adorons pas la divine Mère de Jésus-Christ. Il faut plaindre les sectes hérétiques des derniers siècles, de l'insolente audace avec laquelle elles ont osé soutenir que l'Eglise romaine rendait un culte de latrie à la Mère du Christ. Nous allons à Marie, non comme à la source et au principe de la grâce, mais comme à celle qui en a reçu la plénitude pour la répandre sur tous ceux qui l'invoquent. Ainsi, en glorifiant d'un culte d'amour la conception immaculée de la Reine des Vierges, nous glorifions la très-sainte Trinité, qui avait prédestiné la très-pure Vierge à une sainteté que le péché ne devait jamais ternir. Nous faisons remonter ce grand privilège jusqu'à Jésus-Christ de qui Marie l'a reçu.

Nous portons avec une vénération respectueuse les symboles et les images qui nous rappellent cet attribut de la Vierge sans tache, et quoi de plus juste? Un fils rougit-il de porter l'image d'une mère chérie? mais nous n'attribuons point de valeur intrinsèque et surnaturelle à ces signes vénérés. Nous ne croyons pas qu'il suffise de porter une médaille de l'immaculée conception, pour être assuré de son salut. Nous ne pensons pas que ces saintes livrées soient un talisman divin qui puisse nous faire arriver seul au port de la vie éternelle. Ce serait là un acte superstitieux, et l'altération d'un culte cher à tous les siècles du christianisme.

Je dois même vous prémunir, M. C. F., contre un préjugé, à l'aide duquel quelques âmes ignorantes essaient de protéger leurs goûts mondains et leurs passions. J'ai connu des personnes grossièrement crédules qui

s'imaginaient pouvoir se dispenser des laborieux efforts de la vertu, parce qu'elles avaient mis leur pusillanimité et leur mollesse sous le patronage d'une médaille ou d'une image de Notre-Dame. J'en ai connu qui se croyaient assurées du salut d'un père, d'un époux, d'un frère incrédules, indifférents ou scandaleux, parce qu'à leur insu elles avaient caché dans leurs vêtements une médaille dite miraculeuse.

Portons ces religieux symboles, portons ces pieuses médailles, portons-les, quel que soit l'état de notre âme, et quelque empire que le monde et ses passions exercent encore sur nous; mais n'allons pas nous persuader que ce facile témoignage de notre dévotion envers la Reine de toute sainteté soit un sommaire de tout le christianisme, et qu'à l'ombre de ces signes vénérés nous puissions nous dispenser des généreux efforts, des combats de chaque jour auxquels notre salut est attaché. Mais faut-il être un saint, pour se couvrir des livrées de Notre-Dame? Faut-il avoir vaincu tous ses ennemis et dompté toutes ses passions, pour avoir le droit de porter la médaille qui reproduit à nos yeux le souvenir de la conception immaculée?

Dieu me garde, M. C. F., d'interdire aux pécheurs, aux plus grands pécheurs même, l'usage des pratiques et des symboles extérieurs de la dévotion envers Marie. Ce serait tomber dans une erreur non moins condamnable que les illusions dont je viens de parler. Plût à Dieu que les plus grands coupables trouvassent encore quelques débris vivants d'une confiance filiale envers Marie!

Ces ruines ensevelies sous la cendre de leurs passions les aideraient à relever l'édifice de leur salut.

Pour rester dans le vrai, nous dirons que les symboles extérieurs doivent être l'expression d'un culte de vérité, de piété, de sincérité, de foi et de vertu ; mais nous dirons aussi que ces pratiques purement extérieures, que ces illusions d'une exagération quelquefois excessive touchent le cœur de notre puissante Médiatrice, et l'inclinent à répandre sur les pécheurs, même les plus endurcis, des faveurs miséricordieuses, des grâces de repentir et de conversion. L'histoire ecclésiastique est semée de traits authentiques qui prouvent avec quelle ineffable bonté la douce Mère des Chrétiens, la tendre avocate des pécheurs a cent fois arraché aux passions et à l'enfer ceux qui, au sein de leur vie criminelle, avaient gardé dans leur âme un dernier sentiment pour le culte de la Vierge immaculée.

Vous l'avez compris, M. C. F., la dévotion à l'immaculée conception de la très-sainte Vierge est une planche de salut pour les nations à leur déclin. Travaillons donc tous, selon la mesure de la grâce qui nous est donnée, à augmenter le nombre des vrais dévots de ce grand privilège.

Imprimons dans notre vie, par une pureté exempte de toute faiblesse, une image de ce céleste attribut. Cherchons-y un asile contre les séductions du monde et la tyrannie de l'enfer ; et n'oublions jamais qu'à l'heure de notre mort, rien ne nous donnera plus de courage et plus de consolation que le souvenir de ce que nous aurons

fait pour honorer sur la terre celle que le Dieu trois fois saint a enrichie de toutes les grâces et de tous les dons de sa munificence. Car, c'est des serviteurs de Marie qu'il est écrit :

« Ceux qui m'honorent auront la vie éternelle. *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* (Eccli. 24. 31.) »



VIII. CONFERENCE.

NAISSANCE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Quæ est ista quæ progreditur quasi
aurora consurgens , electa ut sol ,
pulchra ut luna , terribilis ut castro-
rum acies ordinata ?*

Quelle est celle qui s'avance avec
la majesté de l'aurore ; elle est écla-
tante comme le soleil , belle comme la
lune , terrible comme une armée ran-
gée en bataille. (CANT. 6. 9.)

CET oracle s'est accompli au berceau de Marie. C'est au moment où elle apparaît à la terre, que les Anges du ciel s'écrient : « Quelle est celle qui s'avance avec la
« majesté de l'aurore ? Elle est brillante comme le soleil ,
« belle comme la lune, terrible comme une armée rangée
« en bataille. »

Une nuit de ténèbres , de crimes et d'erreurs couvrait les générations. Quarante siècles de mensonges s'étaient étendus sur l'univers comme un long suaire jeté sur un cercueil ; et Marie, véritable aurore du jour de la grâce,

vient dissiper ces ombres et chasser cette nuit. Quelle est celle qui se lève comme l'aurore ? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens ?*

L'aurore n'est que la messagère de l'astre du jour, et le prophète ajoute que la Vierge sans tache est éclatante comme le soleil : *Electa ut sol*. C'est parce que la gloire de la maternité divine qui lui est préparée, se confondra en quelque sorte avec la gloire du Verbe fait chair, véritable soleil du monde surnaturel. Elle est belle comme la lune : *Pulchra ut luna*, parce que la douce lumière qu'elle doit réfléchir, prendra sa source aux splendeurs du Verbe divin devenu son Fils, et parce que son trône environné de candeur et de clémence sera toujours accessible aux malheureux enfants d'Ève, pendant la nuit de leur épreuve sur cette terre de l'exil. Sa puissance sera terrible comme celle d'une armée préparée pour le combat, parce que les hautes destinées de Marie l'appellent à protéger l'Eglise militante contre les implacables ennemis de la race humaine : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*.

Mêlons, M. C. F., mêlons nos hommages et notre amour à ceux dont les Anges du ciel entourent le berceau de notre Sœur et de leur Reine. Célébrons sa naissance comme le jour le plus beau qui ait lui sur le monde, après celui où elle enfanta le Messie. Cherchons dans le mystère de la nativité de Marie les leçons, les consolations et les grâces dont il est une source profonde.

La naissance de la très-sainte Vierge est le commencement d'une joie universelle. L'Eglise proclame avec un

saint transport cette consolante pensée : « Votre naissance, ô Marie! s'écrie l'épouse du Christ, apporte la joie à l'univers entier. *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo.* »

Jusqu'à la naissance de Marie, en effet, le berceau de tous les enfants d'Adam avait été environné de douleurs et de larmes. Toujours à des joies passagères s'étaient mêlées des tristesses amères, des cris déchirants, des tribulations et des angoisses. Et les plaintes que Job exhalait sur le jour de sa naissance avaient trouvé un lamentable écho sur la couche de toutes les mères. « Périsse le jour qui m'a vu naître, » avaient dit les cris de l'enfant nouveau-né. Mais la naissance de Marie est le principe d'une joie universelle. *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo.* Cette naissance est la joie de Dieu, des Anges et des hommes.

Marie, nous l'avons dit, vivait dans la pensée de son Créateur. « Les abîmes n'existaient pas, et déjà j'étais conçue; » mais cette existence typique, mentale, n'était connue que de Dieu. Lui seul en avait le secret; lui seul contemplait, dans les trésors du possible, cette Vierge sans tache; lui seul reposait sur elle le regard de son éternel amour. Mais au jour de la naissance de Marie, ce riche trésor est montré à l'univers. Cette perle mystérieuse sort du vaste océan des miséricordes infinies. Or, qui se fera une idée de la joie ineffable des trois personnes divines, au moment où les flancs maternels de sainte Anne se sont ouverts pour donner à la terre la Vierge immaculée,

Des hauteurs de son sanctuaire, Dieu le Père s'incline

sur ce berceau où se cachent toutes les destinées surnaturelles de l'univers. Il repose son paternel regard sur cette fille d'Ève, que ses éternels décrets appellent à partager, dans le temps, son incompréhensible fécondité.

Ah ! Chrétiens ! si l'œil de Dieu se reposait avec complaisance sur les vertus de Job, s'il laissait tomber sur cet homme juste des paroles d'admiration, quelle fut la joie de ce grand Dieu, quand il fixait des profondeurs de sa gloire le berceau qui renfermait Marie !

Si le Fils de Dieu a cédé à un sentiment d'admiration, s'il s'est laissé aller à une sorte d'enthousiasme divin en face de la foi de la femme de Chananée, que n'a-t-il pas éprouvé de bonheur et de joie, en voyant éclore cette fleur virginale qui devait le donner à la terre comme le fruit de vie ! Oh ! que le Verbe du Père a dû regarder avec complaisance et avec amour la Vierge sans tache qui venait au monde pour lui donner la robe de notre chair !

Le livre des révélations nous apprend que l'Esprit-Saint contemple avec une sorte d'admiration les âmes enrichies du trésor de la chasteté et de l'innocence.
« Qu'elle est belle, s'écrie-t-il, la génération chaste !
« *O quam pulchra est casta generatio !* (Sap. 4. 1.) »

Or, l'Esprit-Saint voit dans un berceau le tabernacle virginal où sa charité infinie doit nouer, d'une étreinte éternelle, la nature de Dieu et celle de l'homme, le Verbe du Père et la chair du Fils d'Adam. Qui donc essaiera de mesurer la hauteur, la largeur et la profondeur des joies

ineffables des trois personnes divines au jour de la naissance de Marie !

La naissance de la très-pure Vierge est, pour les Anges du ciel, le principe et la cause d'une joie immense. Nous avons dit que les Anges fidèles avaient connu dès le commencement le mystère de sa maternité divine, qu'ils avaient puisé la vie surnaturelle de la grâce aux mérites du divin Fils de Marie, que cette douce Vierge était leur espérance, le plus tendre objet de leur amour. Mais qu'il y a loin, M. C. F., d'une espérance à la réalité de l'objet qu'elle promet à l'amour ! qu'il y a loin d'un désir à la possession de ce qui l'a fait naître !

Représentez-vous ces célestes intelligences doucement inclinées vers le modeste asile qui renferme le berceau de la Mère du Christ, de la Reine du monde. Faites-vous une idée des transports ineffables de ces innombrables esprits, au moment où ils ont vu se lever sur notre terre celle que l'Eglise appelle l'étoile du matin.

Les Séraphins se réjouissent, en voyant s'allumer au cœur immaculé de Marie des flammes plus vives, et une charité plus abondante, plus profonde, que ne le sont les feux qui les consomment au pied du trône de Dieu.

Les Chérubins tressaillent de joie, en apercevant celle dont le sein virginal doit verser sur le monde la lumière éternelle.

Les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Vertus et les Puissances célèbrent dans leur transport les triomphes, l'empire et la force de celle qui sera terrible

comme une armée rangée en bataille. Les Anges et les Archanges se préparent à faire la volonté de leur auguste Souveraine, et ils tressaillent de joie, en pensant qu'ils seront un jour les messagers de ses grâces et les missionnaires de sa clémence.

N'en doutons pas, M. C. F., le jour de la naissance de la Vierge sans tache fut pour le ciel un des jours les plus beaux; et nous pouvons raisonnablement penser que ces sublimes esprits, que saint Paul appelle « les serveurs de ceux qui doivent recueillir l'héritage du salut » chanteront un cantique nouveau, quand ils aperçurent du séjour de la gloire la Mère de la grâce divine, la douce Reine de tous les prédestinés ! Et c'est pourquoi la sainte Eglise célèbre la naissance de Marie par cette grande acclamation : « Votre naissance, ô Marie ! a apporté la joie à l'univers entier. *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo...* »

Principe de la joie des Anges, la naissance de Marie verse aussi un fleuve de paix dans le sein d'Abraham où étaient allés se réunir tous les justes qui avaient vécu sous la loi de nature et sous la loi mosaïque.

Ces âmes saintes, nous l'avons déjà fait observer, s'étaient, pour ainsi dire, épuisées d'espérance; et leur impatient amour avait trouvé bien longs les siècles qui les separaient du jour tant désiré du Messie. Quelle joie pour eux, quand les Anges qui les visitaient vinrent leur apprendre que la tige de Jessé avait donné sa plus belle fleur !

Certes, M. C. F., si ces prédestinés des âges prépa-

rateurs du Messie avaient trouvé des motifs de confiance dans la seule pensée des destinées futures de la Mère du Christ, que se passa-t-il au séjour qu'ils habitaient, quand les clartés qui s'échappaient du berceau de la Vierge chantée par Isaïe, vinrent y répandre les premiers rayons du jour naissant de la grâce ?

Ces heureux captifs de l'espérance vont se reposer désormais à l'ombre des vertus et des bénédictions de leur auguste Souveraine. Attentifs à suivre tous les mouvements de son cœur immaculé, ils mêleront encore leurs gémissements et leurs larmes aux grands mystères qui se dérouleront pour Marie, depuis sa naissance dans une retraite obscure, jusqu'au supplice de son Fils sur la croix. Mais la joie dont la naissance de la très-sainte Vierge devient pour eux une intarissable source, suspend toute tristesse et toute douleur dans les limbes, pour n'y laisser de place qu'aux transports de l'admiration, qu'aux saints épanchements de la reconnaissance. « Votre naissance, ô Marie ! apporte à l'univers une joie ineffable. » Cette joie, cependant, n'est point partagée par les anges déchus. Ennemis implacables des gloires de l'Homme-Dieu et des grandeurs de son auguste Mère, ils ont mis tout en œuvre pour renverser le conseil de Dieu sur l'apothéose de la nature humaine. Mais leur jalouse haine a tourné à leur honte ; et quoiqu'ils ignorent les moments précis des antiques miséricordes, du fond de leur ténébreux empire ils sentent que les saints oracles ne tarderont pas à s'accomplir.

La prophétie d'Isaïe les irrite, et ils comprennent que

les moments ne sont pas éloignés, où le ciel donnera à la terre la plus redoutable ennemie de leurs phalanges.

La terre n'a pu devenir le séjour de la Reine des Anges, sans qu'elle en ait tressailli ; et quoique Lucifer, dans son indomptable orgueil, s'efforce de se cacher à lui-même l'accomplissement prochain des immortels oracles, l'involontaire terreur qui l'assiège au fond des noires prisons de la justice éternelle, ne lui fait que trop pressentir que le jour de sa ruine et de sa honte n'est pas éloigné.

La naissance de la très-sainte Vierge est donc pour l'univers la source de la joie la plus pure; elle est aussi le gage le plus doux de la miséricorde divine sur le genre humain.

La terre, vous le savez, M. C. F., avait été accablée des malédictions divines, après la chute de nos premiers parents ; et depuis quatre mille ans elle portait la marque des célestes vengeances. L'idolâtrie avait presque anéanti dans le monde le culte du vrai Dieu, et si les traditions qui regardaient le Messie, s'étaient conservées pures au sein de la nation héritière des divines promesses, la famille charnelle d'Abraham avait plus d'une fois, dans le long cours des âges, provoqué la colère de son Dieu. Les temps qui précèdent immédiatement la naissance de Marie, nous présentent la race royale de David comme une race oubliée et presque éteinte. Les derniers rejetons de cette tige, séchée pour ainsi dire dans sa racine, paraissent languissants ; et la famille d'où doit naître le Messie, est comme perdue dans l'humiliation d'une pauvreté hé-

réditaire. Juda est dans l'abattement, et le sceptre de la puissance est tombé de ses mains.

Les Romains, devenus les maîtres du monde, semblent avoir fondé pour jamais la gloire du Capitole. Les saints oracles sont devenus muets, et la voix de Jéhovah ne se fait plus entendre dans le Saint des Saints. On dirait que le Dieu d'Abraham a livré les douze tribus à l'éternelle tyrannie des proconsuls et des dictateurs de Rome idolâtre, et que fatigué de l'endurcissement et de la corruption de son peuple, il ne se souvient plus de ses anciennes miséricordes. Or, M. F., c'est au moment où les conseils de la sagesse humaine sont à bout, c'est au moment où les esprits de ténèbres ont perdu la trace des destinées promises au dernier rejeton de David, que la divine clémence fait naître à Nazareth la Vierge immaculée.

Pour nous former quelque idée de la grandeur du don que reçoit la race humaine par la naissance de la très-sainte Vierge, souvenons-nous qu'au premier jour de sa vie Marie surpasse en perfections surnaturelles, en mérites et en vertus tous les Anges du ciel. Cette proposition vous étonne, Chrétiens; vous la regardez peut-être comme une de ces exagérations que l'enthousiasme permet à la piété filiale: elle vous paraîtrait évidente, si vous entriez dans la pensée du Docteur angélique sur la divine économie avec laquelle le Dieu trois fois saint distribue les dons surnaturels de la grâce aux prédestinés du ciel de la gloire.

La grâce, selon saint Thomas, est donnée à chacun

selon la vocation à laquelle Dieu l'appelle. *Unicuique datur gratia secundum id ad quod eligitur.*

Il est logique d'en conclure que la très-sainte Vierge ayant été prédestinée à la vocation sublime de Mère de Dieu, la grâce qu'elle a reçue, à raison de cette vocation suréminente, surpasse sans mesure la somme entière des grâces accordées aux Anges et aux Saints.

Cette doctrine, au reste, est celle de saint Paul, qui nous enseigne que la grâce est donnée à chacun, selon les fins de la Providence et selon les ministères divers que chacun est appelé à remplir. *Idoneos nos fecit ministros novi testamenti.* Fondés sur ces principes de la plus saine théologie, nous devons croire que la sainte Vierge au moment de sa naissance a porté dans son âme une abondance de grâces, de sainteté et de vertu, dont il est impossible de mesurer l'étendue. Elle est cette toison mystérieuse sur laquelle toute la rosée du ciel de la grâce est descendue; car selon l'admirable pensée d'un Docteur de l'Eglise, « Marie a attiré sur elle toute la grâce du Saint-Esprit. *Totam sibi hauserat Spiritus sancti gratiam.* » Et c'est aussi la pensée de saint Vincent Ferrier, qui dit expressément, « que la Vierge sans tache a été plus parfaite et plus sainte dans le sein de sa mère que tous les Anges, que tous les élus ensemble. *Sanctificata fuit in utero super omnes Sanctos et Angelos.* »

Et parce que la grâce, selon le Docteur angélique, ne peut être communiquée à une créature que dans un degré fini, nous devons admettre que l'âme immaculée de la Mère du Christ, à partir du jour de sa conception et de celui

de sa naissance, a reçu de son Fils et de son Dieu une mesure ascendante et progressive de grâces, dont nul esprit créé ne saurait calculer le prix ni sonder la profondeur.

L'ordre de la maternité divine est la grâce la plus excellente et la plus parfaite que Dieu puisse communiquer à une pure créature; *mais l'habitude de la grâce infuse*, accordée à la bienheureuse Vierge, a grandi en elle par l'opération continue de l'Esprit-Saint et par les mouvements de son âme qui n'a cessé d'en multiplier les fruits.

L'âme de Jésus-Christ, dit saint Thomas, ne peut être ordonnée à quelque chose de plus excellent, que l'union personnelle avec le Fils unique de Dieu. Et c'est le sentiment des théologiens catholiques que l'âme de la très-sainte Vierge n'a pu être ordonnée à quelque chose de plus élevé et de plus excellent, que l'ordre de la maternité divine, qui touche, selon Suarez, au plus près possible l'ordre suprême de l'union personnelle de l'âme de Jésus-Christ avec le Verbe de Dieu.

Ne nous étonnons donc plus si les Anges du ciel, en voyant germer sur notre terre la plus brillante fleur du jardin de la grâce, et en voyant éclore la rose la plus suave du paradis des délices surnaturelles, s'écrient : « Quelle
« est celle qui se lève avec la majesté de l'aurore ? *Quæ
« est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens ?* »

Ainsi, M. F., pendant que la nuit, qu'une nuit de quarante siècles d'erreurs, de mensonges et de crimes couvre notre terre, l'âme immaculée de Marie vient verser sur l'univers entier des clartés si vives, des richesses

si abondantes, que les Anges de Dieu en sont ravis d'étonnement. *Quæ est ista quæ progreditur ?*

Voulez-vous savoir maintenant de quelle reconnaissance le mystère de la naissance de Marie doit inonder nos âmes, n'oubliez jamais que cette naissance est pour l'humanité le gage des divines miséricordes, le commencement des voies ineffables par lesquelles le Dieu invisible et trois fois saint arrive jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui.

Marie en naissant est déjà pleine de grâce. Femme forte et invincible, elle vient détruire l'antique anathème qui pesait sur nous. Eve divine, elle va devenir la mère d'une race sainte, d'une peuplade d'élus, d'une postérité que ses hautes destinées appellent à une apothéose divine.

Ainsi, M. F., le berceau de Marie répand sur le lieu de notre exil la rosée de la grâce qui fera germer tous les Saints. Son cœur immaculé, au fond duquel la Sagesse éternelle prépare déjà le sang qui doit devenir la robe humaine du Fils unique de Dieu, contient le germe de cette race divine dont Marie sera la mère.

Un vieux patriarche disait à Rébecca : « Vous portez deux nations dans votre sein. » Mais en reposant le regard de notre amour sur le berceau de Marie, nous pouvons lui dire : O Vierge bénie entre toutes les vierges, ce ne seront pas deux peuples que vous portez dans vos chastes flancs, mais ce seront tous les élus de la grâce et de la gloire, ce sera le Roi des rois, le Créateur des Anges, le Maître de l'univers. Votre cœur, ô bienheureuse Vierge, est déjà si grand par l'amour, que Dieu même pourra s'y

renfermer. *Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo.*

Marie naît pour devenir l'instrument du salut du monde, la médiatrice des Anges et des hommes auprès de son Fils, la réparatrice de l'univers, comme le dit éloquemment saint Anselme : « La sainteté de son cœur surpassant la pureté de toute créature, elle a mérité de devenir la glorieuse réparatrice de l'univers. *Pura sanctitas pectoris ejus, omnis creaturæ puritatem sanctitatemque transcendens, promeruit ut perditæ orbis reparatrix dignissima fieret.* »

Et toutefois, l'humilité la plus profonde, le dénuement le plus absolu, la pauvreté et l'oubli environneront son berceau.

Elle naît dans la bourgade inconnue de Nazareth, elle naît dans la maison obscure du vieux Joachim. Et sa famille oubliée, ses parents et ses proches tombés dans la misère, ne se doutent pas des prodiges que la Toute-Puissance doit bientôt faire sortir de ce lieu.

Dieu enveloppe le berceau de sa divine Mère du faste de l'abjection, afin de mieux cacher à Lucifer le mystère de la naissance de l'Homme-Dieu. C'est pour protéger la Mère du Christ contre les embûches des esprits de ténèbres, que la divine Sagesse place le lieu de sa naissance dans une bourgade, dans une maison et dans une famille ignorées.

En naissant au sein de ces privations et de cette pauvreté dont notre sensualisme et notre orgueil ont horreur,

la céleste Vierge prélude aux profonds conseils de son Fils, et elle pose dans son berceau les premiers germes de la réhabilitation et du salut du monde.

Reine de l'humilité, elle foudroie, en naissant, l'orgueil devenu le tyran de l'homme. Reine de la grâce, elle naît pauvre pour nous apprendre que les seules richesses dignes de notre ambition doivent être celles dont la source est cachée dans son cœur.

Reine de la pureté et de l'innocence, elle naît pour souffrir, pour nous apprendre qu'à dater de l'ère de sa naissance, le chemin de la vie éternelle ne sera accessible qu'aux âmes crucifiées. Et c'est pourquoi la naissance de Marie, si riche des dons du ciel, n'a rien, absolument rien, des biens périssables et grossiers que la Synagogue aveugle voudrait trouver encore dans le Messie qu'elle attend.

N'achevons pas, M. F., cette méditation sans demander à notre foi et à nos cœurs quelques sentiments d'admiration, de confiance, de piété filiale et d'amour envers l'heureuse mère qui vient de donner à la terre la Fille bien-aimée du Père céleste, la Mère du Christ, l'Épouse sans tache de l'Esprit-Saint.

Eve après avoir mis au monde son premier-né s'abandonne à la joie, et ce fils cependant doit devenir la honte de sa mère. Jacob en parlant à Ruben lui disait : « Ruben, « tu as été le commencement de ma force, le principe de mes joies paternelles. »

« Quand une femme, disait le Sauveur, enfante son

« premier-né, elle est dans la tristesse, parce que l'heure
« de ses tortures est venue ; mais quand son fils est né,
« elle ne se souvient plus de ses souffrances. »

Sainte Anne, selon Suarez et une foule de théologiens catholiques, a enfanté sans douleur et sans honte, celle qu'elle conçut sans lui transmettre la tache de notre origine. Et s'il est permis de soupçonner que cette grande âme avait appris, par les Anges du ciel, quelque chose des destinées réservées à Marie, où prendre des paroles capables d'exprimer les joies de son cœur maternel quand elle donnait son lait à celle qui devait un jour donner le sien à un Dieu ?

Quand on porte dans son âme, M. C. F., un tendre amour pour Marie, peut-on ne pas être pénétré d'un sentiment de piété filiale pour celle qui fut mère de la Mère d'un Dieu ? peut-on refuser un culte de respect, de vénération et d'amour à cette femme bénie entre toutes les femmes, qui donne à la terre la fleur de Jessé, le lis de l'innocence, la rose de Jéricho, la blanche colombe qui devait apporter à la race humaine, ensevelie sous un déluge de crimes, le rameau du salut et de la paix ?

Que j'aime à me représenter les jours de la première enfance de Marie ! que j'ai de bonheur à la contempler, croissant, à l'ombre des soins maternels, sous le regard et sous les bénédictions du saint vieillard dont elle est la gloire !

Sainte Anne, la plus heureuse de toutes les mères après Marie, a reçu de cette Reine des Anges le premier baiser,

le premier regard, la première caresse. Les Anges s'estimeraient heureux de balancer doucement le berceau de Marie; ils tiendraient à honneur de former son enfance, de guider ses premiers pas, de l'environner des soins les plus tendres et les plus empressés. Ce bonheur est réservé à sainte Anne et à saint Joachim.

Réjouissons-nous, M. C. F., de ce que ces deux grandes âmes furent seules prédestinées à cette paternité sublime; félicitons-les d'avoir été appelées seules à l'insigne honneur de donner à la terre la Reine du ciel et la Rédemptrice du monde.

« On connaît un arbre à ses fruits, disait le Dieu Sauveur : *Arbor de fructu suo cognoscitur.* (Luc. 6. 44.) » Mesurons la sainteté de sainte Anne et celle de saint Joachim sur la beauté et l'excellence du fruit de grâce et de bénédiction qu'ils ont donné à la terre.

Mais souvenons-nous que sainte Anne et saint Joachim n'ont pas perdu, au séjour de la gloire, les noms sacrés de père et de mère de la Reine des cieux. Et cependant, M. C. F., en est-il beaucoup parmi vous à qui la dévotion envers sainte Anne et saint Joachim soit familière?

Je connais une province de notre France qui a gardé la foi des beaux jours de notre histoire. On retrouve, parmi les habitants de la fidèle Bretagne, une dévotion naïve et populaire envers la bienheureuse mère de la Vierge immaculée. Le nom de sainte Anne est un nom cher à tous les Bretons; ce nom est dans toutes les bouches, et l'amour que ce nom inspire vit dans tous les cœurs. Les vieillards transmettent ce culte de famille à leurs enfants, et le ma-

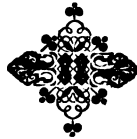
telot ne quitte jamais sa chère Bretagne, jamais il ne part pour des courses lointaines, jamais il ne revient dans sa patrie bien-aimée sans aller s'agenouiller devant l'image séculaire de sainte Anne d'Auray. Que de tempêtes furent apaisées par son invocation ! que de naufrages furent sans douleurs et sans larmes pour ces pieux habitants de la vieille Bretagne !

Hélas ! ces dévotions naïves, qui ont formé des peuples de héros, sont devenues pour nous comme les souvenirs d'une vieille chronique. Notre orgueil ignorant ne comprend pas, ne comprendra jamais cette logique de la piété et de la reconnaissance qui apprit à la religieuse Bretagne qu'elle trouverait, dans l'amour de sa chère sainte Anne, une protection puissante contre les vagues de l'impiété et contre les tempêtes du doute, bien autrement furieuses que ne le sont celles de l'Océan qui baigne ses rivages.

Cherchons souvent, M. C. F., la céleste Vierge dans les bras et sur le sein maternel de sainte Anne ; ranimons sans cesse notre piété et notre dévotion pour le mystère de la naissance de Marie ; disons-lui : O bienheureuse enfant ! ô Vierge immaculée ! soyez bénie, louée, aimée, exaltée à jamais par ces légions d'Ange qui environnent votre berceau ; recevez de ma bouche et de mon cœur des hommages que je voudrais égaler à vos mérites et à vos vertus ; faites-moi comprendre le mystère de votre sainte enfance ; laissez-moi découvrir, dans le modeste asile qui vous reçut à votre entrée sur la terre de notre exil, les rayons de grâces et les célestes clartés qui seules peuvent

guider nos pas dans les sentiers qui mènent à vous ; et ,
puisqu'il ne m'est pas donné de pouvoir vous aimer autant
que je l'ambitionne et autant que vous en êtes digne , je
veux vous aimer, vous bénir à jamais avec le cœur et par
la bouche de votre auguste mère ; je veux la prier tous
les jours de m'obtenir la grâce de vous contempler, de
vous aimer, avec elle , pendant les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.



IX. CONFÉRENCE.

MARIE PRÉSENTÉE AU TEMPLE DU SEIGNEUR.

*Sanctificavit tabernaculum suum
Altissimus.*

Le Seigneur a consacré son tabernacle. (Ps. 43. 5.)

Ces paroles immortelles résument, ce semble, les merveilles cachées du mystère de la présentation de la sainte Vierge au temple de son Dieu ; elles nous rappellent cette oblation pure et parfaite que Marie fait d'elle-même, en venant se consacrer au Seigneur presque en sortant du berceau. La Vierge immaculée, tabernacle vivant de la Divinité, vient s'embellir de nouvelles richesses au pied du tabernacle figuratif ; elle vient recevoir, dans le temple du Dieu de ses pères, une sorte de consécration solennelle et sainte dont la dédicace du temple de Salomon ne fut qu'une ombre prophétique et mystérieuse. « Le Seigneur, » s'écrie le Roi-Prophète, a consacré son tabernacle. » Mais le Dieu que Marie aime plus, mille fois plus que ne pourrait l'aimer le chœur d'un Séraphin, ne se laissera

vaincre ni en générosité ni en amour. L'acte par lequel cette céleste Vierge vient enchaîner son existence au bon plaisir de son divin époux, lui ouvrira tous les trésors de sa grâce et la rendra maîtresse de tous ses dons. Pour prix de son héroïque sacrifice, Dieu viendra lui-même habiter dans son sein. *Deus in medio ejus*. Au matin de sa vie, le Dieu trois fois saint reposera sur elle ses yeux et son cœur; il sera l'appui de sa première enfance. *Adjuvabit eam..... manè diluculo*. (Psalm. 45. 6.) Il lui dira : « Levez-vous, ma bien-aimée; hâtez-vous de venir : *Surge, amica mea, et veni*. (Cantic. 2. 13.) »

« Entendez, ô ma Fille!... inclinez votre oreille et votre cœur; oubliez la maison de votre père et de votre mère, et mon amour se reposera sur vous. (Ps. 44. 11.) »

Méditons, M. C. F., ce touchant mystère de la sainte enfance de Marie; cherchons-y un excitateur puissant à l'accomplissement de la grande loi du sacrifice, qui fait le fond de la morale et des conseils de l'Evangile; puisons dans ce mystère, trop peu médité, des leçons pratiques sur les devoirs que la divine Providence nous impose, et dont nous ne pourrions nous affranchir qu'en appelant sur nous les malédictions du ciel et les plaintes de ceux au bonheur desquels nous sommes enchaînés.

Tout, dans la vie de Notre-Dame, devait être plein des merveilles de la grâce. Préservée de la tache qui flétrit et qui tue les enfants d'Adam dans le sein qui les a conçus, non-seulement la bienheureuse Vierge fut toujours sainte, toujours immaculée, mais nous pouvons raisonnablement croire qu'elle connut, qu'elle aima l'au-

teur de son être et le Dieu de sa vie en commençant à exister.

La sainte Vierge, selon l'opinion de Suarez et de saint Ligori, que l'Eglise ne tardera pas à placer au nombre de ses Docteurs, reçut, au moment de sa conception immaculée, l'usage parfait de la raison, afin qu'elle pût s'enrichir de mérites et faire fructifier le don surnaturel en coopérant, selon toutes les puissances de sa volonté et de son cœur, aux opérations de l'Esprit-Saint. C'est pourquoi la bienheureuse Vierge connut Dieu d'une vue si limpide, si profonde et si excellente, au premier jour de sa vie dans le sein maternel, que la langue humaine est impuissante à exprimer les clartés divines qui illuminèrent son âme.

Cette opinion, tout extraordinaire qu'elle paraît d'abord, devient pour ainsi dire évidente si nous parlons de ce principe incontestable dans l'enseignement des docteurs catholiques, savoir : Que les grâces et les dons surnaturels accordés à la très-sainte Vierge surpassent sans mesure les dons du même ordre faits aux Anges et aux hommes.

Or, qu'y a-t-il de surprenant si Marie fut éclairée des lumières les plus vives de l'intelligence au premier instant de sa vie ?

Et qui donc, demande saint Anselme, pourrait empêcher Dieu d'accorder à la mère qu'il s'est choisie, de toute éternité, ce qu'il a si largement départi aux esprits angéliques en les tirant du néant ?

Et d'ailleurs, comme le fait remarquer saint Jean Damascène, il y a une différence immense entre la Mère de Dieu et les serviteurs de Dieu. Nous pouvons donc très-raisonnablement croire que la très-pure Vierge a commencé à connaître, à aimer, à glorifier son Dieu en commençant d'être.

Aussi, M. C. F., ne vous étonnez plus si cette miraculeuse enfant quitte la maison paternelle dès l'âge de trois ans, c'est-à-dire dès l'âge où les autres enfants ont besoin, pour vivre, des soins incessants de leur mère; ne soyez plus surpris si Marie, dès cet âge si tendre, songe à porter au temple du Seigneur un cœur dont le Dieu de Jacob a déjà fait son sanctuaire; ne vous étonnez plus si la grâce qui éclaire et qui dirige tous les pas de la fille de Sion la presse d'immoler les sentiments les plus tendres et les plus doux de la nature à l'amour surnaturel de l'Esprit-Saint, qui a déjà fait de son âme un paradis d'amour.

Sainte Anne, selon une tradition religieusement conservée dans l'Eglise, avait obtenu du Dieu d'Israël, par ses ardentes prières, la cessation d'une stérilité que les femmes de Juda regardaient comme une flétrissure. Le Seigneur, qui lisait dans le cœur de la mère vénérée de Notre-Dame, lui accorda plus, incomparablement plus qu'elle n'avait demandé. Elle avait conjuré le ciel de lui donner un fils qu'elle offrirait, comme la mère de Samuel, au Dieu de ses pères, et ce grand Dieu la rend mère de celle dont lui-même veut devenir le fils.

Marie connaît le vœu par lequel sa sainte mère a obtenu la cessation de sa longue stérilité; elle sait que le

moment est venu de s'arracher aux embrassements d'un père et d'une mère tendrement aimés ; mais elle sait aussi que l'amour surnaturel allumé dans son âme , au souffle de l'Esprit-Saint , vit de sacrifices et ne se nourrit que des victoires remportées sur les sentiments , quelquefois les plus profonds et les plus chers de la nature.

Admirons ici la conduite de Dieu sur l'auguste Mère qu'il a choisie pour son Fils. Il veut que les vertus et la sainteté de la Vierge sans tache soient le fruit de ses combats et la récompense de ses travaux ; il la prévient d'une grâce ineffable , il est vrai , mais il sanctifie Marie , par son propre mérite , comme l'enseigne le Docteur angélique ; il veut qu'elle puisse dire avec plus de vérité que saint Paul à la fin de sa course : « J'ai combattu un bon combat , et une couronne de justice m'est réservée. » (II. Tim. 4. 7.) »

Ecoutons saint Thomas d'Aquin : « Etre sanctifié par son propre mérite est le mode de sanctification le plus parfait. Il est donc à croire que la bienheureuse Vierge a été sanctifiée de cette manière. »

« *Sanctificari per proprium actum , est perfectior modus. Ergo credendum est hoc modo fuisse sanctificatam Virginem.* (Somm. D. Th.) »

Et voilà pourquoi les sacrifices les plus difficiles à la nature sont réservés à la mère de celui qui n'aura pas une pierre pour oreiller , et qui ne trouvera pour lit de repos à sa mort que la potence du Calvaire.

D'après la même disposition de Providence , le cœur

de sainte Anne et de saint Joachim dut payer chèrement la gloire dont Marie devait environner leur nom. Les deux saints vieillards connurent sans doute tout ce qu'il y a de déchirements et de douleur dans la nature quand il fallut obéir à la volonté suprême, et se séparer peut-être pour jamais d'une enfant qu'ils n'ont possédée un moment que pour en pleurer la perte. Mais la grâce, plus puissante et plus forte en eux que la nature, leur fait trouver dans le bon plaisir du Seigneur une résignation digne du sacrifice de la Vierge sans tache.

Contemplons, des yeux de la foi, le départ de la sainte famille; mêlons nos âmes, nos vœux et nos larmes aux généreux sentiments que les Anges du ciel admirent dans le cœur de Marie et dans celui de sa mère. La terre ne connaît pas ces merveilles divines qui n'ont rien du prestige éphémère qui environne les enfants des grands d'ici-bas; mais le regard de Dieu se repose avec complaisance sur des vertus dont le monde ne soupçonne point encore la possibilité, et dont il n'a pas connu l'héroïsme.

« La beauté de la fille du Roi est intérieure (Ps. 44. 14.); » et c'est à l'âge où les autres enfants ne possèdent encore que les rudiments de la parole et n'ont pas même ceux de la conscience, que Marie, plus riche de lumières que ne le sont les Chérubins, est portée au temple pour y être élevée avec les jeunes filles que des parents religieux offraient de bonne heure au Seigneur, ainsi que nous l'apprend le second livre des Machabées. « Les vierges qu'on gardait dans le temple s'enfuirent vers le grand prêtre Onias : *Virgines quæ conclusæ erant, pro-currebant ad Oniam.* (II. Mach. 3. 19.) »

Mais cette immortelle enfant y va avec son amour ; elle vient y chercher l'ombre et le calme du sanctuaire , parce que c'est là que les trois personnes divines doivent embellir de grâces le tabernacle vivant du Verbe fait chair. *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.*

Considérons maintenant, M. C. F., le caractère de cette oblation pure, *de ce sacrifice du matin* (IV. Rois, 16. 15.) que la bienheureuse Vierge vient consommer au pied de l'autel du Dieu de sa vie. Voyons ce qu'elle donne à son céleste époux.

Préluant , sous l'inspiration de la grâce qui l'éclaire, à cette vertu d'origine surnaturelle, à cette obéissance parfaite que saint Paul a célébrée avec un saint enthousiasme quand il a dit en parlant de Jésus-Christ : « Il s'est « fait obéissant jusqu'à la mort de la croix , » la très-sainte enfant immole toutes les puissances de son âme au bon plaisir de son Créateur. Elle sacrifie avec une liberté pleine et entière tout ce qu'il y a de plus intime en elle. Son offrande est prompte, complète, immuable. Encadrant pour ainsi dire son entendement et sa volonté dans les desseins de l'éternelle Sagesse, elle n'aura jamais d'autres mouvements , d'autres pensées , d'autres déterminations, que ceux dont le motif prendra sa cause dans les plans surnaturels de la grâce. C'est donc avec une liberté parfaite qu'elle s'immole sur l'autel du Seigneur. *Voluntariè sacrificabo tibi.*

Seule avec Dieu seul, Marie pourra s'écrier : « Ma « nourriture est de faire la volonté de mon Père. Je fais

« toujours ce qui plaît au cœur de mon Dieu. (Joan. 8. 29.) »

Est-ce tout? Non, M. C. F., la bienheureuse Vierge voue son âme à l'amour le plus pur, à la charité la plus impétueuse et la plus vive qui se soient jamais allumés dans un cœur. S'attachant par toutes ses puissances affectives à l'éternelle beauté, elle l'aime d'un amour si tendre, si parfait et si fort, que l'amour divin dont brûlent au ciel les esprits célestes, n'est qu'une goutte d'eau si on le compare à ce fleuve de vie qui inonde l'âme de la Mère du bel amour.

C'est en essayant d'en sonder les profondeurs que le Roi-Propète s'écrie : « Un fleuve de vie inonde et réjouit la cité de Dieu. *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* (Psalm. 45. 5.) »

Les croix, les sacrifices, les saintes tortures du mysticisme le plus pur, les flammes les plus surnaturelles de l'amour divin, font irruption dans son âme. Les feux des volcans n'ont point d'ardeurs qui puissent égaler celles qui brûlent divinement le cœur immaculé de Marie; les eaux de l'Océan sont moins abondantes que ne le sont les épanchements de sa charité : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.*

Dépassant toutes les limites connues de l'héroïsme, la Vierge immaculée renonce, par un serment sacré, à l'honneur d'être mère; elle voue sa chair innocente à la vertu des Anges; elle prend son Dieu pour unique époux, elle plante au pied du tabernacle figuratif le lis sans tache de la virginité, et elle dresse, à l'ombre du

Sanctuaire, l'étendard autour duquel se rangeront toutes les âmes douées des tendances et des instincts angéliques.

Lorsque Adam adora son Dieu pour la première fois, quand les Anges fidèles offrirent à l'auteur de leur être leur premier amour, qu'ils étaient loin d'égaliser en pureté, en soumission et en charité celle qu'un éternel décret appelle à porter la royauté de tous les mondes !!!

Mais ne nous arrêtons pas à une admiration stérile de cette sublime offrande. Cherchons-y un modèle parfait de l'oblation que tout chrétien a faite de lui-même à son Créateur, à son Rédempteur, à l'Auteur de sa régénération, de sa justification surnaturelle.

Quand l'eau sacrée du baptême coulait sur nos têtes, quand nous étions enfantés à une vie divine par la grâce que le Saint-Esprit répandait en nous, nous avons fait à Dieu, en échange de cette glorieuse filiation, le sacrifice de tout notre être. Nous nous sommes donnés à Jésus-Christ, et ce don de tout nous-même a été la condition solennelle du pacte divin que la grâce venait de sceller.

Notre premier sacrifice a été celui de notre entendement et de notre volonté par la foi. Pour vivre de la vie surnaturelle de la grâce, nous avons enchaîné toutes les puissances de notre âme au joug de la révélation. Nous avons promis de n'avoir d'autres règles de nos croyances, d'autre arbitre de nos pensées, d'autre juge de notre conscience, que l'Eglise de Jésus-Christ, « colonne iné-

« branlable et fondement de la vérité, » comme parle l'Apôtre. Nous avons mis notre liberté et notre vie entière dans les entraves sacrées des lois de l'Evangile, ou plutôt, nous avons cherché l'affranchissement de nos passions et de nos erreurs dans l'honorable et douce dépendance de la volonté divine, dont l'Evangile interprété par l'Eglise est la plus haute et la plus parfaite expression. Nous nous sommes imposé cette loi, comme le palladium de la liberté de l'homme spirituel, contre le despotisme de l'homme charnel ; nous avons pris l'engagement public et solennel de crucifier nos convoitises, de nous détacher de l'amour aveugle des choses présentes, pour attacher notre âme aux biens invisibles, parce qu'ils sont éternels. Nous avons pris le ciel et les Anges à témoin, qu'en recevant le caractère auguste des enfants de Dieu, nous mènerions dans nos corps déchus une vie toute céleste, toute spirituelle.

Or, M. C. F., cette oblation faite au baptême, l'avez-vous ratifiée? Y avez-vous été fidèles? Est-ce là le caractère de votre vie? Interrogez-vous vous-mêmes. Qu'avez-vous donné à Dieu, quand il se donnait à vous par le grand sacrement de votre régénération? Qu'a-t-il reçu en échange du don ineffable qui vous a fait ses enfants en le faisant votre Père? Hélas ! le sacrement de votre gloire est devenu votre honte ; et le diadème de votre royauté spirituelle est tombé de vos têtes, chargées peut-être en ce moment du joug de fer que les passions imposent à leur esclave.

J'ajoute que le sacrifice de Marie, au jour de sa présentation au temple, est un parfait modèle du sacrifice

que la Vierge chrétienne consomme aux pieds du Seigneur, quand elle fait profession des conseils de son Évangile, et choisit Jésus-Christ pour époux.

Par le vœu d'une obéissance perpétuelle et irrévocable, la Vierge chrétienne immole sa volonté et son jugement même sur l'autel du sacrifice. Elle tue, elle égorge, si j'ose ainsi dire, sa volonté de chair, pour faire de la volonté et du bon plaisir de son Dieu, le principe, la règle immuable; le suprême mobile de la sienne. Elle déclare, au pied des saints autels, que sa vie entière ne sera désormais qu'un acte incessamment renouvelé de soumission et de dépendance. Obéir et s'humilier; ces deux mots résument à l'avenir son existence.

Elle ne s'arrête pas là. Par le vœu solennel d'une pauvreté évangélique, elle renonce à toute propriété des biens d'ici-bas, et embrassant avec amour les glorieuses livrées du divin roi des pauvres, elle ne veut plus aimer que les biens de la grâce, seuls dignes des célestes convoitises d'une âme qui connaît Jésus-Christ.

Enfin, M. C. F., et c'est là le dernier trait de ressemblance du sacrifice de la Vierge chrétienne avec l'oblation pure de la sainte Vierge dans le temple du Dieu d'Israël, l'épouse de Jésus-Christ, que les suaves parfums de la chasteté évangélique invitent à la perfection, prend l'engagement public et solennel de tenir son corps dans une dépendance si absolue de la grâce, qu'elle vivra dans ce tabernacle de chair, comme si son âme était douée du céleste don d'une vie angélique.

Ce triple vœu, une fois consommé, la Vierge chrétienne est morte à sa famille, elle est morte au monde, elle est morte à elle-même. Elle est crucifiée à la croix de Jésus-Christ, selon la pensée évangélique de saint Paul. Elle entre alors comme Marie dans le temple où l'éternel amour voulait se donner à elle sans réserve. Elle habite avec son divin époux au sommet de la montagne sainte, et par là elle reproduit une image, imparfaite sans doute, du mystère de la présentation de Marie au temple de Jérusalem.

Nous sommes si peu familiarisés avec les biens surnaturels de la grâce, que nous n'en comprenons ni le prix ni les merveilleux effets.

Nous avons dit que la très-sainte Vierge reçut, au premier moment de son existence, une grâce d'un prix si élevé, que selon le docte Suarez et le grand saint Ligori, cette grâce était incomparablement supérieure à tous les dons surnaturels faits aux Anges et aux hommes. La sainte Vierge, en effet, a reçu en commençant à exister une grâce proportionnée à l'ordre suprême de la maternité divine à laquelle elle était prédestinée.

Mais cette première grâce, ce grand talent n'a pas été stérile dans son cœur immaculé. Elle l'a fait valoir, elle l'a exploité avec une si grande fidélité, que chaque vertu a doublé le trésor dont elle était dépositaire.

Il y a plus ; car, M. C. F., de grands théologiens et saint Ligori lui-même enseignent que l'âme enrichie du

don de la grâce sanctifiante, en correspondant pleinement aux grâces actuelles qu'elle reçoit, produit toujours un acte de vertu égal en intensité et en mérite à l'habitude de grâce qui est en elle. En sorte que chaque acte libre de sa volonté excitée, prévenue et surnaturalisée par la grâce du Saint-Esprit, double la somme totale des mérites acquis au moment où un nouvel acte allait être produit.

Ce principe établi, mesurons, si nous en sommes capables, la progression multiple et incessante des mérites de la très-sainte Vierge, depuis sa conception immaculée jusqu'au jour où le Fils de Dieu s'incarna dans son sein.

La première grâce reçue par Marie le jour de sa conception sans tache, surpasse, sans mesure, la somme de toutes les grâces reçues par les Anges et par les Saints. Mais tout acte de vertu, produit par la volonté libre de la très-sainte Vierge, implique l'habitude de vertu qui est en elle. La première vertu pratiquée par elle en a donc doublé la mesure. Cette première multiplication l'a été elle-même par un second acte de sa volonté, ou par une seconde vertu. Un troisième acte a triplé ce monde de richesses, et ainsi de multiplication en multiplication, jusqu'à un degré que Dieu seul connaît.

Représentez-vous, M. C. F., l'immense Océan se doublant en profondeur, en largeur et en étendue à chaque flux et reflux, et vous aurez quelque idée des accroissements multiples de cet océan surnaturel creusé aux entrailles de notre divine Reine.

Oh ! qui pénétrera dans ce sanctuaire embelli par la

grâce ! Qui nous fera comprendre toute la vérité de cette parole du Roi-*Prophète* ? « Le Seigneur a sanctifié son « tabernacle. » Qui nous racontera ce qui est au-dessus de toute louange et de toute admiration ? Et pourquoi nos yeux sont-ils appesantis par les ombres de cette vie ? Pourquoi les divines clartés de la grâce n'arrivent-elles à nos regards distraits qu'à travers les ténèbres de notre déchéance ?

C'est dans le temple du Seigneur que la douce Marie se prépare à faire de son sein le rendez-vous des trois personnes divines ; c'est pendant cette halte de sublime contemplation que l'Esprit-Saint orne le virginal sanctuaire où doit s'accomplir le mystère de l'éternel amour.

Les prêtres de Sion voient croître cette céleste enfant, comme un lis planté sur un sol fertile, comme l'arbre qui s'élève sur le courant des eaux. Les jeunes filles d'Israël, qui habitent avec elle dans le silence du sanctuaire figuratif, l'admirent sans soupçonner qu'elle est la Vierge attendue depuis quarante siècles.

Le mystère de la présentation de la très-sainte Vierge au temple a donc été comme le fondement de ses hautes et saintes destinées. N'oubliez pas, M. C. F., qu'une éducation profondément catholique peut seule aussi préparer à la société et à la religion des générations capables de réparer les ravages de l'égoïsme et de l'indifférence, fruit d'une éducation toute sensuelle et toute païenne.

Depuis l'introduction du péché au sein de la race humaine, l'enfant naît sans vérité et sans amour. Il naît dans

le mal; il naît violemment penché vers tout ce qui promet une jouissance stérile à son âme et à ses sens.

L'éducation doit tirer toutes ses puissances morales du sommeil de mort où elles étaient plongées; elle doit féconder tous les germes de vérité et de vie que le baptême avait déposés dans son cœur. Il faut donc que l'enfant chrétien soit élevé dans le temple, c'est-à-dire qu'il faut que le catholicisme seul préside au développement de son intelligence et à l'éducation de son âme, au perfectionnement moral et même physique de tout son être.

Or, M. C. F., l'éducation que l'enfant reçoit dans le sanctuaire de la famille est-elle chrétienne? La famille est-elle pour lui comme un temple sacré où tout parle à son esprit et à son cœur de la vérité et des devoirs qui en découlent? Les premières lueurs qui descendent dans son entendement sont-elles le reflet de cette maxime du Roi-
Prophète : « La déclaration de votre parole éclaire l'en-
« tendement, et elle donne la sagesse aux petits? » Les premiers pas qu'il fait dans le monde moral sont-ils guidés par la lampe que l'Eglise a mise aux mains d'une mère chrétienne en lui donnant la foi? « Votre parole est le
« flambeau qui guide mes pas, elle est la lumière qui
« éclaire les sentiers de mon âme. »

Je ne parle point ici, M. C. F., de l'instruction publique; nous traiterons bientôt ce sujet important. Mais, dites-moi d'après quels principes et sur quelles maximes vous préparez la première enfance aux devoirs qui l'attendent et aux vertus qui seules font l'homme moral, l'homme religieux, le vrai chrétien?

Jusqu'au moment où vous vous séparez de ces chers enfants , pour les confier , trop souvent , à des mains indignes , parce qu'elles sont mercenaires , combien en est-il qui n'ont reçu que des leçons d'égoïsme à l'ombre du toit qui les a vus naître ! Ces jeunes plantes qui avaient été greffées sur Jésus-Christ sont retombées dans un égoïsme sauvage. Une sève toute païenne a remplacé la grâce que le Saint-Esprit avait versé dans leur cœur.

Mères chrétiennes , imitez l'exemple que la très-sainte mère de Marie vous donne en ce jour ; offrez au Seigneur les enfants que vous avez mis au monde ; portez-les de bonne heure dans son temple , et n'oubliez jamais que l'existence qu'ils ont reçue de vous serait un don funeste , si , sous l'influence mortelle de vos scandales et de votre indifférence , ils apprenaient à se passer des vérités et des vertus chrétiennes , qui seules donnent à l'homme la conscience du vrai , l'amour du bien , le sentiment du devoir et les récompenses de l'autre vie.



X. CONFÉRENCE.

• SAINT JOSEPH DEVIENT L'ÉPOUX DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. •

*Jacob autem genuit Joseph, virum
Mariæ, de qua natus est Jesus qui
vocatur Christus.*

Mais Jacob engendra Joseph, époux
de Marie, de laquelle est né Jésus,
qui est appelé le Christ:

(MATTH. 1. 16.)

QUE de gloire, quelles sublimes destinées préparées à un simple mortel ! Joseph, pauvre et obscur charpentier de la petite bourgade de Nazareth, et dernier rejeton de la tige mourante de David, son aïeul, est appelé à devenir l'époux de la Vierge par excellence, qui doit devenir Mère du Fils de Dieu.

« Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de laquelle
« est né Jésus, qui est appelé le Christ. »

Le Fils unique de Marie sera l'héritier universel des choses, le Roi des rois, la pierre angulaire des œuvres

divines, et son auguste Mère cachera sa gloire à l'ombre d'un mariage contracté avec un simple artisan !

Mais quel sera l'heureux mortel que l'œil de Dieu trouvera digne de cette alliance ? Où prendre sur la terre un époux dont la vertu soit assez forte pour porter le redoutable honneur d'une alliance plus angélique qu'humaine ? Joseph sera seul choisi pour devenir l'époux de la Reine des Anges !

Pour être digne de cette noble union, que le premier des esprits pourrait envier, Joseph doit posséder, non les trésors de Salomon, mais les richesses de la grâce, mais le patrimoine des plus pures, des plus sublimes vertus.

Quand je médite ces choses, M. T. C. F., quand je pense au bonheur de saint Joseph, je n'ai point de paroles pour exprimer l'étonnement que me cause la vocation de ce saint patriarche. Je n'ai plus que l'admiration du silence en face des destinées de cet homme juste, à qui Dieu lui-même daigne remettre le trésor le plus précieux du ciel, à qui il donne pour épouse la Vierge des vierges et la Mère du Christ.

Aussi, ne soyons plus surpris si l'Eglise, en célébrant la mémoire de ce grand Saint, lui applique ces étonnantes paroles : « Il l'a établi le seigneur et le maître de sa maison, il en a fait le prince et le propriétaire de toutes ses richesses. »

Jésus et Marie sont les deux chefs-d'œuvre de la Toute-Puissance, et saint Joseph sera le tuteur, le père nourricier du Verbe incarné, le gardien du Créateur des mondes,

le chef de la sainte famille, l'époux, le protecteur et le guide de la Reine du ciel.

Ne vous étonnez plus, M. F., si sainte Thérèse, éclairée des lumières de l'extase, ne trouvait point d'expression capable de rendre ce que l'Esprit-Saint lui avait appris des grandeurs, de la sainteté, des mérites et du crédit de saint Joseph.

Cherchons, M. C. F., dans cette chaste union de saint Joseph avec la Reine des Vierges, le type sacré de l'union que devrait reproduire, dans une certaine mesure, le mariage des époux chrétiens; et apprenez, en face des merveilles trop peu connues qui embellissent la sainte famille, à vous affranchir des hontes et des misères morales qui déshonorent trop souvent les alliances de ces tristes temps.

Le mariage de nos premiers parents, vous le savez, fut élevé par le Dieu créateur à un ordre de sainteté et de justice surnaturelle, qui lui donnait quelque affinité avec la société des purs esprits. Sous les lois trop tôt méconnues de l'innocence primitive, l'ordre matériel devait être pleinement et perpétuellement soumis aux lois de l'intelligence, aux sublimes instincts de l'âme, aux célestes inspirations de la grâce et de la charité. Quelques Pères de l'Eglise ont même pensé que la virginité eût été l'attribut glorieux du mariage, si nos premiers parents n'étaient tombés des hauteurs de la justice originelle. « La virginité germait au paradis des délices, » s'écrie saint Jean Damascène.

Ces grands Docteurs ont soupçonné que l'acte qui pré-

side à la transmission de la vie humaine, n'eût rien emprunté à ces grossières relations qui sont devenues pour l'homme déchu un châtement, une dure et humiliante servitude.

L'opinion de saint Jean Damascène avait été celle de saint Grégoire de Nysse et de saint Jérôme. L'illustre frère de saint Basile ne craint pas d'avancer que le péché d'Adam seul a introduit au sein de la race humaine la honteuse loi qui préside à la transmission de la vie. Et c'est là le sens, selon saint Grégoire de Nysse, de ces paroles du Prophète : « L'homme élevé en gloire n'a point connu sa dignité, il s'est assimilé à la brute, et il est devenu comme elle. (Ps. 48. 13. 21.) »

Quoi qu'il en soit, au reste, d'une opinion si glorieuse à la virginité, il est dogmatiquement certain que, dans le plan arrêté dans les conseils de la Sagesse éternelle, l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine ne devait s'accomplir que par la loi de la virginité. La Mère d'un Dieu ne devait concevoir un Dieu que par l'opération suprême et surnaturelle de Dieu même. « Une Vierge concevra et enfantera. (Is. 7. 14.) »

Mais il fallait voiler l'opération mystérieuse du Saint-Esprit. Il fallait que le Juif grossier et charnel n'aperçût rien dans la fécondité de Marie, qui choquât ses idées misérablement terrestres. Il fallait couvrir aux yeux des enfants des hommes l'honneur de la Vierge sans tache, et cacher au démon lui-même le mystère accompli de l'incarnation, jusqu'au jour fixé par la divine Sagesse, où

le Fils de Marie, vainqueur de la mort et de l'enfer, prendrait possession de son immortel empire.

Saint Joseph remplit seul toutes les conditions du divin problème, et la Providence l'appelle à concourir à l'œuvre immense de la rédemption et du salut de l'humanité.

Ignorant encore les grands desseins de Dieu sur elle, la céleste Marie, liée dès son enfance par le vœu d'une virginité perpétuelle, ne consent à devenir l'épouse de Joseph, qu'après avoir déposé dans le cœur de son chaste fiancé le secret qui l'enchaîne pour jamais à la vertu des Anges, et qu'après avoir trouvé dans le cœur de cet homme juste le dessein sublime de garder lui-même une pureté sans tache à l'ombre d'une virginale alliance.

Admirez la conduite du Seigneur sur deux âmes prédestinées à fonder sur cette terre le règne de la chasteté parfaite. Bénissons les sublimes instincts qui les élèvent l'une et l'autre au-dessus du préjugé national, et ne soyons plus surpris si l'héroïsme de tant de vertu doit être récompensé par les dons les plus excellents de la miséricorde divine !

Marie, en donnant sa main au dernier fils de David, lui confie le dépôt sacré de sa virginale innocence ; et Joseph, à son tour, ne consent à devenir l'époux de la Vierge immaculée, qu'à la condition expresse de vivre avec elle, comme il eût vécu avec un Ange caché sous une forme mortelle.

« Je ne connais pas mon époux, dira la bienheureuse
« Vierge à l'Ange venu du ciel pour lui annoncer le
« mystère de ses grandeurs. »

Or, cette parole, pure comme un rayon de lumière, prouve invinciblement que Joseph est dépositaire du secret de la virginité de Marie, comme Marie possède celui de la chasteté virginale de son époux.

Ainsi, M. C. F., pendant que le grand prêtre appelle sur cette union enviée des Anges les bénédictions et la fécondité promises à Abraham, Marie et Joseph prennent le ciel à témoin que leurs âmes seules seront unies par les nœuds sacrés du mariage. Ils promettent au Dieu de leur jeunesse qu'ils vivront comme deux esprits dans une enveloppe de chair. Ils jurent de croître en sa présence, comme deux lis plantés dans le champ de la grâce. Ils se donnent l'un à l'autre; mais leurs corps incorruptibles par la virginité deviennent pour eux un mutuel dépôt, dont un souffle d'imperfection n'obscurcira jamais l'intégrité et l'innocence.

Le pontife du Dieu d'Israël, qui les couvre de ses mains et qui les bénit, ne sait pas qu'il noue la vie de deux Anges; il ne soupçonne pas qu'un ordre surnaturel et qu'un monde nouveau vont sortir de cette sublime alliance.

Ainsi, M. C. F., le mariage de la très-sainte Vierge avec le plus juste et le plus saint des hommes élève l'union des époux à son plus haut point de grandeur et de perfection. Chez les enfants de la terre, le mariage rap-

proche les corps, mais rarement il mêle, il confond les âmes de ceux qui se jurent au pied des autels une fidélité inviolable.

L'âme de la très-sainte Vierge et celle de son fidèle époux deviennent transparentes l'une pour l'autre. Et parce que le nœud qui les enchaîne se forme dans les profondeurs de l'âme, ils entrent dans une possession si parfaite de leur vie, que les unions contractées sous l'influence des attraites et des instincts, auxquels se mêlent toujours des pensées terrestres, n'en approcheront jamais.

Mais qui se formera une idée de l'harmonie mystérieuse de ces deux existences? Qui dira la paix qui vient cimenter cette union? Qui racontera l'histoire de ces trente années d'angélique innocence, de mutuels supports, de saints épanchements, d'enivrante charité?

L'Esprit-Saint a résumé en deux mots la vie des saints parents du grand précurseur du Messie. « Ils étaient
« justes tous les deux devant le Seigneur, et ils marchaient
« d'un pas égal dans les voies de ses justices et de ses
« commandements. »

De quelles paroles l'esprit de vérité se serait-il servi, s'il avait voulu raconter l'histoire de ces deux âmes? Quels accents aurait-il fait entendre à la terre, s'il eût daigné nous apprendre les merveilles de sainteté dont Nazareth fut témoin, ou plutôt que Dieu et ses Anges seuls connurent!

Méditons, M. C. F., méditons souvent le mystère de

paix, d'union céleste, de suave tendresse, dont l'intérieur de la sainte famille donna au ciel, pendant trente années, le ravissant spectacle.

Nous avons vu que l'âme de la très-sainte Vierge, prévenue, dès le principe de son existence, d'une grâce incomparablement plus excellente que tous les dons surnaturels accordés aux Anges et aux Saints, était devenue semblable à un océan sans bornes, dont chaque flux et reflux doublerait l'étendue. Or, si saint Joseph n'eût été qu'un homme de bien, qu'un juste pareil aux saints patriarches qui l'avaient précédé, son mariage avec la Reine de tout l'univers eût offert une sorte de dissonance, de désaccord moral ; le chef de la sainte famille eût formé une ombre trop saillante dans le mystérieux tableau qu'elle devait reproduire. Et parce que Dieu fait toutes choses avec *poids, nombre et mesure* (Sap. 11. 21.) comme parle la divine Sagesse, nous devons en induire qu'il a suivi cette grande loi d'harmonie, en plaçant la Mère de son Fils sous la tutelle de l'homme juste qu'il lui choisissait pour époux.

Saint Joseph a donc été enrichi par la grâce des dons les plus excellents. Nous pouvons donc avancer sans crainte d'exagération, que pour être au niveau de l'honneur qui lui était réservé, il reçut du ciel des trésors de justice que nul autre Saint n'a reçus dans une mesure égale.

Pour moi, M. C. F., je ne sais si mon admiration et mon amour pour ce grand Saint m'égarent ; mais je pense que l'Esprit-Saint a accordé aux prières que Marie

lui adresse pour le fidèle compagnon de sa vie, des vertus et des mérites dont elle seule après Dieu a connu tout le prix.

Pour être à la hauteur de sa double mission d'époux de Marie, de tuteur, de père putatif du Fils de Dieu, de chef de la sainte famille, saint Joseph a dû surpasser en sainteté et en grandeur tous les Anges et tous les élus. Aussi, je ne suis plus surpris si Gerson et une foule de théologiens mystiques ont cru que saint Joseph fut sanctifié dès le sein de sa mère. Je ne suis plus étonné que saint Bernardin et Bossuet lui-même n'aient pas craint d'avancer du haut de la chaire évangélique, que Dieu, après avoir préservé de la corruption du sépulcre le corps virginal de saint Joseph, l'a couronné des splendeurs, et l'a placé dans les hauteurs des cieux, sur le trône le plus élevé après celui qu'occupera éternellement la divine Mère de Jésus-Christ.

Le mariage de saint Joseph avec la bienheureuse Marie nous offre donc l'unité sociale la plus parfaite que la grâce ait jamais formée. Nous devons donc chercher dans cette immortelle alliance l'image la plus pure et la plus complète de l'union des époux.

C'est un dogme de la foi catholique, que le péché d'Adam a corrompu la race humaine, qu'il l'a viciée tout entière. « L'homme animal ne conçoit plus les choses « surnaturelles. (I. Corinth. 2. 14.) — Tous ont péché « en Adam. (Rom. 5. 12.) »

Mais le Fils de Dieu est venu régénérer l'homme, la

famille, le genre humain. Il a pris dans le sein virginal de Marie la chair d'Adam. Il l'a prise, non avec la tache originelle, puisqu'il l'a tirée de la chair immaculée de Marie; mais il se l'est unie personnellement, imprégnée qu'elle était encore des conséquences de la déchéance. C'est-à-dire que le Fils de Dieu est venu dans une chair passible et mortelle, ou dans une *chair de péché*, comme parle saint Paul : *In carnem peccati* (Rom. 8. 3.) afin de vaincre la chair dans la chair; et dès lors, l'homme déchû a pu se réhabiliter, se sanctifier par la grâce.

Sous l'empire de cette loi de vie rendue à la nature humaine par le sang et par les mérites de Jésus-Christ, le mariage a subi une transformation, une restauration fondamentale. Le divin Sauveur a ramené l'union conjugale à sa dignité primitive. Il a pu lui donner pour symbole et pour type le mariage de sa sainte Mère avec le chaste Joseph. Il a pu en faire comme une image vivante du mariage divin qu'il daignait contracter lui-même avec l'Eglise, sa fidèle épouse.

Et voulez-vous comprendre toute la profondeur de cette révolution accomplie dans le sanctuaire de la famille, par la grâce réparatrice du divin Fils de Marie? rappelez-vous ce que le mariage était devenu, chez le peuple juif lui-même, quand Jésus-Christ vint en ressusciter les antiques débris.

La femme était dans une véritable oppression sous l'empire de la loi imparfaite du Sinaï. Moïse, à cause de la dureté et des tendances grossières du peuple d'Israël, avait toléré l'humiliante coutume de la répudiation. Le

lien conjugal avait perdu sa force, et la polygamie, tolérée pendant les siècles d'attente, avait rendu la condition de la femme pour ainsi dire intolérable.

Mais c'est au sein de l'idolâtrie que les éléments de l'unité domestique avaient subi un épouvantable naufrage.

Le divorce et la polygamie, l'adultère et la promiscuité souillèrent presque toujours les mœurs et même les lois de ces peuples, si honteusement préconisés par des philosophes qui vécurent sous la lumière de l'Evangile. ●

La dépravation des familles était montée si haut, qu'après avoir regardé dans cette boue immonde, il faut se hâter de détourner la tête, pour ne pas sentir son âme soulevée d'indignation et de dégoût.

Or, c'est le mariage, ainsi avili et ainsi dégradé, que le divin Sauveur rappelle à sa dignité et à sa gloire primordiales. Il en consacre de nouveau l'indissoluble unité. « Ce que Dieu a uni, l'homme ne le déjoindra plus. (Marc. 10. 9.) »

Le divin législateur organise profondément et immuablement la famille. La femme et l'enfant, ces deux êtres faibles, sont protégés, par l'indissolubilité et par l'unité du lien conjugal, contre le caprice et la tyrannie de celui à qui la force pourrait conseiller l'oppression. L'épouse chrétienne sera la compagne, l'égale de l'homme, dans un ordre de subordination qui ne laissera plus d'aliment à l'arbitraire ; et, si l'obéissance lui est imposée comme une condition d'ordre et d'unité, comme une loi de paix et de

bonheur domestique, le mari fidèle aimera la compagne de sa vie, il s'immolera pour elle, s'il le faut, comme le Christ a aimé son Eglise et s'est immolé pour elle.

Remarquez, en effet, M. F., à quelle hauteur de magnificence et de perfection morale le mariage est parvenu, sous l'action des lois de l'Evangile et à l'ombre des exemples et des bénédictions de la sainte société formée entre la bienheureuse Vierge et le plus pur des hommes.

Depuis que les rayons réparateurs de la sainte famille ont brillé sur le monde, que de familles vraiment chrétiennes ont essayé d'en reproduire une imparfaite image ! que d'hommes justes se sont efforcés d'imiter, autant que le permettait la faiblesse humaine, le chaste époux de Marie ! que de femmes irréprochables ont cherché à rappeler quelques traits de l'innocence et de la candeur de la Reine de toute vertu !

Déroulez les annales de l'héroïsme chrétien, et vous verrez la grâce de Jésus-Christ, triomphant des instincts les plus impétueux de notre nature, former des époux, des femmes, des mères dignes de l'admiration des Anges et des hommes.

On a vu, sous l'empire de la grâce, des époux s'engager, par un vœu, le jour même de leur mariage, à garder dans cet état une virginale continence, et demeurer fidèles à cet engagement tous les jours de leur vie.

Supposons, M. F., que la grâce divine présidât seule à la formation et à la durée de l'union conjugale, qu'arriverait-il ? Vos yeux contempleraient des merveilles de sain-

teté qui rappelleraient quelque chose des vertus de la sainte famille. Le mariage serait formé pour des fins surnaturelles. La grâce, la prière, la pureté et l'innocence en seraient l'élément créateur. Le côté terrestre et humain de la société domestique serait réglé, dirigé, surnaturalisé, si j'ose ainsi dire, par les bénédictions de la très-sainte Vierge et par le sang de son Fils. Les stériles jouissances de l'ordre physique n'en seraient plus le but final, la cause première et dernière.

Des époux, imitateurs de la sainte société de Marie et de saint Joseph, vivraient d'une vie intime, et seraient unis par la charité que l'Esprit-Saint verse en abondance dans des cœurs chrétiens. Leurs âmes, devenues transparentes par la pureté et par la grâce, se pénétreraient, s'identifieraient dans un mutuel amour.

Et ne pensez pas, M. F., que je forme ici des souhaits et des vœux impossibles. Voulez-vous savoir comment la société conjugale s'épure du ferment corrupteur qui la travaille depuis sa déchéance? Introduisez dans ses entrailles le triple élément de la prière, de la confession et de la communion, et je vous promets, au nom de Dieu même, que vous en bannirez pour toujours les orages qui trop souvent l'agitent et les passions qui la déshonorent.

La prière, la confession et l'eucharistie feraient habiter Jésus-Christ et sa divine Mère au sein de vos demeures. Vos familles ne seraient plus le théâtre des haines jalouses, des calculs ténébreux, des insultes à la Providence. Les froideurs, les infidélités, les rébellions, les hontes et toutes les mauvaises passions s'enfuiraient du sanctuaire

domestique, devenu le séjour de la paix et l'habitation des Anges.

Notre âge reverrait des familles comme celles de saint Louis, de saint Edouard, de saint Henri, de sainte Elisabeth, de sainte Chantal, de la bienheureuse Acarie; car la grâce n'a point perdu son efficacité, et les bénédictions de Marie et de Joseph ne s'éloignent jamais des maisons où règnent quelques-unes de leurs vertus. Vous voulez le bonheur, M. C. F., vos désirs inquiets le cherchent de tous côtés; chacun de vos soupirs l'appelle, et vous ne faites rien pour que le Dieu de paix vienne habiter sous le toit qui vous abrite. Vous faites tout pour en chasser la grâce, sans laquelle le mariage sera toujours une lugubre image de cette région d'où l'ordre, la paix et la joie sont bannis pour jamais.

Qui vous empêche de faire de vos familles un sanctuaire de piété et de vertu? pourquoi l'œil de Dieu ne veillerait-il plus sur le cœur et sur les actions des époux? pourquoi la divine Mère et Joseph, son virginal époux, ne sont-ils plus les patrons de vos demeures? pourquoi la chasteté conjugale n'est-elle plus qu'un souvenir? pourquoi la chambre nuptiale a-t-elle cessé d'être un temple, et le lit conjugal un autel purifié par la grâce et embelli par la sainteté? Ah! c'est que le mariage est redevenu païen parmi nous.

Depuis trois siècles, l'enfer s'efforce d'introduire l'anarchie au sein des sociétés, en dénaturant, en renversant l'institution de la famille. Le protestantisme a vicié, dans son essence même, la sainte société du mariage; il en a

attaqué et détruit l'unité, le lien, la permanence, l'indissolubilité, la sainteté; il a consacré la tyrannie de l'homme sur la compagne qu'il s'était choisie; la femme a perdu, au sein du protestantisme, sa dignité, son égalité sainte, ses droits inaliénables, et de là, des perturbations profondes, des mœurs païennes, des révolutions terribles.

Sous la tyrannie des instincts corrompus de la nature, l'incrédulité moderne a fait du mariage un joug intolérable, un véritable supplice.

Le sacrilège, la profanation d'un grand sacrement président, parmi nous, à la formation de la famille. Des hommes sans croyances, des hommes qu'une éducation impie a poussés à l'apostasie, s'en vont à l'autel promettre à la jeune vierge, qui va devenir leur épouse, une fidélité hypocrite. Et le parjure devient la pierre angulaire, ou plutôt la pierre de scandale d'une union que le ciel n'a pas formée et que le Christ ne bénira pas.

La jeunesse de ce temps, corrompue jusqu'à la moelle des os par les livres et par les scandales, ne voit dans le mariage qu'une sorte de bail à vie, qu'une affaire d'intérêt ou de volupté.

Que de jeunes filles, pures et modestes comme Rachel, ont perdu le trésor de la grâce, et souvent celui de la foi, parce qu'elles avaient pris pour époux des hommes incroyants! Que de malheureux époux se font les censeurs, les persécuteurs de la piété de leurs femmes! Et que de femmes, après une lutte de quelques années, cherchent enfin une sorte de paix infernale dans l'oubli et quelquefois

dans le mépris des pratiques saintes où elles cherchaient autrefois l'aliment de la piété !

L'intérêt et le plaisir sont aujourd'hui le but avoué de la plupart des unions. Et voilà pourquoi le mariage, après quelques semaines consumées dans de honteux excès, n'offre plus à ces pauvres esclaves de la matière qu'un horizon de tristesse monotone, d'illusions trompées, de haines jalouses, de tortures morales. L'or et la chair se sont seuls chargés de créer la famille, d'enchaîner les caprices du cœur des époux, de nouer les âmes, de perpétuer la race humaine, de concourir à l'action providentielle du Dieu créateur.

Comment s'étonner ensuite si le mariage est sombre comme un désert ? comment s'étonner s'il n'offre presque plus aujourd'hui que l'image d'une prison, où deux malheureux traînent une chaîne de douleurs et d'ennuis qui ne se brisera qu'à la mort ?

On ne le dira jamais assez, sans l'élément divin de la grâce, le mariage sera toujours le foyer des misères de l'homme et la source la plus profonde et la plus active des bouleversements de la société.

Hélas ! M. F., quand j'entends dire qu'une jeune personne s'est unie, par le lien sacré du mariage, à un jeune homme nourri de ces doctrines qui pénètrent les livres et les leçons des maîtres d'une philosophie sceptique, je me dis, en gémissant, qu'une victime est allée se vouer, au pied des autels, à des douleurs sans fin ; je me dis qu'elle est allée suspendre à l'autel, profané par son incrédule

époux, avec sa couronne virginale, la dernière fleur de son innocence, de sa piété, de sa vertu et de son bonheur.

Jésus et Marie furent appelés aux noces de Cana. Invitez-les, M. C. F., à visiter vos demeures terrestres; conjurez le saint patriarche, dont j'ai osé peindre les hautes destinées, de devenir le protecteur, le modèle et le père de vos familles; faites-y fleurir la foi et la piété qui en est le fruit; faites-y régner la grâce, qui seule peut élever la société domestique à cette unité surnaturelle qui en fera une vivante image de la sainte famille....



XI. CONFÉRENCE.

PART IMMENSE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE DANS L'ŒUVRE DE L'INCARNATION.

*Spiritus sanctus superveniet in te,
et virtus Altissimi obumbrabit tibi :
ideoque et quod nascetur ex te Sanctum,
vocabitur Filius Dei.*

L'Esprit-Saint descendra en vous ,
la vertu du Très-Haut vous envelop-
pera de son ombre , et le Saint qui
naîtra de vous sera appelé le Fils de
Dieu. (Luc. 4. 35.)

Ces paroles sublimes que la langue humaine n'eût jamais prononcées , si un Ange ne les avait apportées du ciel , et qui suffiraient seules pour établir la réalité d'un mystère inaccessible à tout esprit créé , expriment le mode suprême par lequel le Fils unique du Père s'est uni personnellement à notre nature , dans les flancs sacrés de la vierge Marie.

Recueillons-nous avec un saint tremblement , M. C. F. ;
dégageons-nous des nuages qui obscurcissent l'intelligence ,
en entendant le céleste messager annoncer à une humble

mortelle, que le regard du Très-Haut s'est reposé sur la beauté de son âme.

- « L'Esprit-Saint descendra en vous, et la vertu du
- « Très-Haut vous enveloppera de son ombre, et le Saint
- « qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

Ces paroles ouvrent aux yeux de la foi l'horizon du monde surnaturel. Elles nous montrent la vertu infinie du Père, la sagesse éternelle du Verbe et leur substantiel amour travaillant, dans le sein de la Vierge sans tache, à produire leur plus étonnant prodige.

Elles emportent la pensée et l'admiration par delà toutes les sphères des choses créées, et elles introduisent l'âme dans les plus introuvables secrets du Dieu trois fois saint.

Et toutefois, M. C. F., vous êtes-vous surpris dans le sentiment d'un indéfinissable étonnement, en vous représentant le moment solennel où l'envoyé du Très-Haut découvre à Marie les lois mystérieuses par lesquelles va s'accomplir en elle l'acte suprême de la toute-puissance? Aveugles et malheureux que nous sommes! les moindres bruits de la terre, les événements, les plus inaperçus d'icibas, nous saisissent et nous transportent, et nous n'avons ni louange ni extase en songeant que Dieu même a daigné devenir le Fils de la femme et le frère de l'homme!

Nous sommes sans admiration et peut-être sans amour pour la Vierge par excellence, que l'éternelle miséricorde a prédestinée à l'incompréhensible honneur d'une fécondité divine!

La gloire de la maternité divine n'était due à aucune

créature, parce que cette dignité touchant au dernier secret de la sagesse et de l'amour infini, elle sera éternellement au-dessus des mérites et des vertus des intelligences créées, quelles qu'elles soient. Ainsi ce serait tomber dans une erreur condamnée par l'Eglise, que de s'imaginer que la très-sainte Vierge a mérité, à titre de justice, le redoutable honneur de la maternité divine.

Mais la théologie catholique enseigne que la très-pure Vierge a mérité, d'un *mérite de convenance*, d'être élevée à la dignité de Mère de Dieu. Et la raison qu'elle en donne, c'est que dans l'hypothèse de l'accomplissement du dogme de l'incarnation par la maternité d'une vierge, celle-là seule devait être exhaussée à cette dignité suprême, dont la sainteté et les vertus surpasseraient les vertus et les mérites de tous les Anges et de tous les Saints. Ce principe une fois établi, nous pouvons avancer sans crainte que la sainte Vierge a concouru, d'une manière directe, au grand sacrement qui divinise l'homme et qui humanise Dieu. En sorte qu'il est permis de croire que Marie a été, entre toutes les créatures, la cause la plus active et la plus puissante de l'apothéose de notre nature et du salut de l'humanité.

Méditons ce côté des divines grandeurs de Notre-Dame, et voyons comment, en imitant les vertus et la sainteté qui l'ont préparée à sa vocation sublime, nous pouvons aspirer à partager, en quelque sorte, sa gloire et son bonheur.

C'est un sentiment commun dans l'enseignement de la théologie sacrée, que la grâce divine a formé dans le cœur de la Reine des Anges des vertus si excellentes, si par-

faites et si admirables, qu'elles ont provoqué l'acte suprême de l'incarnation. Ainsi, quand le sublime Isaïe s'écrie : « Que les nuées pleuvent le Juste, que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur (Is. 45. 8.) » il demandait à Dieu d'envoyer la Vierge dont l'âme sera le ciel et le sein virginal la terre, d'où sortira le Sauveur. Mais, par quelles vertus la très-sainte Vierge a-t-elle mérité, dans le sens catholique du mot, de devenir Mère de Dieu ?

Le mystère de l'incarnation, introuvable à toute intelligence créée, ne peut être connu, en dehors de la vision d'essence, que par un mode de foi divine et surnaturelle. Pour le connaître, il faut le croire ; pour le croire, il faut que Dieu le révèle. La foi, mais une foi élevée à sa plus haute magnificence dans le cœur d'une créature, a été la vertu première par laquelle la très-sainte Vierge a dû se préparer à la gloire de la maternité divine.

Dans le dessein providentiel de Dieu, la foi de Marie a été, si j'ose ainsi dire, l'élément réalisateur de la génération temporelle du Verbe. Marie a cru à la possibilité, à la vérité du dogme ineffable de l'unité personnelle du Verbe avec la nature de l'homme. Elle y a cru d'une foi si énergique, qu'elle ne permettait plus à l'infinie bonté de résister à la puissance de ses supplications.

Et voyez, M. F., que de miracles sont renfermés dans la foi héroïque, que sainte Elisabeth canonisait en Marie, quand elle lui disait : « Vous êtes heureuse parce que vous avez cru. » Marie a donc cru sur la parole d'un Ange que le sein d'une Vierge pouvait concevoir et porter un Dieu.

Et comme elle a pris dès l'âge le plus tendre l'engagement sacré de n'avoir d'autre époux que le Dieu de son âme, elle a dû croire sans hésiter qu'elle pourrait concevoir et engendrer l'Homme-Dieu, le revêtir de notre chair, le nourrir de son lait virginal, sans perdre le trésor qu'elle met au-dessus de sa dignité même.

Abraham, tant vanté pour sa foi, crut d'une foi inébranlable, pendant qu'il tenait le glaive étendu sur la tête de son fils unique et bien-aimé, que les promesses divines s'accompliraient en lui. Et la sainte Vierge crut d'une foi plus haute, plus forte et plus héroïque, que le Fils propre et unique de Dieu le Père deviendrait le sien. Elle crut que, sans cesser d'être Dieu, le Verbe infini serait fait homme, et que le fils d'Adam, sans cesser d'être homme, serait fait Dieu.

Là, M. F., est le divin sommaire des mystères effrayants imposés à la foi de Marie.

Le divin Sauveur passera trois années à fonder la foi de ses Apôtres. Sa puissance opérera, sous leurs yeux, des milliers de prodiges; ils en seront eux-mêmes les instruments, ils verront toutes les lois de la nature soumises à la puissance de leur maître et à leur propre vertu; ils contempleront Jésus-Christ resplendissant des clartés de sa résurrection; ils le toucheront de leurs mains, mangeront avec lui, et leur foi sera si chancelante, que Jésus leur reprochera leur incrédulité.

Marie, au contraire, portera dans son âme la foi de l'Eglise entière; et par cette foi, elle méritera de porter

un Dieu dans son sein. « Vous êtes heureuse, parce que
« vous avez cru. »

Et voilà pourquoi le divin Sauveur, répondant à cette femme de l'Evangile qui avait dit : « Bienheureuses les
« entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous
« ont nourri, » ajoutait : « Dites plutôt : Bienheureux
« ceux qui écoutent le Verbe de Dieu et qui le gardent
« dans leur cœur. (Luc. 11. 28.) »

Marie, en effet, était déjà Mère de Dieu par la foi ; elle
était digne de ce titre sublime, avant même d'avoir conçu
le Verbe dans son sein virginal.

Pour être digne de devenir Mère de Dieu, la très-sainte
Vierge devait posséder, en outre, l'humilité dans un de-
gré d'héroïsme dont nulle créature n'approchera jamais.
C'était là, si j'ose le dire, l'une des conditions les plus
fondamentales du grand problème de l'incarnation, accom-
pli par le concours libre de la vierge d'Israël.

Les saints Docteurs ont comparé l'humilité de Notre-
Dame au nard dont il est dit : « Quand le roi était sur
« son lit de repos, mon nard a répandu son odeur.
« (Cant. 1. 11.) »

L'humilité de la Reine du ciel, plus douce, plus odo-
rante que tous les parfums, ira chercher le bien-aimé de
son âme dans les inaccessibles hauteurs de son sanctuaire,
elle le fera descendre dans le sein de la reine des humbles.

Remarquez, en effet, M. F., que l'humilité la plus
profonde pouvait seule servir de fondement aux destinées
suprêmes de Marie. De quoi s'agit-il pour cette auguste

Vierge? Elle doit partager la fécondité de Dieu même, et tirer de son sein un fils qui sera le Fils unique du Père céleste.

Elle doit être revêtue d'une dignité si haute que, selon la doctrine de tous les théologiens, il n'est pas possible à Dieu même d'en inventer une qui la surpasse. Et l'être créé sur qui s'élèvera cet édifice majestueux ne sera ni le premier des esprits, ni même le premier et le plus parfait des hommes, mais une pauvre fille, dernier rejeton d'une famille oubliée.

Cette fille d'Israël verra venir à elle un envoyé céleste. Ce messager divin viendra lui dire, de la part de Dieu, que les trois personnes divines ont résolu, dans leur éternel conseil, de verser sur sa tête toutes les grandeurs communicables et possibles à leur toute-puissance; il lui dira qu'elles ont résolu de la faire entrer si avant dans la gloire, qu'elle ira toucher les dernières limites des secrets divins.

Or, pour être digne d'une vocation pareille, il faut que la très-sainte Vierge écoute le récit de ces incompréhensibles magnificences sans qu'une pensée de la terre, sans qu'un seul retour sur elle-même, sans qu'un premier mouvement de complaisance ne vienne se mêler à ces incroyables révélations. Il faut, en un mot, que l'heureuse mortelle qu'une gloire si pesante vient chercher offre un abîme d'humilité à un abîme de puissance, et que le trône de ses grandeurs aille asseoir son immuable fondement dans l'oubli le plus profond et le plus complet d'elle-même.

Si, au sein d'une race déchue, l'œil de Dieu voit une créature marquée à ces caractères ; si son amoureux regard découvre un cœur vide de lui-même, dans cette mesure, ses grandeurs infinies s'inclineront jusqu'à cet abîme d'humilité, et le sein de la plus humble des femmes deviendra le temple, le sanctuaire, le lit de repos du Verbe éternel.

Ainsi, M. C. F., l'incomparable Vierge s'est rendue digne, autant que pouvait l'être une créature, de l'immense honneur devenu le prix de son incommensurable humilité.

Deux choses, ou plutôt deux merveilles inouïes, se rencontreront alors sur la terre. Dieu portera la plus humble, la plus modeste des vierges sur le trône le plus rapproché du sien ; la toute-puissance, déployant toute l'énergie de son bras, exhaussera sans mesure la gloire de la fille de Juda ; les sièges sur lesquels sont assis les Chérubins s'abaisseront devant celui d'une humble mortelle : et, pendant que ces choses s'accompliront aux applaudissements des esprits célestes, la femme sur qui descendront tant de grandeurs creusera sous ses pieds un abîme si profond d'humilité, pour y cacher ses vertus, que l'éternel amour sera contraint d'y descendre pour y poser le fondement de toutes ses gloires.

Une troisième condition du divin problème devait être une pureté virgineale portée au suprême degré de perfection ; parce que le péché originel ayant corrompu la source même de la vie, le Fils de Dieu, en devenant le fils de la femme, ne pouvait, ne devait pas subir la loi de la déchéance.

Et si Dieu devait naître d'une fille d'Adam, une femme vierge pouvait seule aspirer à l'honneur de devenir sa mère.

Or, la bienheureuse Marie, sans soupçonner qu'elle est prédestinée à la maternité divine, s'est consacrée, dès sa plus tendre enfance, à une virginité perpétuelle. Et cette vertu, d'origine surnaturelle, est si chère à son cœur, qu'après avoir entendu les paroles qu'un Ange lui apporte du ciel, elle pose pour condition du ministère sacré que la Sagesse éternelle veut lui faire remplir, qu'elle deviendra mère sans cesser d'être vierge.

Ce prodige de pureté, ce miracle de candide innocence permettait seul (la déchéance humaine ayant eu lieu) la réalisation du mystère de Dieu le Père; en sorte que les ineffables vertus de Marie ont eu le pouvoir d'abaisser Dieu jusqu'à l'homme et d'élever l'homme jusqu'à Dieu.

Ce n'est point tout encore. La femme, appelée par le conseil divin à concourir immédiatement à l'accomplissement de l'œuvre immense de l'incarnation, devait nourrir dans son cœur un amour si pur, si véhément, si fort, si parfait pour son Dieu, que, par la toute-puissance des ardeurs de son âme, elle allât chercher le secret de l'éternelle Sagesse dans le sein même du Père où il était caché. Il fallait, qu'attiré par les extatiques soupirs et les brûlants transports de l'épouse des saints Cantiques, le désiré des collines éternelles sortît des profondeurs de sa gloire pour venir habiter dans le sein de la plus aimante et de la plus aimée de toutes les créatures.

C'est une opinion communément reçue parmi les théologiens mystiques, que la très-sainte Vierge, depuis le premier moment de sa vie jusqu'au jour où elle conçut le Verbe fait chair, n'avait fait qu'appeler par ses ardents soupirs le moment qui devait consommer le mariage du Fils de Dieu avec la nature humaine. Et c'est là le sens de cette sublime strophe du cantique de Marie : « Mon âme s'est « élancée dans le sein de mon Dieu pour y chercher mon « Sauveur. (Luc. 1. 47.) »

Mais savez-vous la part qu'ambitionnait l'humble vierge dans l'œuvre des éternelles miséricordes ? Elle ne demandait que l'honneur de devenir la servante, l'humble et fidèle esclave de la Vierge attendue par les enfants d'Israël, et qu'avait immortalisée la prophétie du fils d'Amos.

L'amour du cœur immaculé de Marie, plus ardent, plus impétueux que la flamme allumée au cœur d'un Séraphin, presse l'accomplissement du mystère qui doit sauver le monde ; et son humilité, qui ne se nourrit que du mépris d'elle-même, ne lui permet pas de soupçonner qu'elle puisse envier d'autre gloire que celle d'être soumise, comme une servante dévouée et fidèle, à la femme, heureuse entre toutes les femmes, dont le sein virginal deviendra la demeure d'un Dieu. Et c'est pourquoi l'humilité la plus profonde et l'amour le plus pur s'unissant dans son cœur virginal, elle force Dieu même, si j'ose ainsi dire, à se faire le frère de l'homme, pour que l'homme devienne le frère de Dieu.

Ainsi, Dieu, dont la sagesse « va d'un extrême à l'au-

« tre (Sap. 8. 1.) » a voulu en quelque sorte faire dépendre le mystère de l'incarnation de l'humilité et de la foi, de la parole et de la volonté libre de l'auguste Marie.

La sainte Vierge a donc mérité l'honneur de la maternité divine, dans le sens que nous avons expliqué; elle a donc concouru efficacement à l'acte suprême des communications de Dieu avec la nature humaine.

J'ajoute que nous pouvons nous associer nous-mêmes à la vocation sublime de notre divine Mère.

Le Dieu Sauveur a dit : « Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » (Matth. 12. 50.) »

En faisant donc la volonté du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous pouvons avoir une part à la maternité divine de Notre-Dame, nous pouvons contracter avec le Christ une glorieuse fraternité.

Quel est, en effet, le but final de l'incarnation? Saint Paul répond à cette question par ces mots : « Dieu a envoyé son Fils, fait de la femme, pour que nous devenions les enfants adoptifs de Dieu. »

Le terme final de l'incarnation est donc de nous enfanter à une vie divine, à une glorieuse fraternité avec Jésus, qui est le Dieu béni dans les siècles.

Je suis frère de Jésus-Christ par la grâce.

J'ai été greffé dans le Christ par la grâce du saint baptême.

Lisez les Epîtres de saint Paul, méditez la doctrine de ce sublime prédicateur des richesses du monde surnaturel, et vous comprendrez que notre déification en Jésus-Christ est la grande conclusion de l'Evangile qu'il prêche à la terre.

« Nous sommes, s'écrie-t-il, une même chose avec le Christ. — Nous sommes participants du Christ. » (Hebr. 3. 14.) — Vous tous, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ. » (Galat. 3. 27.) — Vous avez été créés dans le Christ... (Eph. 2. 10.) — Vous êtes greffés en lui. (Coloss. 2. 7.) » Nous voilà donc devenus, par la grâce, les enfants de Dieu et les frères du Christ.

Mais qu'ajoute le divin Sauveur? « Celui qui fait la volonté de mon Père.... celui-là est... ma mère.... *Hic... mater est.* »

Incorporés à Jésus-Christ par la grâce, nous participons à son sacerdoce, selon cette parole de saint Pierre : « Vous êtes une race sainte... un sacerdoce royal. (1. Petr. 2. 9.) » Mais le sacerdoce confère à celui qui en a reçu le sacré caractère, une véritable paternité.

Ainsi, Jésus-Christ, par son sacerdoce éternel, nous enfante à sa vie divine; et quand nous engendrons une âme à la foi, quand nous l'incorporons au Christ, nous exerçons cette paternité divine qui nous a été communiquée.

« Je vous ai engendrés dans le Christ, par la prédication de l'Evangile. (1. Cor. 4. 15.) » Former Jésus-Christ

dans une âme, c'est faire vivre cette âme de la vie de Jésus-Christ.

Or, de même que la très-pure Vierge s'est rendue digne de devenir mère, et mère d'un Dieu, selon le sens que nous avons expliqué, nous pouvons aussi nous-mêmes nous rendre dignes de partager sa gloire et son bonheur.

La foi, disions-nous, a fait Marie mère du Fils de Dieu.
« Vous êtes heureuse, parce que vous avez cru. (Luc. 1. 45.) » Nous ne pouvons devenir les frères et la mère du Christ qu'en nous élevant, s'il est possible, jusqu'à l'héroïsme divin de sa foi.

Or, Jésus-Christ vit-il en nous par la foi? lui sommes-nous incorporés par la grâce? sommes-nous une même chose avec lui? travaillons-nous, selon la volonté divine, à étendre le royaume et la vie de Jésus-Christ dans les âmes?

Hélas! notre société moderne est en pleine insurrection contre la foi! La littérature, l'éducation, l'industrialisme, le culte exclusif de la matière précipitent la génération actuelle dans l'abîme d'une indifférence profonde, qui n'est qu'une vaste apostasie de la foi.

La très-sainte Vierge a mérité l'honneur de la maternité divine par une humilité si profonde, que Dieu seul en a connu et mesuré l'étendue. Or, personne ne peut aspirer à une fraternité divine avec Jésus-Christ, personne ne doit prétendre à cette fécondité surnaturelle qu'il communique aux âmes qui vivent de sa grâce sans une humilité véritable; car il est écrit : « Si vous ne devenez sembla-

« bles à de petits enfants, vous n'entrerez point dans mon royaume. (Matth. 18. 3.) »

Le royaume des cieux se compose des frères, des sœurs et des mères du Christ, et c'est l'humilité dont Marie est la reine qui forme cette famille divine. Ne vous étonnez donc pas, M. C. F., si notre siècle marquera dans l'histoire comme un siècle de trahison, d'indifférence et d'apostasie. La plupart des esprits de ce temps ont horreur de l'humilité, et la leçon qui répugne le plus invinciblement à leur superbe insolence est ce mot du divin Fils de Marie!!! « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. (Matth. 11. 29.) »

Jésus-Christ, père et roi des âmes humbles, ne descendra jamais, avec sa grâce, dans les cœurs que l'amour d'eux-mêmes aveugle; jamais il ne mettra la couronne de sa gloire sur ces têtes altières que l'orgueil enivre. Le séjour des élus ne sera pas celui des enfants de l'orgueil; « car Dieu résiste aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles. (Jac. 4. 6.) »

La virginité sans tache de notre douce Reine a ravi le cœur de son bien-aimé; et comme il n'y eut jamais sur la terre une femme plus innocente et plus pure, il n'y en a point qui fût plus digne, qu'elle ne l'a été, de l'incomparable gloire d'avoir pour fils le Fils même de Dieu.

La pureté de l'âme et du corps est le divin secret pour faire descendre en nous l'esprit créateur de la vie surnaturelle qui fait les saints. Pour être frère, sœur et mère du Christ, il faut naître de l'Esprit, il faut s'unir au bien-aimé par les chastes embrassements de la grâce : « Je vous

« ai fiancés à Jésus-Christ, écrivait le grand Apôtre, « afin de vivre pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ d'une « vie toute céleste. (II. Cor. 11. 2.) »

L'âme chaste porte en elle les germes de la vie divine. Elle seule a droit à la céleste alliance qui la rend l'épouse, la sœur et la mère du Christ.

Les enfants de ce siècle ont répudié presque universellement la foi à la divinité de Jésus-Christ. L'ordre surnaturel de la grâce, le mystère de notre régénération divine en Jésus-Christ sont méconnus, blasphémés par eux, et savez-vous pourquoi? C'est que leur vie s'épuise et s'écoule tout entière dans les stériles jouissances de la vie physique. Vivre pour eux, c'est exciter des sensations, c'est rassasier des appétits. Ils ne connaissent pas d'autre vie. Ne leur parlez pas du pouvoir qui leur a été donné de devenir les frères, les sœurs, les mères même d'un Dieu, vous provoqueriez leurs dédains, vous leur donneriez la tentation du sarcasme et du blasphème.

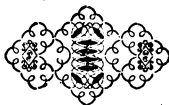
Enfin, M. C. F., la très-sainte Vierge, par les soupirs enflammés, par les extatiques transports de son amour a, pour ainsi dire, forcé Dieu même à lui livrer son secret.... L'amour divin qui consumait son âme en a fait le paradis des délices du nouvel Adam. C'est là qu'il a voulu naître à la vie de l'homme pour nous apporter, en échange, la vie surnaturelle, la vie éternelle de Dieu.

Oh! que notre âge est étranger aux saintes ardeurs du divin amour! Oh! que notre égoïsme est fatal à l'amour qui féconde les âmes, qui les élève jusqu'à la beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, pour les rendre par-

participants de la vocation sublime que le pur amour fit à Marie!!!

Nous n'aimons pas Dieu, et nous sommes stériles ; nous n'aimons pas , et nos entrailles desséchées n'ont plus une goutte de cette eau qui monte dans l'éternelle vie.

Aimons donc , à l'exemple de notre douce Mère , aimons l'éternelle beauté ; aimons la bonté infinie , puisque l'amour donne au néant de la créature une sorte de toute-puissance ; aimons , puisque l'amour a le pouvoir merveilleux de nous faire devenir les frères , les sœurs et la mère du Christ ; aimons , puisque l'amour a fait un Dieu de l'homme , et de Dieu même un Homme-Dieu.



XII. CONFERENCE.

LA SAINTE VIERGE CONSIDÉRÉE COMME MÈRE DE DIEU.

*Maria de qua natus est Jesus, qui
vocatur Christus.*

Marie, de laquelle est né Jésus,
qui est appelé le Christ.

(MATTH. 4. 46.)

ON se plaint quelquefois du silence des divines Écritures sur les grandeurs, les vertus et les gloires de la très-sainte Vierge. C'est sur ce prétendu silence que s'appuie l'hérésie, en insultant à la piété et au religieux enthousiasme des enfants de l'Eglise pour la Reine des Anges.

Les sectes inspirées par les esprits de malice mettent tout en œuvre pour persuader au monde que la dévotion des peuples envers Marie est une invention que la sainte Écriture ne justifie pas, et qu'une aveugle crédulité a seule créée.

Il y a dans une assertion de cette nature un mensonge

et une calomnie. Déjà, M. C. F., vous avez pu vous convaincre que, loin d'être muette, la Bible proclame, au contraire, avec une hauteur de pensée et une magnificence de langage que rien dans les livres de l'homme ne saurait égaler, les sublimes prérogatives de la très-sainte Vierge. Supposons, toutefois, que le livre des révélations ne nous a laissé que les paroles par lesquelles j'ouvre cette conférence :

« Marie de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. » Je le demande, ce mot seul ne justifie-t-il pas, outre mesure, la piété des nations chrétiennes et leur confiant amour envers l'auguste Marie? N'y a-t-il pas dans cette seule parole une source inépuisable de louanges et de divines richesses? Et quand les Prophètes et les Apôtres auraient écrit des montagnes de livres sur les merveilles de grâces accomplies en Marie, quand, sous la dictée de l'Esprit-Saint, ils nous auraient laissé les plus sublimes apologies de la Reine des vierges, ne faudrait-il pas en revenir toujours à ce mot d'inimitable éloquence : « Marie de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ ? »

Le saint Evangile, en nous apprenant que le Verbe fait chair est né de Marie, n'a-t-il pas résumé dans l'expression seule de ce dogme ineffable toutes les grandeurs de Notre-Dame ?

Quand le saint Evangile vous dit expressément que Jésus est né de la Vierge Marie, que voulez-vous de plus? s'écrie saint Thomas de Villeneuve. Marie est Mère de Dieu ; tout est dit. Et la pensée de l'homme et le génie .

de l'Ange n'inventeront jamais une plus belle apologie de ses grandeurs.

« Dire seulement de Marie qu'elle est Mère de Dieu, c'est surpasser toute grandeur imaginable, reprend saint Anselme : *Hoc solum de sanctâ Virgine prædicari quòd Dei Mater sit, excedit omnem altitudinem quæ post Deum dici vel excogitari potest.* »

Méditons aujourd'hui, M. C. F., ce grand attribut des gloires de la très-sainte Vierge. Essayons de nous former quelque idée de l'excellence et des richesses de ce titre de *Mère de Dieu*, que nulle créature ne partagera jamais avec notre bien-aimée Souveraine.

La très-sainte Vierge est vraiment Mère de Dieu. C'est là un dogme de foi formellement défini par l'Eglise.

« Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils, s'écrie Isaïe, et ils l'appelleront Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. (Isai. 7. 14.) — Un petit enfant nous est né, ajoute le fils d'Amos Il sera appelé le Dieu fort, le prince de la paix... »

La bienheureuse Vierge est sans cesse appelée dans le saint Evangile, la Mère de Jésus.

« Voilà votre Mère, disaient au Dieu Sauveur ses premiers disciples. (Matth. 12. 47.) »

« Il a été conçu du Saint-Esprit, il est né de la Vierge Marie. » Ainsi s'exprime le symbole de la foi catholique.

Marie est Mère de Jésus ; point de doute, point d'erreur possible sur ce point. Mais le catholicisme croule par son fondement, il est anéanti pour jamais si l'on ne

croit que Jésus Fils de Marie est le Fils unique, le Fils consubstantiel du Père; la lumière de la lumière, le vrai Dieu du vrai Dieu, comme s'exprime le saint concile de Nicée.

C'est un autre dogme fondamental du christianisme, qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne divine subsistant en deux natures distinctes, la nature divine et la nature humaine; de même que dans l'homme, être complexe, composé d'une âme et d'un corps, il n'y a non plus qu'une seule personne subsistant en deux natures distinctes, l'esprit et la chair. Par cela donc que Marie est Mère du Christ, elle est Mère d'une personne divine...

Le Fils de Dieu, en se faisant homme, a donc voulu se donner une Mère. Il a voulu qu'une vierge pût enfanter un Dieu. « Il est né de la Vierge Marie. »

La divine Mère du Christ n'a pas tiré de sa substance l'essence du Verbe divin, mais elle a engendré un Fils qui est Dieu et homme, tout ensemble; elle a engendré le Fils de Dieu fait homme. Celui qui est né de Marie, est le Fils de Dieu; mais le Fils de Dieu est Dieu comme le Père. Marie est donc Mère de Dieu.

Nos mères n'ont pas tiré notre âme de leur âme; mais à raison de l'unité personnelle qui existe entre l'âme et le corps, elles sont véritablement mères d'un homme.

La très-pure Vierge n'a pas tiré de son âme l'âme du Christ; elle n'a pas tiré l'essence du Verbe de sa substance mortelle; mais le Fils unique du Père, s'étant uni hypostatiquement à l'âme et au corps, qu'il a daigné

prendre dans le sein de la Vierge immaculée, elle est Mère d'un Dieu, au même titre que notre mère est mère d'un homme.

« Marie de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. (Matth. 1. 16.) »

Ainsi, la divine Mère du Christ a conçu et engendré, dans le temps, le même Fils que Dieu le Père conçoit et engendre dans l'éternité. Le Christ est donc né par Marie à la vie de l'homme, comme il est né de toute éternité à la vie du Père.

O profondeur des conseils divins ! ô abîme inépuisable de puissance, de sagesse et d'amour ! Dieu qui est de toute éternité, Dieu qui ne relève que de son immortelle essence, qui est à lui-même tout son être, de qui tout vient, par qui tout existe, a trouvé le secret de se donner une mère ! Le Créateur est né de la créature ; l'Eternel a été fait dans le temps. « Celui qui m'a créée, s'écrie la chaste épouse des saints Cantiques, a reposé dans mon sein. *Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo.* » (Eccli. 24. 12.) »

Ainsi la femme, c'est-à-dire l'être intelligent créé après tous les autres, celui qui borne l'horizon du monde moral, le dernier dans l'ordre de la nature, est devenu le premier dans l'ordre de la grâce.

« Que toute créature se taise, s'écrie saint Pierre Damien, qu'elle soit saisie d'un saint tremblement, et qu'elle se garde de porter les yeux sur une dignité si haute. Dieu habite dans le sein d'une vierge, et il a avec elle l'identité d'une même nature. *Hic taceat et*

« *contremiscat omnis creatura, et vix audeat aspicere
 tantæ dignitatis summitatem. Habitat Deus in virgine,
 cum quâ UNIUS NATURÆ HABET IDENTITATEM.* »

Ajoutons que le titre de Mère de Dieu confère à la très-sainte Vierge une dignité infinie.

« La dignité de Mère de Dieu est infinie dans son genre. *Dignitas Matris Dei est suo genere infinita.* » Ainsi s'exprime le docte Suárez. Et la raison saisit nettement cette conséquence; car selon saint Thomas et selon la vérité, plus une chose est rapprochée de son principe, plus elle participe de sa gloire. Or, par la maternité divine, la très-sainte Vierge est unie au Verbe divin, qui a pris d'elle la nature humaine. Elle lui est unie de l'union la plus intime, de l'unité la plus forte, puisqu'en vertu du lien ineffable qui l'enchaîne au Verbe divin, elle donne la vie de l'homme au Fils même de Dieu, et par là elle fait le Fils unique de Dieu son Fils propre, son Fils unique. « Marie de laquelle est né le Christ. »

La dignité de Mère de Dieu est donc de l'ordre le plus élevé, puisqu'elle touche à l'union personnelle du Verbe avec notre nature. Marie engendre un Dieu; il y a donc en elle, comme Mère de Dieu, une vertu infinie. La dignité de Mère de Dieu est donc infinie dans son genre.... *suo genere infinita.*

L'humanité sainte, par le fait de son union personnelle avec le Verbe divin, possède une dignité infinie.

L'adorable humanité, toutefois, n'est pas infinie en soi. Elle touche à un terme infini, elle est unie à ce terme

infini de l'union la plus intime, de l'étreinte la plus forte, puisque par cette unité suprême elle a avec le Verbe du Père une seule et même personnalité divine.

La très-sainte Vierge, quoiqu'elle ne soit qu'une pure créature, touche aussi à un terme infini, puisque, comme Mère du Christ, elle engendre un Fils qui est Dieu. La divine Marie n'a pas, il est vrai, une union personnelle avec le Fils propre de Dieu. Elle ne contracte pas, comme l'humanité déifiée du Sauveur, une union hypostatique avec le Verbe divin; mais elle contracte avec le Verbe divin une union telle, qu'après l'union hypostatique il n'en existe point de plus excellente dans les inventions de Dieu; et cette union est celle qui la fait Mère du Fils unique de Dieu.

« Marie, selon saint Thomas, contracte une union *suprême* avec une personne infinie. *Suprema quædam unio cum personâ infinitâ.* »

« Après être Dieu, dit Albert le Grand, il n'y a rien de si grand que d'être Mère de Dieu. *Immediatè post esse Deum est esse Matrem Dei.* »

Saint Bernardin ne craint pas d'avancer « que la maternité divine donne à la très-sainte Vierge une sorte d'égalité avec Dieu; parce que pour concevoir et enfanter un Dieu, il ne faut rien moins qu'une effusion *infinie* de grâces. »

Quòd femina conciperet et pareret Deum, oportuit eam levare ad quamdam æqualitatem divinam, per quamdam infinitatem gratiarum.

« La très-sainte Vierge, reprend le Docteur angélique,

« par cela qu'elle est Mère de Dieu, possède une dignité
 « en quelque sorte infinie, à cause du bien infini auquel
 « elle est unie; et sous ce rapport, elle ne peut être
 « élevée à une dignité plus haute.

« *Beata Virgo, ex hoc quòd est Mater Dei, habet*
 « *quamdam dignitatem infinitam, ex bono infinito quod*
 « *est Deus; et hâc parte, non potest fieri melius...* »

C'est un principe reconnu, que l'enfant est de la même nature que sa mère; qu'il est moralement une même chose avec sa mère. Il y a donc une sorte d'identité de nature entre Marie et son Fils. *Cum quâ unius naturæ habet identitatem.*

La très-sainte Vierge a donc reçu par la maternité divine une dignité infinie dans son genre..... *suo genere infinita.*

La céleste Vierge est infiniment inférieure à Dieu, reprend saint Ligorî; mais elle est immensément supérieure à toute créature. Car s'il est impossible de trouver un fils plus grand que Jésus-Christ, il est impossible de concevoir une mère plus grande et plus excellente que Marie de laquelle est né Jésus.

« L'état de Mère de Dieu est, selon saint Thomas
 « d'Aquin, l'état le plus parfait que Dieu lui-même ait
 « pu conférer à une pure créature. *Status maternitatis*
 « *Dei erat supremus status qui puræ creaturæ dari*
 « *posset.* »

C'est aussi le sentiment de saint Bernard. « Dieu, selon ce grand serviteur de Marie, a donné à Marie tout

« ce qu'il pouvait lui donner en la faisant Mère de Dieu.
 « *Dominus beatæ Virgini summum donavit, scilicet Dei*
 « *maternitatem.* »

Saint Bonaventure déclare à son tour « qu'être devenue
 « la Mère de Dieu, c'est avoir atteint la dignité la plus
 « haute qu'il soit au pouvoir de Dieu de conférer à une
 « pure créature. *Esse Mater Dei, est gratia maxima*
 « *puræ creaturæ conferibilis; ipsa est quàm majorem fa-*
 « *cere non potest Deus.* »

Dieu, en élevant la très-sainte Vierge à la gloire de la maternité divine, a donc déployé en sa faveur toutes les magnificences de sa grâce ; il a versé sur elle tous les dons communicables de son amour.

Il a donc réalisé par la maternité divine un chef-d'œuvre digne de sa toute-puissance, et qui porte l'empreinte d'une grandeur infinie. Son énergie créatrice peut faire jaillir des trésors divins des myriades de mondes ; mais jamais il ne sera possible à cette suprême énergie de placer une simple créature dans une sphère de grandeurs plus inaccessible et plus haute, que celle à laquelle Marie, par la maternité divine, est parvenue.

Le titre de Mère de Dieu ne divinise pas la Vierge immaculée, il ne l'élève pas à l'ordre d'une union hypostatique avec une personne divine, comme y a été élevée l'adorable humanité du Sauveur par l'incarnation ; mais le titre de Mère de Dieu n'en épuise pas moins tout l'océan communicable des bontés divines, puisque ce titre ineffable touche à l'incarnation par un point de jonction tellement intime, tellement fort, qu'il fait Marie Mère, véritablement Mère de Dieu.

La dignité de Mère de Dieu étant infinie dans son genre, comme l'enseignent les Docteurs catholiques, nous devons en induire que cette dignité suréminente légitime tous les noms, toutes les prérogatives, tous les autres titres, que l'Eglise reconnaît et honore en Marie.

La très-sainte Vierge est Mère de Dieu ; donc elle est reine des Anges , des hommes et de tout l'univers.

Marie est Mère de Dieu ; donc elle est un abîme de grâces , un océan de gloire , un monde de richesses divines , le chef-d'œuvre de la création , l'honneur du ciel et de la terre , l'arche du Dieu vivant , le principe de notre régénération , la rédemptrice des hommes , la cause de notre salut.

Marie est Mère de Dieu ; donc elle est le sceptre de la foi orthodoxe , la porte du ciel , l'espérance et la joie des élus , la providence de l'Eglise.

Marie est Mère de Dieu ; donc elle est tout ce que la pensée de l'Ange et celle de l'homme peuvent concevoir de plus grand , de plus beau , de plus saint , de plus parfait après Dieu.

En sorte que ce titre seul justifie , consacre , canonise toutes les inventions de la reconnaissance , tous les élans de l'âme , toutes les inspirations de la tendresse , pour honorer , louer , bénir et glorifier sur cette terre celle que Dieu lui-même a honorée d'une dignité infinie.

« Celui qui a promulgué cette loi : « Honorez votre père et votre mère... afin d'accomplir lui-même , dit

« un Père, la loi qu'il avait établie, a environné sa mère
« de toute grâce et de toute gloire. »

Saint Denys l'Aréopagite, après avoir contemplé sur la terre la divine Mère du Christ, disait : « Si je n'avais
« su par la foi qu'il n'y a qu'un Dieu, je l'aurais
« adorée. »

Nous adorons l'humanité sainte à cause de son union personnelle avec le Verbe consubstantiel du Père. Or, si la foi ne nous enseignait que la maternité divine ne constitue pas entre Dieu et la Vierge Marie une unité d'un ordre pleinement identique à celui de l'incarnation; le chrétien éprouverait, comme saint Denys, une sorte d'hésitation, et douterait s'il doit à la Mère de Dieu un culte égal à celui qu'il rend à son Fils.

Non, nous n'adorons pas la Mère de Dieu; mais parce que la dignité dont elle est revêtue, est immensément supérieure à la dignité des Anges et de tous les Saints, nous lui rendons un culte de l'ordre le plus élevé après le culte de latrie que nous rendons à son Fils. Et parce qu'au-dessous de Dieu nulle créature n'est plus éminente en sainteté, plus excellente en grandeur que la très-sainte Vierge, nous l'honorons d'un culte à part, d'un culte qui n'est dû qu'à elle.

Enfants de l'hérésie, ne soyez donc plus surpris si, d'un bout de l'univers à l'autre, l'Eglise que vous avez répudiée proclame avec un saint enthousiasme les prérogatives et les gloires de la Mère de Dieu. Ne vous étonnez plus si le génie de la foi a consacré les temples

les plus majestueux et les plus riches de merveilles au culte de Notre-Dame. Ne demandez plus pourquoi la liturgie sacrée déploie toutes ses pompes et toutes les splendeurs de ses chants, pour honorer sur la terre la Reine de toute vertu ?

Et admirez, M. F., les conséquences du grand privilège de la maternité divine de Marie. En se donnant une mère, Dieu a trouvé le secret de verser sur la race humaine une gloire infinie ; il a fait à sa créature tous les dons qu'il pouvait lui faire, avec son incompréhensible amour ; il est parvenu jusqu'à l'apothéose, jusqu'à la déification de la nature humaine, c'est-à-dire que, par la maternité divine, Dieu s'est rapproché de l'homme aussi près qu'il était possible à sa toute-puissance.

Dieu, en effet, ne peut se dépouiller de son essence éternelle, imparticipable, infinie, parce que, étant l'*acte pur*, l'acte souverainement simple, tout ce qui constitue l'essence divine est Dieu même. Dieu ne peut donc communiquer sa substance à aucun être créé. Si Dieu pouvait se communiquer ainsi, s'il pouvait faire partager son essence à un être créé, il pourrait diviser sa nature, fractionner sa vie éternelle, mutiler ses propriétés constitutives ; en sorte qu'il faudrait admettre qu'il y a en Dieu, être souverainement simple et parfaitement un, quelque chose de fini et d'infini tout ensemble, de créé et d'incréé, d'éternel et de successif, d'immuable et de variable, de nécessaire et de contingent, d'absolu et de relatif, d'actif et de passif, en un mot, ce qui implique logiquement l'anéantissement de la notion de Dieu ou la proclamation de l'athéisme.

Dieu ne peut donc donner à un être créé les propriétés substantielles et fondamentales de sa nature ; car pour qu'un être créé pût devenir Dieu , il faudrait qu'il cessât d'être ce qu'il sera toujours , c'est-à-dire , un néant créé.

Les créatures ne sont donc pas tirées de la substance divine, comme l'a rêvé et comme l'enseigne la philosophie panthéiste. Il y a donc , entre Dieu et sa créature , toute la distance qui sépare le néant de l'être souverainement parfait.

L'absurde , le contradictoire , l'impossible ne sont pas dans les conseils de Dieu, qui est la vérité absolue, l'ordre suprême , la puissance infinie. Les sectateurs de la philosophie de ce temps veulent que le contradictoire , l'impossible et l'absurde passent dans les réalités du pouvoir divin. C'est là le dogme de leur incurable imbécillité ; c'est là le symbole de leur sacrilège orgueil ; mais il vient un temps pour la raison superbe (et c'est son premier châtiment) où la folie a des disciples , et la démence, des prêtres. Priez pour eux , et demandez à la miséricorde divine d'inventer un prodige pour guérir ces malades désespérés.

Par la maternité divine , Dieu , M. F. , fait deux choses si grandes , si prodigieusement disproportionnées avec les pensées des Anges et des hommes , que , pour les réaliser , il ne faut rien moins que le dernier effort de sa toute-puissance.

Il ne donne pas sa nature , son essence intime à l'adora-

ble humanité du Sauveur ; mais , par l'incarnation accomplie dans le sein virginal de Marie , il élève la nature humaine jusqu'à l'unité d'une même personne divine avec son Verbe éternel. Il ne change pas la nature humaine en sa propre nature , ce qui implique une impossibilité et une contradiction manifestes ; mais il s'unit , par son Fils unique , à la nature humaine , par le nœud d'une personnalité divine.

Là est la borne infranchissable des communications de son immense amour.

Dieu opère une autre merveille non moins digne de l'admiration des Anges et des hommes.

La très-pure Vierge , en devenant Mère de Dieu , ne s'élève pas , comme l'humanité sainte , à l'union d'une personne divine ; mais , en s'incarnant dans son sein , le Verbe éternel lui donne l'inimaginable pouvoir d'engendrer un fils qui est le Fils même de Dieu.

Ainsi , par la maternité divine de Marie , l'homme a été fait Dieu , et la femme est devenue Mère de Dieu. Et ces deux merveilles , qui constituent le mode suprême des communications surnaturelles de Dieu avec ses créatures , nous donnent le secret le plus profond des conseils divins , nous font connaître les limites les plus reculées de cet océan sans fond de vie et d'amour qui se cache , qui se perd dans les abîmes de la substance infinie.

Et voilà , M. F. , à quelle hauteur de perfection et de magnificence la nature humaine , envisagée dans le Christ et dans son auguste Mère , est parvenue.

Pour nier l'accomplissement de ce double chef-d'œuvre de la toute-puissance, il faut nier la conscience des nations chrétiennes ; il faut anéantir le fait le plus subjuguant de l'histoire de l'humanité ; il faut nier l'action vivante, continue, universelle, que ces deux faits exercent sur le genre humain, c'est-à-dire qu'il faut éteindre les dernières lueurs de la vérité, et faire du mensonge, de la folie et du blasphème, le principe de toute sagesse, le criterium et la base du bon sens et de la raison....

Aveugles enfants de la philosophie, ne parlez plus de votre religion du progrès ! Vos théories mènent l'homme à la perfectibilité de l'absurde ; elles le poussent au néant de l'athéisme !...

Oh ! que le mal a ravagé profondément l'homme ! Que les conseils de l'orgueil sont cruels à l'espérance, qu'ils sont funestes à la charité ! Dieu s'est fait homme, la femme est devenue Mère de Dieu. Ces deux prodiges promettent une filiation divine aux enfants de la race humaine ; et ces inventions, d'une miséricorde infinie qui s'épuise, apparaissent aux enfants de l'incrédulité comme une théorie de mensonge, comme un système de philosophie qui a fait son temps.

Pour nous, M. F., qui sommes les vrais enfants de lumière, parce que nous savons obéir et croire à la souveraine Sagesse, reposons-nous dans l'enivrante paix de nos espérances ; gémissons de la coupable ardeur avec laquelle les ennemis de l'Eglise travaillent à éteindre dans les âmes les sublimes instincts que la foi y avait déposés... appliquons-nous sans relâche à ramener au culte de Marie

et sous l'étendard du Christ les innombrables enfants que l'impiété a enrôlés sous la bannière du doute ; pleurons leurs égarements ; combattons les théories du mensonge , et demandons pour ces aveugles la lumière qui éclaire et la charité qui guérit.



XIII. CONFÉRENCE.

MARIE MÈRE DE LA VÉRITÉ.

*Et virginitatis gloriâ permanente,
lumen æternum mundo effudit.*

Demeurant vierge, elle a versé sur
le monde la lumière éternelle.

(PRÉFACE DU MISSEL ROM.)

AURIONS-NOUS jamais soupçonné, M. C. F., si l'Eglise, organe infailible de Dieu même, ne nous l'avait appris, qu'une femme eût été choisie, dans les conseils divins, pour répandre sur le monde la lumière de la vérité? Telle a été la mission de la très-sainte Vierge.

« Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle. »

Chose admirable ! La sagesse humaine cherche, en dehors des traditions sacrées, la vérité et la lumière. Elle veut atteindre, par sa seule énergie, le secret des choses ; et, dans l'angoisse qui l'opprime, elle demande le vrai à tout ce qui l'entoure. Incapable de repos dans son stérile travail, tantôt elle s'élance dans les profondeurs de l'être,

et s'efforce en vain d'en sonder la nature et d'en pénétrer l'essence ; tantôt elle parcourt avec une activité dévorante tous les coins et recoins du domaine de la création ; et interrogeant chaque existence, chaque atome, elle leur demande où est la vérité, et quelle est la patrie de la lumière ; tantôt enfin s'interrogeant elle-même, elle demande le jour à la nuit, la certitude au doute et l'être au néant.

Aveugles et coupables, les esclaves d'une fausse science ont bien entendu dire que la vérité éternelle était descendue sur la terre, qu'elle avait parlé aux hommes, qu'elle s'était fait voir et toucher ; ils ont bien appris que, se voyant elle-même, pour ne pas accabler de ses splendeurs notre débile intelligence, elle était sortie toute vivante du sein d'une vierge ; mais, comme il faudrait humilier son orgueil pour conquérir cette vérité cachée sous une forme humaine ; comme il faudrait s'abaisser aux pieds de la Vierge sans tache, devenue Mère de la vérité, ils aiment mieux fouiller dans la nuit de leurs opinions menteuses, et se faire, avec leurs doutes, je ne sais quel vêtement de honte, semblable au suaire qui enveloppe un cadavre.

Je le dis avec une conviction inébranlable, notre siècle mourra de faim dans sa stérile indigence, ou il cherchera la vérité à l'ombre des autels de Marie, ou il demandera le secret des choses à celle dont l'Eglise exalte la gloire dans ses chants sacrés. « Demeurant vierge, elle a versé
« sur le monde la lumière éternelle. »

La très-sainte Vierge a versé sur le monde la lumière de la vérité infinie. La femme chrétienne a aussi une mis-

sion de vérité à remplir. Ces deux pensées seront l'objet de cet entretien.

La vérité, c'est Dieu. Hors de lui, rien n'est possible. « Nous n'avons qu'un Dieu, principe de toutes choses, » dit saint Paul, et qu'un seul Seigneur, par qui tout « existe. (I. Cor. 8. 6.) » Mais Dieu seul se connaît infiniment ; seul, il voit d'un regard complet toutes les propriétés de son immortelle essence ; seul, il connaît ce qu'il est et ce qu'il peut. Dieu donc est seul la vérité totale, éternelle, infinie. La vérité est donc la demeure, le domaine, la propriété de Dieu ; et, comme nulle créature ne saurait embrasser de tout point l'immensité et la profondeur de l'Etre des êtres, il s'en suit que la vérité ne sera jamais connue pleinement par des êtres finis.

Un être créé ne peut donc connaître la vérité ou Dieu qu'au degré même où il se révèle à son intelligence ; il ne peut donc saisir la vérité que par les modes divers que Dieu emploie pour se manifester au monde des esprits.

Ainsi, tout ce que Dieu dit à l'homme est infailliblement ou infiniment vrai. Point d'autre criterium de vérité.

Si Dieu parle à l'homme ou à l'Ange, il ne peut leur révéler que ce qui est.

Mais Dieu peut-il se manifester infiniment, c'est-à-dire par un mode suprême, à des êtres créés ?

La raison l'ignore ; mais la foi nous enseigne que Dieu peut se manifester infiniment de deux manières. Premièrement, en produisant aux yeux des intelligences une œuvre dont la réalisation soit le dernier effort de la toute-

puissance. Il peut se manifester par un autre mode suprême, c'est-à-dire, en se faisant voir, tel qu'il est, par une vision immédiate. L'âme, qui a été élevée à cet ordre de contemplation, voit la divine essence, et elle connaît Dieu selon son mode le plus parfait de manifestation.

Or, l'adorable Trinité, en consommant par l'incarnation l'union la plus parfaite de la nature divine et de la nature humaine, élève l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à la contemplation immédiate de l'essence divine; et l'acte par lequel le Verbe divin, l'âme et la chair du Christ s'unissent dans une seule et même personnalité divine, est une œuvre d'infinie puissance au delà de laquelle le suprême pouvoir ne saurait aller.

Mais si une femme avait été choisie pour engendrer le Verbe fait chair, il serait évident, pour la conscience, que cette femme auguste aurait versé sur le monde la lumière éternelle.

Le Verbe divin, en effet, en s'unissant personnellement à la nature humaine, lui a ouvert tous les trésors de la vérité. Il l'a inondée de toutes les splendeurs communicables de la lumière. « Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père plein de *grâce et de vérité*. » (Joan. 1. 14.) »

Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, Dieu parfait et homme parfait, est donc la vérité infinie se révélant à l'univers.

Le Christ est la lumière de Dieu, puisqu'il est sa pensée, son Verbe, sa raison, sa sagesse infinie; il est la lumière

de l'homme, puisque par l'incarnation Dieu et l'homme vivent d'une même vie personnelle; en sorte que toutes les pensées et toutes les œuvres de l'Homme-Dieu sont celles de la vérité et de la sagesse infinie. Et c'est pourquoi saint Paul nous enseigne « que la plénitude de la divinité habite corporellement dans le Christ; que tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés en lui. » Le disciple bien-aimé avait dit aussi : « La grâce et la vérité a été faite par le Christ... (Joan. 1. 17.) — Nous avons tous reçu de sa plénitude. (Joan. 1. 16.) »

Le divin Sauveur n'a-t-il pas dit lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie? (Joan. 14. 6.) » Et ailleurs : « Je suis la lumière du monde. (Joan. 8. 12.) » La vérité éternelle, infinie, rendue visible, parlante, c'est donc Jésus-Christ. « Moi, qui vous parle, ajoute le Sauveur, je suis le principe : *Principium qui et loquor vobis.* » (Joan. 8. 25.) »

Or, M. C. F., qui a donné Jésus-Christ au monde? De qui est née la vérité vivante? D'où est sorti le divin soleil qui éclaire tout esprit créé? Écoutons le saint Évangile : « Marie, de laquelle est né Jésus. (Matth. 1. 16.) » Entendez l'Eglise : « Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle. — C'est de vous, continue l'Eglise, parlant à l'immortelle Vierge, c'est de vous qu'est sorti le soleil de justice : *Ex te enim ortus est sol justitiæ Christus Deus noster.* (Off. Eccl.) »

La très-sainte Vierge est donc mère de la vérité vivante; elle a donc revêtu la vérité éternelle de notre chair, afin de la rendre visible et palpable; elle seule a donc donné à l'univers ce que l'univers ne trouvera jamais sans elle,

c'est-à-dire la vérité et la lumière... *Et virginitatis gloria permanente, lumen aeternum mundo effudit Jesum Christum.*

Point donc de paix, point de repos pour la raison humaine dans son inquiète ardeur pour conquérir la vérité totale et absolue, jusqu'à ce qu'elle ait saisi par la foi, par la grâce et par l'Eglise le grand mystère de la maternité divine dont le Christ, père et roi de la vérité, est le fruit adorable.

Cette conclusion est dure pour l'orgueil incrédule qui s' imagine pouvoir atteindre par ses seules forces le pourquoi et le comment des choses.

La communication de la vérité infinie, par le ministère de la très-sainte Vierge, est, pour la sagesse de ce siècle, un scandale et une folie; mais la foi du Chrétien y découvre le secret du conseil divin; elle y voit un mystère infini d'amour; elle y aperçoit la plus magnifique conquête qu'elle ait pu faire au séjour de l'épreuve; elle y trouve le dernier mot de toute science et de toute vérité.

La vérité infinie s'est révélée pleinement à la race humaine; elle a été donnée à l'univers, elle s'est rendue palpable, elle est venue habiter sur la terre; mais, en descendant de son inaccessible sanctuaire, elle a voulu prendre un corps, une enveloppe humaine, dans le sein d'une vierge, afin que cette femme, bénie entre toutes les femmes, fût Mère de Dieu et de la vérité. *Et virginitatis gloria permanente, lumen aeternum mundo effudit Jesum Christum.*

Ainsi, M. C. F., pour arriver à la connaissance de la

vérité infinie, pour l'atteindre le pourquoi et le comment de toute chose, il faut humilier son orgueil, descendre du trône de sa superbe ignorance, s'agenouiller aux pieds de la Vierge sans tache, lui demander la vérité, et n'attendre que du rayon vivant sorti de son sein la révélation de toute science et de toute sagesse.

Et Dieu, je le demande, pouvait-il choisir un mode de manifestation de sa vérité infinie plus approprié aux besoins de notre pauvre nature? pouvait-il nous donner pour mère de la vérité un docteur plus aimable, plus croyable et plus doux?

L'orgueil, nous le savons, a versé son poison mortel jusqu'au fond de notre nature déchue. Nous ne voulons devoir la vérité qu'aux inventions de notre fausse prudence. Le premier mouvement de notre esprit indompté est un mouvement de révolte contre la vérité elle-même, quand elle nous est apportée d'en haut.

Mais Dieu, qui connaît toutes les profondeurs de la plaie originelle, a voulu la guérir efficacement en nous menant, par l'attrait de sa grâce et par le charme irrésistible d'une filiale confiance, au pied du trône où est assise la plus tendre des mères, tenant dans ses bras la vérité même, voilée sous la robe de chair qu'elle daigna prendre dans son sein virginal.

Depuis quatre mille ans, les enfants des hommes erraient, comme une peuplade maudite, dans les déserts ravagés du mensonge. Enveloppées dans la nuit de l'erreur, les intelligences demandaient la vérité au doute, comme elles cherchaient la vertu sur les autels du vice.

La vérité, qui avait parlé au monde par les merveilles de la création, par les Anges, par Moïse et par les Prophètes, n'avait pu conquérir les hommages et la foi de l'humanité.

La vérité alors se fait un vêtement de notre nature, elle vient habiter la terre sous une enveloppe mortelle; et, pour ne pas accabler de ses splendeurs nos yeux malades, pour ne pas épouvanter notre faiblesse, elle se cache, pendant neuf mois, dans le sein de Marie; elle naît à la vie du temps, pour nous faire naître à la vie éternelle; et, en échange d'une foi simple et soumise, elle devient la conquête et l'héritage de l'homme régénéré.

Et qu'y a-t-il dans cette dispensation merveilleuse de la vérité qui ne soit digne de l'adorable sagesse et de l'immense amour de notre Père qui est dans les cieux?

Notre siècle doit donc se résoudre à mourir de faim et de soif dans ses cruelles angoisses, ou se décider enfin à demander la vérité qu'il cherche à cette mère bien-aimée qui lui donna un corps et la fit habiter parmi nous.

Nous avons dit que Dieu s'est approché de l'homme au plus près possible, puisqu'il s'est fait homme, et que l'homme a été fait Dieu. L'incarnation est donc pour le monde des intelligences la suprême manifestation de la vérité infinie. La vie éternelle elle-même, remarquons-le bien, ne sera que la connaissance immédiate de Dieu par la lumière du Christ, soleil divin de la cité des élus; car, selon la parole du divin Sauveur, « la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes seul le vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. »

Point de science totale de la vérité, point de connaissance du but final de la création, du plan providentiel, de la consommation définitive de toute créature, sans la notion catholique du dogme de l'incarnation. Mais l'incarnation est un mystère inconnu à toute intelligence créée, à moins qu'elle ne sache que Marie, sans cesser d'être vierge, est devenue Mère du Fils de Dieu fait homme. La vérité, envisagée dans sa plus haute manifestation, demeure donc éternellement voilée pour tout esprit qui ignore le dogme qui seul la révèle, savoir, la maternité divine de Marie. Et nous comprenons maintenant le sens de ces paroles aussi profondes de philosophie chrétienne qu'elles sont étincelantes de magnificence : « Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle. »

Remarquons ici qu'il était digne de la Sagesse divine de faire dépendre l'acquisition de la vérité d'un acte profond d'humilité et de foi.

La vérité est le bien suprême. Or, si la conquête de la vérité était le fruit des investigations, des découvertes et des inventions de la raison humaine, enivrée d'un fol orgueil elle dirait : La vérité m'appartient ; je l'ai créée, je l'ai faite ; et l'homme, détournant les pensées de son âme de celui qui seul en est la source, se couronnerait lui-même, dans sa stupide démente, père et roi de la vérité.

Après avoir établi que la très-sainte Vierge a versé sur le monde la vérité éternelle, il nous reste à comprendre comment la femme chrétienne a été investie, sous l'empire de la grâce, d'une mission de vérité et de lumière.

Le catholicisme embrasse toute vérité, et la vérité naturelle et la vérité révélée; il comprend dans son immortel symbole les vérités de l'ordre purement humain et celles de l'ordre surnaturel de la grâce. Et c'est pourquoi saint Paul appelle les chrétiens « les fils du jour, les fils de la lumière. *Vos filii lucis estis et filii dei.* »

Le catholicisme embrasse toute vérité; mais l'incarnation résume tout le catholicisme, selon cette parole du grand Apôtre : « Tout est bâti dans le Christ. *Omnia in ipso constant.* (Coloss. 1. 17.) » Et parce que l'incarnation, manifestation suprême et dernière de la vérité, ne s'est accomplie que par la maternité divine de la Vierge Marie, il est évident que les gloires de la Reine de l'univers sont le point culminant des rayonnements visibles de la vérité. En sorte que nul esprit créé, fût-il le plus élevé dans l'échelle de l'existence, ne saurait atteindre le dernier terme des manifestations de la vérité infinie, si les gloires de Marie demeurent cachées à ses perceptions.

Lucifer, le roi des intelligences, a introduit l'erreur et le mal au sein de l'univers. Père du mensonge, il a enfanté toutes les hérésies qui ont obscurci les saintes révélations; et pour ramener parmi les enfants de la race humaine la vérité profanée, altérée, perdue, l'éternelle Sagesse a voulu que la vérité vivante naquît d'une vierge. Mais ce n'est pas tout, cette même Sagesse, pour confondre à jamais l'orgueil des esprits de révolte, a daigné associer à cette haute mission de la très-sainte Vierge la femme régénérée par la grâce, et c'est ce qu'il importe de bien établir.

La vie de la nature, M. F., se transmet par la maternité du sang. L'enfant n'arrive à la vie physique qu'en se nourrissant de la substance de la femme qui l'a conçu. Or, cet être dont les premiers instincts sont comme abîmés sous le poids des organes imparfaits de la nature, doit appartenir au monde moral et au monde de la grâce.

Mais à qui l'enfant doit-il les premières notions des choses de l'ordre sensible et matériel, et de l'ordre moral et intellectuel? Le souffle de nos mères, images de Dieu sur la terre, éveilla dans notre âme les premiers germes de vie morale. Elles firent luire aux yeux de notre entendement les premières lueurs des vérités naturelles.

L'enfant chrétien avait reçu au saint baptême toutes les semences d'une vie surnaturelle et divine : « Il avait été baptisé en Jésus-Christ et revêtu de Jésus-Christ. » Mais ces germes régénérateurs de la grâce, que le baptême avait déposés dans l'âme de l'enfant, par qui sont-ils réchauffés, développés et fécondés dans son sein? Cette sainte mission a été confiée par la douce Providence à la mère chrétienne. Dieu a voulu que nos mères, selon la chair, pussent devenir encore nos mères selon la vérité et selon la grâce; il a voulu qu'elles nous enfantent à la vie de l'intelligence et de la foi, après nous avoir enfantés à la vie de l'homme physique.

A qui devons-nous, en effet, les premières notions des vérités de l'ordre surnaturel? qui nous a appris à bégayer le nom de Jésus et celui de Marie, avant même que notre langue pût articuler nettement le nom de notre père selon la chair?

Qui nous a nommé le Père qui est dans les cieux, le Fils qui nous a rachetés, le Saint-Esprit qui nous a régénérés? qui nous a familiarisés peu à peu avec les ineffables mystères de la grâce? à qui avons-nous entendu parler pour la première fois de cet amour infini qui a porté le Fils de Dieu à devenir notre frère? qui nous a raconté pour la première fois la divine histoire de l'annonciation de l'Ange, de la naissance de Jésus à Bethléem et des ravissants mystères de sa sainte enfance? Vous le savez, M. F., ce sont les lèvres de nos mères qui ont versé dans nos âmes les rayons purs de ces hautes vérités; ce sont elles qui nous initièrent les premières à ces ineffables communications de l'éternelle beauté et de la lumière éternelle.

En nous donnant le lait qui nourrissait notre enfance, elles faisaient couler dans nos âmes le miel et le lait des sublimes révélations.

Et voyez comme les voies du Seigneur sont douces, comme ses conseils sont riches de bonté et de miséricorde! Un invincible attrait attache l'enfant aux idées, aux instincts, aux sentiments que lui transmet sa mère. Il croit par une pente, en quelque sorte irrésistible, ce qu'elle veut lui faire croire. Ce petit être, toujours incliné à une imitation aveugle de celle dont le sein maternel est son lit de repos, n'a point de peine à croire ce qu'il ne comprend pas. Il écoute avec son cœur, et à mesure que sa mère lui nomme les choses de la nature et celles de la grâce, il répète, il redit ce qu'elle lui a appris.

La foi aux vérités surnaturelles n'est point méritoire

encore pour lui, peut-être; elle n'est pas une adhésion pleine et parfaite de son entendement aux vérités divines enseignées par l'Eglise qu'il ne connaît pas. Mais s'il ignore l'Eglise, il a dans sa mère selon la chair une image vivante de cette divine mère de tous les enfants de la grâce; mais sa mère est pour lui comme le premier, le plus aimable, le plus croyable apôtre de la vérité enseignée par l'Eglise.

L'enfant catholique croit ce que croit sa mère, et dans sa mère il trouve déjà une première transmission des vérités que l'Eglise ne pouvait confier à un plus fidèle, à un plus parfait écho.

Une mère vraiment chrétienne ne veut ni ne peut vouloir tromper l'enfant qu'elle aime plus que sa vie. Les biens de la grâce sont d'un prix infini à ses yeux, et son amour maternel lui fait trouver une joie profonde dans les peines qu'elle se donne pour élever son enfant à la connaissance et à l'amour des mystères de notre foi.

L'onction de suavité, le parfum de grâce qui coule de ses lèvres ont une merveilleuse puissance pour façonner l'âme et le cœur de son enfant au joug des lois de l'Evangile.

J'en prends à témoin tous ceux qui parmi vous doivent le jour à une mère saintement pénétrée de la haute mission que la grâce lui avait imposée; qu'ils me disent si les premières impressions qu'ils reçurent par le contact des leçons et des exemples d'une mère vraiment digne de ce nom, ne sont pas toujours vivantes dans leurs souvenirs? « Je me vois encore, écrivait le comte de Maistre, « sur les genoux de ma mère, m'apprenant à croire

« en Jésus-Christ et à balbutier le nom de cette virgine
« nale Mère qui porte l'Enfant-Dieu dans ses bras. »

La mère chrétienne connaît seule l'art divin des premières communications de la vérité. Son ingénieuse, son inépuisable patience lui donne une admirable sagesse pour mettre en lait la langue des vérités évangéliques.

Heureux l'enfant qui a trouvé dans les sollicitudes d'une mère chrétienne ce premier, cet indispensable apostolat de la vérité et de la vertu !

Si nos sociétés modernes sont si malades, si la foi perd chaque jour quelque chose de l'empire qu'elle avait conquis, il faut chercher la cause la plus profonde de ce désordre dans le vice de la première éducation. Les jeunes générations sortent des mains maternelles, comme la statue sort du bloc de marbre façonné par les mains de l'artiste.

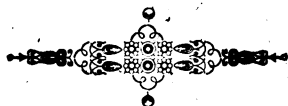
L'éducation seule fait l'homme moral, parce que c'est elle seule qui lui donne ses croyances, ses doctrines, ses habitudes, ses vertus. Or, les germes d'une éducation véritable ne croissent, ne se développent bien qu'à la chaleur vivifiante du souffle maternel. Le cœur de l'enfant est un vase que le cœur et l'amour d'une mère doivent remplir ; et si cette mère toute mondaine ne s'est appliquée à verser dans cette âme l'eau pure et limpide de la vérité, elle ne tardera pas à se remplir de la boue de l'égoïsme et du limon impur de l'erreur.

La femme régénérée a donc reçu une mission de vérité et de lumière. Dieu, en lui léguant le glorieux apostolat de la première éducation, l'a chargée d'enfanter les génés.

rations naissantes à la vie de l'âme et aux sublimes espérances dont la grâce avait déposé les nobles instincts dans leurs cœurs.

La bienheureuse Marie sera mère sans cesser d'être vierge, et la mère chrétienne aura une double gloire, la maternité du sang unie à la maternité de la vérité et de la grâce.

Le prêtre catholique prêchera seul l'évangile du salut du haut de la chaire sacrée ; mais le sanctuaire de la famille sera un temple où la mère chrétienne donnera à l'enfant les premiers rudiments des vérités évangéliques. C'est à elle qu'il est donné de ramener sur la terre, par l'empire de la première éducation, le triomphe de cette vérité divine et parfaite que la sagesse humaine n'a pas connue et que l'orgueil ne trouvera jamais.



XIV. CONFÉRENCE.

SUR L'ÉDUCATION DES FILLES.

Ave, gratiâ plena.

Je vous salue, pleine de
grâce. (Luc. 1. 28.)

Ne sortons pas de Nazareth, ne quittons pas l'humble sanctuaire où Marie a conçu le Verbe éternel, sans méditer les paroles que l'Ange lui adresse de la part du Très-Haut : « Je vous salue, pleine de grâce. Pénétrons-
« en le sens catholique, cherchons-y d'importantes le-
« çons. »

Remarquez d'abord, M. C. F., que cette étonnante appellation n'a été adressée qu'à Marie. Seule entre toutes les femmes, elle est appelée *pleine de grâce, gratiâ plena*. Saint Jean a dit aussi du Dieu Sauveur : « Plein de
« grâce et de vérité : *Plenûm gratiæ et veritatis*. (Joan.
« 1. 14.) »

La sainte humanité a reçu la plénitude de la grâce à cause de son union personnelle avec le Verbe infini,

principe de toute grâce et de toute vérité ; et Marie est appelée *pleine de grâce*, parce que, selon le sentiment des Docteurs catholiques, l'ordre de la maternité divine, auquel elle a été élevée, touche par un point de conjonction nécessaire à l'ordre suprême de l'incarnation.

Jésus-Christ est le père, le principe, le roi, la source de toute grâce, et Marie est mère de l'auteur même de la grâce.

Or, qu'est-ce que la grâce ? Écoutons saint Paul :
 « La grâce, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ.
 « *Gratia... vita æterna in Christo Jesu.* (Rom. 6. 23.) »

Entendons le Docteur angélique définissant la grâce, par un de ces mots substantiels qui renferment un monde de lumière.

« La grâce est le commencement en nous de la gloire. *Gratia inchoatio gloriæ in nobis.* »

Ainsi, la très-sainte Vierge n'est pas seulement reine de tous les dons de la nature, *tota pulchra*, elle possède encore tous les trésors de la grâce. Elle en a reçu les communications les plus abondantes ; car le pouvoir d'engendrer dans le temps le Fils unique que le Père tire, par une éternelle génération, de sa substance infinie, ce pouvoir, dis-je, suppose l'effusion de la grâce, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus fécond.

Nous avons vu que la mère chrétienne était associée à la mission de l'auguste Marie dans l'ordre de la vérité. Nous avons dit que l'enfant n'avait pas à recevoir seulement de sa mère la vie du corps, mais encore la vie de l'âme, dont la grâce du Christ est le foyer divin. Elle

manquerait donc à sa vocation sainte, elle trahirait les desseins de la divine Providence, si son cœur n'était rempli de la grâce qui régénère et sans laquelle les enfants qu'elle a mis au monde n'échapperont jamais à la barbarie de l'égoïsme.

Ajoutons que l'éducation des filles, chez une nation chrétienne, est l'élément le plus nécessaire à la vie d'un peuple. La prospérité ou les misères morales d'une nation civilisée tiennent fondamentalement, en effet, à la direction imprimée à l'éducation de la jeune fille.

Cette éducation, pour atteindre le but providentiel, doit partir tout entière des dogmes de la grâce. L'enfant, né d'une mère chrétienne, doit puiser dans son cœur la vie supérieure des dons surnaturels, comme il a puisé dans son sein la vie de la nature.

La jeune fille doit trouver, à l'ombre des exemples et sous l'empire des leçons de sa mère, les habitudes morales et pratiques ; elle doit croître sous l'influence des doctrines catholiques que sa mère est chargée de lui faire connaître, et qu'elle ne goûte jamais mieux que par ce premier apostolat de zèle et de tendresse.

Mais l'éducation de la jeune fille embrasse deux parties très-distinctes, savoir : la culture de l'intelligence, et l'éducation de l'âme. Elle comprend, en un mot, l'instruction et l'éducation proprement dite.

Quels sont les principes, les doctrines et les enseignements qui doivent présider à l'évolution de l'intelligence de la jeune fille, selon le rang social où elle a été mise par la Providence, et selon la mission qu'elle aura à

remplir ? C'est à l'examen de cette question importante que nous consacrerons cet entretien.

Une mère chrétienne se rendrait coupable envers Dieu, envers sa famille et envers la société, si elle ne donnait ou ne faisait donner à sa fille une instruction directement puisée aux sources et dans les enseignements de la révélation. Elle serait coupable envers sa fille d'une sorte de meurtre intellectuel, si les connaissances dont elle veut orner son intelligence ne rayonnaient des dogmes du christianisme. La raison conçoit, en effet, que dans l'état actuel de nos sociétés, si l'intelligence de l'enfant ne s'éclaire aux rayons de la grâce et de la foi, il subira nécessairement l'action funeste d'un développement intellectuel anticatholique, païen, erroné et corrupteur. Car la vérité est une ; et parce que le catholicisme embrasse la vérité totale, n'est que la vérité absolue elle-même, développée dans l'Eglise jusqu'à ses dernières magnificences, il en résulte qu'un enseignement qui ne serait pas en harmonie avec les dogmes, la morale, l'histoire et le culte du catholicisme, impliquerait nécessairement dans ses bases, dans ses principes, dans ses méthodes et dans ses résultats des doctrines de mensonge et d'erreur.

L'instruction de la jeune fille doit donc se combiner avec les enseignements de la foi, sous peine de dégénérer en un enseignement contraire à la foi. Et c'est de l'enseignement que l'Eglise peut dire : « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. *Qui non est mecum contra me est.* »

Mais avant de faire voir comment l'instruction néces-

saire aux jeunes filles doit s'organiser tout entière, sur la base des vérités révélées, remarquons que l'instruction des filles demande un développement qui soit en rapport avec les diverses conditions ou les divers états dans lesquels la Providence les a fait naître.

Les enfants du peuple n'ont pas besoin d'une instruction égale à celle des enfants des familles qui tiennent le premier rang dans nos sociétés.

La société est un être collectif, moral, qui se compose de membres divers dont les fonctions distinctes tendent à l'harmonie et à l'unité de l'ensemble. Les uns ont à remplir des obligations plus nobles, plus élevées; les autres en ont de plus inférieures, de plus matérielles.

La jeune fille appelée à vivre au sein de nos sociétés brillantes a besoin d'une instruction plus forte, plus étendue, que la jeune fille destinée à remplir des devoirs plus obscurs, plus restreints.

Mais on doit établir en principe général, que l'instruction des unes et des autres, chez une nation qui a le bonheur d'être catholique, doit partir des enseignements de la révélation.

Nous devons même ajouter que la connaissance de la religion catholique, graduée selon les états divers et la position particulière des jeunes filles, est la seule science qui leur soit indispensable, parce que la mission intellectuelle de la femme devant s'accomplir dans la famille, c'est dans les doctrines du catholicisme qu'une mère doit puiser les lumières qu'elle sera chargée de transmettre à ses enfants.

La vérité seule étant l'objet et l'aliment nécessaire de l'intelligence, si l'esprit de la jeune fille n'est imbu, dès sa plus tendre enfance, des enseignements de la foi catholique, foyer divin de toute vérité, elle croupira dans l'ignorance, ou elle subira un développement scientifique hostile aux enseignements de sa foi.

Dans quelle mesure les jeunes filles appartenant aux conditions élevées de nos sociétés modernes doivent-elles être nourries intellectuellement des enseignements du catholicisme? Comment; en second lieu, l'enseignement qui leur est propre doit-il s'organiser sur les bases de la révélation?

Une mère pénétrée de l'importance de ses devoirs, et guidée par une sage et discrète appréciation des besoins du temps, doit se persuader que l'avenir éternel de sa fille et son bonheur présent réclament de ses sollicitudes une action prudente et continue, pour graver dans son âme les enseignements de la vérité révélée, selon la mesure de capacité intellectuelle qui la distingue, et selon l'âge où elle est parvenue.

Nous disions, dans un entretien précédent, qu'une mère résu-
mait aux yeux de son enfant l'Eglise qu'il ne pouvait connaître encore; nous faisons remarquer avec quel suave empire elle était pour lui une autorité douce, souveraine et en quelque sorte irréformable. Si donc une mère, depuis le moment où sa fille commence à percevoir les premières notions des choses, s'applique à l'initier en même temps aux vérités de la révélation, elle entrera dans l'horizon du monde surnaturel, comme elle entre

dans celui des vérités de la nature ; elle croira comme sa mère, et elle informera, si je puis le dire, son âme, son esprit et sa vie sur les enseignements de l'Evangile, dont sa mère est pour elle le premier prédicateur et le plus éloquent apôtre. Et parce que la foi s'inspire plus qu'elle ne se transmet par voie même d'instruction, la jeune fille puisera la sève des vérités de la foi dans les exemples de sa mère, à mesure qu'elle se pénétrera des sentiments de la piété filiale, et qu'elle comprendra la grandeur et l'héroïsme de l'amour et du dévouement de sa mère.

Une mère pieuse et éclairée verra se développer, dès l'âge de quatre ou cinq ans, dans l'âme de ses enfants tous les germes régénérateurs du baptême. Elle verra les premières fleurs de la vie de la grâce bourgeonner sur ces jeunes tiges échauffées par son amour et arrosées par ses larmes.

La religion, vous le savez, M. C. F., n'est que l'histoire des bontés de Dieu pour sa créature, et rien n'est plus accessible à l'esprit des enfants, rien n'entre plus aisément dans leur intelligence, que le récit des œuvres de la puissance, de la sagesse et de l'amour infini de Dieu à l'égard de l'homme.

C'est donc par des récits historiques que l'enfant chrétien doit naître à la lumière des vérités révélées. Et rien n'empêche une mère profondément catholique de mettre en lait pour sa jeune fille tous les enseignements de la foi.

L'histoire de la création, celle de l'œuvre des six jours, la création, l'épreuve, la fidélité des bons Anges, la ré-

volte, la chute des anges pervers, la création de l'homme, son état d'innocence primitive, son bonheur au jardin des délices, ne voilà-t-il pas une matière féconde pour un premier enseignement dogmatique ? Et quelle histoire pourrait intéresser davantage un enfant que celle des grands événements qui forment la base de la révélation, comme ils sont le fondement des œuvres de la nature ?

La chute de nos premiers parents, les maux dont elle fut suivie, le péché originel, l'histoire de Caïn et d'Abel, celle des grands patriarches jusqu'à Noé, jusqu'au déluge, n'y a-t-il pas là de quoi réveiller dans l'âme d'un enfant des sentiments de foi sur la puissance, la justice et la sainteté de Dieu ?

Que de richesses pour la mémoire, et même pour les yeux à l'aide de la gravure ou de la lithographie, dans les grands événements qui remplissent cette première période de l'histoire de l'humanité ! La promesse d'un Rédempteur, la puissance de la femme divine sur l'antique serpent, l'action des démons sur le monde, les ministères divers des Anges fidèles, l'histoire du déluge, la ruine des races humaines, les grandes choses qui se déroulent jusqu'à la vocation d'Abraham, n'y a-t-il pas là de quoi enrichir l'intelligence d'un enfant, de quoi frapper son imagination et éveiller dans son cœur la crainte, *principe de toute sagesse*, comme parle l'Esprit-Saint ? (Eccli. 1. 16.)

Les événements qui ont marqué l'histoire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph surtout ; la promesse tant de fois renouvelée du Messie ; les figures et les ombres de ses destinées retracées dans l'histoire des temps patriarchaux ;

l'origine, les progrès de l'idolâtrie, la formation, l'élévation, la chute des premiers empires, n'offrent-ils pas aux leçons historiques d'une mère des ressources immenses, pour orner la mémoire et développer la raison de sa fille?

Ne pourra-t-elle pas la familiariser avec l'histoire de Moïse et du peuple hébreu? Celles de Job et de Josué, du livre des Juges, et des rois de Juda, de Judith, de Tobie et d'Esther, ne lui offriront-elles pas pour sa fille une source de récits riches de poésie et d'édification! Et qu'y a-t-il de plus accessible à l'intelligence d'une jeune fille, que l'histoire des faits évangéliques?

La vie de Jésus-Christ, celle de sa divine Mère, les périodes diverses de la sainte enfance; la vie cachée, la vie évangélique, souffrante, glorieuse du divin Sauveur, s'emparent avec une merveilleuse facilité de toutes les puissances de l'âme d'une jeune fille, quand ces ravissantes merveilles lui sont racontées par une mère remplie de piété et de foi.

Ainsi, M. C. F., rien n'est plus facile que d'introduire dans l'intelligence d'un enfant de huit ou dix ans tous les faits et toutes les vérités de la révélation.

Et n'y a-t-il pas dans ce premier enseignement une base solide pour y élever ensuite l'édifice des connaissances diverses qui s'y trouvent renfermées, et dont l'acquisition doit former l'esprit d'une jeune personne?

Les enfants du peuple apprennent ces choses par l'instruction catéchistique qu'ils reçoivent dans les écoles chrétiennes et dans le temple catholique, où un pasteur

zélé les prépare à la première communion. C'est sur ce fondement divin que s'élèvent les vertus qui, au sein des populations demeurées croyantes, font encore la consolation de l'Eglise.

L'instruction élémentaire, qui comprend la lecture, l'écriture, quelques notions de grammaire et de calcul, de chant, de dessin linéaire, en y ajoutant pour les jeunes filles les travaux propres à leur sexe, voilà la limite dans laquelle doit se renfermer pour le bonheur du monde le développement intellectuel et pratique des enfants des classes laborieuses.

L'instruction élémentaire dans les conditions plus élevées devrait être donnée à la jeune fille par sa mère elle-même. Il serait même à désirer que toute son instruction lui fût donnée à l'ombre du toit domestique et sous l'œil observateur d'une mère profondément chrétienne.

Voyons maintenant comment, sur ce premier fondement des vérités catholiques, peut s'organiser pour les jeunes filles une instruction plus développée, et telle que les exigences plus ou moins raisonnables de l'époque actuelle l'ont rendue utile ou nécessaire, selon la position, l'état et les devoirs de chaque famille.

Je suppose qu'une jeune fille a été nourrie jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans des notions substantielles que l'histoire des traditions sacrées a, pour ainsi dire, naturalisées dans son esprit, et qui sont devenues l'horizon intellectuel de son âme. Le moment est venu d'étendre le cercle dans lequel l'activité de son esprit s'est exercé. Or, je dis que les premières vérités reçues doivent pénétrer de leur

sève toutes les parties et toutes les branches de son instruction, quelque étendue qu'on la conçoive.

Ce serait méconnaître, en effet, l'essence et le but du catholicisme, que de s'imaginer qu'il existe pour la jeune fille et pour le jeune homme lui-même un enseignement radicalement distinct de l'enseignement religieux, qui seul a présidé jusque-là au mouvement intellectuel de leur âme.

Car, comme nous l'avons déjà fait observer, la vérité est une; et le catholicisme embrassant dans ses dogmes, dans ses lois la vérité totale, tout développement scientifique qui ne sortirait pas de la vérité catholique serait un enseignement contraire à la nature et à la foi, double élément de la vie physique, sociale et religieuse de l'enfant chrétien.

La science purement naturelle des choses, si elle ne prend son point d'appui, son principe explicateur dans la révélation, partira nécessairement d'une théorie erronée, et mettra dans l'intelligence de l'enfant qu'on élève des principes subversifs de la foi qu'il avait reçue. Si le flambeau de la révélation n'éclaire de sa vive et pure lumière toutes les branches de son instruction, son esprit perdra bientôt ses idées premières pour entrer dans l'horizon d'une fausse science; et le doute et le mal ne tarderont pas à corrompre ces eaux rafraichissantes qui avaient jusque-là désaltéré sa jeune âme.

Voulez-vous donner à l'intelligence de la jeune fille une puissance d'unité, une force logique, une grande rectitude de jugement (chose si rare chez les femmes!) faites

sortir toutes les connaissances qu'elle doit acquérir de l'élément révélé déposé dans son âme par l'éducation de sa première enfance. Initiez-la par une notion plus approfondie des dogmes catholiques à la science de Dieu et des choses.

Rattachez aux vérités catholiques tout ce qu'elle devra savoir dans l'ordre des faits purement scientifiques; que ses études d'histoire naturelle, de géographie, soient toujours en harmonie avec les faits révélés.

Organisez l'histoire des nations et des sociétés d'après les données de l'histoire sainte, fil mystérieux qui seul pourra la mener à travers les obscurs sentiers du dédale de l'histoire de l'ancien monde.

Qu'elle étudie l'histoire moderne dans l'histoire et par l'histoire de l'Eglise, sans laquelle elle sera toujours un problème sans solution.

Qu'elle apprenne dans l'histoire de l'Eglise de quelles calamités les hérésies et les schismes ont inondé la terre; qu'elle soit familiarisée avec l'histoire des erreurs et des révolutions dont le protestantisme et l'incrédulité ont été la cause.

Que l'art chrétien imprime dans son imagination et surtout dans son cœur ses naïves et pures images. Arrachez-la à l'admiration funeste de cette poésie sensuelle et corruptrice qui inspira les artistes et les poètes de l'antiquité païenne, et qu'ont renouvelée parmi nous les peintres, les sculpteurs, les poètes de la renaissance, ces grands corrupteurs des nations modernes.

Ne laissez jamais pénétrer dans son âme des notions

anticatholiques en histoire, en littérature, en poésie, en morale. Que le catholicisme lui apparaisse toujours comme l'élément générateur du vrai, du beau, du juste, de l'utile et du saint. Qu'elle comprenne avec une sorte d'intuition que là où le catholicisme ne règne point encore, ou ne règne plus, l'œil effrayé rencontrera toujours le mal, l'égoïsme et l'erreur.

Si l'instruction des filles repose sur les principes dont nous parlons, elles y trouveront toutes les richesses de l'imagination, tous les éléments de la force, de la rectitude du jugement, tous les germes de la vie morale, toutes les magnificences de la vie chrétienne.

« La piété, dit saint Paul, est utile à tout; elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. » Et il n'y a qu'un esprit faux qui puisse s'étonner d'entendre dire que la science la plus profonde et la plus étendue ne peut s'élever que sur les bases et qu'au flambeau de la révélation.

Les vérités que le catholicisme dépose dans l'âme d'un enfant sont les mêmes que celles qui immortalisèrent Origène, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et Bossuet.

Ces sublimes intelligences ont connu *plus de la vérité*, mais n'ont pas connu *d'autres vérités* que l'enfant catholique, qui ne sait encore que les éléments du catéchisme.

Leibnitz a dit qu'on réformerait le monde, si on réformait l'éducation. J'ose ajouter qu'on le réformerait promptement, si on réformait l'éducation des filles, parce que l'arbre social a ses racines les plus profondes au cœur de la femme chrétienne.

La femme régénérée par la grâce peut tout au sein de nos sociétés. Si donc les jeunes filles de la classe opulente, en Europe, étaient nourries des enseignements et des doctrines du catholicisme, d'après les idées que nous venons d'exposer, l'Europe ne tarderait pas à rentrer dans les voies d'où les théories païennes, protestantes, sceptiques et incrédules l'ont fait sortir, et dans lesquelles elles s'efforcent de la faire marcher pour le malheur du monde.

Il est triste de le dire ; mais l'éducation des filles, au point de vue scientifique, le seul qui nous occupe en ce moment, repose sur des théories, et se développe sur des bases plus ou moins hostiles au principe fondamental et aux enseignements du catholicisme.

L'instruction religieuse, dans les pensionnats de jeunes filles, est donnée en général comme une chose à part. On l'explore comme un monde qui n'a nul rapport aux diverses branches de l'instruction, et les jeunes générations qui subissent les conséquences de cette théorie erronée ne tardent pas à en conclure que le catholicisme est étranger, nuisible ou hostile peut-être à la science.

C'est un fait public que nulle part l'instruction des jeunes filles, et j'en dis autant de l'instruction des collèges, ne prend son point d'appui et son principe de développement dans le catholicisme seul.

Nulle part l'instruction historique, littéraire, scientifique et artistique ne s'harmonise complètement avec l'histoire sainte et l'histoire de l'Eglise, ces deux foyers de la science et de la littérature, de la philosophie et de l'art,

de toutes les connaissances, en un mot, qui sont du domaine de l'instruction.

Des mères idolâtres et fascinées rêvent pour leurs filles un savoir précoce. Elles veulent à tout prix leur faire parcourir un cercle intellectuel, pour ainsi dire, sans bornes. Elles font de leur intelligence une sorte de dictionnaire, de table des matières, d'encyclopédie, où le vrai et le faux, le beau et le laid, le bien et le mal, se sont donné rendez-vous.

De nos jours le naturalisme et le doute sont au fond de presque tous les livres d'histoire, de littérature, de science, qu'on met entre les mains des enfants.

L'histoire du genre humain et celle des nations sont étudiées d'après des théories panthéistes et en dehors des traditions sacrées. On ébranle, par un enseignement historique faux et bâtard, la foi des faits mosaïques. On crée l'histoire, on l'accommode à des systèmes antichrétiens, et l'incrédulité ne tarde pas à envahir la conscience de l'enfant à qui l'on apprend à se moquer de la révélation.

Les sciences physiques reposent sur des bases et sur des doctrines que la révélation sacrée n'avoue pas. Les dogmes catholiques de la création, de la dégradation de l'homme et des choses, de l'action des bons et des mauvais anges sur le monde, y sont tournés en ridicule ou contredits formellement.

Les leçons de littérature accréditées de nos jours empoisonnent les jeunes âmes qui leur demandent les vraies notions du beau. La beauté physique, le sensualisme de la

forme, en font tous les frais. L'orgueil, l'égoïsme, l'ambition d'un savoir corrompteur, sortent de toutes ces théories païennes de la littérature et des arts.

Qu'arrive-t-il ? Toutes les forces intellectuelles de la jeune fille s'appauvrissent sous l'influence de ces enseignements. Un travail de dissection, d'anatomie, d'analyse incessante, matérialise peu à peu toutes ses puissances internes. Son esprit perd la faculté de saisir un ensemble, de tirer une conséquence d'un principe posé, de suivre pendant un quart d'heure une conversation sérieuse, une discussion raisonnée. Et je ne sache rien qui appauvrisse l'âme d'une jeune personne à l'égal de cette stérile abondance d'un savoir morcelé. Elle sait quelque chose de tout ; elle ne tient rien d'un coup d'œil juste ; elle ne connaît rien d'une vue nette. Son savoir se compose de lambeaux informes, son entendement est semblable à un magasin où on a entassé des objets de toute espèce, mais sans ordre, sans précaution et sans but.

Telle est la direction imprimée à l'instruction, et surtout à l'instruction des filles.

L'idolâtrie des mères favorise cette funeste déviation. Elles ne comprennent pas qu'il y a pour la jeune fille un bon sens pratique que la vérité seule donne, et qui ne sera jamais remplacé par cette frivole science, achetée à grands frais, et dans laquelle se cachent si souvent les malheurs d'une famille et le désespoir d'une mère.

La sécularisation de l'instruction est une autre cause de l'indigence intellectuelle et de la pauvreté superbe de l'éducation moderne. On a chassé le catholicisme de l'en-

seignement. Il n'y apparaît plus que comme un censeur, et souvent comme un ennemi.

La grâce, la foi, la lumière et la vérité, descendus du cœur immaculé de Marie, ont succombé sous l'action pétrifiante d'un naturalisme sauvage. La femme forte par le bon sens, par la rectitude de l'esprit, par la netteté du coup d'œil, est une chose devenue très-rare au temps où nous vivons. L'éducation moderne n'a pas la puissance de cette création.

Le demi-savoir, le savoir en détail, la petite monnaie de la science, voilà ce qui a remplacé, de nos jours, la foi, la vérité, la lumière et l'énergie intellectuelle que le catholicisme seul enfante.

Mères chrétiennes, revenez aux idées de la vraie sagesse. Les femmes illustres qui soutenaient dans leurs grandes œuvres les François de Sales, les Borromée, les Vincent de Paul et le cardinal de Bèrulle, écrivaient à peine correctement leur langue. Elles ignoraient nos arts corrompteurs; elles ne rêvaient pas de littérature, ne composaient ni des drames, ni des romans, ni des musiques d'opéras; elles n'aspiraient point à la gloire ridicule de la femme poète, philosophe, savante; non, mais elles bâtissaient des palais pour le pauvre et pour l'orphelin, elles fondaient les mœurs et glorifiaient le monde.

XV. CONFÉRENCE.

SUR L'ÉDUCATION DES FILLES.

Fallax gratia, et vana est pulchritudo : mulier timens Dominum ipsa laudabitur.

Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu sera seule louée. (PROV. 31. 30.)

Ces paroles divines renferment un sens profond. Les grâces purement physiques et la beauté de la femme sont souvent des dons funestes. Elles cachent presque toujours des pièges, parce que, d'un côté, les enfants du siècle se laissent aveugler par les attraits de la nature, et parce que, d'un autre côté, ces dons purement extérieurs, quand ils n'ont pas la piété, la crainte de Dieu et la vertu pour fondement, recouvrent toujours un égoïsme profond et une foule de misères morales pareilles aux épines cachées sous la plus belle des fleurs, ou au poison mêlé à un breuvage enivrant.

Les hommes charnels qui courent après la beauté, et la femme qui ne brille que par l'éclat des grâces de la

nature, n'aiment que ces dons éphémères. De là ces fades louanges, ces adulations basses, indignes de ceux qui les donnent, et si funestes à celle qui les reçoit ; de là ce servilisme rampant de l'homme qui mendie les regards et les préférences coupables de ces idoles de chair ; de là aussi le despotisme, l'orgueil, les pensées mauvaises et souvent implacables de la femme, qui n'a d'autre mérite que la régularité et la fraîcheur des traits de son visage. Et voilà pourquoi le Saint-Esprit nous assure que la beauté de la femme est vaine, et ses grâces personnelles menteuses.

L'éducation moderne, dans son action sur la jeune fille, n'a pas d'autre but que cette perfectibilité physique et fallacieusement intellectuelle que les mondains veulent trouver dans les femmes qui brillent dans les cercles, et qui vont faire assaut d'esprit dans les salons.

La bienheureuse Vierge, chef-d'œuvre de Dieu, a possédé tous les dons de la nature dans un degré si parfait que le divin saint Denys, après avoir contemplé sur la terre les traits mortels de Marie, s'écriait qu'il aurait pris la Mère du Fils de Dieu pour une divinité, si la foi ne lui avait appris qu'elle n'était qu'une créature.

Mais ces dons extérieurs, comparés aux richesses divines dont la grâce avait rempli l'âme immaculée de Marie, n'étaient pas même une ombre de cette beauté intime et toute céleste qui faisait dire au Roi-Prophète : « Toute la beauté de la Fille du Roi est au dedans : *Omnis gloria ejus Filiæ Regis ab intus.* »

La grâce donc, la grâce divine dont la sainte Vierge

est la mère, la reine, le mystérieux canal, doit présider seule au développement moral de la jeune fille, comme la foi aux dogmes révélés doit seule présider à son développement intellectuel.

L'éducation de l'âme de la jeune fille, en un mot, doit être un reflet des vertus de la très-pure Vierge, et ce n'est qu'à ce prix que nous verrons disparaître la plaie immense de l'éducation égoïste qu'elle reçoit aujourd'hui.

En essayant de déterminer dans un autre entretien par quelles vertus la sainte Vierge s'était préparée à la maternité divine, nous avons vu qu'elle s'en était rendue digne par sa foi héroïque, par son humilité profonde, par sa pureté sans tache, par la ferveur de sa charité et de son oraison. Or, ces vertus, d'origine surnaturelle, que la bienheureuse Marie a pratiquées dans le degré le plus sublime, doivent être aussi l'élément générateur de l'éducation morale de la jeune fille, et c'est parce que ces vertus seules peuvent la préparer à sa mission régénératrice sur le monde. Ces vertus, en effet, M. F., résument sa vie de vierge et d'épouse, de mère et de veuve, et seules enfin elles peuvent la rendre semblable à la bienheureuse Marie, modèle parfait, type glorieux de la femme chrétienne.

Le premier, le plus indispensable besoin de la jeune fille, dans l'ordre de son éducation morale, c'est la foi que saint Augustin appelle si excellemment « la santé de l'âme : *Sanitas animæ*. »

Le siècle où nous vivons, et qu'elle doit traverser, est un siècle inondé d'idées fausses, de systèmes d'erreurs,

de préjugés antichrétiens. Une foi vive, forte, pratique et inébranlable peut seule préserver le cœur et l'esprit de la jeune fille du contact inévitable de ces erreurs et de ces systèmes. Faible, immensément faible par nature, elle sera invincible par la foi; « car la foi, dit l'évangéliste saint Jean, nous fait vaincre le monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I. Joan. « 5. 4.) »

La foi, et une foi éclairée, donnera toujours à une femme une élévation de pensées, une rectitude de jugement, une force de caractère, une énergie morale, qui la mettront à l'abri des écueils contre lesquels tant de femmes, qui se croyaient fortes, ont vu se briser l'édifice de leur fragile vertu.

Quand la jeune fille se sera nourrie, avec une sainte abondance, du lait et du pain de la vérité, ne craignez pas qu'elle laisse monter les noires vapeurs du doute et du mensonge dans la région sereine et sous le ciel sans nuages qu'elle habite avec le Dieu de son cœur.

C'est par la foi qu'une éducation vraiment réparatrice déracinera du cœur de la jeune fille ces maximes païennes trop répandues de nos jours sur le bonheur des richesses, sur les privilèges de la naissance, sur les droits exagérés des distinctions de rang et de position sociale.

Eclairée au flambeau de la foi, elle préférera toujours son titre d'enfant de Dieu à toutes les vanités de la naissance et à tout cet orgueil idolâtre des enfants du siècle.

La foi apprendra à vos filles à goûter les maximes évan-

géliques sur la béatitude des larmes et de la pauvreté, du renoncement et de la souffrance. Par la foi, et par une foi exercée, elles sauront pénétrer dans les réalités invisibles du monde de la grâce; elles comprendront; à la lumière des paroles de Jésus-Christ, la dignité du pauvre dans l'Eglise et la sainte égalité de tous les enfants de la régénération devant la loi divine et devant les espérances de la vie éternelle.

L'humilité, fondement des grandeurs et des hautes destinées de la très-sainte Vierge, doit être aussi la base de l'éducation des filles. La foi leur donne la lumière de la vérité, et l'humilité enrichit leur âme des plus solides vertus.

La mission de la femme chrétienne, depuis l'accomplissement du dogme de la maternité divine, est une mission de salut et de vie pour la société. Par son affranchissement surnaturel, à l'ombre du culte glorificateur de Marie, la femme régénérée a mis dans la balance des destinées reconquises de la race humaine le poids de ses vertus, et la civilisation européenne s'est faite sous l'empire des bénédictions et des espérances dont elle est devenue le foyer.

Mais remarquez que toute la mission civilisatrice de la femme est, pour ainsi dire, renfermée dans le cercle de la famille. C'est du fond du sanctuaire domestique qu'elle répand sur le monde ces germes de vie qui purifient, et ces bienfaits qui sauvent.

Les femmes sont les racines de l'arbre social; elles sont le fondement de l'édifice des siècles de la grâce. Mais les

racines puisent aux entrailles de la terre la sève et la vie qu'elles communiquent à la tige et aux branches ; mais les fondements d'un édifice doivent être cachés dans les profondeurs du sol sur lequel l'édifice s'élève.

La vie d'une femme, d'une épouse, d'une mère, d'une veuve vraiment chrétienne se compose de devoirs obscurs et presque inaperçus, et l'avenir, tout l'avenir des races humaines, dépend de ces devoirs.

La vie sociale de la femme catholique doit être une vie de retraite, de silence, de travail, de renoncement et de patience.

Sa royauté véritable est celle de la modestie, des sollicitudes de la famille et de la vertu. Or, pour se condamner à une vie ignorée et laborieuse, pour s'immoler à chaque heure aux volontés d'un mari dont le caractère n'a pas toujours reçu cette souplesse malléable que la grâce de Jésus-Christ seul pouvait lui donner, il faut être prodigieusement dépouillée de soi-même. Point donc de vertu solide dans le cœur d'une femme sans une abnégation profonde de soi ; mais point d'abnégation sans humilité.

La femme vraiment humble se plaît dans le silence ; elle aime la solitude de sa maison ; elle trouve de grandes douceurs dans sa retraite. La femme orgueilleuse a horreur du silence et de la vie cachée ; il lui faut une colonne, un théâtre, du haut desquels elle puisse se faire voir et mendier des applaudissements.

Nous avons dit que l'auguste Marie s'est élevée à la hauteur de sa destinée par une pureté si grande, que Dieu

seul en connaît le prix, et que le Saint-Esprit la compare à l'éclatante blancheur du lis qui grandit au milieu des épines.

L'âme virginale de Marie est devenue le sanctuaire que Dieu lui-même s'est choisi, pour y consommer l'œuvre des anéantissements du Verbe et celle des gloires de l'humanité.

Or, M. C. F., l'éducation de la jeune fille doit la faire vivre de la vie de l'âme, de la vie des Anges et de la vie de Dieu. Elle doit avoir pour conséquence et pour fruit l'anéantissement de l'idolâtrie d'elle-même; elle doit tendre à subjuguier pleinement en elle l'amour égoïste de sa frêle beauté, la passion désordonnée des louanges, les folies de la vanité et du luxe, et jusqu'à l'ombre du sensualisme et de la mollesse.

Si l'éducation que vous donnez à vos filles ne pénètre leur âme de cette énergie de la foi, de cette sève divine de la grâce, seules capables d'éteindre le sensualisme de l'âme et des sens, vous n'en ferez que des idoles de chair pour les criminelles adorations des enfants de ce siècle.

La jeune fille naît violemment penchée vers les choses sensibles, et les deux puissances qui prédominent originellement en elle sont l'imagination et la sensibilité purement physique. Si donc, à l'aide des secours réparateurs de la grâce et des sacrements, vous ne l'affranchissez de bonne heure de la tyrannie des choses sensibles, au lieu de porter au sein des familles les éléments de la vie surnaturelle, elle y ressuscitera le paganisme des sensations et l'idolâtrie de la matière.

La femme est le principe des mœurs domestiques, et la société est toujours faite à l'image de ses vertus ou de ses passions.

Malheur donc à un peuple, malheur au monde, quand l'éducation des filles sort des doctrines et des théories qui proclament ou qui légitiment le triomphe de la vie des sens sur la vie de l'âme!!!

La très-sainte Vierge, depuis le premier moment de son existence jusqu'à son glorieux trépas, a vécu de recueillement et de prière. Jamais, au milieu des obscurs travaux de la pauvre maison de Nazareth, elle ne fut distraite un moment des douces et sublimes extases de la contemplation. Et c'est par cette vie toute céleste qu'elle entra si profondément dans le mystère de la Rédemption et du salut de l'humanité, que les saints Docteurs ne craignent pas d'avancer que son divin Fils a voulu lui en faire partager toute la gloire.

La femme chrétienne, pour atteindre sa vocation et pour remplir sa destinée réparatrice sur le monde, doit être familiarisée avec le saint exercice de la méditation et de la prière. Le sens des choses divines doit être excité et développé en elle par une oraison fervente et continue.

La vie d'une femme sera toujours une vie d'obéissance, de sacrifices et de renoncement. Les devoirs de sa vocation sont des devoirs difficiles. Il faut donc qu'elle cherche dans la méditation des choses divines une force que la nature et la raison seules ne lui donneront jamais. Pour re-

fiéter sur le sanctuaire de la famille les vertus qui font sa gloire, elle doit respirer du côté du ciel et n'attendre que d'en haut le courage dont elle a besoin.

Elle doit à ses enfants, à son époux, à ses serviteurs et à tous ceux qui l'entourent le touchant spectacle d'une vie riche de patience, de longanimité, de sagesse et de résignation. Mais si l'esprit de prière lui manque (et il lui manquera, si une éducation profondément chrétienne ne l'y a préparée) l'irritabilité de sa nature, la violence du caractère, l'activité fiévreuse de l'imagination et la mollesse de l'âme feront de sa demeure la patrie des orages et de sa vie un supplice.

La femme vraiment chrétienne est un être priant, un ange contemplatif. La prière est le supplément de ses facultés, et c'est par la prière que la femme atteint et surpasse quelquefois le niveau intellectuel de l'homme. La prière a pour une femme sincèrement pieuse des inspirations qui déconcerteront toujours la raison la plus confiante en elle-même, quand elle n'a pour guide que les lueurs vacillantes de ses opinions et de ses doutes. La femme de prière est l'ange protecteur de la famille, la consolatrice de tous ceux qui souffrent autour d'elle, le conseil de ceux que le monde aveugle et que les passions égarent. Et je ne connais pas, chez une mère, de secret plus puissant, pour faire de sa maison une image du ciel, que d'y naturaliser, pour ainsi dire, l'élément sacré de la prière.

Ajoutons, M. C. F., à ces vertus fondamentales de l'éducation morale de la jeune fille le sentiment surnaturel de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, sans lequel

sa vie entière ne sera jamais que le perpétuel travail d'un stérile égoïsme.

Ce double amour dilaté dans sa plénitude, dans le cœur virginal de Marie, a fait de son âme le séjour le plus digne de Dieu et le foyer le plus fécond de la charité et de la miséricorde. L'amour de Marie pour son Dieu l'a, pour ainsi dire, forcé de la choisir pour Mère; et sa bonté, sa charité et sa miséricorde s'épanchent sur les enfants de l'Eglise avec une telle abondance, que, selon l'opinion commune des théologiens, toutes les bénédictions et toutes les grâces qui sont descendues sur le monde, depuis l'accomplissement du mystère de la Rédemption, se sont reposées dans son cœur maternel pour s'y enrichir, si j'ose ainsi dire, de toute la tendresse de son amour pour les hommes.

Marie a rempli le ciel et la terre des flammes du plus pur amour, et son cœur immaculé est le foyer mystérieux qui chauffe, qui développe et qui mûrit tous les fruits de la grâce.

Or, M. F., une éducation fondée sur l'amour de Dieu et sur la charité fraternelle peut seule déraciner du cœur de la jeune fille cet égoïsme inné, cause de tous les maux de la société.

Le cœur de la femme ne vit que par l'amour; et, quand la charité de l'Esprit-Saint n'y a pas établi son empire, s'épuisant elle-même, elle s'efforce de réaliser au fond de son âme une ombre éphémère de cet amour sans terme et sans fin qui fait le fond de sa vie.

La prière, l'Eucharistie, la passion du Sauveur, le culte de la Reine des Anges et des Saints, renferment tous les éléments de ce double amour ; et si la jeune fille sait en goûter de bonne heure les douceurs et les charmes, elle subira inévitablement sous son action une transformation miraculeuse, et son âme, arrosée par la grâce, aimera Dieu et le prochain de toute l'étendue de ses puissances affectives.

Dès lors aussi son cœur deviendra l'un des plus beaux chefs-d'œuvre du monde surnaturel. Tout ce qu'il y a de noble et de généreux, d'héroïque et de tendre, s'y concentrera, pour ainsi dire ; et la famille, ravagée par les commotions de l'égoïsme, renaîtra à des destinées nouvelles, et nous pourrons prévoir et même prédire la fin de ces jours qui semblent avoir ressuscité parmi nous toutes les hontes et toutes les misères des siècles du paganisme.

Mais, pour mieux comprendre toute la vérité de ces considérations, prouvons que l'égoïsme et les passions qu'il engendre sont devenus l'élément, le moyen et le but de l'éducation morale donnée presque universellement, de nos jours, aux jeunes filles dans les régions élevées de nos sociétés, et par là, M. F., vous pourrez prévoir quelles calamités attendent le monde, si le culte réparateur de la Vierge sans tache ne détrône le culte honnête des passions, devenu le précepteur et le maître des jeunes générations,

La foi et l'humilité, la modestie et la pureté, l'esprit de prière et de charité, renferment, nous l'avons vu, tous

les principes d'une éducation forte et réparatrice. Mais quelles théories président à l'éducation de l'âme dans les pensionnats et dans les familles ?

Les jeunes filles sont élevées dans l'idolâtrie presque exclusive d'elles-mêmes. On les façonne pour plaire au monde, on les dresse pour se produire dans les cercles, pour apparaître au sein des sociétés et des fêtes avec tout l'éclat des dangereux attraits d'une nature déchuée. Les arts de l'imagination, étudiés à l'aide de leurs productions les plus sensuelles, ont envahi toute cette période de la vie de la jeune fille, qui doit être employée à fonder dans son âme le règne des solides vertus. Vos pensionnats, vos académies, vos cours publics et vos éducations privées forment des danseuses, des artistes, des femmes romanesques, des idoles pour les plaisirs du monde.

Tout est mis en jeu pour perfectionner dans les jeunes filles, naturellement si vaines, la beauté extérieure, et pour donner à leur esprit, à l'aide d'un savoir brillant, parce qu'il est sans profondeur et frivole, parce qu'il est sans solidité, une sorte de fascination et de magie séductrices.

Ainsi, M. C. E., et je le dis avec une inconsolable douleur, l'éducation moderne est basée sur l'orgueil que le christianisme anathématise. Cette éducation enfle l'esprit de la jeune fille, en y versant le poison d'une science stérile et fausse qui l'enivre d'elle-même, qui la rend envieuse et hautaine, et trop souvent dédaigneuse jusqu'au ridicule.

Cette éducation bâtarde exalte à ses yeux le prix de la

naissance, le bonheur de la fortune, des distinctions, des rangs et des positions sociales. La vanité, le mensonge et le faux sont au fond de tous les systèmes d'éducation moderne. Presque nulle part la jeune fille n'est élevée pour accomplir des devoirs rigoureux et sévères, pour se plier à une règle inflexible, pour mettre sa vanité et ses passions dans les entraves sacrées de la vertu.

L'éducation qu'on lui donne la berce des illusions les plus dangereuses, parce qu'elle lui promet un avenir brillant de jouissances et riche de plaisirs, alors qu'il faudrait la préparer à des obligations pleines de sacrifices et de renoncement.

Le dirai-je, M. F., un grand nombre de pensionnats et de maisons d'éducation sont aujourd'hui des écoles préparatoires pour une génération de femmes qui auront des goûts d'actrices, et qui semblent destinées à jouer un rôle d'orgueil et de volupté sur la scène du monde.

Mères de familles, que les tyrannies capricieuses de la mode aveuglent, quel but vous proposez-vous en contraignant vos filles à s'étioler, à se dessécher pendant les trois quarts du jour sur un instrument de musique? Pourquoi achetez-vous pour elles, au poids de l'or, les leçons ruineuses de ces professeurs célèbres, qui mettent l'art du chant et les accords voluptueux d'une harpe au-dessus des obligations les plus fondamentales et les plus nécessaires?

Espérez-vous que vos filles iront provoquer un jour, par la fascination de leur talent d'artiste, les flatteries amollissantes des cercles païens qui les attendent?

Quel sera le fruit de cette science d'académie que vous leur faites acquérir, au détriment de leur santé, presque toujours au prix de leur piété et de leur innocence?

La musique, la danse, la peinture, la littérature et la poésie ne sont-elles pas explorées, au temps où nous sommes, dans l'intérêt seul des plaisirs sensuels? Et vous êtes-vous imaginé que ces arts dangereux sont pour vos filles l'école de ces vertus fortes et généreuses qui forment des épouses fidèles et des mères dévouées?

Il y a donc un antagonisme profond entre l'éducation chrétienne qu'on ne connaît plus, et l'éducation païenne qu'elles reçoivent.

Aussi, M. F., les arts sensuels, le luxe immodéré des parures, l'enivrement des fêtes, la fureur des bals et de la musique, l'engouement d'une littérature voluptueuse, l'exaltation de la tête, la sécheresse et la stérilité de l'âme, l'égoïsme du cœur, le besoin de plaire et de dominer, la jalousie qui irrite, l'envie qui ronge, voilà quels sont les fruits de l'éducation de ces tristes temps.

Qu'attendre donc de pareils systèmes, sinon la ruine de toute foi, de toute morale et de toute vertu?

Contemplez les cercles et les salons des grandes capitales de l'Europe civilisée. Voyez le rôle qu'y jouent les femmes élevées sous l'influence d'une éducation mondaine. Dominatrices superbes, elles font régner dans cet empire de leur vanité un sensualisme énervant. Aussi, tout s'affaïsse, tout se déprave autour d'elles.

Les grands caractères, les vertus fortes, les courages mâles et éprouvés ont disparu du sein de nos sociétés.

Rien de généreux ne germe plus dans les âmes ; l'égoïsme est la mesure et la règle de toutes les entreprises. Les métamorphoses incessantes du luxe, la fièvre des jouissances matérielles, les mystères de l'intrigue emportent le monde dans des voies de mort. Et on s'étonne que la terre tremble, que l'or et la volupté soient devenues les seules divinités de ce siècle ?

Une réforme de l'éducation des filles est le besoin le plus impérieux de l'époque actuelle. Mères de famille, il vous appartient de régénérer, de sauver la société moderne. Reprenez, par la grâce et par la salutaire influence du culte de Marie, la mission que vous ne devez jamais laisser à des mains inhabiles ou mercenaires ; souvenez-vous qu'il faut à vos filles plus de vertu que de savoir, que le bon sens qu'une piété solide et qu'une foi sincère produisent, vaut incomparablement mieux que le fruit empoisonné de cette faussé science qui perdit notre première mère.



XVI. CONFÉRENCE.

CHARITÉ DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE DANS LE MYSTÈRE DE LA VISITATION.

Exurgens Maria, abiit in montana cum festinatione.

Marie se levant, s'en alla en grande hâte vers les montagnes de la Judée.
(Luc. 4. 59.)

LE Verbe de Dieu venait d'accomplir le grand mystère de la déification de l'homme dans le sein d'une vierge. « Sorti des profondeurs de l'éternité, » il s'était mis en marche « comme un géant » qu'une grande passion pousse ; et traversant la distance infinie qui sépare l'essence divine de notre pauvre nature, il était venu l'embrasser et l'étreindre avec son amour, que saint Paul appelle « une charité trop grande. *Propter nimiam charitatem... quâ dilexit nos.* (Ephes. 2. 4.) »

Puisant aux entrailles de sa miséricorde des secrets inconnus à toute intelligence, il se fit notre frère, et il vint relever les ruines de l'homme, écrasé et comme perdu sous les décombres de sa première gloire.

Certes, M. F., il faudrait avoir les yeux et le cœur de saint Paul, pour mesurer les dimensions de la charité de Jésus-Christ. Il faudrait comprendre combien il a faim et soif de notre bonheur, pour se faire une idée du poids qui l'entraîne et qui le fait descendre jusqu'à nous.

Salomon avait vu le Christ franchissant les collines et les montagnes; il l'avait vu courant à travers l'espace et les mondes, pour venir prendre la nature humaine au fond de sa déchéance. *Ecce... venit saliens in montibus, transiliens colles.*

En se créant une demeure dans les flancs immaculés de la très-sainte Vierge, le Verbe fait chair verse dans l'âme de sa divine Mère les effusions les plus abondantes de sa charité; et nous allons voir comment, en communiquant à cette reine de miséricorde le feu de son amour, il a su nous donner en-elle le modèle le plus parfait du zèle qui devrait remplir l'âme de tout chrétien qui a conçu par la foi et par la grâce le mystère que Marie a porté neuf mois dans son sein.

Entrons, M. F., avec un saint recueillement dans la méditation du mystère de la visitation de Marie à sainte Elisabeth, et comprenons qu'il ne tient une place si grande dans le saint Evangile, que parce que l'Esprit-Saint a, pour ainsi dire, ramassé dans ce seul mystère toutes les vertus et toutes les gloires de Notre-Dame.

Le divin Sauveur disait à ses premiers disciples : « Je suis venu apporter le feu sur la terre; et que désirais-je, sinon de le voir s'allumer? *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* »

Or , qui parlera de la charité que le Christ alluma dans le sein de Marie , pendant un séjour de neuf mois ? qui mesurera la hauteur , la largeur et la profondeur de l'amour de Marie pour celui qu'elle appelle son Sauveur et son Dieu ?

Quand on médite avec quelque profondeur les Epîtres de saint Paul sur le mystère du Christ , on n'est plus étonné de l'entendre dire : « C'est à moi , le dernier de
« tous les Saints , qu'a été donnée la grâce d'évangéliser
« les inépuisables richesses de Jésus-Christ. (Eph. 3. 8.) »
Aussi , saint Jean Chrysostôme , cet admirateur passionné de saint Paul , ne craint pas d'avancer que ce sublime Apôtre a pénétré plus avant que les Anges eux-mêmes dans les trésors de la grâce et dans les mystères de l'éternel amour. Il pensait que l'Apôtre des Gentils a concentré , pour ainsi dire , en lui seul toutes les lumières de la révélation.

Mais si un pauvre corroyeur de Tarse , si ce Paul , ignorant de l'art des philosophes et des rhéteurs , a fait éclater dans ses Epîtres les plus vives splendeurs de la vérité et de l'amour ; s'il a pu s'identifier par son zèle à la charité de Jésus-Christ , de telle sorte que saint Jean Chrysostôme a osé dire « que le cœur de Paul est le cœur
« du Christ , *cor Pauli* , *cor Christi* , » où prendre une langue et des pensées capables d'exprimer les divines richesses dont le Verbe fait chair a embelli pendant neuf mois le tabernacle virginal où il s'était caché ?

Les docteurs catholiques enseignent que la très-sainte Vierge a mieux compris le mystère de la science de

Jésus-Christ , que tous les Anges et que toutes les créatures ensemble. Saint-Paul a connu Jésus-Christ comme pouvait le connaître le premier de ses serviteurs. *Paulus servus Jesu Christi*. (Rom. 1. 1.) Et la bienheureuse Vierge l'a connu comme pouvait , comme devait le connaître la Mère même du Christ.

La lumière de la grâce a été communiquée à saint Paul dans une mesure qui étonne l'admiration ; mais elle a été communiquée à Marie sans mesure : elle a été répandue dans son âme avec la plénitude d'un amour infini.

Ainsi , au moment où la très-pure Vierge conçoit dans son sein le Fils du Très-Haut , elle comprend , avec les clartés les plus ineffables , et l'immensité de l'amour divin pour la nature humaine , et la profondeur du péché de notre origine , et la grandeur des destinées de l'homme régénéré par la grâce. Cette vue si nette , si profonde et si pleine l'embrase du plus ardent amour pour Dieu ; elle allume dans son sein maternel la plus ineffable charité pour l'homme.

Après s'être , pour ainsi dire , anéantie sous le poids de sa gloire , de son admiration et de sa reconnaissance , « elle se lève , dit le saint Evangile , *exurgens Maria* , » elle part pour aller , au sein des montagnes de la Judée , visiter Elisabeth , sa parente , lui annoncer l'Evangile du Christ , lui dire le secret qui n'a été confié qu'à elle , et répandre la grâce , le salut et la vie dans la maison du vieux Zacharie. Elle sort de sa première extase pour aller arracher l'âme de Jean-Baptiste à la nuit du péché et de la mort.

On demandera peut-être pourquoi la bienheureuse Vierge ne confie pas le secret de sa gloire à Joseph, son époux, son meilleur ami, le chef de sa maison, le protecteur de sa vertu ?

Marie obéit à la volonté du ciel ; sa réserve et son silence attestent sa profonde humilité. D'ailleurs, le chaste époux de Marie est déjà saint : il attend le Messie promis à David, son père, il l'aime comme son unique espérance. Sanctifié dans le sein de sa mère, selon l'opinion d'un grand nombre de théologiens, il a déjà reçu les effusions divines de la grâce qui purifie et de l'amour surnaturel qui régénère. Il est juste, il est digne de Marie, autant que peut l'être un simple mortel. Sa grande âme doit ignorer quelque temps encore l'ineffable prodige caché dans le sein de sa virginale épouse, afin que cette ignorance même fasse remporter à sa vertu le plus héroïque triomphe, et afin qu'il amasse ainsi une gloire qui le rende digne de sa vocation d'époux de la Mère de son Dieu, de chef de la sainte famille, de protecteur, de tuteur, de père nourricier du divin Enfant.

Marie quitte donc l'humble asile de Nazareth, devenu par l'incarnation du Verbe le lieu le plus saint de toute la terre.

Benoît XIV, d'immortelle mémoire, les Bollandistes, cent bulles pontificales établissent, comme un fait digne de foi, que le sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette, vénéré par toutes les nations catholiques, est la maison sacrée dans laquelle le Verbe de Dieu fut conçu.

Transportée par les Anges au bord de l'Adriatique,

cette pauvre maison, plus riche, plus magnifique aux yeux de la foi que le temple de Salomon, que tous les palais des rois, a été visitée depuis six cents ans par tout ce que l'Eglise catholique a produit de plus grand dans l'ordre de la sainteté. Saint Philippe de Néri, saint Ignace, saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Vincent de Paul et saint Ligori allèrent méditer, à l'ombre des murailles qui abritèrent pendant trente années Jésus-Christ et sa divine Mère, le grand mystère de l'éternel amour.

Nos poètes incrédules sont allés chercher des inspirations en face des ruines d'Athènes et de Lacédémone, et leur fière raison s'indigne quand on leur raconte l'histoire miraculeuse de la pauvre maison habitée, il y a bientôt vingt siècles, par le Créateur des mondes et la Reine des cieux.

Et toutefois, que sont ces rêves poétiques échappés aux ruines de la Grèce païenne, si on les compare à ces inspirations sublimes que cache chacune des pierres de la *Santa Casa*? Ah! ces pierres! elles durent se fondre d'étonnement quand elles se sentirent touchées par la main de l'Enfant Jésus, quand elles eurent la gloire de protéger l'existence de sa divine Mère!!

Marie, disons-nous, quitte sa pauvre demeure, et instruite du bonheur d'Elisabeth, elle se hâte d'aller ajouter à la joie de sa sainte parente, en lui apprenant que devenue mère elle-même, sans cesser d'être vierge, elle connaît la destinée du glorieux précurseur de son Fils.

Marie sera appelée la Reine des Apôtres; il était donc

convenable qu'elle en remplit la première les sublimes fonctions ! Les prédicateurs de l'Evangile , les semeurs du verbe divin , les conquérants immortels des nations idolâtres , n'auront pas de plus puissant auxiliaire de leurs travaux que cette tendre Mère de tous les élus : il fallait donc qu'elle leur donnât l'exemple du zèle qui convertit et de la charité qui sauve. « Marie, se levant , s'en alla en grande hâte vers les montagnes, et entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. (Luc. 1. « 39. 40.) »

Votre foi attentive, M. C. F., va découvrir dans cet apostolat de la très-sainte Vierge toutes les conditions et tous les caractères du zèle le plus actif, le plus généreux et le plus efficace pour le salut des âmes.

Considérons d'abord l'héroïsme du zèle de Notre-Dame. C'est la reine qui va au-devant de l'esclave ; c'est la Mère du Fils de Dieu qui prévient la mère du fils de Zacharie ; c'est la Dominatrice du monde et la Souveraine des Anges qui va au-devant de celle dont le nom est devenu une sorte d'opprobre.

Les siècles catholiques, M. F., nous feront admirer des grands, des princes de la terre, des hommes de génie, échangeant le sceptre de la puissance, l'épée qui gagnait des batailles, et les palmes académiques, contre le bâton du missionnaire et la houlette du pasteur. Mais qu'il y a loin de ces dévouements à l'héroïque charité qui presse le cœur de Marie d'aller arracher à la souillure originelle l'âme de Jean-Baptiste !

Aussi, n'en doutez pas, pendant que cette céleste ou-

rière de l'Evangile creuse avec ses pieds le sentier de l'apostolat et le chemin du salut des âmes, des milliers d'anges chantent en chœur autour d'elle le cantique d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux les pieds de celle qui vient annoncer l'Evangile de la paix et de la grâce ! *Quàm pulchri pedes evangelizantis pacem, annuntiantis bona !!* »

Mais ce n'est pas seulement ce départ de Marie qui m'étonne, ce sont les dispositions dont elle accompagne son zèle et sa charité qui me ravissent d'admiration.

Le zèle de Marie est le plus prompt et le plus actif. Elle pourrait prolonger son extase, s'envelopper de son recueillement, en contemplant dans son sein le trésor que l'amour infini lui a confié ; elle pourrait s'abreuver dans le silence de la prière de ce fleuve de vie qui coule dans ses entrailles, et redire les paroles de l'un de ses ancêtres : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime ; je le tiens, et ne le quitterai plus. *Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam.* » Mais le salut d'une âme ensevelie dans l'ombre de la mort ne lui permet plus de retenir les flots de cette source divine qui vient de descendre du ciel : elle va la faire couler dans la maison du vieux Zacharie, elle va laver dans les eaux de la grâce l'âme de l'enfant qui dort le sommeil de la déchéance dans le sein d'Elisabeth.

Que de prétextes cependant auraient pu retenir la très-sainte Vierge dans son humble retraite ! Sa jeunesse, la longueur, les difficultés du voyage, l'habitude d'une vie retirée, semblaient lui faire un devoir de ne pas sortir de Nazareth. Mais le zèle qui l'embrase ne lui permet pas

d'en retenir plus longtemps captives dans son âme les célestes ardeurs.

Apprenons ici , M. F. , à ne jamais écouter les frivoles prétextes de la nature , quand la grâce de Jésus-Christ nous presse d'aller aider une âme dans le travail de sa sanctification et de son salut. Quittons tout , s'il le faut ; quittons même le doux exercice de la contemplation et de la prière , pour aller combattre les ennemis de Dieu , et agrandir dans les cœurs le royaume de sa grâce. Comprendons qu'il est des temps de tribulations , de persécutions pour l'Eglise de Jésus-Christ , et qu'en ces jours de luttes il faut préférer le zèle joint à la prière , au saint repos de la vie contemplative elle-même.

La divine Marie ne fait pas seulement éclater dans le mystère de la Visitation le zèle le plus héroïque et le plus prompt ; remarquez , M. F. , de quelle humilité , de quel oubli d'elle-même elle accompagne son généreux apostolat.

Pénétrant avec sa grande âme dans les anéantissements du Verbe éternel , elle comprend que la grande leçon que le Fils de Dieu veut donner au monde est celle de l'humilité.

Le grand Apôtre s'écriera bientôt : « Il s'est anéanti lui-même , prenant la forme de l'esclave. *Exinanivit semetipsum , formam servi accipiens.* » Or , ces anéantissements dont nul esprit créé ne sondera jamais à l'égal de Marie les abîmes , ont ouvert dans son âme une soif intarissable de sacrifices et d'abaissements. Marie sait qu'elle est mère , et Mère du Fils unique du Très-Haut ;

elle ne peut ignorer la gloire dont son nom doit retentir dans les siècles et pendant l'éternité, et la voilà qui quitte sa pauvre solitude, pour aller se mettre aux ordres de sa parente.

Qui donc craindra de s'abaisser, quand le Fils de Dieu se fait notre égal, quand il vient prendre la dernière place parmi les enfants des hommes? Qui aura honte de se faire le serviteur de ses frères, quand la Mère du Christ s'humilie jusqu'à devenir, en quelque sorte, la servante d'Elisabeth?

Admirez la pureté et le désintéressement du zèle de Notre-Dame, dans le mystère de la Visitation. Combien de fois les œuvres les plus saintes, les plus héroïques en apparence, ne perdent-elles pas leur prix aux yeux du souverain arbitre des choses! Que d'œuvres éclatantes, que de magnifiques dévouements ont été perdus pour ceux qui en furent les instruments, parce que le regard de celui qui scrute les reins et les cœurs découvrit dans ces âmes le ver rongeur de l'amour d'elles-mêmes et les stériles complaisances d'une force et d'une vertu tout imprégnée d'égoïsme!

Deux sentiments plus purs que le souffle d'un Ange font entreprendre à Marie le laborieux pèlerinage qui l'arrache à sa retraite et à son recueillement : l'amour de son Sauveur et l'amour de l'âme de Jean-Baptiste.

Selon la doctrine de saint Jean Chrysostôme, le zèle du salut des âmes, quand il est vrai, implique au plus haut degré l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Le zèle chrétien, en effet, a pour but final l'agrandissement

du royaume de Dieu et la béatitude surnaturelle des enfants de la grâce : or , comprenez , s'il est possible , avec quelle plénitude d'amour la très-pure Vierge vient accomplir sa mission dans la maison de Zacharie.

Elle vient y répandre la lumière du Verbe , la charité du Saint-Esprit et la vertu du Très-Haut. Mère de la grâce , elle vient enfanter un élu. Eve divine , elle vient donner à Jean-Baptiste la vie de celui qui a daigné prendre la nôtre dans son sein virginal.

Enfin , M. F. , le zèle dont la très-sainte Vierge est devenue le plus parfait modèle dans le mystère de la Visitation , doit surtout exciter dans nos âmes les transports de la reconnaissance par les merveilles qui l'accompagnent.

C'est une grande mission que Marie commencée dans la maison d'Elisabeth. Et parce que l'Homme-Dieu veut faire de sa sainte Mère la Reine de tous les élus , il l'a chargée de tracer la route que suivront jusqu'à la fin des siècles tous les hommes apostoliques.

Modèle et Reine des Apôtres , elle va répandre dans la pauvre famille de Zacharie , image de l'humanité déchue , tous les germes de la régénération et de la grâce.

Ainsi , M. F. , la divine Mère du Christ plante sur cette terre , ravagée par le péché de l'homme , la bannière sacrée sous laquelle s'enrôleront tous les missionnaires de l'Evangile. Elle nous offre dans son glorieux apostolat les caractères du zèle le plus héroïque , le plus généreux , le plus humble , le plus pur et le plus efficace.

Sa mission divine change en un moment la maison de sa parenté, et la grâce qu'elle y répand est si puissante dans ses effets, qu'elle va tuer le péché originel dans l'âme de l'enfant qu'Elisabeth a conçu dans sa vieillesse : elle le tue avant même que Jean-Baptiste ne se soit échappé du sein maternel.

Ah ! Chrétiens, si nous avions réellement conçu par la foi, par la grâce et par la charité le mystère que Marie porta pendant neuf mois dans ses chastes entrailles, nous sentirions comme elle l'étincelle sacrée qui a fait les Apôtres, et nous nous efforcerions d'agrandir le royaume de Dieu, en y conviant, en y faisant entrer quelques-unes de ces âmes qui ont perdu la mémoire de leur rédemption, et pour lesquelles les mystères de l'éternel amour sont devenus un objet d'oubli, d'indifférence, peut-être de haine, de mépris et de dédain !

Si notre foi assoupie par la tyrannie des choses visibles nous permettait de soupçonner les excès d'anéantissement du Fils de Dieu dans le mystère de l'incarnation, nous comprendrions bientôt, avec une sorte d'évidence intime, qu'un incommensurable amour a pu seul attirer le Fils unique du Père dans le sein de Marie ; nous éprouverions une douleur pleine d'angoisses à la vue des maux qui firent irruption sur notre nature par le péché de l'homme, et notre admiration ne nous laisserait que l'expression du silence, en face des gloires préparées à la race humaine par la grâce du Christ.

Cette triple vue allumerait en nous le feu sacré du zèle pour le salut des âmes rachetées par le sang d'un Dieu.

Nous mettrions au-dessus de toutes les ambitions la gloire d'être associés à la rédemption du monde, en répandant, sinon notre sang, au moins nos sueurs, pour sauver l'âme de nos frères.

Sauver une âme, Chrétiens, c'est l'engendrer à la vie même de Jésus-Christ ; c'est la tirer du chaos, de la nuit, de sa déchéance, pour la transporter dans le royaume de la lumière et de la vie de Dieu ; c'est l'élever de l'être corrompu de la nature à l'être surnaturel de la grâce et de la gloire.

Concourir au salut d'une âme, c'est faire plus pour l'homme de Dieu que de créer un monde. Procurer le salut d'une âme, c'est mettre dans la balance du souverain appréciateur des choses une œuvre plus excellente que toutes les créations du génie, que toutes les batailles des conquérants, que tous les prodiges de la sagesse humaine. « Vous avez été achetés d'un grand prix, s'écrie le Docteur des nations. *Empti estis pretio magno.* » Une chose, en effet, vaut ce qu'elle coûte : or, notre âme a coûté tout le sang d'un Dieu ; elle a donc, aux yeux même de la souveraine vérité et de l'éternelle justice, un prix infini.

Quand une âme s'est familiarisée saintement avec ces réalités substantielles, quand elle connaît et comprend le don de Dieu, quand elle a mesuré, au compas de la croix, la distance qui sépare la grâce de la nature et le péché de l'homme de l'amour de Dieu, les sacrifices n'ont rien qui soit capable d'étonner son courage, et les tribulations rien qui soit au-dessus de son zèle.

Les œuvres de l'homme, en effet, M. F., sont enfermées dans le cercle de fer des intérêts de la terre. Ses grandes conceptions, ses grands travaux, ses plus ambitieuses espérances, ont pour limite infranchissable l'espace qui s'étend entre le berceau et la tombe. Le salut d'une âme regarde l'éternité, et n'a d'autres limites assignables que l'océan sans fond et sans rives de la gloire et de la béatitude de Dieu même.

Voyez aussi quelles ont été les ardeurs du zèle des hommes vraiment apostoliques; entendez les cris pénétrants de ces âmes de feu qui, sous la loi figurative, pressentaient les divins mystères de la grâce et les célestes espérances préparées aux élus.

« Mon zèle, s'écrie le prophète Elie, est comme une
 « flamme bouillonnante dans le fond de mes os; son poids
 « m'opprime, et je ne puis plus en soutenir les ardeurs.
 « *Factus est..... quasi ignis exæstuans, claususque in*
 « *ossibus meis; et defeci, ferre non sustinens.* »

« Le zèle de votre maison me dévore, ajoute David...
 « (Ps. 68. 10.) — J'ai vu les prévarications des mé-
 « chants, et j'en ai frémi de colère. (Ps. 118. 150.) —
 « Les outrages de ceux qui vous offensent sont tombés
 « sur moi. (Ps. 68. 10.) »

« J'ai apporté le feu sur la terre, disait à son tour
 « l'Homme-Dieu; et que désirai-je, sinon de l'allumer?
 « (Luc. 12. 49.) — Jérusalem, Jérusalem qui tues les
 « Prophètes, combien de fois n'ai-je pas voulu ramasser
 « tes enfants comme la poule ramasse ses petits sous ses

« aïles ! (Matth. 23. 37.) — Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi. (Joan. 7. 37.) »

Entendez saint Paul : « Je suis le débiteur des Grecs et des Barbares, des sages et des fous. (Rom. 1. 14.) — Je me suis fait tout à tous pour les sauver. (I. Cor. 9. 22.) » Et ailleurs : « J'ai souhaité d'être anathème de Jésus-Christ pour mes frères. (Rom. 9. 3.) — Je me sacrifierai volontiers, je m'immolerai de grand cœur pour le salut de vos âmes, et moins vous m'aimerez, plus je vous aimerai. (II. Cor. 12. 15.) — Mes petits enfants, je vous enfante une seconde fois, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous. (Galat. 4. 19.) »

Telle est, M. F., la langue des hommes apostoliques, telles sont les ardeurs que leur inspire le zèle du salut des âmes. Et nous, malheureux, que faisons-nous ? où sont les gémissements de notre foi et les cris de notre charité ? qu'avons-nous fait pour agrandir le royaume de Dieu, pour conquérir à sa grâce et à son ciel quelques-unes de ces âmes dont il a payé la rançon et le salut sur sa croix ?

J'ai entendu dire à un incrédule de ce temps : « Si je croyais que Jésus-Christ fût Dieu, j'en mourrais de bonheur ! et il n'est rien que je ne fisse pour amener toute la terre à la foi de sa divinité. »

Chrétiens qui m'écoutez, vous croyez au mystère de l'amour infini ; vous portez dans vos entrailles la foi au dogme de l'incarnation ; vous monteriez sur l'échafaud, plutôt que de renier votre Sauveur et votre Dieu. Que

faites-vous cependant pour dissiper les ténèbres que notre siècle a amassées sur l'horizon moral? que faites-vous pour faire partager à vos frères selon la grâce le bonheur de savoir et de croire que Dieu s'est fait homme afin que l'homme fût fait Dieu? Hélas! nous bénissons les pas de ces saints missionnaires qui s'en vont au delà des mers arroser de leurs sueurs, et quelquefois de leur sang, les déserts du Nouveau-Monde; nous nous associons, par des aumônes que Dieu récompense toujours, aux travaux de ces nobles ouvriers de l'Evangile; mais n'y a-t-il pas à côté de nos demeures une vaste moisson de zèle? mais ne savez-vous pas que les hordes dégénérées de l'Océanie occidentale sont moins éloignées du royaume de Dieu que les apostats incrédules ou indifférents qui remplissent la capitale de ce royaume?

Les sauvages policés, les barbares de l'égoïsme et de l'erreur, sont au milieu de nous. Levez les yeux, voyez blanchir la moisson qui appelle les ouvriers de l'Evangile.

Dames chrétiennes, et vous tous qui m'écoutez, sortez de votre tiédeur; attendrissez-vous à la vue de tant de misères, à la vue de tant d'âmes plongées dans la nuit du doute et de l'impiété. Demandez à la bienheureuse Vierge une parcelle de ce feu qui consume son âme. Quittez vos maisons dans le même esprit qui lui fit quitter sa retraite. Allez, avec les empressements d'une charité convertissante, porter les communications de la grâce aux âmes qui ne connaissent plus Jésus-Christ.

Bientôt, n'en doutez pas, les saintes séductions de

vosre zèle réveilleront ceux qui dorment le sommeil de l'impie ; et quand le jour de votre mort sera venu, vous quitterez sans crainte le lieu de votre exil, parce qu'il est écrit que celui-là sauve son âme, qui a ramené celle de son frère dans le chemin de la vertu.



XVII. CONFÉRENCE.

LE MYSTÈRE DE LA VISITATION OUVRE A LA FEMME CHRÉTIENNE UNE
MISSION DE ZÈLE ET DE CHARITÉ.

*Intravit in domum Zachariae, et
salutavit Elisabeth.*

Elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth.

(Luc. 1. 40.)

DANS le dernier entretien, nous avons considéré la très-sainte Vierge comme le modèle le plus parfait de la charité qui guérit les âmes. Nous avons vu son zèle prendre sa source dans les lumières qui lui sont données sur l'union du Verbe avec la nature humaine, sur la profondeur de la plaie de notre déchéance, et sur les grandes destinées auxquelles nous sommes appelés par notre régénération divine en Jésus-Christ.

Nous avons établi, dans une autre conférence, que la femme chrétienne avait reçu une mission de vérité dont l'action réparatrice est l'une des garanties les plus fonda-

mentales de la vie morale de la famille, et l'élément civilisateur le plus nécessaire et le plus fécond.

Mais la femme chrétienne est-elle condamnée par l'Evangile à une solitude perpétuelle? Toute sa mission est-elle renfermée dans les limites tracées autour d'elle par ses devoirs obscurs? N'a-t-elle point de mission publique à remplir, et le feu de sa charité ne doit-il avoir d'autre aliment que le bonheur de ceux qui l'environnent dans son modeste empire? Le mystère de la visitation vient résoudre ces questions importantes.

La très-sainte Vierge quitte la vie de recueillement; elle sort de la solitude, qu'elle aime, pour porter la lumière, la grâce et la paix dans une maison éloignée de sa demeure, pour aller sanctifier l'âme de celui qui sera appelé le plus grand des Prophètes. « Elle entra dans la « maison de Zacharie, et salua Elisabeth. »

La charité et le zèle autorisent donc la femme chrétienne à sortir de sa retraite pour remplir une mission de salut et de miséricorde. Cet apostolat est un des besoins de l'époque où nous sommes. J'ajoute que ce n'est que par le zèle intelligent et généreux de la femme chrétienne que ces multitudes d'indifférents et d'impies, qui remplissent la capitale de ce royaume, pourront être ramenés à la foi catholique, condition première de bonheur et de vie pour une nation.

Le pontificat et le sacerdoce ont été investis seuls, il est vrai, du ministère de la prédication. « La foi, dit

« l'Apôtre, vient de l'ouïe. Comment entendront-ils, si on ne les prêche? comment seront-ils enseignés, si on ne leur envoie des prédicateurs?... (Rom. 10. 15. 17.) »

Saint Paul ne veut pas que les femmes enseignent l'Evangile : « *Docere autem mulieri non permitto...* (I. Timot. 2. 12.) Elles doivent garder le silence dans le temple chrétien » *Taceant in ecclesiis.* (I. Cor. 14. 34.) »

Faut-il conclure de là que la femme chrétienne n'a point droit d'exercer un apostolat de vérité et de salut hors de l'enceinte de sa maison? Non, sans doute. Remarquez d'abord, M. F., que si les femmes ne sont point appelées à prêcher les vérités du salut, du haut de la chaire catholique, elles furent toujours les auxiliaires les plus puissants du sacerdoce dans son action évangélique au milieu du monde.

Déjà, sous la loi figurative, nous les voyons prendre part à certaines fonctions essentiellement liées au ministère du sacerdoce judaïque. Elles concourent à l'entretien, à l'embellissement des choses saintes. C'est par leurs dons généreux que le tabernacle s'enrichit. Leurs mains aident Zorobabel à rebâtir le temple de Jérusalem.

Quand le Fils de Dieu vient habiter notre terre, il veut naître d'une vierge; et, comme nous l'avons vu, c'est des flancs immaculés de Marie que sort le divin soleil qui doit éclairer la cité des élus. « Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle. » Pendant ses courses évangéliques, l'Homme-Dieu permet aux saintes femmes de le suivre. Il les charge de fournir, de leurs

maines, aux besoins de sa vie terrestre et de celle de ses premiers disciples.

Les Actes des Apôtres font foi que les maisons des saintes femmes devinrent, à Jérusalem, les premiers temples où furent célébrés les saints mystères.

Saint Paul a célébré le zèle de ces femmes immortelles qui, à Rome, à Corinthe, à Ephèse et dans toutes les villes de la gentilité, firent de leur maison les premières chapelles où fut prêché l'Evangile.

L'histoire de l'Eglise nous les montre perpétuellement occupées à dilater, par un zèle héroïque, l'empire de Jésus-Christ.

Pas un temple catholique n'a été construit, doté, enrichi sans elles, depuis ces basiliques splendides, construites par l'auguste mère de Constantin, jusqu'aux cathédrales debout encore au sein de la vieille Europe.

La révolution française avait tué les prêtres, dispersé les pierres du sanctuaire, entassé dans un même tombeau la cendre des Pontifes et des rois. La foi paraissait éteinte parmi nous, et l'athéisme, avec son hideux cortège, était venu épouvanter la terre. Or, qui a conservé l'étincelle de la vraie foi sous les décombres révolutionnaires ? Qui ? sinon ces femmes admirables dont les noms sont écrits dans le livre de vie. Qui a relevé les autels, planté et arrosé ces nombreuses pépinières de lévites, repeuplé le sanctuaire au sein de notre patrie ? La femme chrétienne. la dame et la sœur de charité.

Je le dis avec le sentiment de la plus vive reconnaissance, sans le zèle de ces femmes admirables que le fer et le feu des révolutions avaient épargnées, dans des jours de délire et de sang, le catholicisme s'éteignait pour jamais en France, et sa ruine replongeait l'Europe dans la barbarie.

Quand le jour où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres sera venu, nous verrons que, dans l'ordre de la vérité et de la foi, la part des femmes tient une place immense dans le plan des miséricordes divines.

Cinquante mille prêtres travaillent aujourd'hui parmi nous à réparer les ravages de l'incrédulité; et ces prêtres, dont le monde lui-même admire le dévouement et canonise les vertus, doivent à des mères pieuses, intelligentes, riches d'abnégation et de sacrifices, la gloire de leur apostolat.

Pour moi, je ne trouverai jamais assez de reconnaissance et d'amour dans mon cœur pour celle qui fut ma seconde providence, et dont les mains intelligentes m'ouvrirent les barrières du sanctuaire.

Vous le savez, M. C. F., le sacerdoce catholique n'a rien d'attrayant pour la nature, puisqu'il ne s'élève que sur les ruines de cette nature déchue. Semblable à son divin auteur, le sacerdoce catholique n'a qu'un roseau pour sceptre, qu'une couronne d'épines pour diadème, et pour trône que la croix où l'ont cloué les sarcasmes et les mépris du monde. Les familles opulentes ne viennent

plus demander à la porte du sanctuaire les richesses que le flot des révolutions a englouties. La naissance et la fortune n'habitent plus à l'ombre des autels dépouillés. Or, savez-vous comment le sanctuaire se repeuple ? savez-vous comment la tribu des lévites renaît de ses cendres ? C'est là le miracle de la charité et du zèle de la femme chrétienne. Tout prêtre aujourd'hui doit son sacerdoce au dévouement d'une mère, d'une sœur, ou d'une pieuse protectrice.

La femme catholique a donc constamment rempli à l'égard du sacerdoce les fonctions d'une auguste et sainte maternité.

Parcourez toutes les créations du zèle et de la vérité, et vous verrez qu'elles sont dues en grande partie à l'inventive charité de la femme chrétienne. Et pour en rappeler un seul exemple, c'est une femme qui a fondé dans ce siècle l'œuvre régénératrice de la propagation de la foi. Ce sont des femmes qui dotèrent, qui dilatent et qui affermissent cette œuvre de salut pour les nations assises encore dans l'ombre de la mort.

Dans l'état actuel de nos sociétés, les femmes seules peuvent arracher des populations abruties dans l'égoïsme et dans la misère, à l'indifférence qui les a envahies. Des femmes seules, saintement échauffées à la flamme du zèle et de la charité, peuvent ressusciter la foi au milieu de ces grands centres où affluent toutes les erreurs et où règnent tous les vices ; des légions de femmes changées en apôtres peuvent seules porter au sein des ténèbres de la capitale la lumière des vérités révélées. Et savez-vous

pourquoi? C'est que le prêtre à Paris est pour ainsi dire écrasé sous le poids des fonctions extérieures du culte, c'est parce que le prêtre est devenu pour ces multitudes qui vivent sans Dieu un objet de haine ou de mépris.

Et pour vous convaincre, M. F., de la triste vérité que j'énonce, permettez-moi d'invoquer devant vous les arguments les plus positifs et les plus matériels.

Au temps de saint Vincent de Paul, Paris renfermait dans son enceinte trois cent cinquante mille âmes environ; et l'historien de ce thaumaturge de la charité nous apprend que dix mille prêtres réguliers ou séculiers travaillaient au salut de la grande cité. En 1789, la population parisienne ne s'élevait guère au delà de cinq cent mille habitants, et dans l'absence des corporations religieuses déjà atteintes dans leur existence, six mille prêtres remplissaient encore à Paris les fonctions du ministère évangélique. Voulez-vous savoir quelles sont aujourd'hui les ressources spirituelles d'une ville d'un million d'âmes; que les merveilles de l'industrie doubleront avant qu'un quart de siècle ne soit expiré? Paris n'a dans son enceinte que cinq cents prêtres, occupés seuls du salut du troupeau le plus difficile à gouverner qu'il y ait au monde.

Les ordres religieux ont disparu; les baptêmes, les mariages, les enterrements absorbent le ministère pastoral; et quelques prêtres, abreuvés de dégoût, sont jetés seuls au sein de cette mer plus agitée que l'océan.

Comment s'étonner ensuite si la plaie de l'indifférence s'élargit chaque jour sans mesure? comment s'étonner si

le matérialisme des intérêts et des passions gagne toutes les âmes?

La foi catholique s'éteindra inévitablement à Paris, dans un temps qui ne saurait être éloigné, à moins que Dieu ne la ressuscite par quelqu'un de ces coups plus retentissants que le bruit du tonnerre, ou à moins qu'un apostolat à domicile ne vienne en aide au sacerdoce frappé d'impuissance en face d'une corruption devenue le scandale de l'Europe et le filet de mort des nations et des rois.

On compte près de soixante paroisses à Rome, sans y comprendre près de quatre cents églises dans lesquelles le saint sacrifice est offert, et où le pain de la divine parole est distribué. Paris n'a que trente-deux paroisses, et sa population est six fois plus grande que celle de la ville éternelle.

Il y a des paroisses au sein de la capitale dont la moitié des habitants ignorent le chemin de l'Eglise où priaient leurs pères, et où ils reçoivent eux-mêmes le sacrement de la régénération.

Plongés dans l'idolâtrie des intérêts et des passions, ils ont oublié jusqu'au nom du patron de leur paroisse. Le prêtre a perdu tout empire régénérateur sur ces multitudes égarées. Elles dorment un sommeil d'indifférence impie que rien ne fera finir, si la femme chrétienne, toute puissante par la charité, ne porte dans l'intérieur des familles pauvres la lumière de la foi qui éclaire et le feu de la charité qui convertit.

Que cent femmes vraiment animées de l'esprit de Jésus-Christ se donnent la mission de fonder dans chaque paroisse de Paris un apostolat à domicile de vérité et de charité, de zèle et de foi, et deux générations ne s'écouleront pas sans que le catholicisme n'ait repris sur la population parisienne l'empire qu'il avait autrefois.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'un apostolat à domicile soit une chose impossible de la part des dames chrétiennes, si nombreuses, si intelligentes, si zélées encore au sein de la capitale. Ce qui s'est vu peut se voir encore. Ce qu'un petit nombre de femmes, riches de piété, pratiquent à l'heure où nous sommes, peut l'être par une foule d'autres, imitatrices du zèle dont elles sont animées.

La foi s'inspire plutôt qu'elle ne s'enseigne, et le moyen le plus puissant pour la ressusciter dans les âmes, c'est le tableau vivant de la charité et de la miséricorde. « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, disait le Sauveur, si vous vous aimez les uns les autres. (Joan. 13. « 35.) »

Les misères matérielles, quoi qu'on en dise, sont immenses dans nos sociétés modernes. On ne rêve que bien-être physique, et jamais la plaie des besoins purement corporels n'a été plus profonde et plus désespérée. Dans l'absence des doctrines que la foi seule grave au fond des âmes, tous cherchent dans la matière et dans la matière seule le bonheur et le repos. De là une activité infinie qu'irritent une faim inextinguible et des espérances toujours trompées. Ceux qui possèdent et qui jouissent rêvent

de nouvelles jouissances et de nouveaux trésors; ceux qui travaillent et qui souffrent convoitent ce qu'ils ne peuvent obtenir.

Et parce qu'il n'y a plus de règle pour la conscience, plus de croyances pour l'âme, les hommes de ce temps sont aussi malheureux au sein de l'abondance qu'ils croient l'être au milieu des privations.

Mais les misères de l'âme et les besoins des intelligences sont plus profonds encore. Une grande majorité des habitants de la capitale vit dans un horizon que la lumière des vérités révélées ne perce jamais.

Le paganisme des jouissances, le doute, l'absence de toute foi surnaturelle, une indifférence athée, voilà le signe dont le génie du mal a marqué ses innombrables victimes. Or, qui cicatrisera ces inguérissables plaies? qui soufflera sur ces ossements arides? qui rendra la vie à ce cadavre? qui versera les eaux de la grâce et de la vie au sein de ce désert moral? qui fera germer la vérité et la vertu, la piété et la foi dans ce sable stérile et brûlant?

Le clergé de Paris, réduit à des proportions si minimes, eu égard au temps passé, est impuissant à accomplir cette œuvre de salut. Il n'y a que des associations paroissiales de femmes généreuses et remplies de miséricorde qui puissent devenir le bon génie de cette société agonisante. Il n'y a qu'elles qui puissent porter dans le sein des familles qui travaillent, qui souffrent et qui ont perdu le sentiment des vérités du salut, la double aumône de la charité et de la foi.

Il y a moins d'un siècle, M. F., la parole du prêtre exerçait encore à Paris une influence universelle. L'esprit paroissial existait au sein de la capitale. Les besoins matériels et la réforme des mœurs étaient le double objet des associations dont l'origine remonte à saint Vincent de Paul. De nos jours, aux vices et à la misère que les passions engendrent, sont venus se joindre les apostasies de la foi, l'indifférence religieuse, l'oubli le plus réfléchi des maximes de l'Evangile. Notre temps présente au monde un phénomène nouveau qui n'a de type historique chez aucun peuple, la pauvreté et la misère unies à la haine de Dieu et à l'incrédulité.

La foi est donc la grande aumône qu'il faut faire à ces milliers d'âmes qui n'en ont plus.

Dames chrétiennes, quittez vos demeures pour descendre dans celles que peuplent ces familles innombrables, plus pauvres encore des biens de la grâce qu'elles ne le sont des biens de la terre. Apparaîsez-y comme les anges consolateurs de tant de malheureux sur qui pèse le double fardeau des souffrances du corps et des nécessités de l'âme.

Portez au vieillard, à l'ouvrier sans travail, à la veuve désolée, à l'orphelin sans appui, à l'indigent délaissé, le superflu de vos richesses et le superflu de votre temps, de ce temps que le monde dévorerait sans compensation pour votre salut; mais, en soulageant leurs souffrances physiques, pénétrez-vous de cette vérité, que leur âme

surtout réclame tous les efforts de votre zèle, toutes les ressources de votre ingénieuse charité.

Le caractère des œuvres de miséricorde même corporelle doit être un caractère de zèle et de foi, et il y a dans la main et sur les lèvres de la dame de charité une grâce de conversion et de salut plus puissante et plus efficace peut-être que les prédications du prêtre.

Ainsi, Mesdames, en visitant les malades, en soulageant et en nourrissant les pauvres, en étendant sur l'orphelin les douces influences de vos bienfaits, n'oubliez jamais que la plupart de ceux que vous visitez dans ces pèlerinages de la miséricorde ignorent les dogmes fondamentaux du christianisme et les vérités les plus nécessaires au salut, comme les ignorent ces hordes sauvages que le souffle d'un missionnaire n'a point encore réchauffées.

Paris est rempli d'une multitude d'hommes, de vieillards, de femmes, d'enfants même, pour qui Dieu et Jésus-Christ sont des mots vides de sens.

Jetés dans les casernes de l'industrie, le lendemain d'une première communion, les enfants du pauvre, à quelques semaines du jour qui les vit s'asseoir à la table sainte, ne se souviendront de cette époque mémorable que Napoléon appelait le plus beau jour de sa vie, que pour rougir de leur gloire, que pour blasphémer le sacrement qui épuise la charité infinie de Dieu même.

En allant visiter, à l'exemple de Notre-Dame, ces pauvres familles chargées de toutes les maladies de l'âme et de

toutes les souffrances du corps ; en leur portant le fruit de vos aumônes , faites luire aux yeux de leur intelligence obscurcie le rayon pur de la vérité et de la foi ; dites-leur que dans le grand partage des biens du Père de famille , les pauvres ont reçu la meilleure part ; faites-leur comprendre que si les biens terrestres ne leur sont pas échus , les biens de la grâce et de la gloire sont devenus leur héritage et leur propriété.

Parlez-leur avec amour de la grâce de leur baptême , de la grandeur de leur vocation chrétienne , des saintes et immortelles récompenses promises à ceux qui croient , qui aiment et qui souffrent ; rappelez-leur la brièveté de cette vie si pesante pour les heureux du siècle , et si riche de mérite et de récompenses pour le pauvre selon l'Evangile ; parlez-leur de cette mort qui vient à pas de géant pour les adorateurs de la matière , et qui n'a rien de triste , rien de lugubre pour le pauvre selon le cœur de Dieu.

Resuscitez dans ces familles redevenues païennes , ou plutôt indifférentes à tout sentiment religieux , l'esprit paroissial ; informez-vous avec une maternelle inquiétude si les petits enfants fréquentent les écoles chrétiennes , s'ils savent leur prière , s'ils connaissent la lettre du catéchisme , s'ils vont aux offices de leur paroisse.

Conjurez leurs mères selon la chair de les conduire elles-mêmes à la messe du prône et au catéchisme de leur pasteur.

Donnez-leur l'assurance que vous les recommanderez

aux soins paternels et aux bontés des prêtres chargés devant Dieu du salut de leur âme.

Si ces prédications domestiques devaient trouver une répulsion malheureuse dans le cœur de certaines familles, trop prévenues encore contre tout ce qui touche aux vérités éternelles, ne donnez à vos premières visites d'autre but que celui de la charité et de la miséricorde; parlez longtemps, s'il le faut, avec vos seuls bienfaits, avec le seul spectacle de votre tendre intérêt. Qu'elles s'imaginent que le soulagement de leurs misères et de leurs souffrances vous a seul amenées jusqu'à elles. Et quand vous serez devenues maitresses des cœurs de ceux que vous visiterez, quand la reconnaissance vous aura préparé les voies, le moment sera venu où, sans danger pour votre apostolat, vous pourrez parler de Dieu à ceux que vous n'aviez encore entretenus que de leurs misères.

La bienheureuse Marie de l'Incarnation, qui vivait à Paris au temps de la ligue, fit rentrer dix mille protestants dans le sein de l'Eglise.

Cette femme admirable, l'une des gloires de la France, savait l'art difficile de convertir les âmes; elle possédait la science des prédicateurs et des Apôtres. Hélas! ce ne seront pas seulement des hérétiques que vous éclairerez des lumières de la foi, mais ce seront des incrédules apostats et ignorants qu'il faudra ramener sous le joug de l'Evangile.

La vue des souffrances matérielles de ceux que vous visiterez vous attendrira jusqu'aux larmes. Mais que sont

ces douleurs passagères, si vous les comparez aux dépouillements spirituels de ces âmes qui ont perdu la grâce de Jésus-Christ, et qui blasphèment le Dieu qu'elles ne connaissent plus? Les privations corporelles finissent avec la vie; mais la ruine de la foi engloutit les espérances d'une vie éternelle. La vie du corps est quelque chose, sans doute; mais la vie de l'âme touche à des destinées qui ont quelque chose d'infini comme Dieu.

Revêtez-vous d'entrailles de charité et de miséricorde; ne vous laissez rebuter par aucun obstacle; et vous unissant par la prière au mystère de Notre-Dame chez sa cousine Elisabeth, surmontez les fatigues et les dégoûts d'un apostolat trop abondant de consolations, trop riche de biens, pour qu'il ne soit pas traversé de mille manières par l'éternel ennemi de l'homme.

Il faudra, Mesdames, dans ces pieux pèlerinages im-
moler la nature à la grâce, vous oublier pleinement vous-mêmes, en allant vous mettre au service de ces malheureuses familles, dont quelques-unes, n'en doutez pas, payeront d'indifférence, d'ingratitude, peut-être même d'insolents procédés, votre zèle pour leur salut et votre charité pour leurs souffrances.

Si, à l'exemple de Marie, vous marchez environnées de modestie, d'humilité et de zèle, la grâce vous fera découvrir sous les haillons de la pauvreté les membres les plus précieux du Dieu qui mourut pauvre et délaissé sur la croix; vous apercevrez à travers les lambeaux de l'indigent et les larges sillons de la douleur, des âmes marquées du signe de la prédestination et de la gloire.

Vous l'avez compris, M. C. F., il y a donc une mission publique, un apostolat immense, réservé à la femme chrétienne. Vous en trouvez le type immortel dans le mystère de la visitation de Marie. « Elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. (Luc. 1. 40.) »

Les palais des princes, les cercles du monde, les salons élégants, sont la patrie du luxe, de l'ambition au cœur glacé, des passions implacables; et la demeure du pauvre est le portique du ciel, le vestibule de l'espérance, la maison même de Dieu. Sortez de vos habitations étincelantes de richesses, mais vides trop souvent des trésors de la grâce.

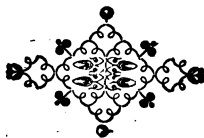
Sortez-en comme la bienheureuse Vierge sortit de son humble retraite, pour porter à vos frères la lumière de la vérité et les consolations de la miséricorde.

L'Evangile doit être annoncé aux pauvres; il doit l'être dans cette ville par la dame de charité, parce qu'elle seule peut pénétrer dans la maison du pauvre, parce qu'elle seule, en soulageant les maux qui l'écrasent, peut verser dans son cœur flétri la foi qui éclaire, l'espérance qui rend le courage, et la charité qui console.

Elevez-vous, Mesdames, élevez-vous à la hauteur des besoins de cette grande cité; bénissez Dieu d'avoir compté sur votre zèle pour réveiller parmi nous la foi qui s'éteint et la piété qui a déserté la famille.

Allez à la suite de Marie visiter la femme brisée de souff-

france et chargée de sa misère comme d'une honte, l'enfant qui gémit et le vieillard qui meurt, et croyez que les Anges du ciel vous accompagneront jusqu'à ces montagnes éternelles que le soleil de la gloire éclaire d'une lumière qui n'aura plus de nuit.



XVIII. CONFÉRENCE.

DES BÉNÉDICTIONS QUE LA PRÉSENCE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE RÉPAND
DANS LA MAISON DE ZACHARIE.

Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu sancto.

Dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie de l'Esprit-Saint. (Luc. 1. 44.)

Ne nous laissons pas de méditer le mystère de la visitation. L'écrivain sacré a pris soin d'en marquer toutes les circonstances.

Le silence des divines Ecritures sur la plupart des actions dont se compose la vie de la très-sainte Vierge, a sa raison dans les desseins cachés mais toujours adorables de la divine Sagesse; et il y aurait une grande témérité à vouloir pénétrer pleinement des choses qu'il a plu au Saint-Esprit d'envelopper d'un voile mystérieux. Bénissons toutefois la divine clémence de ce qu'elle a daigné

nous raconter les merveilles qui furent le fruit du saint pèlerinage de Marie vers les montagnes de Judée.

Zacharie et Elisabeth ont mérité, il est vrai, une insigne louange, et l'Esprit-Saint a canonisé leur vie par ces paroles sublimes : « Ils étaient justes tous les deux devant le Seigneur. *Justi ambo ante Deum.* »

Mais la maison de Zacharie nous présente, avant que la bienheureuse Vierge y soit entrée, une image lugubre des infirmités, des humiliations et des misères dont la source remonte, pour l'humanité, au malheur de sa déchéance. Ces misères, ces tristes conséquences de l'antique péché vont s'enfuir à l'approche de la divine mère de la grâce, et la présence de Marie dans cette pauvre demeure va en faire le sanctuaire des plus étonnantes merveilles que l'Esprit-Saint ait jamais opérées dans les âmes.

Le mystère de la visitation de Marie à sa cousine Elisabeth nous a déjà offert le modèle le plus achevé du zèle pour le salut de nos frères. Nous y avons aperçu le type mystérieux, le modèle le plus parfait de cette attendrissante charité qui, s'épanchant du cœur immaculé de la très-sainte Vierge, est descendue comme une bénédiction dans les entrailles de la femme chrétienne, pour en faire l'élément le plus énergique et le plus fécond de la civilisation du monde.

Recueillons avec le même intérêt les autres enseignements et les autres merveilles cachées dans ce mystère des grandeurs de notre auguste Reine.

Mais qu'est-ce donc que cette habitation vers laquelle la Reine de l'univers dirige ses pas ? Est-ce un palais bâti par les rois de Juda, sous lequel la fille de David vient abriter sa gloire ? Vient-elle visiter une autre reine, une femme environnée de l'éclat de la naissance et des splendeurs de la fortune ? Non, M. F., la maison de Zacharie n'est qu'une chaumière. C'est l'asile oublié d'une femme riche de sainteté et de vertu, mais accablée de vieillesse, et qui porte sur sa tête blanchie par la douleur, bien plus que par les ans, la honte d'une stérilité devenue proverbiale. Elisabeth n'est connue de ses concitoyens que par un nom d'ignominie. On l'appelle *la stérile*.

Cette femme vénérable porte, il est vrai, dans son sein un enfant à qui les plus hautes destinées sont promises ; mais cette bénédiction tardive est encore un secret pour ceux qui ne connaissent Elisabeth que par les larmes et par la désolation d'une stérilité demi-séculaire. Là, dans cette demeure, autour de laquelle règnent une solitude et un silence qui ressemblent à un châtiment, nos yeux aperçoivent le lamentable tableau des conséquences de la chute originelle. Un enfant conçu dans le péché, une femme cassée de vieillesse et qui avait épuisé toutes ses larmes quand elle est devenue mère, un vieillard muet et tombé dans une sorte d'idiotisme, voilà tout ce que l'œil découvre d'abord sous ce toit solitaire.

Considérons, en premier lieu, l'état de l'enfant caché dans les entrailles d'Elisabeth. Contemplons des yeux de la foi les tristes dépouillements et les misères natives de l'âme du précurseur du Messie.

Et quoi, M. F., celui que la Sagesse éternelle proclamera le plus grand des Prophètes, ce Jean-Baptiste, dont la bouche du Christ canonisera elle-même les héroïques vertus, est enveloppé dans la nuit du péché ! Le sein qui l'a conçu est son premier tombeau ! Son âme privée de la justice originelle est plongée dans l'abjection et dans la mort ! Du fond des ténèbres qu'elle habite, elle répète les cris de désespoir et les ineffables gémissements que Job a mis dans la bouche des malheureux enfants d'Eve :
 « J'ai dit à la pourriture : Vous êtes ma mère, et aux vers :
 « Vous êtes mes frères et mes sœurs. (Job. 17. 14.) »

« Ah ! périssse le jour où je suis né. (Job. 3. 3.) Que
 « cette nuit soit une solitude, qu'un tourbillon la dévore !
 « (Job. 3. 4.) Pourquoi n'ai-je pas été étouffé dans le
 « sein maternel ? Pourquoi suis-je condamné à habiter une
 « prison avant de naître ? (Job. 3. 5. 11.) »

Quel état, M. F., pour le premier martyr du Christ, pour le premier de ses Prophètes, pour ce grand confesseur de la vérité !

Et qu'est-ce donc que ce premier péché de l'homme, puisqu'il a le pouvoir d'atteindre, au sein maternel, l'enfant miraculeux à qui la vocation la plus haute fut promise par un Ange, avant même que sa mère l'eût conçu ?

Il est un spectacle plus désolant pour la foi, c'est celui que nous offre l'éducation moderne. C'est l'état d'idiotisme sauvage dans lequel tombent ces milliers d'enfants.

que l'industrialisme égoïste entasse dans ses fabriques et dans ses ateliers.

L'éducation fait l'homme moral. Elle lui donne la vie de l'âme, elle forme sa conscience et sa raison. Elle seule plie l'adolescent aux devoirs qui l'attendent. Mais le catholicisme seul dépose dans la conscience du jeune homme des doctrines certaines, des dogmes positivement et divinement révélés. Sans la lumière de la foi, il s'ignore lui-même, il ne sait ni d'où il vient, ni ce qu'il est, ni où on le mène. Son existence est pour lui un mystère ; celle de l'univers, un problème sans solution.

Or, si les jeunes générations sont confiées à des maîtres indifférents ou hostiles à la foi catholique ; si les premières et les plus belles années de leur existence se passent dans l'oubli des devoirs du chrétien ; si elles vivent au collège sans piété et sans foi, sans goût pour la prière et pour les choses saintes ; si des professeurs mécréants versent dans l'âme des enfants de la patrie le poison des mauvaises doctrines, et leur donnent l'exemple d'une insouciance impie pour tout ce qui touche aux intérêts éternels de l'homme ; si une philosophie incrédule venait leur apprendre que Dieu et l'immortalité de l'âme sont des opinions contestables, la révélation et la Bible de poétiques rêves, le Christ un législateur purement humain, le catholicisme une forme passagère, la vie future un problème, et le dogme des peines éternelles une absurdité ; à quel abrutissement moral les générations naissantes ne seraient-elles pas destinées ?

Une nation catholique ne pourrait subir, pendant un

demi-siècle, la fatale influence d'une éducation systématiquement impie sans perdre la foi de ses pères. Et si la Providence, malgré cette cause profonde de dépravation morale, voulait perpétuer au sein de cette nation le règne de la vérité religieuse, elle la condamnerait à des épreuves cruelles, et ce ne serait qu'au prix des plus douloureuses souffrances qu'elle l'empêcherait de descendre au-dessous de la barbarie.

Mener une nation catholique à l'extinction de la foi, par l'éducation, est la persécution la plus satanique que l'Eglise puisse subir. Julien l'Apostat interdisait, il est vrai, ses écoles légales aux enfants catholiques de son empire; mais il ne s'était pas avisé de forcer les pères de famille chrétiens d'envoyer leurs enfants aux collèges du paganisme.

Mais que deviennent les enfants du pauvre, entassés par l'industrialisme dans les cavernes de la cupidité? Quelles leçons et surtout quels exemples y trouvent ces innombrables enfants, arrachés par l'appât d'un dégradant salaire aux sentiments de la famille, et à l'action paternelle et moralisante du sacerdoce!

Jetés pêle-mêle, presque toujours sans distinction d'âge et de sexe, dans les laboratoires de l'égoïsme, ils tombent rapidement dans un abrutissement moral qui épouvante.

Privés d'air, de lumière et surtout de foi, ils s'étiolent, se dégradent, s'abâtardissent, et deviennent bientôt des machines de corruption, mises en jeu par les ressorts combinés de l'impiété et du libertinage.

Ainsi l'âme de Jean-Baptiste, plongée dans les ténèbres de la déchéance, nous offre une image de la dégradation qui attend les enfants de la patrie quand un pouvoir oppresseur et aveugle les force de puiser dans des écoles incrédules, non les leçons de la vérité et les doctrines de l'espérance, mais des théories d'impiété et des systèmes de doute.

Ainsi cet enfant miraculeux et mort cependant à la grâce qu'il a perdue par le vice de son origine, nous donne une idée des funestes dépouillements de ces innombrables troupeaux d'êtres humains que l'industrialisme européen porte dans ses entrailles, et à qui il arrache tout principe de vie chrétienne et tout sentiment de moralité.

Elisabeth elle-même, jusqu'au moment où la bienheureuse mère de la grâce pénètre dans sa demeure, nous rappelle d'autres misères et d'autres humiliations.

Cette femme, toute sainte qu'elle est, est parvenue à une extrême vieillesse à travers la solitude de son âme et le malheur de ne pouvoir mêler son sang à celui d'une race prédestinée. Etrangère aux bénédictions de son père Abraham, elle porte encore aux yeux de ses proches et de ses concitoyens la honte d'une stérilité dont on lui fait un crime. Cette stérilité a cessé, il est vrai ; mais la terre l'ignore, et on appelle cette femme vénérable du nom même de *stérile*.

Or, M. F., la vieillesse, la stérilité, l'humiliation, le

mépris, la honte, l'oubli et la souffrance, voilà dans Elisabeth les conséquences et les fruits amers du péché originel.

Ces misères physiques et morales n'ont été, il est vrai, pour Elisabeth, que les instruments par lesquels la divine Providence a bâti l'édifice de sa sainteté; mais elles n'en sont ni moins réelles, ni moins douloureuses.

Voulez-vous contempler des misères plus profondes, des maux plus cruels, des hontes plus déshonorantes, arrêtez vos regards sur l'état de la femme moderne dans nos cités usées de sensualisme et ravagées par la corruption.

Qu'apercevez-vous dans ces femmes, aujourd'hui si nombreuses, qui passeront leur vie loin des pratiques de la piété et de la vertu, loin de Dieu et de Jésus-Christ; en dehors, pleinement en dehors de l'influence réparatrice du culte de la très-sainte Vierge?

Après une jeunesse flétrie et desséchée dans la luxure, dans l'idolâtrie d'elles-mêmes, dans le culte abject des intrigues adultères, combien n'en avez-vous pas vu arriver à une caducité misérable, au fond de laquelle il ne reste plus une étincelle de vie morale?

Des instincts mauvais, des habitudes honteuses, des vices impuissants, voilà ce qui dévore les restes hideux d'une existence usée au service des passions.

Entrez dans le vaste hospice de la Salpêtrière, parcou-

rez les salles lugubres de Saint-Lazare, et vous comprendrez ce qu'est pour une femme l'absence, l'oubli et le mépris du culte glorificateur de Marie.

Pénétrez dans ces maisons où la femme jadis sensuelle et mondaine, où l'actrice en vogue, où les héroïnes des théâtres et des orgies élégantes achèvent une vie rassasiée d'intrigues, qu'y verrez-vous? La décrépitude du vice jointe au désespoir d'une vie qui s'éteint, l'absence de tout sentiment noble, élevé, généreux; l'égoïsme et la misère, les rides des passions et la morgue d'un stupide orgueil.

Le vieux Zacharie nous offre à son tour une désolante image des misères morales et des humiliations qui affligent les derniers jours de tant d'hommes aujourd'hui.

Ce prêtre d'Israël, fils des pontifes et des rois de Juda, trouve, il est vrai, dans sa vertu des compensations aux maux qui désolent sa vieillesse; mais il n'en porte pas moins les funestes conséquences de la dette antique contractée par le père commun d'une postérité maudite.

Enveloppé dans sa douleur et comme enseveli dans sa honte, il ne quitte plus sa triste demeure. Devenu la risée de ses concitoyens, il ne peut leur apprendre que la divine clémence s'est inclinée sur sa tête, et qu'à un deuil d'un demi-siècle a succédé une bénédiction tardive, mais miraculeuse. Il est muet, et cette infirmité passe aux yeux de ceux qui le plaignent pour l'une de ces dernières misères qui pressent la décrépitude de chercher un asile dans la

nuît du tombeau; il leur apparaît, du fond de sa silencieuse retraite, comme une victime qu'une mort lamentable mène à une tombe sans gloire, à la suite d'une vie qui fut sans consolation et sans utilité.

Mais qu'y a-t-il de plus digne de pitié que l'état de ces hommes si nombreux dans nos sociétés modernes, qui, à une jeunesse rassasiée de débauche, ont fait succéder une vie pleine d'intrigues, d'injustices et de scandales? qu'y a-t-il de plus humiliant et de plus vil tout ensemble que la vue de ces courtisans de tous les pouvoirs, de ces satellites de toutes les iniquités sociales, de ces mendiants de popularité et de bruit, lorsque après un quart de siècle de roueries politiques, de machinations ténébreuses, de complaisances payées, on les voit traîner sous les glaces de la vieillesse les derniers restes d'une existence profanée par la honte et dotée par l'apostasie?

Parcourez tous les âges, toutes les conditions, tous les rangs, au sein de cette cité redevenue presque toute païenne, vous n'apercevez partout que les stigmates honteux du vice et de la débauche; vous y trouverez des pauvres superbes et des riches abjects, des femmes opulentes dont le front sue le scandale et ruisselle d'infamie; vous y verrez le sensualisme et la misère, l'arrogance et la bêtise, des instincts bas et des prétentions hautaines, des cœurs souillés et des âmes de fer, des multitudes dont la vie n'a été qu'une obéissance passive à tous les appétits, à toutes les convoitises de l'homme animal, des milliers d'hommes enfin qui, à leur dernière heure, ne trouvent plus sur le lit funèbre un seul

germe de foi , une seule pulsation de vie morale et d'espérance.

Essayons de comprendre maintenant, M. C. F., comment le culte de la très-sainte Vierge peut devenir pour nos sociétés mourantes un remède souverain et réparateur.

La très-sainte Vierge , en entrant dans la maison de sa parente , sanctifie Jean-Baptiste dans le sein de sa mère ; elle remplit Elisabeth des dons les plus excellents de la grâce ; elle fait de Zacharie un prophète , un panégyriste sublime des gloires de Jésus-Christ.

Remarquez d'abord la puissance régénératrice de la présence de Marie sur l'enfant qu'Elisabeth porte dans son sein , et comprenez quelle serait l'action du culte virginal sur ces innombrables générations que l'éducation moderne et que l'industrialisme dépravent , avant même que l'âge leur permette de pratiquer les leçons que le vice leur donne.

La salutation de Marie retentit jusqu'au fond des entrailles d'Elisabeth. Elle va réveiller au sein maternel l'enfant qui n'y a puisé que des germes de mort. Une seule parole de Marie le fait tressaillir de bonheur et de joie ; cette parole inonde son âme des plus vives clartés de la grâce.

La lumière surnaturelle éclaire ses yeux , avant même qu'ils ne soient ouverts à la pâissante clarté du soleil de la terre. Ne se possédant plus de joie et d'amour , il tres-

saille devant le Dieu caché qui vient lui apporter le pardon, la miséricorde et le salut.

Il adore celui dont il proclamera bientôt la divinité à la face d'Israël, et il commence à accomplir, même avant de naître, le sublime apostolat auquel il était prédestiné. Les tressaillements, les saintes exultations de Jean-Baptiste sont le premier *témoignage* qu'il rend à la vérité vivante; c'est le premier cri d'admiration que ce grand Prophète fait entendre en apercevant le Verbe fait chair.

Tout change aussitôt pour ce fils d'Adam devenu le premier disciple de l'Homme-Dieu. De la nuit du péché originel il est transporté par la grâce dans le royaume de la vérité et de la lumière. Les chaînes que le mal avait jetées sur son âme se brisent; la tristesse, la honte, la douleur et la mort font place aux saisissements de la joie la plus vive, aux saints transports de l'admiration et de la reconnaissance. « Dès qu'Elisabeth a entendu le salut de Marie, « l'enfant qu'elle porte tressaille dans son sein. (Luc. 1. « 41.) » Et ces merveilles, ne nous laissons pas de le dire, sont produites par les premières paroles que la Vierge sans tache prononce en entrant dans la maison de Zacharie... *Ut audivit salutationem Mariæ, exultavit infans in utero ejus.* (Luc. 1. 41.)

Supposons, M. C. F., que le nom et le culte de la très-pure Vierge soient dans l'âme de toutes les mères chrétiennes pendant ces mois de tristesse et d'angoisse qui précèdent le jour où elles mettront au monde le fruit que

leur sein a conçu, croyez-vous que les enfants dont elles doivent devenir mères ne recevraient pas, même avant de naître, quelques semences premières de cette vie surnaturelle qui les attend au baptême?

Le fruit d'un arbre est toujours en harmonie avec la sève dont il s'est nourri sur sa tige, et les enfants à qui Dieu a donné pour mères des femmes riches de piété et remplies de dévotion pour la très-sainte Vierge, se distingueront toujours par des inclinations heureuses pour la vertu. Leur âme, en reposant neuf mois dans le sein d'une mère vraiment chrétienne, a reçu, par ce contact mystérieux, des germes qui ne manqueront pas de produire un jour des fruits de bénédiction.

Les jeunes générations que l'éducation moderne élève ne donneraient pas au monde le spectacle d'une impiété qui épouvante, si les années qui s'écoulent pour elles au sein des collèges étaient des années de piété et de foi. Ah ! si les maîtres de l'enfance et les instituteurs de la jeunesse croyaient les vérités de la foi et mettaient en pratique les maximes de l'Evangile, la France n'aurait pas des larmes de sang à verser sur ces milliers d'enfants pour qui Dieu n'est qu'un mot, le Christ qu'un objet de blasphème, et l'Eglise qu'un signe de contradiction.

Que de larmes, que d'amers regrets, que de cruels déchirements épargnés aux familles, si les enfants du pauvre et ceux du riche entendaient au seuil de la vie, comme Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, une parole de foi et d'espérance ! Quel avenir de grandeur et de gloire le

culte de Marie préparerait à nos sociétés agonisantes, si les enfants en goûtaient de bonne heure l'onction salutaire!!!

Remarquez en second lieu, M. F., comment la présence de la très-sainte Vierge dans la maison de Zacharie transforme en un moment la mère du saint précurseur. Le salut virginal la rajeunit comme l'aigle; les paroles de Marie l'inondent des clartés les plus vives de la grâce; elles font descendre dans son âme un fleuve de vie, de lumière et d'amour. Pesez, méditez toutes les paroles que la vue de la Mère de Dieu inspire à Elisabeth, et dites s'il n'y a pas dans le cœur immaculé de la Vierge par excellence une source de bonheur et de salut!

Elisabeth ne s'écrie pas comme la femme de l'Evangile : « Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont nourri. » Mais s'élevant pour ainsi dire à toute la hauteur des vertus de la Mère du Christ, elle lui dit : « Vous êtes heureuse, parce que vous avez cru : *« Beata quæ credidisti. (Luc. 1. 45.) »* Et pénétrant soudain le profond, l'ineffable mystère qui noue dans l'unité d'une personne divine le Fils de Dieu et le fils d'Adam, elle ajoute : « D'où me vient ce bonheur que la *« Mère de mon Dieu* vienne à moi? (Luc. 1. 43.) » Ainsi, Elisabeth aura l'insigne honneur de donner la première à Marie le titre sublime de Mère de Dieu.

Or, M. F., si la vue de l'immortelle Vierge a suffi pour faire d'Elisabeth le plus sublime apôtre des grandeurs de la Reine des Anges, si une parole échappée à ses lèvres

immaculées a pu transfigurer cette femme accablée de vieillesse et donner à son âme des clartés qui suffiraient à la gloire des esprits évangéliques, quelles saintes métamorphoses le culte de Marie n'opérerait-il pas dans la vie des femmes de ce siècle, si elles y étaient fidèles, si elles s'appliquaient à en savourer la douceur, si elles s'abandonnaient aux savantes séductions de l'amour de Marie !

Toute femme à qui le nom de Marie est inconnu est une femme païenne, hérétique ou impie. Toute femme qui, au sein du catholicisme, a perdu le sentiment de la piété envers la Reine des vierges, n'échappera jamais à une stérilité morale.

Sa jeunesse sera livrée aux séductions du monde, et quand l'âge viendra la dépouiller des frivoles attraits de la nature, son cœur deviendra la patrie des plus mauvais penchants.

L'indifférence, l'oubli envers le culte de la très-sainte Vierge sont dans une femme catholique le signe infallible de l'extinction de la piété. L'absence de ce culte régénérateur la laisse en proie aux instincts mauvais qui ont pris racine dans son âme, et dont elle ne se dépouille qu'à l'aide d'une grâce abondante et qu'à l'ombre des bénédictions de la femme divine.

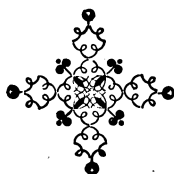
Que les femmes régénérées dans les eaux du baptême s'efforcent de reproduire quelques-unes des vertus de Notre-Dame, qu'elles imitent au degré où elles le peuvent

celle qui a versé tant de gloire sur leur sexe, qu'elles fassent briller au sein de cette nuit quelque rayon de la sainteté de la femme par excellence, qu'elles travaillent à se rendre dignes de leur vocation chrétienne; et la société ne tardera pas à rentrer dans des voies de salut et d'espérance, et des jours de grâce, de bonheur et de paix succéderont à cette époque de honte, de scandale, de misère et de crime.

Le culte de la très-sainte Vierge, en devenant la religion de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions, nous tirerait de cet affaissement moral, de cet abâtardissement ignominieux où le vice et l'orgueil nous ont précipités. Il rendrait à la jeunesse la chasteté et la vertu; il deviendrait la gloire de la femme, la force de l'homme, la sagesse du vieillard, le bon génie de la France. La famille redevenue païenne verrait reflourir dans son sein les vertus de l'Evangile; elle s'embellirait de sainteté et d'innocence, comme en fut enrichie la maison du vieux Zacharie, image de l'humanité déchue, mais devenue l'image du ciel au moment où la Reine des Anges daigne venir l'habiter.

Depuis plus de cinquante ans, M. F., la France et l'Europe, ravagées par l'impiété, cherchent dans l'égoïsme et dans les ténèbres une ombre de civilisation et une ombre de société. Le catholicisme, banni des lois et des mœurs, de la littérature et des arts, de la science et des institutions, de l'enseignement et de la famille, les a livrées, par un juste châtement de Dieu, à une barbarie pire que celle des nations sauvages.

Supplions Marie , reine de la vérité et mère de la vie , de venir visiter notre terre si froide et si stérile ; conjurons-la de laisser sortir de son cœur immaculé une de ces bénédictions qui donnent la paix , qui ressuscitent les âmes , et qui sauvent les peuples.



XIX. CONFÉRENCE.

COMMENTAIRE SUR LA PREMIÈRE STROPHE DU CANTIQUE DE MARIE.

Et ait Maria : *Magnificat anima
mea Dominum.*

Et Marie dit : Mon âme glorifie
le Seigneur. (Luc. 4. 46.)

JEAN-BAPTISTE a été sanctifié dans le sein de sa mère ; Elisabeth a célébré avec un saint enthousiasme le bonheur et la gloire de la très-sainte Vierge ; la maison de Zacharie est devenue le temple du Dieu vivant et la demeure de la Reine du monde. Mais la bouche de Marie va s'ouvrir pour chanter à son Dieu un cantique nouveau. Elle va entonner un hymne de triomphe, si riche de magnificence et de poésie, que la terre n'a jamais entendu de si divins accents. Plaçons-nous par la foi, M. F., dans cette maison, vide des biens du temps, mais rayonnante des splendeurs de la grâce. Quel spectacle s'offre en ce moment aux yeux de notre âme !

Le Verbe éternel du Père, caché et silencieux dans le sein de Marie; Jean-Baptiste, devenu son prophète, et commençant sa mission par ses tressaillements prophétiques dans le sein maternel; Elisabeth ravie jusqu'aux cieux; puis la divine Mère du Christ, la reine de l'univers, se disposant à célébrer avec son âme, sa bouche et son cœur les miséricordes, la puissance et l'amour du Très-Haut. Quel pinceau, M. F., pourrait rendre cette scène! quelles couleurs pourraient reproduire ces merveilles ineffables!

Marie, sœur de Moïse, Debbora, Judith, la mère de Samson, celle de Samuel, ont exalté par des hymnes prophétiques le nom du Dieu trois fois saint; mais ces femmes illustres n'étaient que des ombres figuratives de l'auguste Marie. Leurs cantiques n'étaient qu'une froide et imparfaite image de ce chant de triomphe, unique dans les annales de la reconnaissance, de l'extase et de l'amour.

Sur cette terre ravagée par le mal, et après quarante siècles d'égarements, de folies et de crimes, Dieu va trouver enfin une bouche digne de célébrer ses grandeurs. Cette bouche, plus pure que le cœur d'un Séraphin, va étonner la terre et ravir les cieux.

Le *Magnificat*, M. F., si mon imagination ne m'égare, me semble la plus sublime épopée que la poésie des Anges ait donnée à la terre. C'est le récit le plus rapide, le plus concis et le plus éclatant de la plus vaste action qui fut jamais.

Ce poème, descendu des cieux et dicté à Marie par son divin époux, se compose de dix strophes, dont chacune enferme un monde de richesses, et dont le vaste et mélodieux ensemble embrasse à la fois les grandeurs de Dieu, les destinées du monde angélique, les gloires de l'humanité et les causes premières et suprêmes du monde de la nature, du monde de la grâce et de celui de la gloire; en sorte que la bienheureuse Marie (et je le dis avec réflexion) a été prédestinée à faire retentir sous la voûte du temps le seul cantique qui soit à la hauteur des choses que sa bouche raconte et des merveilles qu'elle immortalise.

Ne perdons pas une parole de ce chant immortel, et méditons-en aujourd'hui le sublime exorde : *Magnificat anima mea Dominum.*

Mais quel est le sens précis de cette préface divine chantée dans le modeste asile d'une femme inconnue? Que signifient ces premières paroles : « Mon âme glorifie le Seigneur? »

Le *Magnificat*, M. F., est un cantique de louanges, un chant d'admiration, de reconnaissance et d'amour. C'est la plus haute expression du plus brûlant enthousiasme, la formule la plus divine de l'extase la plus céleste qui ait jamais enivré une âme immortelle. Aussi la très-sainte Vierge, accablée pour ainsi dire sous le poids de sa reconnaissance et de ses transports, a besoin d'épancher son cœur; et ce mot, ce préambule de sublime concision, sort de ses lèvres immaculées : « Mon âme glorifie le Seigneur. »

Elle bénit, elle loue, elle aime le Dieu de sa gloire, l'immortelle cause de ses destinées. « Mon âme glorifie le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum.* »

Il existe toutefois un sens plus caché, plus profond, plus mystérieux dans les paroles qui ouvrent le cantique de Marie. Et ce sens n'avait point échappé au savant Origène dont la piété envers Marie fut toujours si vive et si tendre, qu'il est permis d'espérer que cette bienheureuse Mère aura placé sous son patronage puissant le salut de ce grand homme qu'une pitié injuste pour les réprouvés entraîna dans des erreurs condamnées par l'Eglise.

Le sens du premier verset du cantique virginal, tel qu'il s'offrait à la pensée d'Origène, est une traduction simple, littérale et sublime du texte de saint Luc, qui s'exprime ainsi : « Mon âme fait Dieu grand. *Μεγάλον ἔχει.* »

Ce sens mérite de fixer les pensées de notre âme. Je m'en empare, M. F., et je vous conjure de bien méditer en quel sens la très-pure Vierge a pu dire : « Mon âme agrandit Jéhovah, ou mon âme fait Dieu grand : *Magnificat anima mea Dominum.* »

Je dis en premier lieu que la très-sainte Vierge agrandit Dieu, par ce qu'elle est, c'est-à-dire par la dignité à laquelle elle est parvenue.

Quand on essaie, M. F., de mesurer avec l'admiration et avec la langue humaine les incompréhensibles grandeurs de Dieu, toute pensée est en défaut, toute parole

est impuissante. Dieu est Dieu. Océan infini de substance, rien ne le circonscrit, rien ne le limite. Ni l'œil de l'entendement ne peut porter sa lumière éternelle, ni le cœur de l'homme est assez vaste pour l'aimer. Son nom, dit un Père, est l'*innommable*; car Dieu, à proprement parler, n'a point de nom, parce que tout ce qui se nomme emprunte un mot et une image à la langue des choses finies.

Sphère immense de lumière, il n'y a point en Dieu d'ombre qui permette à un regard mortel de contempler ses inaccessibles splendeurs. Il habite par delà l'espace et les mondes un introuvable sanctuaire. L'immensité est son lieu, l'éternité son âge, la toute-puissance sa force, et l'unité sa vie,

Voulant se définir soi-même par une parole prise dans la langue de l'homme déchu, il n'a trouvé qu'un mot mêlé encore à une idée périssable : « Je suis celui qui suis. » Il n'est point de hauteur qui puisse monter jusqu'à lui, point de profondeur qui puisse descendre jusqu'au fond de sa nature, point de largeur capable d'embrasser son immensité, point de longueur qui puisse mesurer sa durée. Il est, et rien n'est sans lui. Il est la cause première, la cause nécessaire, la cause efficiente de tout ce qui existe. Il est au fond de tous les êtres créés, par puissance, par présence, par essence, et rien de ce qui existe, hors de lui, n'est lui-même.

Et toutefois la bienheureuse Vierge, ouvrant sa bouche immaculée aux sublimes inspirations de l'extase, n'a pas

craint de dire à la terre : « Mon âme agrandit Jéhovah ;
« *Magnificat anima mea Dominum.* »

Dieu, M. F., ne peut agrandir ni son être, ni sa puissance, ni sa gloire : pourquoi ? parce que, du point central de son éternité, il embrasse infiniment toute grandeur et toute perfection.

Mais Dieu peut manifester au dehors sa gloire et ses attributs divins. Il ne peut pas grandir à ses propres yeux, puisqu'il possède éternellement tous les secrets de son infinie sagesse ; mais il peut grandir aux yeux de ses créatures.

Il peut leur dévoiler les inscrutables secrets de ses grandeurs et de sa gloire. La création de l'Ange, celle de l'homme et de la nature, sont une manifestation des grandeurs de Dieu, manifestation qui n'en découvre, il est vrai, qu'un point pour ainsi dire inaperçu, car l'univers n'est qu'un néant devant lui.

La création du monde est semblable, selon l'image dont se sert un Prophète, à la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe, et le cercle qui enveloppe toutes les existences créées ne sera jamais capable de servir de point d'appui au compas de l'intelligence humaine, si elle essayait avec elles de mesurer les grandeurs de Dieu.

Mais la divine Mère de Jésus-Christ est la plus haute manifestation des grandeurs communicables du Très-Haut ; elle est l'expression la plus pure des magnificences de sa gloire, et c'est en ce sens qu'elle a pu s'écrier : « Mon

« âme agrandit Jéhovah : *Magnificat anima mea Dominum.* »

S'il était incontestable, en effet, M. F., que la céleste Vierge manifeste au sein de la création toutes les grandeurs de Dieu dans ce qu'elles ont de plus éclatant dans l'ordre de leur production visible et réalisable, ne serait-il pas évident, dès lors, que la très-sainte Vierge a dû commencer son cantique divin par cette préface sublime :
« Mon âme agrandit Jéhovah : *Magnificat anima mea Dominum ?* »

Or, permettez-moi, M. F., de vous faire partager à cet égard mes convictions personnelles.

La sainte Mère de Jésus-Christ nous révèle en premier lieu la puissance divine dans ce qu'elle a de plus intime ; elle nous la manifeste dans son acte suprême.

Je dis que la très-sainte Vierge nous manifeste la puissance divine dans son acte suprême, s'il est catholiquement certain qu'en l'élevant à l'immense honneur de la maternité divine, ce grand Dieu pose devant sa toute-puissance une borne infranchissable, et consomme un acte tellement éclatant que son pouvoir infini ne saurait le surpasser.

Faire d'une vierge, d'une pauvre fille d'Adam, la Mère, la vraie Mère de Dieu, c'est, d'après l'enseignement de toute la théologie sacrée, réaliser un chef-d'œuvre si parfait et si grand, qu'il n'est pas possible à Dieu même d'en inventer un autre qui en dépasse l'excellence à l'égard d'une simple mortelle.

La très-sainte Vierge a été tirée du néant. La substance qui constitue radicalement sa nature est distincte de l'être et de la substance de Dieu ; et toutefois Dieu a trouvé le secret de communiquer à Marie la vertu de tirer de son sein, par une génération temporelle, un fils, qui est le Fils propre et unique de Dieu. Certes, M. F., notre raison, tout obscurcie qu'elle est par ses ténèbres natives, aperçoit dans ce prodige ineffable l'acte souverain, l'acte suprême de la toute-puissance ; en sorte qu'en élevant Marie au trône de la maternité divine, l'adorable Trinité manifeste au monde des intelligences le dernier chef-d'œuvre de son énergie souveraine.

Et c'est pourquoi la sublime Vierge a pu s'écrier :
« Mon âme agrandit Jéhovah ; *Magnificat anima mea*
« *Dominum.* »

La très-sainte Vierge agrandit Dieu, parce qu'elle révèle au monde la sagesse infinie du Père dans ce qu'il y a de plus caché et de plus profond dans les abîmes de ses éternels conseils.

Rien n'est si éloigné de Dieu que la substance créée ; car une distance infinie sépare la nature divine de la nature des êtres créés. Mais l'âme et la chair, seuls éléments de toute création, sont unies en Jésus-Christ par le nœud d'une personnalité divine. Le Verbe divin a embrassé dans le Christ l'âme et la chair du fils d'Adam d'une étreinte éternelle ; Dieu s'est fait homme, et l'homme a été fait Dieu par la vertu communiquée à la très-sainte Vierge,

Mère du Christ, vrai Dieu et vrai homme, Dieu parfait et homme parfait.

Ainsi la nature divine et la nature humaine se rapprochent, elles s'unissent dans un divin mariage. Dieu descend jusqu'à la nature humaine pour élever la nature de l'homme jusqu'au niveau de la sienne; le Verbe de Dieu descend dans la chair pour élever la chair jusqu'à lui. Et dès lors, par d'ineffables communications, Dieu commence à vivre de la vie de l'homme; il fait vivre l'homme de sa propre vie, et rapprochant tous les extrêmes, sa sagesse infinie se révèle selon toute l'étendue de ses manifestations.

Mais ces merveilles ne s'accomplissent que par la maternité divine de Marie; elles en sont le fruit, le terme, l'objet et le but.

La sainte Vierge est donc mère des grandeurs visibles de Dieu. Elle peut donc s'écrier avec vérité : « Mon âme » agrandit Jéhovah : *Magnificat anima mea Dominum.* »

L'immortelle Vierge manifeste aussi pleinement l'amour de Dieu pour ses créatures. Les trois personnes divines versent, en effet, dans le sein virginal de Marie tout l'océan communicable de leur bonté et de leur amour. Dieu le Père communique à Marie sa fécondité, en vertu de laquelle une femme engendre dans le temps le même fils qu'il engendre lui-même dans les profondeurs de son éternité.

Le Verbe divin donne à Marie tout ce qu'il peut lui donner. Il naît du Père, il naît de Dieu, par une généra-

tion infinie. Il veut naître d'une mère mortelle, il veut être engendré de la substance de la Vierge sans tache. Son amour pour Marie ne saurait aller plus loin.

Le Saint-Esprit est l'amour personnel du Père et du Fils ; il est le lien qui les unit au sein de l'éternelle essence ; il est leur respiration, leur vie ; il procède du Père et du Fils ; il va du Père au Verbe et du Verbe au Père par un épanchement infini d'éternelle dilection. Or, c'est le Saint-Esprit qui fait Marie Mère du Christ, c'est lui qui la met en communion divine avec la vertu infinie du Très-Haut, pour lui faire partager sa fécondité, avec le Verbe divin pour être sa Mère, avec lui-même enfin, pour devenir son épouse, sa colombe, sa bien-aimée, l'objet le plus tendre de son éternel amour.

Là donc est le terme réalisé des communications de la charité et de l'amour de Dieu. Non, Dieu n'a rien fait, il ne fera jamais rien de plus grand que ce qu'il a fait, en donnant toutes ses grandeurs à une simple créature. Marie a donc acquis le droit de chanter seule les grandeurs de son Dieu. Elle a donc droit de nous apprendre que par elle et par elle-seule son Dieu manifeste toutes ses grandeurs : *Magnificat anima mea Dominum.*

J'ajoute que la très-sainte Vierge agrandit Dieu par les œuvres et par les mérites de sa vie.

La maternité divine, dernier effort de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu, constitue, comme nous l'avons fait remarquer plus d'une fois, une dignité si haute, que les théologiens l'appellent infinie en son

genre, c'est-à-dire tellement parfaite, qu'il est impossible à Dieu même d'en concevoir une qui lui soit supérieure.

Mais la dignité de Mère de Dieu lie à jamais les gloires et les grandeurs de Marie avec celles de son divin Fils. Elle imprime aux pensées, aux volontés, aux actions et à tous les mouvements de l'âme immaculée de Notre-Dame un caractère d'excellence dont il est impossible à un être créé de comprendre et de mesurer le prix.

Les pensées, les volontés et les actions de l'humanité sainte, en vertu de l'union hypostatique du Verbe divin, sont celles d'un Dieu; et les actions, les volontés et les pensées de Marie sont celles de la Mère même de Dieu.

Marie a donc plus fait pour Dieu, elle a donc plus agrandi le nom, la gloire et les grandeurs visibles de Dieu, que ne feront à jamais les Anges, les hommes et toutes les créatures ensemble; car la très-sainte Vierge a participé à la grâce de Jésus-Christ, source de toute grandeur surnaturelle pour les êtres créés, non comme une servante, non comme une créature, mais comme a pu, comme a dû y participer la Mère même de l'auteur de la grâce et de la gloire.

Or, M. F., faisons-nous une idée des trésors de mérites, de richesses divines, qu'elle a amassés sur la terre, et comprenons combien elle a agrandi le domaine visible des perfections ou des grandeurs du Très-Haut.

La très-sainte Vierge, contemplée du point de vue de sa maternité divine ou de son union substantielle avec l'Homme-Dieu, a plus acquis de mérites par un seul de ses soupirs, par une seule de ses larmes, par une seule de ses pensées et par un seul mouvement libre de son âme, que n'en ont acquis tous les élus ensemble pendant toute la durée de leur épreuve.

Un seul acte d'amour parti du cœur immaculé de notre bien-aimée souveraine est un monde de merveilles qui surpasse en beauté, en excellence et en perfection tout ce qu'il y a jamais eu d'héroïsme dans le cœur des Saints. Les Anges et les élus ont participé aux mérites et conséquemment aux grandeurs de Jésus-Christ, en qualité de serviteurs, de disciples et de frères adoptifs; et Marie y a participé en qualité de mère, elle y a participé comme ayant une même chair avec le Fils propre et unique de Dieu.

Ainsi toutes les œuvres de sa vie tirent leur valeur et leur prix de sa dignité de Mère du Christ; elles s'informent, si j'ose ainsi dire, de toutes les grandeurs du Verbe fait chair devenu le fruit de ses entrailles. Et c'est en ce sens que Marie est appelée *pleine de grâce*, ce qui veut dire qu'elle manifeste à l'univers les grandeurs de Dieu dans tout ce qu'elles ont de plus éclatant dans l'ordre du possible.

Ni l'Angé, ni l'homme; ni aucune créature, ne sauraient donc se former une idée complète des mérites acquis par la très-sainte Vierge pendant son pèlerinage. Oh!

qui mesurera cette longue chaîne des grandeurs de Marie, dont le premier anneau touche à Dieu le Père, pour aller aboutir au Verbe fait chair? qui sondera la hauteur, la largeur et la profondeur de sa gloire? Cité de Dieu, Marie est donc l'image la plus parfaite après Jésus-Christ des trois personnes divines; elle est leur chef-d'œuvre, leur habitation, leur paradis, leur ciel. Elle a donc pu dire avec vérité selon le sens d'Origène: « Mon âme agrandit »
 « Jéhovah: *Magnificat anima mea Dominum.* »

Bénéissons Dieu, M. F., des prodiges de puissance, de sagesse et d'amour qu'il a fait éclater en Marie; plongeons-nous avec notre admiration, avec notre cœur et notre âme dans ce monde où la céleste Vierge vient d'entrer en célébrant avec un sublime enthousiasme les grandeurs de son Dieu.

Mais ne nous bornons pas à une admiration stérile. Voyons ce que nous devons faire pour entrer dans les desseins de la grâce et pour pouvoir redire au moins comme un timide écho: « Mon âme agrandit le Seigneur: *Magnificat anima mea Dominum.* »

Le monde de la nature n'est rien. L'ensemble entier des œuvres créées ne vaut pas un atome de grâce, parce que la création des Anges et des hommes sort du néant, et parce que la grâce vient de Dieu par Jésus-Christ, père et auteur de la grâce pour tous les élus.

« Je suis la vigne, vous êtes les branches. (Joan. 15. 5.) » Par la grâce donc, nous participons, nous avons droit de participer à la nature divine, selon cette parole

de saint Pierre : *Naturæ consortes divinæ*. (II. Petr. 1. 4.)

« La grâce, ajoute saint Paul, est la vie éternelle en
« Jésus-Christ ; elle est, selon le Docteur angélique, le
« commencement de la gloire en nous, c'est-à-dire
« une certaine participation de la nature divine. »

Par la nature, en effet, nous tenons au néant, et par la grâce nous commençons à vivre de la vie de Dieu même. Il n'y a donc de véritable grandeur que celle qui a la grâce pour fondement. Toutes les grandeurs de l'ordre purement naturel ne sont que des néants ajoutés à d'autres néants, et c'est dans la lumière de ces principes de la plus saine théologie que nous avons compris que la divine Marie, étant pleine de grâce, manifeste les grandeurs de Dieu autant qu'elles peuvent l'être dans la cité du temps.

Enfants de la grâce, nous pouvons donc les manifester à notre tour. Comment cela ? En multipliant en nous les dons surnaturels de l'Esprit-Saint, nous participons aux grandeurs de Dieu même, et plus la grâce s'accroît, plus la somme de nos véritables grandeurs s'élargit. Ainsi en ajoutant mérite à mérite, vertu à vertu, épi à épi dans le champ de la grâce, nous préparons une gerbe de gloire qui manifestera aux yeux des Anges et des Saints les grandeurs du Très-Haut.

Perfectionner l'être de la nature, ce n'est rien, et tous les enfants de la gloire humaine travaillent sur le vide et posent sur le néant les pierres de l'édifice éphémère de leur prétendue grandeur ; mais perfectionner l'être de la

grâce, c'est travailler dans l'infini, c'est s'associer aux acclamations saintes de la divine Mère de toute grâce et de toute grandeur.

Le plus petit acte de vertu surnaturelle vaut infiniment plus que tous les mondes créés. Ainsi le verre d'eau froide donné à Jésus-Christ dans la personne d'un pauvre est un acte plus grand, plus véritablement grand, que toutes les créations du génie des batailles, de la poésie, de l'éloquence et des arts, parce que l'âme chrétienne en reconnaissant, en voyant Jésus-Christ dans la personne d'un mendiant, s'élève à un acte surnaturel, c'est-à-dire supérieur à toutes les forces de la nature quelles qu'elles soient, et parce que toutes les actions les plus éclatantes des héros humains s'accomplissent dans le cercle étroit de la nature.

Donner à Jésus-Christ un verre d'eau froide en le donnant à un pauvre couvert de haillons, c'est rattacher cette action à l'économie divine du plus grand de tous les mystères; et gagner des batailles, remuer la terre, renverser des empires, ce n'est là trop souvent que le fruit d'un orgueil idolâtre de soi-même.

Reconnaître Jésus-Christ sous les dehors repoussants de la misère, c'est atteindre par la foi et par l'amour l'œuvre infinie de la toute-puissance; c'est entrer dans le secret du mystère des grandeurs de Dieu, et soumettre à son orgueilleuse ambition l'univers entier; c'est faire son Dieu du néant des créatures, c'est chercher la gloire et la grandeur dans ce qui n'en est pas même l'ombre.

Cette doctrine qui a fait tous les Saints, c'est-à-dire les seuls êtres vraiment grands, les seuls héros véritables, est une doctrine oubliée, méprisée de nos jours.

L'homme animal ne comprend rien aux choses de la grâce. Comment voudriez-vous, en effet, que sans la lumière de Dieu, lumière infaillible, lumière sans vicissitudes, lumière éternelle, la raison de l'homme déchu pût comprendre, comme le voient avec une évidence surnaturelle les enfants de la grâce, qu'un verre d'eau froide donné à Jésus-Christ dans la personne d'un mendiant, a plus de valeur en soi et devant Dieu, que n'en eurent jamais les victoires d'un Napoléon ?

Saint Paul avait compris ces choses, quand il s'écriait : « Grâces à Dieu sur son don ineffable. » Et c'est du prix infini de la grâce que le Sauveur a dit : « Si vous connaissiez le don de Dieu. *Si scires donum Dei...* »

Ah ! si nous avions la lumière et l'ambition des Saints, nous commencerions à vivre par la grâce et non par la nature ; nous soumettrions pleinement cette vie périssable et menteuse à la vie éternelle descendue du sein même de Dieu. Alors, M. F., les actions les plus abjectes en apparence deviendraient sans prix par la grâce ; alors nous comprendrions pourquoi un verre d'eau froide dans lequel notre foi aurait versé une goutte de grâce vaut infiniment plus que toutes les œuvres, que toutes les grandeurs de la terre.

Voulons-nous, selon la mesure du don céleste, nous

associer à l'apostolat des grandeurs de Dieu, manifestées pleinement par Marie, faisons-nous les serviteurs de la grâce, prenons dans la grâce et dans la grâce seule notre point d'appui et le principe glorificateur de nos œuvres ; ne cherchons plus dans le néant des choses créées le secret de faire de grandes choses, nous ne ferions que de grands riens, nous ne travaillerions que sur le vide, nous ne produirions que des rêves.

La gloire véritable, la gloire qui agrandit Dieu, est d'un ordre auquel la nature ne s'élèvera jamais par sa propre énergie. Et les âmes régénérées contemplent avec une indicible pitié les tumultueux efforts de ces pauvres humains qui s'imaginent bâtir l'édifice de leur grandeur, parce qu'ils entassent les uns sur les autres les grains de poussière de leur égoïsme et les misérables fantômes de leur ambition.

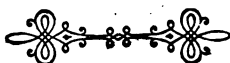
« Le royaume de Dieu est au dedans de vous. » Parce que le royaume de Dieu n'emprunte rien au temps, ni à l'espace, ni à cette vie.

La terre, le monde, les biens d'ici-bas n'ont rien de divin, rien de surnaturel. Quittons ces choses, sortons de cette prison en ruine, entrons dans le domaine de Dieu, dans le royaume de ses grandeurs.

Dieu, M. F., en nous appelant à la lumière de sa grâce, nous a donné le pouvoir de faire de grandes choses, des choses si grandes que Jésus-Christ disait, en parlant de ses premiers disciples, qu'ils pourraient en faire de plus grandes que celles qu'il avait faites lui-même.

Mais ces choses qui agrandissent le royaume des grandeurs du Très-Haut ont leur fondement dans l'éternité. Elles ont un principe éternellement caché à la sagesse humaine. Elles se nourrissent dans la foi, dans l'humilité et dans la grâce. Le bruit de cette vie, les ambitions de l'homme, tous les efforts du temps n'en soupçonneront jamais l'existence ; car « vous avez caché ces choses aux grands, et vous les avez révélées aux petits. »

Malheureux que nous sommes ! nous voulons tous faire quelque chose qui nous immortalise ; nous rêvons l'apothéose de la gloire, mais cette gloire nous la demandons à des passions basses, à des sentiments égoïstes ; et nous ne demandons pas à la grâce de notre Dieu le secret et la vertu de ces choses et de ces actions qui demeurent éternellement. Comprendons donc qu'un abîme sans fond sépare les œuvres de notre néant des œuvres de celui qui seul est grand, seul éternel, seul glorieux et infini.



XX. CONFÉRENCE.

DEUXIÈME STROPHE : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

Mon âme a tressailli dans mon Sauveur et mon Dieu... (Luc. 4. 47.)

Après avoir essayé de comprendre le sublime exorde du cantique de Marie ; après avoir médité le sens que la pensée d'Origène découvrait dans ce préambule divin, méditons la seconde strophe de ce chant de triomphe.

« Mon âme a tressailli dans mon Dieu mon Sauveur ; ou
« pour mieux rendre le sens de la bienheureuse Vierge :
« Mon esprit s'est élancé dans mon Dieu mon Sauveur.
« *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* »

Marie vient de chanter la gloire du Très-Haut ; elle a embrassé d'un sublime regard les merveilles de grâces accomplies en elle, elle s'est pour ainsi dire enivrée d'ad-

miration et de reconnaissance. Elle va parler maintenant à la terre ; elle va dire aux générations et aux siècles l'innarrable douceur qui remplit son âme depuis que le Fils de Dieu est devenu son Fils , depuis qu'il a placé au fond de ses entrailles la source du salut.

Sortons, M. F., sortons un moment de ce monde des illusions et des fantômes , reposons-nous dans ces réalités saintes , dans ces mystérieux transports que le Verbe du Père verse à torrent dans le cœur de Marie.

Cherchons à comprendre ce qu'il y a de douceur et de charmes dans ces épanchements de leur mutuelle tendresse ; épanchements qui pourraient se reproduire en nous, dans une mesure proportionnée, il est vrai, à notre indigence et à notre incapacité native, si nos âmes n'étaient chargées de l'humide poussière des agitations et de l'égoïsme de la terre.

Ce deuxième verset du *Magnificat* exprime avec une majestueuse éloquence l'amour de Marie pour Jésus ; et l'amour de Jésus pour Marie.

Saint Paul, vous le savez, s'est vu forcé d'inventer une langue pour parler aux hommes de la charité que le mystère du Christ allumait dans son cœur. Ce Séraphin de l'Evangile est allé chercher jusqu'au troisième ciel des paroles de feu , pour peindre les amoureuses extases que lui inspirait la charité de Jésus-Christ. Du fond des cachots de Rome idolâtre, des entrailles ténébreuses de la prison Mamertine, il écrit à ses chers Ephésiens : « Je suis prosterné aux pieds du Père de Notre-Seigneur Jésus-

« Christ, afin qu'il vous soit donné de comprendre avec
 « tous ses Saints la largeur, la longueur, la hauteur et
 « la profondeur de la charité du Christ. (Eph. 3. 14 et
 « seq.) » L'amour de son Dieu s'offre à lui, comme un
 océan sans rives, sans lit et sans fond. C'est le mystère de
 l'éternel amour qui lui a fait découvrir ces formules har-
 dies, ces antiphrases concises. « Ma vie c'est le Christ.
 « (Philipp. 1. 21.) — Je vis, non plus moi, mais Jésus-
 « Christ en moi. (Galat. 2. 20.) » Son âme est comme ac-
 cablée sous le poids des saints enivrements de son amour.
 Ah! s'écrie ce grand cœur, « la charité de Jésus-Christ
 « nous presse. *Charitas... Christi urget nos.* (II. Cor. 5.
 « 14.) »

Mais qu'il y a loin de ces élans passionnés de saint Paul
 aux incompréhensibles délices de l'amour que le mystère
 de l'incarnation a versé aux entrailles de la céleste Vierge!
 qu'il y a loin du cœur de Paul au cœur immaculé de la
 divine Mère de Jésus!

Marie s'est élancée jusqu'au cœur de Dieu le Père,
 pour lui ravir son secret. Elle est montée avec son amour
 jusqu'au sanctuaire de sa gloire, pour en faire sortir le
 mystère de la grâce et du salut, et voilà le sens de ces pa-
 roles divines : « Mon âme a tressailli jusqu'en mon Dieu
 « mon Sauveur. *Exultavit spiritus meus in Deo salutari*
 « *meo.* (Luc. 1. 47.) »

Avant l'accomplissement de l'acte suprême qui noue
 dans le sein de Marie la substance du Verbe, la sub-
 stance de l'âme et la substance de la chair du fils d'Adam
 dans une même personnalité divine, cette divine Reine
 de la grâce, languissante, épuisée d'amour, montait avec

sa prière, ses désirs et son cœur jusqu'au séjour inaccessible que le Dieu trois fois saint remplit de sa gloire, pour lui dire avec d'autres ardeurs et une autre puissance que le prophète Isaïe : « Que les nuées pleuvent
« le Juste, que la terre s'ouvre et qu'elle germe le
« Sauveur ! »

Non, jamais dans l'obscurité de la déchéance et dans le demi-jour de la vérité, nous ne comprendrons les pénétrantes supplications de la Reine de l'espérance, pour hâter le jour du Messie et celui du salut du monde.

Jamais la parole humaine ne pourra nous offrir des formules capables d'exprimer les saints gémissements et les tendres soupirs de cette virginale colombe appelant son bien-aimé.

Mais si la pensée et l'admiration sont impuissantes à nous donner seulement une idée des actes préparateurs de la Vierge sans tache à sa mission de mère, de fille et d'épouse d'un Dieu, où prendre, je le demande, des couleurs pour peindre les élans de son amour, quand le ciel est descendu tout entier dans son sein ?

L'aigle qui fend la nue, la gazelle qui bondit, le poids qui se précipite vers son centre, la flamme qui remonte à sa sphère, la lumière qui jaillit de son foyer, ne nous donneront jamais que des images sombres et décolorées, pour rendre ce qu'a voulu dire Maria dans ces mots d'origine céleste : « Mon âme s'est élancée vers le Dieu
« de mon cœur et de mon salut. »

Bégayons toutefois quelques mots sur les caractères de la vie extatique de l'auguste Marie, depuis le moment où son sein virginal est devenu le temple du Dieu qui vit dans l'éternité, depuis l'instant solennel où les grands prodiges de l'incarnation et de la maternité divine se sont embrassés dans les entrailles de la Reine des Anges. Analysons, s'il est permis de parler de la sorte, les éléments surnaturels de cette flamme allumée dans le cœur de la Mère du chaste amour, par le contact divin de son âme avec celle de son Créateur et de son Dieu.

Le premier caractère de l'amour du cœur immaculé de Marie pour le Dieu Sauveur est celui d'un indéfinissable étonnement et d'une incompréhensible admiration.

Isaïe, en contemplant le mystère qui divinise notre nature, s'écriait : « Je l'ai médité, et j'en ai été confondu » d'étonnement. *Consideravi, et expavi.* » David avait dit avant lui, en apercevant dans la lumière d'une intuition prophétique le mystère de l'éternel amour accompli dans le sein d'une Vierge et consommé sur la croix : « Le Seigneur a fait cette merveille, et elle est accablante » pour l'admiration. *A Domino factum est istud, et est » mirabile in oculis nostris.* (Psal. 117, 23.) »

Elisabeth, en voyant venir à elle la glorieuse Mère du Christ, tombe dans une extase d'étonnement et s'écrie : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu » vienne à moi ? (Luc. 1. 43.) » Jean-Baptiste s'écriera un jour en apercevant l'Agneau de Dieu : « Je dois

« être baptisé de votre baptême, et c'est vous qui venez à moi ! (Matth. 3. 14.) »

Mais ces saintes surprises, ces délicieuses stupéfactions de ces grandes âmes ne sont pas une goutte d'eau, si on les compare à ce fleuve d'enivrante extase, d'ineffable transport qui traverse les entrailles de Notre-Dame, depuis qu'elle sent palpiter dans son sein virginal le Fils unique, le Fils éternel que Dieu le Père porte de toute éternité dans le sien. *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

Cet amour d'admiration fait bientôt place dans le cœur de Marie à un amour de silence, de sublime et divine terreur, seule expression de sa tendresse et de son bonheur.

Un bienfait inattendu, si ce bienfait est d'un prix inestimable, jette l'âme dans le transport de l'admiration, dans les douces extases de la reconnaissance. Mais ce premier besoin une fois satisfait, l'âme submergée de bonheur, et comme accablée de son amour, se réfugie dans le recueillement et dans le silence. Elle se tait pour regarder, pour adorer, pour aimer le bien qu'elle a reçu et dont elle se croyait si indigne, que la pensée d'une pareille espérance n'eût jamais germé dans son sein. Or, dites-moi, M. F., quel fut le silence de l'âme de Marie, après qu'elle eut rassasié son admiration ? Dites-moi, avec quel recueillement et avec quelle profondeur elle entre dans cette région surnaturelle de la grâce que la toute-puissance a créée dans son âme assez vaste pour contenir un Dieu ?

« La terre, selon le mot sublime de l'Esprit-Saint, se tut « à l'aspect d'Alexandre. *Siluit terra in conspectu ejus.* » « Le silence, ajoute le Prophète, est la seule louange « digne de Dieu. » Parce que la langue de l'homme et celle de l'Ange ne sauront jamais bénir Dieu dignement. Marie se tut donc. Et il est à remarquer que, jusqu'au jour où par ordre du ciel elle vint annoncer à Elisabeth l'Evangile de la grâce, elle s'est enveloppée de son recueillement et n'a pas même appris au chaste compagnon de sa vie que le Messie qu'il attend est descendu dans le sein de sa virginale épouse.

Toutes les puissances de l'âme de Marie sont donc entrées dans une solitude immense; elle s'est enfuie de la terre, elle n'entend plus les bruits du temps, et son cœur n'est ouvert qu'aux paroles de vie que lui dit son bien-aimé, sans le secours des symboles d'une langue déchuë.

Le silence invite au repos, il appelle le sommeil. Considérons donc le délicieux repos, le délectable sommeil du cœur de Marie sur le cœur de Jésus, pendant les neuf mois où ses flancs immaculés servirent de premier berceau à un Dieu. « Ne réveillez pas ma bien-aimée, à moins « qu'elle ne le veuille. (Cant. 3. 5.) Je dors, mais mon « cœur veille. (Cant. 5. 2.) » Saint Paul demandait pour tous ses enfants dans la foi « la grâce et la paix (Rom. 1. 7.) », et l'auteur de la grâce, le prince de la paix, repose dans le sein de la Reine des Anges.

Il est venu y répandre, non pas quelques gouttes, mais

un fleuve de grâce, mais un océan de paix. « Je ferai couler dans son sein un fleuve de paix, avait dit Isaïe. » *Declinabo super eam fluvium pacis.* (Isa. 66. 12.) » Ce fleuve de paix, c'est Jésus-Christ. Ce lit qu'il s'est creusé et où il coule dans sa plénitude, c'est le cœur de Notre-Dame.

« Je dormirai, je reposerai sur son sein dans une paix profonde. *In pace, in idipsum dormiam et requiescam.* » (Ps. 4. 9.) » avait dit le Roi-Propète. Mais cet oracle ne s'est accompli littéralement que pour Marie, dont le cœur eut pour oreiller divin la poitrine du Verbe fait chair.

Magdeleine appuiera ses lèvres et collera son âme sur les pieds de Jésus; Jean l'Evangéliste reposera pendant une heure sur le sein du Sauveur : mais Marie seule fera du cœur de Jésus le lit de repos de son amour; elle mettra son cœur, son âme et sa vie dans les mains et sur la poitrine de celui qui porte le monde. *In pace, in idipsum dormiam et requiescam.* (Ps. 4. 9.)

Amour d'admiration, amour de silence, amour de paix et de doux sommeil, tels sont les premiers caractères de l'amour du cœur de Marie pour son Sauveur et son Dieu.

Mais qui dira ces élans de mutuelle tendresse, dont le sein de Marie est devenu le rendez-vous? qui sondera le mystère des embrassements sacrés de la Mère et des divines caresses du Fils?

Qui pénétrera dans les profondeurs de ces deux âmes

mélant dans un même foyer les flammes de leur charité ?
« Mon bien-aimé est à moi, s'écrie l'épouse des divins
« cantiques ; j'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le
« tiens et ne le quitterai plus. » Les eaux de deux fleuves
qui viennent se joindre et couler dans un même lit, jus-
qu'au moment où elles iront se perdre dans le même
océan, ne nous donneraient qu'une image imparfaite du
mélange sacré de l'âme de Jésus et de celle de sa divine
Mère.

Amour d'immolation et de sacrifice. Le Fils de Dieu, en
devenant le Fils de l'homme, s'est chargé de toutes les
expiations d'une race déchue. Il vient porter le poids des
solennelles vengeances ; il vient payer à la justice divine
la dette de l'humanité coupable ; et sa divine Mère à qui
l'Esprit-Saint a donné le secret du mystère rédempteur,
entre par l'amour dans cette vie d'expiation et de
souffrance, d'opprobres et de sacrifice, que doit parcourir
l'Homme-Dieu. Ces deux grandes âmes embrassent d'une
même étreinte, et avec un amour fort comme la mort et
dur comme le trépas, cette carrière de délaissements,
d'ignominie et de supplice qui commencera à la crèche de
Bethléem, pour aller aboutir au Golgotha. Déjà cet
océan d'amour et de vie, qui remplit l'âme de Notre-
Dame, renferme des flots d'amertume ; déjà elle sait qu'il
lui faudra passer par la voie douloureuse, pour aller con-
quérir aux cimes du Calvaire le titre de Mère du Ré-
dempteur et de Reine des martyrs.

Mais au delà de l'autel, et sur l'autel même où elle
s'immolera avec son bien-aimé, elle aperçoit le triom-

phe; et son amour, pour être digne de l'amour de son Fils, veut être un amour délaissé, un amour souffrant, un amour crucifié.

A cet amour d'immolation succède un amour de zèle, un amour glorificateur. La lumière éternelle en se voilant, dans le sein de Marie, du manteau de notre mortalité, éclaire son âme sur les desseins les plus cachés des mystères de la grâce. Elle connaît toute l'étendue et toute la profondeur des maux répandus sur la race humaine par le péché du premier homme. Elle voit avec les clartés de l'extase ce que réclament de dévouement et de sacrifices la gloire de Dieu, le salut de l'homme et la ruine du péché. Jamais le prix de la grâce et le salut d'une âme n'ont excité dans les cœurs apostoliques des transports pareils à ceux qui remplissent le cœur de Marie. Jésus et sa divine Mère offrent leur amour, leur sang et leur vie pour rendre à Dieu la gloire que l'Archange rebelle lui a ravie; et leur charité couvre de ses mérites tous les enfants d'Eve, pour les protéger contre les coups de l'éternelle justice et pour les sauver.

A dater du moment où le cœur de Jésus et le cœur de Marie se sont sentis vivre de la même flamme et du même amour, des hommages dignes du grand Dieu des éternités sont montés vers le ciel, et le Très-Haut a trouvé enfin de dignes adorateurs de son nom et d'invincibles défenseurs de sa gloire.

Enfin, M. F., l'amour de Jésus pour Marie et de Marie pour Jésus est un amour d'immuable et d'éternelle unité.

L'amour ne vit que par l'unité de l'être aimant et de l'objet aimé. Et plus cet amour est fort, plus l'unité qui en est le fruit est profonde, indivisible, immuable. Mais la nature n'a point d'images pour peindre l'unité surnaturelle de l'amour de Jésus pour sa divine Mère, et de celui de Marie pour son Fils adoré.

Deux cires fondues et liquéfiées ensemble, deux fleuves confondant leurs eaux, les embrassements d'une mère et de son premier-né, les chastes étreintes de l'épouse et de l'époux, ce ne sont là que des ombres de l'unité divine, immense, éternelle, que l'amour a formée entre le cœur de Jésus et celui de sa divine Mère. Unité ineffable qui n'a de type vivant que l'unité des trois personnes divines dans une même essence et une même vie; car Marie ne vit plus que de la vie de son Dieu. Elle a trouvé, elle a pris, elle gardera éternellement l'amour de Jésus-Christ; et Jésus-Christ ne se détachera, ne se déprendra jamais de l'amour et du cœur de sa virginale Mère; le nœud qui les enchaîne, qui joint leurs deux âmes, a été tissu par l'amour substantiel du Père et du Verbe. La maternité divine, l'incarnation du Verbe se sont embrassées dans les hauteurs les plus inaccessibles de la charité infinie. Et c'est de ce double amour que Jésus-Christ peut dire avec une vérité parfaite : « Qu'ils soient un comme nous sommes un. *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus.* »

Si la grâce divine, M. C. F., avait subjugué en nous la vie corrompue, la vie mourante de la nature; si l'amour que le Saint-Esprit met au cœur des véritables en-

fants de la régénération, nous faisait sentir sa chaleur, deux choses deviendraient l'objet de notre sainte ambition, et seraient en nous le principe d'une unité, je ne dis pas égale, mais semblable à celle que nous venons de contempler avec bonheur dans le cœur de notre douce Reine. Ces deux choses, ou plutôt ces deux éléments producteurs de l'unité divine par l'amour, sont la prière et l'Eucharistie.

Or, M. F., l'oraison et la communion sacramentelle renouvelleraient en nous cette vie d'extase, de mystérieux transports, que nous avons admirée dans la Mère du divin amour. Et voulez-vous en comprendre la raison profonde? c'est que l'oraison, qui devrait être l'idiome le plus familier à notre âme, n'est qu'un amoureux élan, qu'une sainte exultation vers le Dieu d'amour. C'est en second lieu, parce que l'adorable Eucharistie est une vivante image, une reproduction réelle du grand mystère descendu dans le sein de Marie.

Tout chrétien qui communie, reçoit dans sa poitrine le même Dieu que Marie porta pendant neuf mois dans ses flancs sacrés; et dans ce contact divin de toutes ses puissances avec son bien-aimé, cette âme goûte quelque chose de l'enivrante félicité, dont Marie nous a laissée la formule divine dans ces paroles venues des profondeurs de l'amour : « Mon cœur s'est élancé dans le sein de mon Sauveur et de mon Dieu. »

L'âme qui est saintement exercée aux divins secrets de la méditation, et qui a faim et soif de la chair et

du sang de Jésus-Christ, vit par la prière et par la communion de cette vie mystique et surnaturelle, de cette vie d'extase et d'amour dont nous venons de raconter les divines merveilles.

Comme Marie, l'âme qui prie, l'âme qui se nourrit de la substance de son Sauveur, connaît les transports de l'étonnement et les tressaillements de l'admiration. A mesure qu'elle s'élève dans l'échelle mystique de la prière, et que les nuages de la déchéance font place à la douce lumière des grandeurs de son Dieu, elle s'ébahit, elle s'étonne des merveilles inconnues que son œil découvre; et quand le moment suprême où elle entre dans la communion des saints mystères de l'amour divin est arrivé, alors le mot de sainte Elisabeth à la bienheureuse Vierge devient l'expression nécessaire de l'admiration et du bonheur où la jettent les choses qu'elle entrevoit et l'amour qui l'enivre. « Et d'où me vient ce bonheur? *Et undè hoc mihi?* »

La prière et l'Eucharistie créent aussi dans une âme cette vie de silence et de recueillement qui succèdent à un amour rassasié; cette âme, blessée par le céleste Epoux, s'arrache au vain bruit des choses de la terre; elle ferme son oreille et son cœur aux distractions, aux préoccupations des enfants du siècle; elle cherche la solitude et le silence, pour mieux entendre la voix de son bien-aimé.

Quand l'esprit de méditation et de grâce, quand le goût sacré de l'Eucharistie sont entrés dans une âme, ne lui

parlez plus des misérables intérêts d'ici-bas, ne lui vantez plus vos ambitions et vos espérances. Il lui faut une retraite profonde et cachée, il lui faut un abri où ne pénétrant plus les orages et les dissipations de cette vie ; et savez-vous pourquoi ? C'est que la prière et l'Eucharistie, qui forment le ciel du temps, apportent à une âme un immense besoin de repos et un fleuve de paix.

La poursuite des joies de la terre, la fièvre de l'ambition et de la gloire, tourmentent leurs esclaves, les poussent de rivages en rivages, d'écueils en écueils, parce que ne trouvant jamais ce qu'ils cherchent, ils flottent au hasard, au gré de tous les vents déchaînés sur cette mer sans fond de la cupidité et de l'égoïsme. Mais l'âme qui ne veut plus vivre que par la prière et par l'Eucharistie n'a plus rien à chercher. Parvenue au terme du voyage, elle a besoin de quiétude, elle veut la paix ; et cette paix, et ce repos, elle les trouve dans celui qui lui parle et qui la nourrit. Mais cette paix et ce repos ne sont pas une paix paresseuse et stérile.

L'âme d'oraison, l'âme la plus embrasée d'amour pour le pain des Anges, veut parler à son bien-aimé, elle veut que son bien-aimé lui parle : alors commencent ces saints colloques, ces mutuels épanchements de deux âmes, de deux époux, de deux frères, d'un père et d'un fils, d'une fille et d'une mère, du pasteur et de sa brebis fidèle.

L'ami vit dans la pensée de son ami, l'époux se repose sur le sein de l'épouse, le frère n'a rien de caché pour le frère, le père s'immole pour le fils, la fille ne vit que

pour l'amour de sa mère, le pasteur porte sa brebis sur ses épaules, et la brebis se laisse doucement porter, elle caresse le berger qui la porte.

Mais ce n'est pas tout, à mesure que la prière et l'Eucharistie embrasent une âme, elle sent germer en elle un invincible besoin de se sacrifier, de s'immoler pour le Dieu de son amour et de son salut. Et parce que prodigue de lui-même, son doux Sauveur a daigné s'abaisser jusqu'à descendre au fond de ses inénarrables misères, elle lève la tête, elle parcourt d'un rapide regard le séjour qu'elle habite, elle cherche comment et par quoi elle pourra prouver sa reconnaissance au bien-aimé de sa vie. Alors les sacrifices les plus généreux et les plus héroïques n'ont rien qui étonne son amour; elle sent que rien n'est au-dessus de l'ambition qui la presse de rendre à Dieu sacrifice pour sacrifice, amour pour amour et vie pour vie.

Sa charité devient si ardente, qu'elle commence à souhaiter la souffrance qui épure l'amour. La science sacrée des épreuves, des délaissements, des croix, des persécutions, des outrages, n'est plus un mystère inconnu pour elle. L'axiome sacré du pur amour, inventé par sainte Thérèse, commence à se familiariser dans son cœur; et si elle n'ose encore en faire la loi de sa vie, elle commence, du moins, à comprendre les saintes et les délicieuses tortures d'un amour crucifié.

Dès lors aussi, cette âme où la prière et l'Eucharistie versent un incessant amour, et que l'amour a agrandie,

pour que le bien-aimé y soit plus à l'aise, embrasse d'un regard passionné tous les besoins des enfants de l'Eglise. Le double sentiment de l'amour de Dieu et de l'amour de l'homme crée dans son sein la flamme inextinguible du zèle pour le salut des âmes.

Passionnée pour la gloire du Christ devenu sa vie, elle cherche avec une infatigable patience et une inventive énergie quels sont les moyens d'agrandir l'empire de l'amour ; la ruine de l'erreur qui aveugle, et du vice qui tue, est devenue pour elle comme une sorte de fièvre divine ; son ambitieux dévouement voudrait trouver le secret de convertir toute la terre à l'amour de Jésus.

Elle est si heureuse de cet amour, qu'elle voudrait le faire éprouver à tout ce qui est capable de sentir et d'aimer. De là les saintes créations d'un zèle impétueux et ardent comme la flamme ; de là les larmes que les scandales du monde lui font verser ; de là ces prières de feu qu'elle adresse au Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le supplier de glorifier par toute la terre ce Fils unique qui aima l'homme jusqu'à mourir pour le racheter.

De là cette active charité qui a un rayon de lumière pour tous les doutes, une parole de paix pour toutes les souffrances, un bienfait, un sacrifice et une aumône pour toutes les misères.

Enfin, M. F., l'âme qui vit d'oraison et qui fait ses délices du mystère eucharistique, entre avec Marie dans cet amour d'immuable unité que l'incarnation élève à sa

plus haute puissance dans le sein de la Mère du divin amour.

Le temps de l'épreuve peut, je le sais, cacher quelques jours d'orage pour l'âme la plus sainte. Après avoir goûté longtemps les joies ineffables de la prière et de la communion, elle peut se détacher du bien suprême pour se plonger dans l'idolâtrie d'un infernal égoïsme, et chercher dans son néant une ombre des divines réalités de l'amour qu'elle a perdues. Mais ces révolutions, plus effrayantes que celles des empires, n'arrivent point pour l'âme qui a donné pour fondement à l'édifice de sa vertu le mépris d'elle-même et l'abandon le plus filial à la bonté et à la douce miséricorde de son Dieu. Si la prière et l'Eucharistie ont créé en elle la douceur et l'humilité de son céleste époux, elle pourra répéter dans le sentiment d'une amoureuse confiance : « Mon bien-aimé est à moi, je le tiens, je ne le quitterai plus. » Elle pourra croire sans présomption que le nœud qui l'enchaîne à l'amour ne sera point brisé, et que n'ayant plus avec son Sauveur et son Dieu qu'un même amour et qu'une même vie, elle est entrée pour jamais dans le profond mystère de son éternelle unité.

L'oraison et l'Eucharistie forment donc, M. C. F., les deux pôles de la vie mystique; ce sont les deux bassins mystérieux, par lesquels la vie de Jésus-Christ s'épanche et s'accroît dans une âme. L'oraison et la communion quotidienne constituent pour les enfants de l'Eglise le monde surnaturel de la grâce, qui est le même que celui de la gloire, avec cette seule différence,

que l'oraison et la communion des élus dans le ciel ne sont plus chargées des vapeurs du temps. Les élus prient comme prient les Anges ; ils mangent Jésus-Christ, parce qu'ils vivent de sa vie éternelle ; mais la prière et l'Eucharistie n'en sont pas moins pour les vrais disciples de l'amour le ciel anticipé de cette vie d'épreuve. L'oraison et l'Eucharistie sont un monde inconnu de ces innombrables apostats, de ces incrédules indifférents, qui font de notre siècle un siècle de douleurs pour l'Eglise. Après avoir consommé dans leur cœur un schisme cruel avec la foi et avec l'amour de Jésus-Christ, vous les voyez se précipiter dans l'enfer de leurs espérances cupides ; ils ne veulent pas monter au sanctuaire du divin amour, par la prière et par la communion ; ils iront dans l'abîme que le doute et le désespoir creusent sous les pas de l'impie.

Mais il existe encore au sein de l'Eglise une foule de chrétiens qui n'ont pas répudié la foi qui brilla sur leur berceau. Il en est un grand nombre dans l'âme desquels le mystère des vérités révélées n'a pas fait naufrage. Ceux-là moins malheureux que les premiers, parce que la racine de la vie surnaturelle n'a pas été arrachée de leur âme, sont dignes d'un immense intérêt.

Ils sont morts à la grâce ; plantes devenues stériles, il n'y a plus de fruit de justice sur l'arbre de leur vie chrétienne. Mais la foi dont la divine étincelle n'a pas péri sous les cendres de leurs passions, peut, à l'aide de la prière et des sacrements, ressusciter en eux l'empire de la charité.

Qu'ils prient, qu'ils s'éprouvent, qu'ils viennent à la table où l'éternel amour se voile des ombres d'un pain qui n'est plus, et ils renaîtront au bonheur et à l'amour.

Ce mysticisme divin de l'oraison et de l'Eucharistie, ce ciel de la grâce, ces douces et pacifiques régions de la charité, ces pluies fertiles de la piété et de la ferveur, sont-ils du moins connus de ces âmes qu'on désigne communément sous le nom d'âmes pieuses, d'âmes dévotes ? Hélas ! que d'illusions parmi ceux qui forment ce petit troupeau demeuré fidèle aux exercices de la piété !

La plupart de ces âmes sont remplies de l'amour d'elles-mêmes, manquent de pureté d'intention, ignorent l'art du renoncement et de la patience, ne connaissent plus cette simplicité naïve, cette candeur de l'innocence que Jésus-Christ veut trouver dans ceux qui l'appellent avec les cris de la prière, ou qui le cherchent avec la faim de l'Eucharistie. Elles sont froides, languissantes, desséchées, stériles au milieu de ces terres arrosées par la grâce et par le sang de Jésus-Christ.

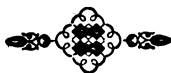
Que manque-t-il à ces âmes chargées de l'humide poussière des petites passions, des petites infidélités, des petites complaisances sur elles-mêmes ! que faut-il qu'elles fassent ? Qu'elles s'épurent par une oraison plus fervente, par un renouvellement sacré de pureté intérieure, d'humilité, de crainte et d'amour, dans ce contact mystérieux qu'elles ont si souvent avec leur céleste époux.

Toutes les âmes s'ouvrent pour aspirer une félicité sans

terme et sans fin ; mais qu'il en est peu qui cherchent la vie dans la prière et dans la communion !

On demande à la terre ce qu'elle ne connaît pas , ce qu'elle ne peut donner.

Allons à Jésus-Christ avec les tressaillements et les saints transports de la prière , ouvrons notre cœur pour en faire le ciboire vivant de l'Eucharistie ; alors nous pourrions répéter avec Marie ce cri de l'âme rassasiée : « Mon
« âme a tressailli ; elle s'est reposée dans le sein de mon
« Sauveur et de mon Dieu. *Exultavit spiritus meus in*
« *Deo salutari meo.* »



XXI. CONFÉRENCE.

· TROISIÈME STROPHE : *Quia respexit
humilitatem ancilla sua, ecce enim ex
hoc beatam me dicent omnes genera-
tiones.*

Parce qu'il a regardé l'humilité de
sa servante, voilà que toutes les généra-
tions m'appelleront bienheureuse.

(Luc. 1. 48.)

QUAND la très-sainte Vierge a payé à son Dieu la dette de son admiration, de sa reconnaissance et de son amour, elle se sent pressée de mettre son humilité en face des générations qui ont eu le secret de ses gloires et de ses grandeurs. Elle mesure d'un double regard sa bassesse selon la nature et l'immense dignité qui provoquera d'âge en âge les bénédictions de l'univers.

Et remarquez, M. F., que du point où l'a placée son sublime enthousiasme, il n'y a plus de nuages, plus d'ombre pour son regard pénétrant. Du haut de son trône prophétique, tous les siècles ayant disparu, elle voit ses grandeurs parcourir les âges et remonter comme un fleuve vers l'océan sans fond de la vie éternelle. • Toutes les

« générations m'appelleront bienheureuse. » Dans son ravissement divin, elle aperçoit les siècles du temps et les siècles éternels qui passent et repassent devant son trône, et qui la saluent Reine de l'univers.

Du sein de la pauvre demeure de la mère de Jean-Baptiste, qu'elle est venue consoler et bénir, ses grandeurs lui apparaissent dans toute leur magnificence, et elle cherche un abri pour son cœur dans le port sans orage de son humilité. Posant dans son néant le fondement de sa gloire, elle voit monter l'édifice de ses destinées jusqu'au trône de la maternité divine; elle entend les acclamations dont les Anges et les Saints rempliront la cité éternelle, en la proclamant la femme bienheureuse entre toutes les femmes.

Méditons, M. F., cette admirable strophe du cantique de Marie, et tâchons d'en pénétrer le mystère.

Remarquons, en premier lieu, que l'humilité de la très-sainte Vierge a été le principe de toutes ses grandeurs et de toutes ses gloires. Du néant de la créature au trône de Dieu, il y a l'infini; mais l'adorable humanité du Sauveur a franchi toute la distance qui sépare la vie personnelle du Verbe de la vie mourante de la créature. « Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. (Joan. 1. 14.) »

La sainte Vierge à son tour, quoique tirée du néant, bien que fille d'une mère déchue, est montée par la grâce de son divin Fils jusqu'au trône le plus rapproché du trône de l'Eternel. Mais pourquoi le souverain Maître de

tous les dons a-t-il prédestiné l'auguste Marie à cette dignité suprême ? pourquoi l'a-t-il appelée à une vocation si haute, qu'il n'en existe point de plus excellente dans les trésors de la grâce ?

La divine Mère de la grâce et de la vie n'a pas mérité d'être élevée à la dignité de Mère de Dieu, parce que sa prédestination n'est pas l'effet, mais la cause de sa gloire et de ses vertus. Le décret qui appelle la très-sainte Vierge à porter un Dieu dans son sein est purement gratuit. Ce décret n'a pas été arrêté dans le conseil divin à cause de la sainteté de Notre-Dame ; mais j'ose avancer que Dieu n'eût jamais prédestiné la Vierge immaculée à l'incompréhensible honneur qui lui est échu dans le partage des dons surnaturels de sa grâce, s'il avait prévu que Marie ne correspondrait pas à l'amour infini de l'auteur de sa dignité et à ses mérites.

Dieu a vu avec son éternelle prescience que, placée sous le poids d'une vocation capable d'accabler le premier des esprits, la très-sainte Vierge, toujours fidèle à la grâce de sa vocation, coopérerait avec une incessante énergie aux desseins de l'éternel amour. Il a vu du sein de son éternité, pour laquelle il n'y a ni passé ni avenir, que pendant son épreuve dans la vallée des larmes l'humble fille de David demeurerait comme anéantie sous le poids de sa gloire. Il a vu son humilité, fruit de la grâce, grandir dans son élévation ; et dès lors, c'est-à-dire dès l'éternité, il a reposé sur elle le regard de sa tendresse et de ses complaisances. *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Il la voit toujours humble, toujours vide d'elle-même, toujours cachée dans son néant; et il lui prépare une béatitude si haute, si pleine, si abondante, que toutes les générations en seront dans l'étonnement et dans l'extase pendant les siècles éternels.

Quoique pleinement gratuit à l'égard de Marie, quoique pleinement indépendant de ses mérites prévus, le décret qui prédestine la très-sainte Vierge à la maternité divine impliquait comme élément primordial, ou plutôt comme effet de sa vocation suprême, une humilité si profonde, si héroïque et si inébranlable, que la divine Sagesse pût sans crainte poser sur sa vertu le poids d'une dignité que les théologiens catholiques estiment une dignité *infinie*.

Ainsi, M. F., si l'orgueil, si un infernal orgueil a eu la funeste puissance de chasser Lucifer des brillantes sphères où s'accomplissait son épreuve, l'humilité aura la vertu de faire monter la gloire d'une femme, d'une vierge obscure, presque au niveau de la gloire incommunicable des trois personnes divines. Comprendons donc ici toute la portée de cet axiome divin : « Celui qui s'abaisse, sera élevé; celui qui s'élève, sera abaissé. »

L'humilité, M. F., est donc le principe de toute grandeur véritable, et c'est parce que seule elle offre à l'auteur de tout don parfait un fondement assez ferme pour y asseoir l'édifice des destinées surnaturelles d'une créature. L'humilité, en effet, dépouillant une âme de tout

sentiment désordonné de sa propre excellence, pour n'y laisser que celui de son néant, Dieu, dès lors, pose dans ce dépouillement profond les premières assises de sa grâce, sans laquelle la créature succomberait sous le poids d'une dignité écrasante pour sa faiblesse.

C'est donc par l'humilité que l'auguste Vierge est parvenue, par delà tous les mondes, dans une sphère de gloire qu'elle habite seule avec son Fils, et où les trois personnes divines l'ont couronnée Reine de l'univers.

« Il s'est anéanti, prenant la forme d'un esclave; c'est pourquoi il l'a élevé au-dessus de tout nom... (Philipp. 2. 7.) » L'humilité est la vertu créatrice des grandeurs de l'humanité sainte et de celles de sa divine Mère; elle est la condition nécessaire, l'élément constitutif des destinées suprêmes de l'adorable humanité, comme elle l'a été des destinées de la Reine des Anges.

L'humanité sainte et la Mère du Christ sont parvenues par l'humilité au dernier degré des grandeurs communicables du Très-Haut... Mais pour qu'une simple créature s'élève à une gloire infinie, il faut que la grâce mette en elle une énergie, une puissance en quelque sorte infinie d'ascension ou de glorification.

Il y a donc dans l'humilité une vertu pour ainsi dire infinie de glorification.... Et c'est le sens de cette magnifique strophe : « Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

Que les conseils de Dieu, M. F., sont différents des pensées et des inventions de la sagesse humaine! Vous comprenez que la très-sainte Vierge est parvenue par sa maternité divine au dernier degré des grandeurs communicables à une créature : or, la Vierge sans tache n'a pu arriver à cette béatification sublime qu'en descendant jusqu'au fond de son néant, qu'en se nourrissant avec amour du sentiment de son impuissance, qu'en se dépouillant pleinement de toute estime de sa propre vertu.

Ainsi le chemin des grandeurs surnaturelles, c'est-à-dire des seules grandeurs véritables, est diamétralement opposé à la route que les adorateurs de la gloire humaine prennent pour y arriver. L'Homme-Dieu a cherché la gloire infinie dont son humanité sainte resplendit en passant par Bethléem, par Nazareth, par le prétoire et par le Calvaire.

Marie est parvenue à la royauté de tous les mondes en se mettant au-dessous de toutes les créatures, en se tenant cachée dans l'abîme de son néant; et les chercheurs de la gloire humaine, les courtisans des menteuses grandeurs d'ici-bas, s'enflent de l'idolâtrie d'eux-mêmes, se gonflent d'orgueil pour atteindre l'éphémère horizon de vanité et de mensonges où ils comptent trouver la possession et les faveurs de la gloire.

Il y a donc antagonisme, lutte, guerre éternelle entre la grandeur d'origine surnaturelle et divine, et entre la grandeur mondaine. Les héros de la grâce aspirent à la gloire par l'oubli d'eux-mêmes; et les héros du monde la

cherchent en voulant que la terre entière s'occupe de leur vanité. Les héros de la grâce se cachent, s'enferment, se perdent dans le mépris d'eux-mêmes; et les héros du monde veulent paraître, ils veulent qu'on les aperçoive, ils ne supportent pas qu'on les perde de vue. Les héros chrétiens voudraient s'anéantir pour glorifier Dieu; et les héros mondains voudraient détruire Dieu pour prendre sa place. Les héros de l'Evangile vont chercher aux enfers la place dont ils se croient dignes; et il n'y a point de trône si élevé dans la gloire que les héros de l'orgueil humain ne trouvent trop petit pour leur prétendue excellence. La grandeur chrétienne germe au pied de la croix, elle se forme, elle mûrit à l'ombre des bénédictions de la Reine de toute humilité; et la grandeur du siècle a horreur des maximes de l'Evangile sur l'humilité. La grandeur chrétienne s'élève au plus haut des cieux par l'anéantissement de l'égoïsme individuel; et les adorateurs de la gloire mondaine tombent au fond des enfers par la déification de ce même égoïsme.

La première s'approprie par l'humilité la grandeur de Dieu même; et la seconde arrive par l'orgueil à la honte éternelle et à l'éternel supplice de Satan. Et par là vous comprenez, M. F., quelle distance sépare les grands hommes du catholicisme ou les Saints des grands hommes du monde ou des réprouvés.

Les Saints ont passé leur vie à immoler la nature corrompue à la grâce divine; et les grands du monde l'ont consumée tout entière à immoler la grâce à l'insatiable ambition de la nature. Les Saints se sont faits les amis de

Dieu par le mépris du monde; et les grands du monde se sont faits les ennemis de Dieu par l'idolâtrie de ce même monde : les uns ont faim et soif d'humilité, de foi, de pauvreté, de souffrance; et les autres ne sont jamais rassasiés d'ambition, d'or et de volupté.

Comprenons donc que la vraie grandeur sort de l'humilité, parce que la grâce, principe de toute grandeur réelle, ne sera jamais donnée qu'aux humbles; car il est écrit : « Dieu résiste aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles. »

Comprenons que l'orgueil est le plus cruel ennemi de la gloire, parce que Dieu, qui seul est grand, ne cessera jamais d'abaisser ceux qui s'élèvent, d'abattre les têtes superbes, de mettre en poudre avec son invincible bras toute hauteur qui essaye de se dresser devant sa majesté infinie.

Descendons donc, M. F., si nous voulons monter à la gloire; descendons si nous voulons trouver le chemin qui mène à la véritable grandeur; descendons, et nous pourrions redire avec la Reine de toutes les gloires : « Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, toutes les générations m'appelleront heureuse. »

L'humilité est le fondement de toutes les grandeurs de Marie, et cette humilité est si profonde, si puissamment protégée contre les secousses de l'amour de soi-même, que le Tout-Puissant n'a pas craint de dérouler aux yeux de Marie, pendant son épreuve terrestre, toutes les magnifi-

cences de sa gloire et toutes les grandeurs de ses destinées.

Écoutez, M. F., le récit prophétiquement historique que nous en a laissé la bienheureuse Vierge dans la strophe que nous méditons en ce moment. « Toutes les générations, » s'écrie-t-elle, m'appelleront bienheureuse. »

L'Eglise proclame la très-sainte Vierge, Reine des Prophètes, *Regina Prophetarum*, et cela pour deux raisons.

Elle est Reine des Prophètes, parce que, ainsi que nous l'avons établi, le dogme de la maternité divine a été le point central, l'objet immense des oracles de l'Ancien Testament. Elle est Reine des Prophètes, parce que tous les Prophètes d'Israël ont été les serviteurs, les prédicateurs et les apôtres de sa gloire. Elle est Reine des Prophètes, parce que le monde de la grâce dont elle a seule l'immortelle royauté a été la cause finale de toutes les prophéties.

Marie, en second lieu, est Reine des Prophètes, parce que sa bouche immaculée a prophétisé avec une clarté merveilleuse ses destinées sublimes par ces paroles révélatrices de toutes ses grandeurs : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

L'impie demande des preuves palpables, vivantes, matérielles même, de la divine vérité de l'Eglise. Les raisonnements et les controverses n'ont pas des clartés assez vives pour subjuguier son âme. Il voudrait être témoin d'un fait surnaturel, évidemment marqué au sceau de la toute-

puissance. Or, ce fait immense, ce fait social, clairement placé en dehors des événements naturels d'ici-bas, se trouve dans les paroles même que nous méditons. Pour moi, M. F., je le déclare avec la naïveté d'une conviction puissante, jamais le regard de mon âme ne se repose sur ce fait prodigieux sans que toutes les puissances de mon être n'en soient émues comme on l'est à l'aspect d'une manifestation immédiate de la toute-puissance.

Transportez-vous à ce moment solennel où la céleste Vierge s'écrie, en célébrant elle-même sa gloire future :
« Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

Il y a donc deux mille ans tout à l'heure, que dans un coin obscur de ce monde, au sein d'une nation vaincue et méprisée, l'épouse d'un simple artisan, une pauvre fille de la tribu de Juda, à peine connue dans son humble village, annonce à l'univers que toutes les générations la proclameront la femme par excellence, la Reine du ciel, la plus heureuse de toutes les créatures.

Si Dieu, M. F., devant qui les siècles à venir sont comme s'ils étaient déjà passés, n'avait parlé par la bouche de Marie; si cette divine Mère de la grâce n'avait été l'écho vivant de la vérité même, pouvait-elle prévoir, pouvait-elle prédire que son nom serait le plus grand des noms, après celui que l'univers adore? Pouvait-elle annoncer avec la précision d'un fait accompli, que sa gloire inonderait la terre et que son culte serait aussi étendu que l'humanité même? Une pauvre fille pouvait-elle deviner que les peuples les plus civilisés du monde la proclameraient bientôt la Reine des Anges et la Mère de Dieu? Pou-

vait-elle lire sans le secours d'en haut, et lire avec une certitude infaillible les caractères de ses grandeurs écrits en lettres immortelles au front des générations humaines? Si le livre de l'avenir n'eût été ouvert sous son prophétique regard, pouvait-elle y découvrir l'histoire de ses destinées tracée par la main de Dieu même?

N'oublions pas qu'au moment où, avec une précision divine, la bienheureuse Vierge raconte l'histoire de ses grandeurs futures, le paganisme couvrait la terre entière. Rappelons-nous qu'en cet instant unique dans les annales des siècles, le vrai Dieu n'avait plus d'adorateurs que dans la terre de Judée, qu'au sein d'une petite peuplade devenue tributaire de Rome idolâtre.

Or, la Vierge d'Israël a-t-elle prophétisé en vain? Et nous qui sommes à dix-huit siècles du jour où cet oracle révélateur de ses destinées fut entendu dans l'humble demeure d'Elisabeth, ne savons-nous pas que le culte de la Reine des vierges a remué l'humanité entière et se retrouve, à l'heure où je parle, sur tous les points du globe?

Est-il possible de se méprendre sur l'accomplissement littéral de cette prophétie divine de Marie : « Toutes les générations m'appelleront heureuse? »

Mais quelle est donc cette femme que l'homme de génie et l'ignorant invoquent d'un même amour, avec une même foi et une même confiance?

Quelle est cette Vierge que les rois et les peuples, les grands et les petits, le riche et le pauvre et l'enfant même, appellent la Reine du monde et la Mère de Dieu?

Quelle est celle que le guerrier invoque en allant au combat, que le matelot prie quand les flots de la mer secouent son navire, et quand il a vu les abîmes de l'océan s'entr'ouvrir sous ses pas ? Ah ! c'est celle qui disait il y a deux mille ans : « Parce qu'il a regardé l'humilité de sa « servante, toutes les générations m'appelleront bien-
« heureuse. »

Quelle est cette femme plus pure que les Anges, plus grande que les rois, plus élevée que le ciel, plus forte que les conquérants, dont la poésie et l'éloquence, la piété et les arts célèbrent à l'envi les grandeurs ? C'est celle qui disait : « Toutes les générations m'appelleront
« heureuse. »

Enfants de l'impiété, vous ne pouvez, dites-vous, croire des dogmes que votre raison ne comprend pas. Le catholicisme avec ses mystères fatigue votre science, cette science si pauvre, si ignorante, il est vrai, qu'elle se brise contre un atome. Mais vous avez des oreilles pour entendre, mais vos yeux ne sont pas fermés à la lumière des faits vivants de l'humanité ! Ouvrez donc vos oreilles, ô impies de la terre ! entendez une humble vierge, une fille inconnue et pauvre annoncer à l'univers que *toutes* les générations l'appelleront heureuse et lui rendront un culte.

Direz-vous que vous ne l'avez pas entendue, que vous n'étiez pas témoins de cette scène sublime ? Mais ouvrez les yeux. Regardez autour de vous ; embrassez d'un rapide coup d'œil les peuples les plus avancés dans la civilisation.

Est-il vrai que la Vierge Marie a conquis je ne dis pas leur admiration, mais leur hommage, mais leur culte ? Nierez-vous la vérité de la prophétie ? Mais son accomplissement impossible à prévoir, impossible à prédire sans la lumière éternelle, est là qui vous écrase. Nierez-vous que la très-sainte Vierge soit l'objet d'un culte de piété et d'amour chez toutes les nations civilisées de la terre ? Mais la voix des générations passées et présentes, à genoux au pied des autels de Marie, couvrirait vos blasphèmes d'une honte éternelle.

La Vierge Marie, épouse d'un pauvre charpentier de Nazareth, 'a prophétisé sa gloire, et sa gloire remplit l'univers. Elle a prédit que toutes les tribus de la terre la béniraient, et au moment où je parle, les Anges du ciel sont prosternés devant son trône, et l'Eglise du temps, et les peuples schismatiques l'appellent la femme par excellence, la Mère du Christ et la Vierge sans tache.

Parti des montagnes de la Judée; le culte de la Vierge divine, semblable à un ruisseau formé à sa naissance des larmes d'une roche inconnue, s'est agrandi dans son cours; il s'est élargi, il s'est dilaté en traversant les âges, et à l'heure où nous sommes, plus vaste que l'océan, il couvre l'univers de ses bienfaits, et il s'en va au delà du temps pour retomber avec sa gloire dans les profondeurs sans fond de l'éternité.

Les premiers disciples de Jésus-Christ, les saints conciles œcuméniques, la voix imposante des Docteurs de

l'Eglise, les nations qui ont reçu la bonne nouvelle, les Pontifes de Rome, les Evêques de l'univers chrétien, les prêtres et les fidèles, ont-ils cessé, je le demande, d'exalter les louanges et de célébrer les vertus de la Vierge immaculée?

La voûte des temps a-t-elle cessé, depuis bientôt vingt siècles, de redire les échos de la parole qui prophétisait ses grandeurs? et le soleil de la vérité catholique, en parcourant le ciel des âges, ne rencontre-t-il pas un autel élevé à Marie dans tous les lieux de la terre où la foi a bâti un temple à la divinité de son Fils?

L'oracle virginal s'est donc accompli pleinement, et si Dieu n'avait parlé par la bouche de Marie, pouvait-elle dominer les événements futurs? pouvait-elle les plier au gré de ses espérances? pouvait-elle commander aux rois et aux peuples, aux Pontifes et aux prêtres, aux nations policées et barbares de se faire les panégyristes de ses grandeurs et les adorateurs de sa gloire? pouvait-elle, en un mot, charger l'avenir d'écrire sous sa dictée le fait immense, le fait dominateur de la royauté de sa gloire sur toutes les générations? Marie a parlé, et la terre a obéi. Donc, les grandeurs de Marie sont le miracle de la toute-puissance; donc, l'Eglise, qui seule a recueilli cet imposant oracle, est divine; donc, seul le catholicisme au sein duquel s'est accompli ce fait dominateur du monde, est la religion du ciel et le chef-d'œuvre de Dieu.

Mais que devons-nous, que pouvons-nous faire pour concourir à l'agrandissement des gloires de la très-sainte

Vierge ? que devons-nous faire pour affermir, pour dilater encore, s'il est possible, l'immuable vérité de cet oracle :
« Toutes les générations m'appelleront heureuse ? »

Simplex fidèles, nous pouvons agrandir l'empire des gloires de Marie par une vie qui devienne une apologie de sa vie, par des vertus qui soient une copie de ses vertus, par des louanges qui montent vers le trône de ses grandeurs.

Vierge ou épouse, mère ou veuve, la femme chrétienne à qui le nom et le culte de Marie sont chers peut devenir une image vivante de la foi et de l'humilité, de la pureté et de l'obéissance, de la douceur et de la résignation de l'auguste Mère du Christ.

Enfants de Marie, que ne pouvez-vous pas pour l'ornement de ses temples, la pompe de son culte, la glorification de ses vertus !

Remplissons, M. F., remplissons toute la terre des bénédictions et des louanges qui sont dues à la Reine du ciel ; anéantissons en nous, pour nous rendre dignes de son amour, le règne du péché ; enrôlons-nous sous sa blanche bannière ; élargissons le cercle de ses associations saintes ; mettons nos cœurs, nos vies et notre salut sous son puissant patronage ; regardons comme un jour perdu celui où nous n'avons rien fait pour lui témoigner notre amour ; faisons retentir les voûtes de nos temples des cantiques de ses gloires, et ajoutons un anneau à cette interminable chaîne de bénédictions et de louanges qu'elle

a vu se former devant elle quand elle s'écriait : « Toutes les générations m'appelleront heureuse. »

Sommes-nous prêtres ? méditons ses grandeurs, étudions les richesses de ses miséricordes, pénétrons dans les mystérieux trésors de ses vertus ; puis, du haut de la chaire évangélique, versons sur les peuples les trésors de lumière que nous aurons amassés au pied de ses autels.

Pour moi, M. F., j'ai besoin de le dire en face de ce peuple immense que la piété envers la Mère de Dieu attache à mes lèvres, je ne connais pas de bonheur plus doux, ni de vocation plus belle que de travailler selon la mesure de sa destinée à l'affermissement, au triomphe et à l'expansive dilatation du culte de Marie.

Prêcher les grandeurs et les miséricordes de la Reine des Anges, c'est glorifier Dieu et confondre l'enfer, c'est concourir aux desseins les plus profonds de la Sagesse éternelle.

S'efforcer d'enchaîner une nation au culte de Marie, c'est dans la vocation d'un prêtre le ministère le plus cher à l'Eglise, le plus béni du ciel et le plus aimé de Dieu.

Heureux, mille fois heureux le peuple qui au sein de l'Europe et de l'humanité se donnera la mission de propager, de glorifier le nom sacré, le nom protecteur de Marie ! Que la France, M. F., se donne ce noble apostolat ; qu'elle soit en réalité au sein de l'empire terrestre de Marie la province la plus chère à son cœur ; qu'elle multi-

plie les créations de son zèle et de sa piété pour le culte de Notre-Dame ; qu'elle fasse germer dans son sein des légions de vierges qui s'en iront porter jusqu'aux extrémités de la terre le tableau vivant de la pureté angélique de Marie ; qu'elle couvre le sol de la patrie de temples consacrés à la gloire de son auguste patronne , et nous prédirons à cette pauvre France la fin de ses maux , et nous lui annoncerons un avenir de bonheur et des siècles de gloire !



XXII. CONFÉRENCE.

QUATRIÈME STROPHE : *Quia fecit mihi
magna qui potens est , et sanctum no-
men ejus .*

Parce que le Tout-Puissant a fait pour
moi de grandes choses , et son nom est
saint. (Luc. 4. 49.)

LA très-sainte Vierge, après nous avoir appris que sa gloire naquit dans son humilité, nous révèle une autre cause de ses grandeurs. « Le fort, s'écrie-t-elle, celui à « qui seul appartient la puissance, a fait en moi ses plus « grands prodiges. » Et il les a faits, parce que la profonde humilité de Marie la protégeait contre les dangers de son élévation; il les a faits, parce que le cœur de Marie était au-dessus des enivrements de l'amour de soi-même.

Nous n'avons encore médité que trois strophes du cantique virginal, et nous avons vu qu'il y a, dans cette épopée de l'amour, des abîmes de magnificences et des trésors inconnus de richesses divines. Poursuivons notre

tâche, en suppliant la Mère de la vérité de répandre sur nous quelques rayons de cette lumière infinie qui s'est incarnée dans son sein.

Le Docteur angélique, après avoir pénétré avec son intuitif regard dans les profondeurs du dogme de la grâce, établit comme une doctrine incontestable dans l'enseignement catholique, qu'il y a dans l'ordre surnaturel trois prodiges si grands, si incompréhensibles, si divinement ineffables, que leur réalisation est le dernier effort de la toute-puissance. Ces trois merveilles sont : l'incarnation du Fils unique du Père, la maternité divine de Marie, et l'acte de la vision béatifique. Ces trois prodiges, ajoute le prince des théologiens, ne sauraient être *ni meilleurs ni plus grands*.

Remarquez en effet, M. T. C. F., que ces trois chefs-d'œuvre de la toute-puissance impliquent l'union du Dieu trois fois saint avec ses créatures dans un degré si excellent, que l'unité qui en est le terme est une unité suprême, c'est-à-dire la plus parfaite de toutes les unités possibles.

L'unité d'une même essence, dans une trinité de personnes divines éternellement distinctes, nous offre l'unité la plus haute. C'est celle qui constitue, si j'ose ainsi dire, Dieu lui-même.

L'incarnation du Verbe nous fait contempler une autre unité aussi étonnante peut-être ; car le Verbe de Dieu, l'âme et la chair de Jésus-Christ, qui ne constituent qu'une même personne divine, gardent néanmoins leur essence

propre et distincte. Ainsi l'essence du Verbe, l'essence de l'âme et l'essence de la chair, parfaitement distinctes en Jésus-Christ, réalisent cependant en lui une seule et même personne divine. Trois personnes divines et distinctes dans une même essence éternelle, voilà la Trinité ! Trois essences distinctes dans une même personne divine, voilà l'Incarnation. Mais comme le fait remarquer le Docteur angélique, d'après saint Augustin, les trois personnes divines de l'indivisible Trinité sont moins unies entre elles par l'unité d'une même essence, que le Verbe, l'âme et la chair ne le sont en Jésus-Christ par l'unité d'une seule et même personnalité divine. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment pas dans l'unité de l'essence divine une seule et même personne divine, puisqu'ils gardent éternellement au sein de l'indivisible essence leur personnalité propre. Mais le Verbe, l'âme et la chair du Christ, quoique radicalement distincts par leur essence propre, ne constituent néanmoins en Jésus-Christ qu'une seule et même personne divine, d'où saint Thomas d'Aquin conclut que l'union de l'incarnation est l'union suprême, ou la plus grande, la plus parfaite unité.

D'un autre côté, la très-pure Vierge, en engendrant de sa propre substance un Fils qui est le Fils même de Dieu, est élevée à une union si parfaite avec le Dieu trois fois saint, qu'elle lui fait partager la fécondité même de Dieu le Père. Et par là, l'auguste Vierge entre avec Dieu dans un ordre d'unité telle qu'elle ne saurait être plus élevée.

Enfin par la vision immédiate de l'essence divine, l'âme humaine qui a été appelée à cet ordre de vision

surnaturelle , s'unit à Dieu par le nœud le plus fort en soi, après l'union de l'incarnation et de la maternité divine. Et c'est pourquoi , si l'incarnation fait un Dieu du Fils de Marie , si la fécondité surnaturelle communiquée à Marie la fait Mère de Dieu , l'union de la vision béatifique fait les élus frères du Christ , cohéritiers de sa gloire et enfants de Dieu.

Or , M. F. , ces trois merveilles qui forment le monde de la grâce et de la gloire, et qui manifestent , au sein de l'univers , toutes les splendeurs communicables des richesses divines , qui nous laissent apercevoir, en un mot, les dernières et suprêmes inventions de la Sagesse infinie, ont été accomplies dans les flancs sacrés et par le ministère de la très-sainte Vierge. Et savez-vous dans quel moment solennel ces trois miracles de la toute-puissance ont jailli des abîmes de l'éternelle miséricorde ? Savez-vous quelle est la parole qui les a produits ? Savez-vous quelle bouche a prononcé cette parole créatrice du monde surnaturel ?

Rappelez à votre mémoire ce jour, le plus beau que le soleil ait éclairé de sa lumière , où un Archange venu du ciel apprit à la Vierge d'Israël qu'un conseil tenu dans les hauteurs inaccessibles du sanctuaire habité par l'indivisible Trinité , l'appelait à l'immense honneur de la maternité divine.

Soumise à la volonté suprême , Marie ouvre sa bouche immaculée , et pendant que Dieu et ses Anges la contemplent avec amour , elle prononce quelques paroles ,

par lesquelles et avec lesquelles elle crée ce monde de la grâce et de la gloire. « Qu'il me soit fait comme « vous l'avez dit. *Fiat mihi secundum verbum tuum.* »

En cet instant suprême le Verbe se fait chair, une vierge devient mère de Dieu, et l'âme de Jésus-Christ contemple d'une vue immédiate la divine essence.

Ainsi, M. F., et je vous prie d'y réfléchir, les trois chefs-d'œuvre que Dieu lui-même, dit saint Thomas, ne saurait faire ni *meilleurs* ni *plus grands*, ont été accomplis au sein virginal de Marie par une parole sortie de sa bouche sacrée. Et tel est le sens de cette strophe sublime : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. « (Luc. 1. 49.) »

La sainte Vierge a donc créé et créé d'une seule parole la grâce et la gloire. Elle a engendré un Dieu ; elle a été pour l'âme du Christ le sanctuaire auguste, le tabernacle vivant du milieu duquel cette âme adorable a contemplé les premiers rayons de la divine essence. La nature, la grâce et la gloire se sont rencontrées dans ses chastes flancs. Le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ont voulu réaliser les trois actes de leur suprême puissance par la coopération directe de sa volonté libre.

La sainte Vierge est donc le point central des plus hautes manifestations des attributs divins ; elle est, si j'ose ainsi parler, le ciel de Dieu et le ciel de l'homme, le nœud de la nature et de la gloire, le point de jonction

du fini et de l'infini, le canal mystérieux par lequel toutes les richesses divines descendent sur l'humanité.

C'est donc avec un sens profondément vrai que l'Eglise dans ses chants sacrés a osé dire : « Demeurant vierge ,
« elle a versé sur le monde la lumière éternelle. (Préf.
« du Miss. Rom.) »

Dieu ne s'est pas fait lui-même , mais il a trouvé le secret de faire un Dieu du fils d'Adam. « Tout ce qui est à
« mon Père est à moi, disait Jésus-Christ; moi et mon
« Père nous sommes un. »

Le mystère de l'adorable Trinité présente à notre foi trois personnes divines réellement distinctes, mais vivant dans l'unité d'une même essence. Le mystère de l'Incarnation, au contraire, présente à notre foi trois essences distinctes, qui n'ont rien de commun par nature, mais qui ont en Jésus-Christ une même personnalité divine. Ainsi trois personnes divines dans une même essence infinie, voilà la Trinité. Trois essences de nature diverse dans une même personne divine, voilà l'Incarnation. Peut-être même est-il plus étonnant que l'âme et la chair du Christ, tirées du néant, soient élevées à l'unité d'une personnalité divine, qu'il ne l'est que la même essence infinie soit communiquée à trois personnes divines.

Que les conseils du Très-Haut sont profonds, M. C. F., que ses voies sont admirables ! La toute-puissance a donc fait par Marie et en Marie tout ce qu'elle pouvait faire de plus prodigieux dans l'ordre du possible. Ah ! bénissons , M. F., bénissons ce grand Dieu de ce qu'il a daigné asso-

cier l'humble Marie à son énergie souveraine ; bénissons-le de ce que par elle il a fait éclater à travers les mondes les mystères les plus cachés de son éternel amour. Réjouissons-nous en pensant que notre divine Mère, que la sœur de notre chair est entrée si avant dans les conseils du Dieu trois fois saint, qu'au delà des créations accomplies en elle il n'y a de plus élevé, de plus excellent, de plus parfait que l'essence divine elle-même !...

O douce et incomparable Vierge ! que l'âme de vos enfants aime à se reposer sur le souvenir de ces choses ! Qu'elle aime à se dire que par vous et par vous seule ont été révélés aux Anges et aux hommes les plus rares secrets de la toute-puissance ! Qu'elle aime à recueillir de votre bouche immaculée ces mots, expression la plus élevée de vos grandeurs : « Le Fort, le Tout-Puissant a fait en moi, pour moi et par moi de grandes choses !... »

Que la sagesse humaine ne me parle plus du néant de ses grandeurs ; qu'elle ne profane plus la langue de l'admiration et de la louange pour raconter les œuvres de l'orgueil de l'homme ; qu'elle cesse de violer la conscience chrétienne en lui imposant le culte des grandeurs d'ici-bas. Qu'éclairée à la lumière de la grâce, elle comprenne enfin que toute grandeur créée n'est que poussière devant les gloires de Notre-Dame...

En avançant, M. F., dans la méditation du divin cantique de Marie, nous comprenons de plus en plus qu'il y a dans l'ordre surnaturel de la grâce, dont la sainte Vierge est la mère, une philosophie transcendante des choses.

Nous voyons que la dernière raison, ou la plus haute raison de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, se trouve dans le dogme des grandeurs de Marie; nous soupçonnons enfin qu'il n'y a plus de ténèbres pour l'intelligence quand elle est entrée par la foi et par la grâce dans le secret des destinées de Marie.

Et quand la sainte Vierge ajoute : « Et son nom est saint. *Et sanctum nomen ejus*, » c'est comme si elle nous apprenait que la vraie grandeur est inséparable de la sainteté; car toute grandeur qui n'est pas un rayon de la sainteté de Dieu, qui n'est pas un hymne à la gloire de Dieu, est nécessairement obscurcie et souillée par la boue de l'égoïsme, et tout égoïsme sort de la corruption de l'homme et du souffle empoisonné de Satan.

L'Eglise aussi, M. F., ne donne le nom de grand qu'à ceux de ses enfants dont la vie n'a été qu'une manifestation héroïque, qu'une production individuelle et vivante de la sainteté même de Dieu.

Pour être grand dans le monde de la grâce, il faut être saint, et il n'y a qu'une âme vraiment chrétienne qui a droit de répéter avec la Vierge immaculée : « Et son nom est saint. *Et sanctum nomen ejus*. »

Et pour rendre ces considérations pratiques, parlons un moment des merveilles que Dieu opère dans son Eglise par les enfants de la grâce et par les Saints.

Nous avons vu, M. F., que Dieu a accompli en Marie et par Marie les trois chefs-d'œuvre de sa toute-puissance,

qui sont : l'incarnation, la maternité divine et la vision de l'éternelle essence. Or, ce grand Dieu opère aussi trois prodiges admirables dans ses Saints : il leur donne l'être, la grâce et la gloire ; il les crée, il les régénère, il les glorifie.

Dieu tire les élus du néant. « Vos mains, Seigneur, s'écrie le Roi-Prophète, m'ont créé, elles m'ont fait connaître. — Faisons l'homme, avait dit le Dieu créateur. »

Avons-nous bien médité, M. F., la grandeur de ce premier bienfait ; avons-nous compris ce que c'est que l'acte par lequel Dieu tire du néant la substance spirituelle ou l'âme, et la substance corporelle ou la chair, pour les unir en chacun de nous par le lien de la personnalité humaine ? « Vos mains, ô mon Dieu ! m'ont créé, elles m'ont arrangé... »

Créer une substance est un acte qui, selon la théologie catholique, suppose une force, une énergie infinie.

L'impie demande comment ce qui n'est pas peut être tiré du néant ou du non être ? Insensé ! ne vois-tu pas qu'en refusant à Dieu le pouvoir de tirer du néant des substances distinctes de sa substance, tu es forcé de soutenir que les choses créées ne sont que des rêves, que de purs *riens*, sans réalité ; ou, ce qui est le comble de la démente et de la fureur, que les choses créées ne pouvant, selon toi, être tirées du néant, sont tirées de la substance même de Dieu, et ont, par conséquent, une consubstantialité radicale et éternelle avec Dieu !

Tu demandes, ô panthéiste aveugle ! comment Dieu peut tirer du néant une substance qui auparavant n'était pas ? Mais, si Dieu ne peut tirer du néant des substances finies, distinctes de sa substance infinie, s'il ne peut créer *réellement*, comment est-il tout-puissant ? S'il n'est pas tout-puissant, comment est-il Dieu ? S'il n'est pas Dieu, comment existe-t-il quelque chose ? Comment l'être contingent, comment l'être fini, ou seulement comment l'être fictif, fantastique, est-il, si l'Etre nécessaire, si l'Etre parfait n'est pas ? Le panthéiste recule devant ce premier article du symbole de la foi catholique : « Je crois en Dieu, « le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre. » Et le premier article de son monstrueux symbole est celui-ci : « Je crois que le ciel et la terre ne sont qu'un « rêve, que l'ombre d'un rêve ou quelque chose de moins « saisissable encore. » Ou, ce qui est plus absurde, plus stupidement impie : « Je crois que le ciel et la terre ont « une même essence avec Dieu ; » ou, ce qui revient au même : « Je crois que l'univers est Dieu. »

Et voilà cependant où en est venue la sagesse de ce siècle : toute sa philosophie se résume dans ces deux corollaires, dont le premier n'est que le scepticisme, et l'autre qu'un panthéisme monstrueux, c'est-à-dire un véritable athéisme. Il était juste, au reste, que la conscience catholique fût vengée du blasphème par la folie ; il était juste que le mot si profondément vrai de saint Paul tombât comme un anathème sur ces lâches profanateurs de la vérité : « Ils se sont appelés sages, et ils n'étaient que « des fous. (Rom. 1. 22.) »

Le premier acte de la toute-puissance envers moi est donc l'acte créateur et conservateur de mon être : « Vos mains m'ont fait, elles m'ont arrangé. — Vous avez mis sur moi votre main. » Avons-nous jamais rendu à l'immortel auteur de notre existence un tribut de reconnaissance et d'amour proportionné à la grandeur de ce premier bienfait ? Avons-nous mesuré l'espace qu'a dû franchir le bras de Dieu pour venir nous prendre dans l'abîme du néant ?

Que vous rendrai-je, ô mon Dieu ! pour le bienfait de ma création ? Je n'étais pas, et vous portiez dans votre sein la pensée de mon existence ; j'étais au-dessous de l'insecte qui bourdonne et de la boue que je foule à mes pieds ; j'étais moins que la plante, que la pierre ; je n'étais rien : soyez béni mille fois, ô céleste ouvrier, ô divin fabricant de mon être ! Ah ! qu'ils sont pauvres et petits devant vous ceux à qui l'ignorance humaine donne le nom de génies créateurs ; les créations de leur sagesse ne sont que les déplacements de quelques grains de poussière dans le laboratoire immense où vous les aviez mis. Vous seul, ô grand Dieu ! vous appuyez sur le vide avec votre toute-puissance ; vous seul fécondez le néant, en laissant tomber dans ses silencieux abîmes un souffle de votre énergie productrice.

Mais la création qui nous arrache au néant ne nous donne que l'être de la nature ; et qu'est-ce que l'être de la nature, qu'est-ce que la simple existence, si nous la comparons à l'être surnaturel de la grâce ?

La création tire du néant la substance ou l'être fini ; et la grâce divine unit la substance, elle élève l'être créé à la vie, à la nature même de Dieu. La création simple ne met rien dans l'être créé qui soit de la vie ou de la nature de Dieu ; mais la grâce engendre les êtres créés à la vie même de Dieu : la création, en un mot, fait des êtres, rien que des êtres ; et la grâce fait des enfants de Dieu.

L'acte créateur nous tire du néant, il unit notre âme à notre corps par le nœud d'une personnalité humaine ; et le baptême élève l'être humain à l'existence surnaturelle de la grâce. Comment cela ? Par un nouvel acte de la toute-puissance que saint Paul appelle « la magnificence de la force ou de l'énergie de Dieu. » Par le baptême nous sommes incorporés au Christ pour être faits participants de sa vie. La grâce divine nous *greffe* dans le Christ, pour que la vie du Christ devienne la sève fécondante et divine de notre nouvelle vie. Jésus-Christ, par la grâce, devient notre vie, non par une union personnelle avec notre âme, mais par l'unité de son esprit, c'est-à-dire par l'unité la plus forte et la plus intime après l'unité personnelle.

De la vie de la nature ou de l'être nous nous élevons à la vie de la grâce, à la vie du Christ. « Le Christ est votre « vie. » Alors il y a en nous quelque chose de la substance ou de la vie de Dieu. « Car la grâce est la vie éternelle en « Jésus-Christ. (Rom. 6. 23.) » Il n'y a pas transformation, changement de notre substance créée, en la substance divine ; mais il y a union de notre substance avec

la substance divine, avec la vie propre de Dieu par Jésus-Christ notre frère, notre aliment, notre vie. « Car la plénitude de la divinité habite corporellement dans le Christ. »

La grâce est donc une seconde création, une seconde opération de la toute-puissance, qui nous donne droit de répéter avec l'auguste Vierge : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc. 1. 49.) »

Du néant à l'être il y a l'infini, et l'acte créateur comble cette distance inconcevable. De l'être à la grâce, ou à la vie de Dieu en nous, il y a une autre distance infinie; et cette distance nous la franchissons par l'acte surnaturel qui nous incorpore à Jésus-Christ pour nous faire vivre de sa vie qui est la vie même de Dieu.

Mais de l'être surnaturel de la grâce à l'acte consommé de la gloire il y a un autre abîme infranchissable à tout être créé. Pour porter un chrétien dans le ciel de la vision béatifiée, il faut donc un troisième acte de la souveraine puissance; et cet acte est tellement grand, qu'en le réalisant dans un élu, Dieu lui fait parcourir tous les degrés ascensionnels de la gloire; c'est-à-dire qu'en élevant une créature du néant à l'être, de l'être à la grâce, de la grâce à la gloire, il lui fait traverser la chaîne entière de sa miséricorde.

La gloire c'est la vision immédiate de la divine essence, c'est la contemplation directe de la lumière de Dieu, c'est le mélange, au plus haut degré, de la vie propre de Dieu avec la vie personnelle de la créature; c'est l'unité de

l'amour consommée par Dieu même avec sa créature dans un degré si parfait, qu'il n'y a au-dessus que l'unité des trois personnes divines dans une même essence, que l'unité du Verbe divin avec la nature humaine, que l'unité de la maternité divine avec le Dieu trois fois saint.

Parvenu à cette élévation définitive et suprême, l'élu n'a plus qu'un cantique à chanter : « Le Fort, le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

Or, M. F., ces trois dons ineffables de l'être, de la grâce et de la gloire, nous en avons déjà reçu les divins caractères ; car la grâce suppose la nature, et la gloire n'est que le fruit de la grâce ; elle n'en est que le terme définitif et complet.

Tout chrétien qui vit sur la terre, de la vie surnaturelle de Jésus-Christ par la grâce sanctifiante, est déjà le fils de Dieu, il est déjà engendré à la vie du Christ, il porte déjà le triple sceau du Dieu créateur, du Dieu rédempteur, du Dieu sanctificateur. Le sceau de la grâce, il est vrai, n'a point mis encore en nous son empreinte éternelle ; nous pouvons mourir à la vie divine et surnaturelle qu'elle nous apporte, car c'est le temps de l'épreuve ; mais si nous sommes fidèles jusqu'à la mort, la grâce cachée sous les voiles du temps se déploiera dans toute sa magnificence, et du demi-jour de la foi nous passerons par elle au jour sans nuage de l'éternelle lumière et de la vie éternelle.

Prenez-y garde cependant, la très-sainte Vierge dans l'extase de sa reconnaissance soulage son admiration et

son cœur , en s'attachant à reproduire la sainteté de son Dieu ; et nous ne faisons rien pour nous rendre dignes des prodiges d'amour dont nous avons été l'objet.

Quoi ! M. F., avoir reçu les dons les plus excellents de la charité et de la miséricorde , et ne rendre à Dieu qu'une vie dépouillée de vertu , n'est-ce pas là un phénomène étrange ? Porter dans son âme la triple empreinte de l'éternel amour , et n'en pas réaliser les fruits , quelle contradiction et quelle ingratitude ! Etre incorporé à Jésus-Christ par la grâce du saint baptême , et retomber sans cesse sous le poids d'une nature flétrie et misérable , quel désordre !

Ah ! soyons saints , parce que le Dieu que nous adorons est saint ; soyons saints , parce que le Saint des Saints est descendu jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui.
Et sanctum nomen ejus.



XXIII. CONFÉRENCE.

CINQUIÈME STROPHE : *Et misericordia ejus à progenie in progenies timentibus eum.*

Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. (Luc. 1. 50.)

QUAND la divine Mère du Fils de Dieu a rassasié son admiration, son humilité, son amour et sa foi, en proclamant les magnificences du Très-Haut, en nous racontant les ardeurs de son extase, en cherchant dans son néant un port contre les tentations de la gloire, en publiant enfin les prodiges que le Tout-Puissant vient d'accomplir en elle, elle a besoin de chanter la miséricorde infinie qui s'est épanchée sur la race humaine, et elle s'écrie : « Sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. »

Il semble que cette douce Mère de tous les élus ne goûterait pas un bonheur parfait, si sa félicité n'était devenue l'héritage de cette postérité malheureuse chargée de qua-

rante siècles d'anathèmes, mais reconquise à l'espérance et au salut par le sang réparateur que le Verbe éternel a puisé aux entrailles de la Reine des Vierges. « Sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. »

Ah ! M. F., du sein de notre longue épreuve au milieu des combats que l'enfer, le monde et nos propres faiblesses nous livrent, savez-vous quel est le délicieux sentiment qui rafraîchit l'âme, qui agrandit l'espérance et dilate l'amour ? C'est celui qui sort de ce mot échappé au cœur de la plus tendre des mères : « Sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. »

Jamais peut-être, M. F., et vous le comprendrez mieux encore après cet entretien, jamais les sombres vapeurs de la tristesse et du désespoir n'avaient assiégé les âmes comme en sont accablés presque tous les hommes de ce temps ; jamais le poids de la vie n'a paru si lourd, jamais la chaîne sacrée du devoir n'a semblé si dure à porter. Le temps qui, selon Bossuet, est si long, si pesant, si accablant, a mis pour ainsi dire sur toutes les têtes un diadème de fer, et sur toutes les âmes, ajouterai-je avec un poète chrétien, *une chape de plomb*.

Le délire même de ces fêtes, de ces orgies élégantes dont nous sommes témoins, atteste que le poison d'un immense ennui est au fond de tous les cœurs, et cette parole d'Isaïe est la peinture des maux de notre époque. « Toute tête est languissante, et toute poitrine est déchirée. (Is. 1. 5.) »

Allons donc nous rafraîchir et nous désaltérer à cette source de vie, à cette fontaine de miséricorde qui coule du sein virginal de Marie. « Sa miséricorde s'étend de « génération en génération. »

Pendant les quatre mille ans qui précédèrent la venue du Sauveur, les enfants d'Israël et les nations de la gentilité n'eurent pas un jour de confiance filiale et d'amoureux abandon envers celui qui avait créé l'univers.

Le Dieu du Sinai était armé de foudres ; son trône était environné d'une nuée profonde d'où sortaient des éclairs formidables ; et une voix terrible, s'échappant du tabernacle figuratif, n'en laissait sortir que ces mots : « Tremblez devant mon sanctuaire. (Levit. 26. 2.) »

Le fatalisme, qui n'est que la religion du désespoir, fit peser sur les peuples de la gentilité un joug plus dur que le fer ; mais à quelles causes faut-il attribuer ce phénomène social et universel ?

L'élément de la crainte prédomine dans les traditions patriarcales et mosaïques, parce que, bien que la promesse d'un Rédempteur divin eût été faite à la race humaine, le crime de notre premier père et les châtiments dont il fut suivi avaient pour ainsi dire desséché la confiance, et versé une inguérissable terreur aux entrailles de l'homme déchu. Les familles patriarcales et les enfants d'Abraham croyaient entendre encore les échos des solennelles vengeances. Les châtiments de la justice étaient toujours suspendus sur leurs têtes.

« Tu mourras de mort... (Gen. 2. 17.) Tu es poussière, et tu retourneras en poussière... La terre sera maudite dans ton labeur... Elle se couvrira de ronces et d'épines... Un joug accablant a été mis sur les fils d'Adam, et le jour de leur naissance est un jour de deuil et de larmes. »

Quant aux nations idolâtres, placées sous l'action menaçante et cruelle des esprits de ténèbres, elles regardaient leurs dieux comme des ennemis qu'il fallait sans cesse apaiser par l'humiliation de la crainte et par les holocaustes de la terreur. De là ces sacrifices de sang, de là ces victimes humaines immolées sur les autels de leurs implacables divinités...

Juifs et gentils n'osaient regarder le ciel qu'en tremblant. Et c'est un fait digne d'une profonde méditation, que toutes les prières de la Bible où apparaît le sentiment et l'expression de la confiance sont en général des prières prophétiques des temps postérieurs au sacrifice que le Christ devait consommer sur la croix. Les élus de la nation d'Israël, pour respirer dans la confiance, détournaient leurs yeux du Sinaï pour les reposer sur le Calvaire. D'ailleurs, jusqu'au jour accompli de la rédemption, la puissance s'était plus manifestée que la bonté, et la puissance commande le respect, elle inspire la crainte, elle nourrit la terreur. L'amour et un amour infini était seul capable de ressusciter le délectable attrait de la confiance dans le cœur de l'homme, écrasé sous le poids des terreurs héréditaires de l'Eden, du déluge et du Sinaï...

D'un autre côté, tant que le dogme de l'incarnation n'a pas jailli des profonds conseils de la miséricorde divine, tant que l'ordre surnaturel des rapports de Dieu avec l'homme n'a pas été manifesté par des faits publics et permanents, tant que l'espace immense qui sépare Dieu de l'homme n'a pas été comblé par la charité du Christ, la crainte et une crainte d'esclave laisse les enfants de la race humaine sous l'empire d'un sentiment destructeur de la confiance.

Mais à peine le mystère du Christ s'est-il manifesté, à peine ce grand *sacrement* de piété et de tendresse divine s'est-il révélé au monde, qu'un océan de miséricorde et d'amour s'ouvre pour les enfants d'un père coupable. Tout change, tout se renouvelle ; et la justice apaisée permet à la bonté de s'étendre de génération en génération sur ceux qui à la crainte servile ont fait succéder la crainte d'un filial amour.

Mais quels sont les principes créateurs de cette miséricorde immense qui se répand sur la terre ? Dans quelle mesure la miséricorde va-t-elle couler sur la race humaine ? Questions importantes que nous allons essayer d'éclaircir.

Dieu se fait homme ; une femme devient mère de Dieu ; tous les enfants de l'Eglise deviennent les frères d'un Dieu. Là est la source inépuisable de cette miséricorde qui inonde la terre depuis dix-huit siècles ; ainsi l'incarnation du Verbe, la maternité divine, la grâce qui nous

fait enfants de Dieu, sont à la fois la cause, la mesure et le terme complet de la divine miséricorde.

La miséricorde, M. C. F., est la pitié du cœur; c'est le sentiment le plus tendre, le plus paternel de Dieu pour sa créature. Mais ce sentiment n'a pu jaillir des entrailles de Dieu, qu'au moment où l'homme a cessé d'être une créature maudite et rebelle, pour devenir l'objet des plus chères dilections de l'amour infini.

Dieu, en effet, ne peut pas aimer d'un amour infini une créature indigne de son amour. Car pour aimer infiniment une créature, il faut que l'éternel amour se retrouve lui-même dans l'objet aimé. Or, Dieu ne peut se retrouver lui-même dans sa créature, qu'en s'unissant personnellement à elle, qu'en la personnifiant en soi, qu'en se faisant avec elle une seule et même chose.

Dieu, sans aucun doute, n'est pas tenu d'aimer infiniment sa créature; il n'est pas forcé, par conséquent, de s'unir à elle par le mode d'une charité extrême. Mais s'il a conçu le dessein de donner à sa créature un gage *infini* d'amour, l'incarnation ou l'union personnelle de Dieu avec sa créature est la condition de ce gage infini d'amour. La créature, en effet, ne peut recevoir un gage infini d'amour, qu'en recevant celui qui est tout amour, qu'en contractant, en un mot, une union suprême avec Dieu. Jésus-Christ est donc pour l'humanité le principe et le gage de toutes les miséricordes qui sont descendues sur elle.

Et c'est le sens de cette sublime strophe du cantique

de Zacharie : « Il nous a visités par les entrailles de sa
« miséricorde, en descendant des hauteurs de son éter-
« nité. » C'est le sens de cette parole de Notre-Dame :
« Sa miséricorde s'étend de génération en génération. »

Voulez-vous savoir maintenant dans quelle mesure la
miséricorde infinie s'est répandue sur l'humanité ? consi-
derez les prodiges d'amour qui sont sortis de l'incar-
nation.

L'incarnation a donné à l'humanité un nouvel Adam,
un père qui est Dieu et homme tout ensemble. Ce père
divin, cet Adam céleste, est né d'une vierge ; il est fils de
la femme par excellence, de l'Eve divine, de la vraie
mère des enfants de la grâce. Cet Homme-Dieu est de-
venu le père d'une race sainte, d'une société d'élus, dont
les membres sont unis au Fils de Dieu par le lien d'une
parenté, d'une fraternité surnaturelle. Ainsi, Jésus-
Christ, la très-sainte Vierge, et les enfants promis et
donnés à leur fécondité surnaturelle sont l'objet d'une
miséricorde dont il est impossible de mesurer l'étendue.

Dieu le Père, en effet, n'a pu aimer l'adorable huma-
nité plus qu'il ne l'a aimée, en la prédestinant à l'union
déifiante et personnelle avec son Fils unique et bien-aimé.
Il n'a pu aimer la bienheureuse Vierge plus qu'il ne l'a
aimée, en la faisant mère de son Fils ; il n'a pu aimer les
enfants de la grâce plus qu'il ne l'a fait, en leur donnant
pour frère l'Homme-Dieu, et pour mère, pour sœur la
divine Mère de Jésus-Christ...

Ecoutons le disciple bien-aimé : « Dieu a tant aimé le

« monde, qu'il a donné son Fils au monde. Et ailleurs :
« Voyez quel a été l'amour de Dieu pour nous. On nous
« appelle les fils de Dieu, et nous le sommes. »

Dieu le Père n'a rien de si cher que son Fils qui est un autre lui-même, Il ne peut répandre sur nous une bénédiction plus abondante que celle dont nous avons été l'objet, en devenant les frères du Christ et les enfants de Dieu ?

Mais s'il en est ainsi, n'avons-nous pas été enveloppés par un abîme de miséricorde ? Et où l'âme cherchera-t-elle une région d'éternelle paix, d'interminable confiance, si elle ne la trouve dans cette parenté, dans cette consanguinité divine avec le Fils de Dieu et avec la Mère de Dieu ?

« Allez dire à mes frères que je les précède en Galilée,
« disait à Magdeleine le Sauveur glorieux. (Matth. 28.
« 10.) Vous prierez ainsi, avait déjà dit notre frère divin :
« Notre Père qui êtes dans les cieux. (Matth. 6. 9.) »

Une miséricorde infinie s'est donc approchée de nous ; et dès lors le sentiment d'une confiance extrême a dû naître et se naturaliser, pour ainsi dire, au cœur de l'homme. Ne soyons donc plus surpris si ces grandes âmes devenues l'ornement et la gloire de l'Eglise en étaient venues à donner à Dieu ces titres passionnément tendres de père, de mère, d'époux, de frère, de pasteur, et mille autres de ce genre qu'un amour parfait sait inspirer à la reconnaissance et à la charité. Les enfants de l'Eglise, qui vivent par la foi et par la grâce, participent pleinement à

cette miséricorde infinie. Tout leur est commun avec Jésus-Christ, leur père, leur ami, leur frère. « Père, vous en « moi et moi en eux, afin qu'ils soient consommés en « un. (Joan. 17. 23.) »

Quant aux mauvais catholiques, quant à ceux qui sont unis à Jésus-Christ par la foi sans l'être par la charité, il les aime encore d'un amour immense, et il ne cesse de répandre en eux les grâces qui peuvent les ressusciter à la vie de l'Esprit-Saint. « Mes petits enfants, je vous écris, « afin que vous ne péchiez pas; mais si quelqu'un de « vous a péché, nous avons un avocat auprès du Père de « toute justice. (I. Joan. 2. 1.) »

La miséricorde de l'Homme-Dieu s'étend encore sur les schismatiques et les hérétiques. Pourquoi? Parce que la grâce du baptême les a faits membres du corps mystique de Jésus-Christ, et qu'aussi longtemps qu'une complète bonne foi les tient séparés de l'Eglise et de son chef visible, ils appartiennent par d'invisibles liens au bercail sacré du souverain pasteur de nos âmes.

Les chefs de sectes, les fauteurs, les propagateurs des hérésies et des schismes sont les plus éloignés de la miséricorde divine, parce qu'ils font la guerre à cette miséricorde même, parce qu'ils déchirent le sein de leur mère, parce qu'ils travaillent à anéantir le règne de la miséricorde, pour élever sur ses ruines l'empire du doute et du désespoir. Toutefois, la miséricorde infinie les poursuit à travers les régions désolées de l'erreur; et jamais la joie des élus n'est plus grande, qu'au moment où quelqu'un de

ces loups ravissants vient reprendre sa place parmi les brebis demeurées fidèles.

Les idolâtres, les adorateurs des démons eux-mêmes reçoivent encore par Jésus-Christ des grâces de conversion et de salut, et c'est là ce qui nous donne le secret de ces créations du zèle catholique, aux embrassements duquel n'échappent pas ces hordes sauvages descendues presque au-dessous de la condition des brutes. La miséricorde les cherche, les poursuit, les attire pour mettre sur leurs fronts obscurcis le signe sacré des enfants de Dieu.

Or, toutes ces merveilles et d'autres merveilles de miséricorde que nous connaissons un jour sont célébrées dans cette magnifique strophe : « Sa miséricorde s'étend
« de génération en génération sur ceux qui le craignent. »

Après avoir considéré la miséricorde divine dans son principe, dans ses merveilles et dans son expansive dilatation, faisons voir qu'au fond de toutes les erreurs de ce temps un examen sévère retrouve perpétuellement la négation du dogme consolateur de la miséricorde. Prouvons que ces funestes égarements de l'esprit ne cachent que des abîmes de désespoir pour ceux qui s'en font les fauteurs et les esclaves.

Nous avons établi dans le cours de ces conférences que toutes les hérésies anciennes et modernes attaquent le dogme de la maternité divine, et conséquemment ceux de la rédemption, de la grâce, de la réhabilitation et du salut de l'humanité. Or, cette donnée de haute théologie étant certaine, il est évident que toutes les hérésies arra-

chent du cœur de l'homme le dogme de l'espérance et de la miséricorde divine.

Si l'homme, en effet, n'a pas été racheté par le sang d'un Dieu, si l'anathème que provoqua contre la race humaine la chute du premier homme n'a pas été anéanti, le ciel est à jamais fermé, l'espérance est à jamais bannie de la vallée des larmes, l'homme ne peut plus vaincre les ennemis terribles qui se jouent de sa faiblesse et qui insultent à son impuissance, le désespoir, mais un désespoir éternel, telle est la destinée fatale qui pèse sur le genre humain.

Toutes les hérésies font la guerre au dogme de la maternité divine de la Vierge sans tache; elles cachent donc toutes dans leur sein des semences de colère et des flots de désespoir; elles sont donc toutes destructives de la religion de l'espérance, de la confiance et de la paix.

Les erreurs de ce siècle, cruelles et implacables comme les hérésies qui les ont enfantées, ouvrent, à leur tour, dans le cœur de l'homme des sources de tristesse, de doute et de déchirements. Toutes elles poussent sa fragile existence vers les écueils du désespoir.

Les unes enivrent l'homme de l'espoir mensonger d'une perfectibilité sans borne, dont le principe et la cause résident dans sa nature, dans l'énergie interne de ses facultés. Les autres, en le ravalant au niveau de la brute, ne lui laissent pas même l'espérance d'une guérison possible. Trompé par des erreurs contraires en apparence, il ne comprend plus qu'il n'est ni aussi parfait ni aussi dégradé

que le font les erreurs qui ont subjugué sa raison, et désespérant d'arriver à la perfectibilité que la philosophie lui promet, ou de surmonter l'obstacle invincible que sa corruption oppose à son affranchissement, il se décourage, il perd patience, il s'irrite, et se jette avec une sorte de rage dans cette mer sans fond du désespoir.

Les erreurs de ce temps rejettent le dogme de la grâce; elles nient la divinité du Fils de Marie, le péché originel et la rédemption. Elles ont horreur du dogme de la prière, de la confession, de l'Eucharistie; et après avoir traîné leurs malheureux esclaves de ruine en ruine, elles les jettent dans les déserts ravagés du doute : large chemin qui mène ses victimes à l'enfer du désespoir.

Notre siècle est rempli de panthéistes. La poésie, la littérature, la philosophie, l'histoire et la science ne sont explorées qu'à l'aide des théories de cette monstrueuse erreur. Or, quoi de plus propre à tarir dans toutes les âmes la dernière goutte de confiance? Quoi de plus riche en dégoût de la vie, en déchirements internes, en impuissance morale, en découragement et en désespoir, qu'une doctrine qui divinise le mal, qui glorifie l'égoïsme et qui sanctifie l'orgueil? Quoi de plus désespérant qu'une doctrine qui, dévorant à la fois la notion de Dieu et celle des créatures, ne fait de l'homme qu'un être fantastique, qu'une idéalité éphémère, qu'une ombre misérable, traînant jusqu'au tombeau je ne sais quels lambeaux d'existence? Aussi, M. F., que trouvez-vous dans ces âmes dégoûtées des réalités pures de la foi, et que l'idole immonde du panthéisme a subjuguées? Des rêves bizarres, des espérances

toujours trompées, des ambitions immenses, des calculs homicides, des doutes à la place de la vérité, la fièvre incessante d'un progrès impossible, puis le désenchantement, l'ennui, un marasme mortel qui aboutit à un dégoût profond de l'existence.....

Comptez, si vous le pouvez, cette multitude d'hommes, de jeunes gens, de femmes surtout, de jeunes filles même, qui dessèchent leur âme en ne lui donnant pour pâture que les mensonges d'une philosophie et d'une littérature immorale.

Jetés par ces théories et par ces livres en dehors des devoirs réels de la vie, tous se précipitent dans des voies inconnues, cherchant des rêves à la place des choses, le faux à la place du vrai; et après s'être lassés à la poursuite des vains fantômes dont leur orgueil peuplait leur imagination, ils finissent par désespérer d'eux-mêmes et d'un bonheur qui les fuit.

Les théories d'une philosophie sans entrailles, sans réalité et sans amour devaient ressusciter dans une foule d'âmes la religion du fatalisme et le dogme implacable de la nécessité. Or, cette religion de fer est celle de vos hommes d'état, de vos écrivains économistes, de vos poètes humanitaires, de tous ces hommes affamés d'or, d'ambition ou de volupté. Ceux-là, pour tuer le remords et endormir leur conscience, cherchent dans la fatalité un secret pour se dispenser du devoir et de la vertu.

L'Europe savante, littéraire, politique, est remplie de sceptiques.

Plongés dans l'idolâtrie des choses purement physiques, l'invisible n'existe pas pour eux. Le doute sur tout ce qui tient à des vérités plus hautes que les calculs de leur ambition, tel est l'état habituel de leur âme. Aussi point d'asile, point de port hospitalier pour leur raison brisée par mille erreurs, et emportée comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail contre les écueils du désespoir.

Comment s'étonner ensuite si notre siècle offre au monde des phénomènes moraux inconnus aux âges qui l'ont précédé ? Comment s'étonner si le suicide s'est propagé depuis cinquante ans en Europe avec une rapidité telle, que les législateurs et les politiques ont perdu l'espoir de trouver un remède à cette maladie désespérée ?...

Les journaux, à la scandaleuse influence desquels il faut attribuer une large part des maux de la société, apprennent chaque jour à la France et au monde que le démon du suicide ne cesse de demander et d'obtenir ces victimes humaines, qui iront s'immoler de leurs propres mains sur l'autel d'un lâche et criminel désespoir.

Que de malheureux adolescents se brûlent la cervelle, s'empoisonnent ou se noient, parce que la volupté a menti à leurs coupables espérances ! que d'hommes cupides, ambitieux, avarés, se tuent parce qu'ils n'ont pu supporter un revers, ou parce qu'ils ont vu leurs projets s'évanouir comme les vapeurs d'un songe ! que de femmes en ces tristes temps sont menées par les mystè-

res de l'intrigué jusqu'au meurtre ! que d'autres s'arrachent une existence que le déshonneur a flétrie et qui était devenue pour elles comme un premier enfer !

Ces tristes victimes du suicide en viendraient-elles à ces incroyables fureurs , si le dogme de la confiance et de la miséricorde n'avait péri dans leur âme ?

Mettez dans tous les cœurs la foi aux mystères de la rédemption et de la grâce , placez-y les salutaires convictions qui promettent le pardon au repentir et à l'aveu , nourrissez-y une confiance toute filiale pour la tendre Mère des affligés , et soyez sûrs que les scandales du suicide ne viendront plus irriter le ciel et épouvanter la terre.

Parmi les âmes demeurées pieuses , il en est beaucoup qui perdent courage après leurs chutes. Il en est que les infidélités et les faiblesses de la nature désolent jusqu'au désespoir. Elles ont été vaincues dans la lutte , et parce qu'elles ont perdu le droit de compter sur elles-mêmes , elles doutent de la force de Dieu. L'esprit de ténèbres leur représente le salut comme une chose impossible , leurs passions comme une tyrannie insurmontable , et Dieu comme un maître terrible toujours plus enclin à punir qu'à pardonner.

De là, M. F. , ces terreurs exagérées , une existence sombre et des jours chargés de mélancolie et de douleur !...

Parmi les personnes pieuses de notre France , qui vivent au milieu du monde , ou qui ont cherché un abri dans

les monastères, vous en trouverez une foule qui ne connaissent jamais les charmes de la confiance, ni les douceurs de la liberté des enfants de Dieu. La vertu leur apparaît comme une région désolée, comme un désert, comme une terre sans eau. Une tristesse habituelle, des angoisses poignantes, des scrupules qui tiennent presque de la folie, forment le caractère prédominant de leur vie. Jamais leur âme ne se désaltère à ces eaux rafraîchissantes de la joie du Saint-Esprit. On dirait des esclaves travaillant au service d'un maître qui, menace de l'œil, et dont le bras est toujours levé pour punir.

Le jansénisme, dont quelques provinces de ce royaume ressentent encore la funeste influence, a étendu sur elles un horizon de tristesse morale, de rigidité mélancolique et de découragement. Ses doctrines fatalistes et sa morale impossible ont laissé des germes de désespoir au sein de notre patrie. La liturgie et le culte en ont subi la pétrifiante action. Le jansénisme s'est efforcé de les faire à son image. Il a demandé à la Bible tout ce qu'elle renfermait de sentences dirigées contre l'impie, toutes les paroles menaçantes pour l'orgueil indompté. Les pompes de nos fêtes ont perdu cette magie sainte qui en faisait des fêtes de famille. Les cœurs se sont fermés du côté de la confiance pour s'ouvrir à une crainte qui décourage et qui tue. La piété, la prière, le culte, les sacrements se sont assombris dans certains diocèses victimes des conséquences du rigorisme jansénien, comme ces régions que le soleil ne visite presque jamais et sur lesquelles planent un ciel de fer et des nuits chargées de neiges et de frimas.

Vous le voyez, M. F., la grande maladie de notre âge est l'affaiblissement presque universel du dogme de la miséricorde dont l'extinction, si elle devenait totale parmi nous, ferait de la France catholique une terre semblable à ces déserts maudits où les tyrans du Nord envoient en exil les malheureux qui avaient essayé de secouer les chaînes qui meurtrissaient leurs bras. Hélas ! faut-il que l'enfer ait trouvé le secret de perdre par le désespoir les âmes que le vice dévore, et celles-là même qui essayent de s'affranchir de son homicide puissance ? Faut-il que par des terreurs injustes il empoisonne jusqu'au calice de l'innocence, de la piété et de la vertu ? Bâtissons-nous, M. F., une cité de refuge dans le cœur de notre divine Mère. Et dans ces moments où les eaux de la tristesse et les nuages du découragement s'efforcent de monter vers notre âme, pour nous dérober le soleil de la confiance, répétons avec amour cette parole venue du cœur de la plus tendre des mères : « Sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui la craignent. *Et misericordia ejus, etc.* »



XXIV. CONFÉRENCE.

SIXIÈME STROPHE : *Fecit potentiam in brachio suo; dispersit superbos mente cordis sui.*

Il a déployé toute la force de son bras ; il a dissipé les conseils des superbes. (Luc. 4. 54.)

UNE grande pensée semble dominer le cantique de la Reine des Anges ; c'est la gloire de l'adorable Trinité. La puissance du Père , la sagesse du Verbe, l'amour de l'Esprit-Saint, voilà ce qu'elle célèbre avec des accents dont il est impossible de rendre la sublimité et la magnificence. Plus riche de lumière que les esprits angéliques eux-mêmes , la Vierge immaculée ne peut se lasser d'aller du Père au Fils , et du Fils à leur éternel amour. On dirait que sa tendresse s'abîme d'admiration et de reconnaissance en voyageant dans les profondeurs sans fond de ce triple océan de force , de lumière et de vie , qui coule au milieu de son âme depuis que le Fils du Très-Haut en a fait sa demeure.

C'est là le secret mystérieux qui a déjà fait vibrer les

cordes de sa lyre. Non, jamais les trois personnes divines n'ont été bénies, louées, chantées par une poésie si haute, par des élans plus sublimes et des transports plus impétueux ; mais il semble qu'au milieu de cette épopée des grandeurs de Dieu, l'immortelle Vierge sent son admiration s'élargir, sa chaleur s'accroître, son amoureuse ivresse s'enflammer et s'épandre encore. Une langue nouvelle plus étincelante de richesses, des accents d'une mélodie plus divine, des images plus hardies, des contrastes plus profonds, plus inattendus s'échappent de son âme. « Il a déployé toute la puissance de son bras, s'écrie cette auguste Vierge, il a dissipé les conseils des superbes. »

Considérons un moment les merveilles que Dieu fait passer sous le regard prophétique de Marie ; contemplons les ennemis du Seigneur renversés, abattus, réduits en poussière au pied de l'Eglise du Christ, colonne de la vérité et trône de la force éternelle.

Quel est le sens précis de ces paroles sublimes : « Il a déployé toute la force de son bras, ou pour mieux rendre l'énergie du texte sacré : Il a fait la force dans son bras. *Fecit potentiam in brachio suo.* » En quoi et par quoi Dieu a-t-il déployé la plénitude de sa force ? Serait-ce par la création des Anges, par celle de la race humaine, ou par celle de l'univers ? Non, M. F., l'acte de la création n'est pas l'œuvre qui demande, qui appelle toute l'énergie du bras de Dieu, et le livre des révélations nous dit expressément que les merveilles visibles et invisibles de la nature ne sont qu'un jeu de la toute-puissance.

L'enfant qui déplace, qui mêle, qui brise les jouets qui l'amuse, nous offre une image de la distance qui sépare les œuvres produites au sein de l'univers, de la vertu de Dieu travaillant dans la plénitude de sa force.

Le regard pénétrant de l'auguste Marie, au moment où elle chante la force de son Dieu, s'arrête sur les créations du monde de la grâce, et ce sont les merveilles de ce monde inconnu à l'orgueilleuse raison de l'homme qu'elle immortalise quand elle dit : « Il a travaillé de la plénitude de sa force. *Fecit potentiam in brachio suo.* »

L'incarnation du Verbe, la maternité divine, la rédemption de l'humanité, les prodiges enfantés par la grâce, le triomphe de la croix sur le monde, les combats et les victoires de l'Eglise militante, la ruine et la confusion de tous les ennemis du Christ, tels sont les miracles de puissance qui s'offrent aux yeux de son âme au moment où elle s'écrie : « Il a travaillé dans la plénitude de sa puissance, il a dissipé les conseils des superbes. »

La très-sainte Vierge contemple dans la lumière de l'extase le grand mystère de la rédemption et du salut du monde. Elle en saisit les causes les plus profondes, les moyens les plus merveilleux, les effets les plus admirables; elle voit naître dans une étable celui que les Anges adorent déjà dans son sein; elle voit le Fils du Très-Haut devenu le fils d'une femme pauvre, de la virginale épouse d'un obscur artisan; le Créateur des mondes lui apparaît travaillant de ses mains divines dans l'atelier d'un charpentier de Nazareth.

Israël attend un Messie conquérant, un prince, un roi plus fort que David, plus magnifique que Salomon; et le Fils de Dieu va se montrer à la nation héritière des antiques promesses au milieu des pompes de la misère, des gloires de l'humiliation et du luxe effrayant de la souffrance.

Le juif charnel veut que son Messie domine le monde par la force, qu'il le subjugue par l'éclat de ses victoires, qu'il courbe tous les peuples aux pieds de sa nation; et le Christ, heurtant tous les préjugés héréditaires, troublant, renversant tous les conseils de la prudence de la chair, vient apprendre aux enfants de Jacob que toute la force de ses disciples sera dans leur impuissance et leur humiliation, toute leur sagesse dans le mépris des choses créées, toute leur science dans la folie de la croix.

L'auguste Vierge, du milieu des splendeurs divines qui éclairent son âme, pénètre jusqu'aux derniers secrets de ce grand mystère de la croix.

Paul s'applaudira bientôt de ne savoir qu'une chose, Jésus et Jésus crucifié. La sagesse, cachée dans les ignominies de la croix, se révélera à sa grande âme; mais tout pénétrant que sera son regard, il ne plongera pas comme l'œil virginal de Marie dans les derniers conseils de la toute-puissance.

Faire l'univers de rien, tirer du néant l'œuvre immense de la création, c'est là sans doute un acte dont Dieu seul est capable avec sa toute-puissance; mais faire un Dieu

d'un homme et de Dieu même un Homme-Dieu, c'est le dernier chef-d'œuvre, c'est le plus éclatant miracle de la toute-puissance. Ce n'est pas tout cependant.

Qué le Fils de Dieu prenne au sein de Marie la forme d'un esclave, qu'il ne trouve en naissant qu'une étable pour palais, qu'une crèche pour berceau, et pour trône qu'une poignée de paille, il y a là de quoi confondre d'étonnement; mais que cet Homme-Dieu, parvenu au terme de sa course, consente à mourir de la mort infâme réservée par les maîtres du monde aux plus vils scélérats; qu'un Dieu soit mis en croix entre deux voleurs, qu'il meure sur un gibet, qu'il meure maudit par sa nation, c'est là la limite extrême d'un amour infini.

Mais si ce grand Dieu entreprenait de faire de cette croix le trône de sa gloire, l'épée de ses conquêtes, le sceptre de sa force; s'il avait résolu de faire adorer l'instrument ignominieux de son supplice, de courber l'univers aux pieds d'une potence pour y chercher la lumière, la foi, la grâce, le salut, l'espérance et la vie; si, renversant toutes les idées de la sagesse humaine, il faisait de cette potence l'étendard des nations régénérées; s'il traçait avec elle la route du ciel; s'il abattait, mettait en poudre, réduisait à néant la science, la sagesse, la force de l'homme et la haine des démons; si cette croix sur laquelle il daigna mourir foudroyait toute erreur, fondait le règne de toute vérité, enfantait tout genre d'héroïsme, créait, en un mot, un monde de merveilles capable d'étonner le ciel et de ravir la terre, ne faudrait-il pas convenir que ces manifestations sont le fait le plus inattendu et le plus éclatant de la toute-puissance?

Or, M. F., quand la très-sainte Vierge s'écrie : « Il a déployé toute la force de son bras, » c'est que, des hauteurs de son extase, elle a vu passer devant elle toutes les merveilles enfantées par la croix.

Elle entend, du sein de son prophétique ravissement, les craquements des empires du paganisme, le bruit que font en tombant les cent cultes fabriqués par les hommes ou inventés par l'enfer. Ce signe d'ignominie, ce gibet, instrument des vengeances de la terre, lui apparaît radieux au sommet du capitole. Elle le contemple, resplendissant de gloire, sur la tête des Pontifes et sur celle des rois, au faite des temples chrétiens, et sur le front des peuples régénérés par sa vertu divine. Ces créations inouïes, ces jeux sublimes de l'éternelle Sagesse la jettent dans un sentiment d'inexprimable surprise qui ne lui laisse que cette parole d'enthousiasme : « Il a travaillé dans la plénitude de sa force. *Fecit potentiam in brachio suo.* »

Plus savante que tous les Apôtres dans la divine science de la croix, Marie suit avec amour, dans leurs conquêtes évangéliques, ces pauvres pêcheurs de Galilée, ce corroyeur de Tarse, ces hommes tirés de la lie de sa nation. Elle les entend prêcher aux sages de la Grèce et de Rome, aux nations corrompues de la gentilité, les dogmes les plus révoltants pour la raison, la morale la plus désespérante pour les vices sanctionnés jusque-là par les mœurs, ce n'est pas dire assez, consacrés, préconisés par les législateurs, par les philosophes et par les prêtres du paganisme.

Marie chante la force de son Dieu dans les victoires de la grâce sur la nature ; elle admire comment, par la vertu toute-puissante de la croix , les pensées, les tendances, les instincts des nations idolâtres ont fait place à ces croyances sublimes qui leur font adorer ce qu'elles avaient méprisé, qui leur font aimer la pauvreté et les souffrances avec plus d'ardeur qu'elles n'avaient aimé jusque-là l'or, la volupté et la gloire.

Mais ce n'est point assez pour Marie de célébrer dans un cantique nouveau la vertu de son Dieu , les miracles de sa puissance, les conquêtes de la croix sur le monde ; elle nous apprend encore comment le Très-Haut dissipe les conseils de l'impie. *Dispersit superbos mente cordis sui.*

Le Christ, vous le savez, M. F., est venu fonder au sein de ce monde l'ordre surnaturel de la grâce et de la foi. La Trinité et l'Incarnation, la maternité divine, la rédemption et la grâce, le sacrifice eucharistique et les sacrements, la morale et les conseils de l'Evangile, le culte et la hiérarchie forment les éléments divins, constituent l'essence du monde surnaturel ; mais cette création d'incompréhensible amour, mais ce chef-d'œuvre de la toute-puissance n'emprunte rien aux conceptions ni aux données de la raison ; car « l'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, et le cœur de l'homme ne soupçonna jamais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. (1. Corinth. 2. 9.) »

Ces vérités de l'ordre surnaturel sont indémontrables.

Il faut en faire la conquête par la foi, ou par l'acquiescement de notre raison à la parole qui nous en révèle la réalité et l'existence, qui nous en donne la formule divine, qui nous en transmet le symbole. « La foi vient de l'ouïe, et l'ouïe est excitée par la parole. » Nous ne croyons, dit saint Augustin, que ce que nous voyons ou ce que nous entendons. Or, nul n'a vu, nul ne peut voir les secrets éternellement cachés dans la pensée de Dieu. Pour les connaître, il faut que Dieu même daigne nous apprendre ce que seul il sait ; car la foi, dit saint Paul, est la *substance* de nos espérances surnaturelles, elle est le syllogisme divin de ce que nous ne voyons pas, de ce qui est au-dessus, pleinement au-dessus de notre faible raison.

Pour adhérer mentalement à ces vérités, sur la nature et l'essence desquelles notre raison n'a point de prise, il faut *captiver* son intelligence, il faut la plier, malgré ses murmures, au joug de la révélation.

Pour entrer dans l'horizon de la grâce, pour appartenir au monde surnaturel de la foi, il faut que notre raison croie ce qu'elle ne saurait comprendre. L'objet propre de la foi est de nous mettre en communion avec les plus profonds secrets de la toute-puissance. Par elle, l'âme lit à travers l'enveloppe des divins symboles ce que l'éternel amour a écrit au livre de vie. Quoi donc de plus nécessaire, quoi de plus juste que d'imposer silence à une raison curieuse et superbe ? quoi de plus juste que de se courber jusqu'au fond du néant, pour que Dieu daigne nous introduire dans les silencieuses profondeurs de ses mystères ?

Est-ce trop exiger de nous que de nous imposer une docilité d'enfant, alors qu'il prend la langue de l'homme pour lui dire les divines choses enveloppées dans les abîmes de ses éternels conseils? Est-ce mettre à ce pacte sacré une condition trop difficile à remplir que de stipuler la possession de la vérité et de la lumière pour prix d'une dépendance qui doit durer un jour?

Quoi ! notre raison se courbe sans effort devant l'intelligence amie qui nous apporte le produit de ses méditations et de ses veilles, qui nous transmet quelques pâles rayons d'un savoir que la moindre secousse ébranle, que les questions d'un enfant déconcertent, que la nuit du doute ne quitte jamais pleinement; et quand le Verbe de Dieu parle à notre âme, quand, pour mieux se faire comprendre, il daigne épeler notre langue, quand il lui plaît de nous apporter la divine théorie de la foi et les mystères profonds de la grâce, nous ne l'écoutons pas, ou si les échos retentissants de sa parole éternelle arrivent jusqu'à nous, nous fermons notre cœur, nous secouons la tête, et nous nous étourdissons nous-mêmes pour ne pas entendre. Qui expliquera ce prodige de démente? qui nous donnera le secret de cette fascination?

Pour vivre de la vie de la grâce, pour entrer dans la sphère des vérités de la foi, pour respirer dans l'atmosphère divine de la révélation, il faut croire sans comprendre, il faut adhérer de toute l'énergie d'une conviction surnaturelle et inébranlable à la vérité infinie parlant par les traditions sacrées confiées à un organe vivant,

visible, humain, mais infailible par un miracle perpétuel de la toute-puissance, c'est-à-dire à l'Eglise romaine. Mais pour en venir là, il faut immoler la raison sur l'autel de l'humilité et de l'obéissance; et l'orgueil a horreur de l'humilité, et la révolte ne veut pas obéir. La raison superbe et rebelle ne veut relever que d'elle-même; elle veut savoir le pourquoi et le comment des choses avant de les admettre; toute soumission lui pèse, toute dépendance l'irrite, toute foi lui semble un attentat sacrilège contre ses droits.

Pour atteindre, en un mot, l'objet interne, la substance divine des vérités de la foi, il faut que la raison renonce à ses prétendues lumières, qu'elle répudie l'idolâtrie de ses conceptions, qu'elle descende des hauteurs ténébreuses où elle s'était couronnée d'une main sacrilège reine de la vérité, il faut enfin qu'elle passe par l'enfance spirituelle de l'Evangile. Or, ce travail terrible creuserait un tombeau à l'impure idole de sa souveraineté individuelle.

Que fait-elle alors?

Aliénée de la vie de Dieu, comme parle l'Apôtre, elle demande à sa propre nature ou aux êtres soumis à ses investigations immédiates le secret de Dieu et de l'univers; c'est-à-dire que, dépassant toutes les limites de l'absurde, elle veut que la nuit soit son soleil, que l'opinion et le doute soient son symbole, le mensonge son docteur, et le néant son Dieu.

Fouillant alors avec sa solitaire énergie jusqu'au fond

des mille systèmes qui lui promettaient le bien de l'intelligence et le repos du cœur, elle en remue l'une après l'autre toutes les ruines, elle les déplace, les entasse, les renverse, les relève pour les renverser encore; puis, mourant d'impuissance, elle se replie sur elle-même, elle se cherche à travers les larges cicatrices que lui a faites le doute, et ne pouvant se saisir au sein de ces éternelles tempêtes, qui emportent pièce à pièce tous les débris de son entendement, elle demande à la matière si elle n'est pas son Dieu, et au scepticisme s'il n'est pas la loi de son existence.

Vous venez d'entendre, M. F., l'histoire de toutes les hérésies et de tous les schismes, de toutes les erreurs et de tous les systèmes d'incrédulité. Toutes ces inventions du mensonge sont-elles autre chose, en effet, qu'un sacrilège essai de la raison pour mettre ses ténèbres à la place du conseil de Dieu? Mais voulez-vous savoir ce que sont devenus ces rêves de l'orgueil humain? Contemplez ces monceaux de cendre entassés aux pieds de l'Eglise de Jésus-Christ...

Les scribes et les pharisiens, les pontifes et les prêtres, la masse de la nation d'Israël, ferment les yeux à la lumière qui est venue éclairer l'univers. Le Messie ne s'est pas montré à leurs regards environné du vain prestige de cette grandeur humaine dont ils veulent le voir resplendir. Ni la parole du Verbe fait chair, ni les prodiges de sa toute-puissance, ni le miracle de sa vie, ne peuvent dissiper les préjugés d'un indomptable orgueil. Les enfants charnels d'Abraham immolent à leur aveugle fureur l'in-

nocence même. Mais qu'est devenue la nation déicide ? qu'est devenue cette Jérusalem que le Fils de Dieu avait choisie pour patrie ?

Les douze tribus ont été dispersées par le souffle de la justice. Depuis vingt siècles, le peuple de Dieu erre comme un grand coupable à travers les nations étonnées de son endurcissement ; et parce qu'il a crucifié l'auteur de la vie , le rédempteur divin de l'humanité , la colère du Tout-Puissant l'a attaché lui-même à un gibet d'ignominie dont il ne peut plus descendre. Immortel dans son supplice , ni les mépris du monde , ni la honte , ni l'effroi des nations civilisées ne peuvent consommer son martyre. Et c'est cette éclatante justice que l'auguste Marie proclame dans ces paroles immortelles : « Il a dissipé les conseils des superbes. *Dispersit superbos mente cordis sui...* » (Luc. 1: 51.) »

Le paganisme, maître de l'univers sous les Césars , se lève à son tour pour anéantir le conseil de Dieu. Les dogmes sublimes, la morale austère, et le culte sacré que les disciples du Sauveur apportent aux nations mourantes, mettent en fureur les pontifes et les prêtres des idoles, les proconsuls et les empereurs, les philosophes et la populace. Ce cri barbare retentit d'un bout de la terre à l'autre : « Aux lions les chrétiens, les chrétiens aux lions. » Et pendant trois cents ans, les temples des faux dieux, les cirques et les places publiques, le sénat et le forum, les cités et les provinces, sont arrosés du sang des martyrs. Mais où est-il ce paganisme dominateur du monde ? Qu'est devenu le temple de Jupiter ? Quel triomphateur passe

aujourd'hui par la voie sacrée ? Ah ! M. F., que les conseils de Dieu sont profonds ! que sa force est invincible !

Les disciples de saint François habitent au sommet du Capitole. L'humilité est assise sur les ruines de l'orgueil. La croix triomphante est adorée au milieu du Colysée ; la statue de saint Pierre tenant dans ses mains les clefs, symbole de la puissance, a pris la place de celle de Trajan ; la colonne Antonine est fière de servir de piédestal à la statue de saint Paul ; et là, où l'infâme Néron éclairait ses sanglantes orgies aux corps des chrétiens changés en torches vivantes, s'élève, à la mémoire du pauvre pêcheur de Galilée, le plus beau temple que l'œil de l'homme ait jamais contemplé. Et c'est pourquoi la Reine des Prophètes s'écrie : « Il a dissipé les conseils de l'impie, il a renversé les créations de l'orgueil. *Dispersit superbos mente cordis sui.* »

Certes, M. F., le paganisme et l'arianisme, le pélagianisme et le mahométisme, le protestantisme et le philosophisme moderne auraient renversé l'Eglise, si l'Eglise pouvait être renversée, si les conseils de l'impie pouvaient prévaloir contre le conseil de Dieu,

Les cultes païens, en effet, ne favorisaient pas seulement les instincts corrompus de l'homme ; mais ils le poussaient à la satisfaction des besoins les plus effrénés, au nom même et à l'imitation de leurs divinités, immondes. Le vice pour envahir plus sûrement la race humaine descendait des cieux. L'adultère et l'inceste, la sodomie

et le brigandage, les abominations de la vie des sens venaient tenter la nature de l'homme déchu, non plus seulement en légitimant par l'empire du scandale leurs honteux débordements, mais en persuadant à la terre que ce n'était qu'à ce prix qu'elle pouvait réaliser une image du ciel. L'Olympe païen était un mauvais lieu; et la volupté, se produisant sous ses innombrables métamorphoses, constituait l'essence des cultes idolâtres. Et cependant l'idolâtrie a été vaincue par la croix. Et les nations civilisées par le Christ ont peine à comprendre aujourd'hui que les excès du paganisme aient été possibles. Or, c'est là le triomphe de la force de Dieu, c'est en face de ces prodiges de puissance que Marie chante cette strophe sublime : « Il a déployé la force de son bras, il a dissipé les conseils de l'impie. »

Pendant plus d'un siècle, l'arianisme étend ses ravages sur toutes les provinces conquises à la loi de l'Evangile. La foi du symbole de Nicée paraît près de s'éteindre, et l'univers s'étonne de devenir arien. On dirait que le dogme de la consubstantialité du Verbe va crouler sous les coups d'une secte toute-puissante par les faveurs du pouvoir, par l'art des sophistes, par l'ambition et la lâcheté des évêques de cour. Or, M. F., qu'est devenu l'arianisme? qu'en reste-t-il aujourd'hui? Ecoutez plutôt le chant victorieux de Marie : « Il a dissipé les conseils des superbes. »

Le dogme du péché originel et celui de la grâce écarteraient à la fois l'orgueil de l'homme et les instincts les plus chers à ses sens dépravés. Aussi l'enfer en organisant le

pélagianisme semblait avoir pris le chemin le plus sûr pour ruiner ces croyances fondamentales et par là l'édifice entier des vérités révélées. La raison superbe et les tendances charnelles de l'homme sont perpétuellement en guerre contre les dogmes catholiques niés par Pélage ; ils ont avec son hérésie une affinité profonde, irrémédiable sans un miracle de la vertu de Dieu. Et cependant l'Eglise catholique, gardienne de la vraie foi, a vaincu le pélagianisme.

Les dogmes niés par Pélage sont enracinés aux entrailles de l'univers ; il n'y a plus sur la terre un seul disciple de Pélage. Le conseil de Satan a été vaincu par le conseil de Dieu. Marie l'avait annoncé, elle avait célébré la ruine de cette hérésie superbe quand elle disait : « Il a travaillé dans la plénitude de sa force, il a dissipé les conseils des superbes. »

La force brutale, le droit consacré d'aller à la félicité suprême par la polygamie, par tous les excès de la vie sensuelle, devaient amener le triomphe du mahométisme ; car, M. C. F., l'homme animal, l'homme envisagé en dehors des remèdes divins de la grâce, trouve au fond de ses instincts charnels ces deux besoins implacables : il aime la tyrannie et la volupté. Il a soif de domination et soif de jouissances. La monotonie des excès lui pèse, et son aveugle fureur se repose avec une infernale quiétude dans la théorie réalisée du charlatan de la Mecque, de l'infâme Messie de la barbarie et de la volupté ! Or, le mahométisme n'inspire plus aux nations civilisées de l'Europe et du reste du monde qu'un sentiment de mé-

pris et de pitié ; le mahométisme se meurt , et les nations schismatiques de l'Europe s'apprêtent à partager sa dépouille.

L'Eglise, vous le savez , est une guerre savamment divine contre toutes les passions de l'homme dégénéré. Par ses dogmes elle crucifie la raison , elle l'attache au joug écrasant de la foi, et elle ne lui permet pas de respirer dans l'horizon de mort de l'indépendance individuelle. Toujours armée contre l'orgueil de l'esprit qui est la volupté de l'âme, et contre la volupté de la chair qui n'est à son tour que l'orgueil des sens, l'Eglise dans cette lutte acharnée ne donne pas un quart d'heure de repos aux passions indomptées de notre humaine nature. La raison veut savoir, et l'Eglise ne lui permet que la croyance. La chair veut jouir , et l'Eglise n'a pour elle que des privations, que des menaces terribles. L'homme déchu ne veut relever que de lui-même, et l'Eglise enlace sa vie entière dans les divins rouages d'un culte , d'une hiérarchie , et d'un ensemble de dogmes divinement combinés pour que toutes ses pensées , tous ses sentiments, toutes ses paroles et toutes ses œuvres se meuvent dans l'orbite d'une obéissance éternelle.

Le protestantisme savait ces choses , et il se promit de renverser l'Eglise de Jésus-Christ, en plaçant sous la protection de l'Evangile interprété par l'orgueil les théories de ses fondateurs. Il vint dire aux nations chrétiennes : L'Eglise vous trompe pour vous asservir. Le pontificat et le sacerdoce vous dégradent pour vous dominer. Sortez de votre sommeil , reprenez vos droits consacrés par le ciel et que Rome vous a sacrilègement ravis.

La Bible interprétée par vous-mêmes et non par les prêtres, voilà votre règle de foi. Désormais vous n'en aurez point d'autres. Vous croirez ce que votre raison vous fera découvrir comme vrai dans le texte sacré. Vos dogmes, votre loi morale, votre culte, ne relèveront plus d'une hiérarchie tyrannissante. Vous ne rencontrerez plus au-dessus de vos têtes les décrets de Rome, les anathèmes de ses conciles et les menaces de ses prêtres.

Protestez contre tout ce qu'elle enseigne. *Protestez* contre tout ce qu'elle croit, *protestez* contre tout ce qu'elle fait. Là est pour vous le salut. Je le demande, M. F., ce système infernal, qui résume nettement les principes fondamentaux du protestantisme, ne devait-il pas anéantir l'Eglise, si l'Eglise pouvait être anéantie? Dites-moi cependant où en est le protestantisme? Quelles sont aujourd'hui ses conquêtes? Pour conserver une ombre de vie au sein de l'Europe, n'a-t-il pas été forcé de renier l'une après l'autre toutes ses théories d'indépendance?

La Russie, car la Russie *proteste* contre l'Eglise (et vous savez de quelle manière) la Russie schismatique est accroupie aux pieds d'un Tartare couronné. La Prusse obéit religieusement à son chef politique. L'Angleterre, pour garder un simulacre d'épiscopat et un fantôme de hiérarchie, a pour pontife suprême une femme, pour chefs spirituels de ses églises avilies une armée de prébendiers mitrés qui s'engraissent de jouissances en face de l'inguerissable misère des populations dégénérées de la Grande-Bretagne.

Genève avec son conseil théologique provoque les risées du monde, La Rochelle protestante se meurt, Nîmes et Montauban sont aux abois ; et malgré les faveurs ministérielles, malgré les sympathies d'une politique anticatholique et impie, chaque jour la France voit son imperceptible minorité d'hérétiques réduite à des décroissements qui attestent que le protestantisme succombe pour jamais entre la dissolution de l'indifférence et les conquêtes d'un catholicisme réparateur. Notre siècle voit ces choses sans les comprendre ; mais Marie les a prophétisées. Elle a chanté la ruine de toutes les hérésies, elle a immortalisé leur chute dans cette strophe sublime : « Il a travaillé dans la plénitude de sa force, il a dissipé les conseils des superbes. *Dispersit superbos mente cordis sui....* »

Le protestantisme avait réduit le christianisme à une interprétation purement individuelle de la Bible, et le catholicisme était sorti vainqueur de cette grande épreuve. L'enfer comprit que le moment était venu de dresser contre lui un autre plan d'attaque. La Bible, en effet, ramenée par une controverse savante et profonde à son sens traditionnel, était devenue une justification solennelle de tous les points attaqués par les novateurs. La Bible, interprétée par les Pères, par tous les génies chrétiens qui avaient paru dans le monde, parlait comme Rome.

Satan comprit qu'il avait fait fausse route, il vit que le moment était venu d'élargir le champ de bataille, pour écraser plus sûrement son éternelle ennemie.

Il fit Voltaire, Rousseau et les encyclopédistes. Il donna au premier l'arme meurtrière du sarcasme et du blasphème ; il mit dans l'âme du second toute la fascination de l'éloquence et tout l'art du sophisme ; il donna à l'armée impie enrôlée sous leur bannière toute l'audace du mensonge impudent, tous les poisons de la calomnie et de la haine, toute la puissance du cynisme et de la débauche. Et pendant que les rois et les nobles, les guerriers et les magistrats s'enivraient dans le luxe, dans les intrigues et les plaisirs d'une cour sensuelle, il inonda la France d'un déluge de mauvais livres.

La philosophie, qui avait appelé le jour où elle pourrait étrangler le dernier des rois à une corde tressée avec les entrailles du dernier des prêtres, se crut au moment de réaliser ce vœu exécrable. La royauté, bien plus qu'un roi, avait péri sur l'échafaud ; la tête des citoyens était mise en coupes réglées ; le Pontife suprême était dans les fers ; prêtres, Evêques et fidèles montaient chaque jour sur la même potence. Et toutefois, M. F., le pontificat suprême, la hiérarchie et l'Eglise de Jésus-Christ sont debout. Le dix-huitième siècle est chargé des malédictions de la terre. Le nom de Voltaire est un nom maudit ; les encyclopédistes sont méprisés. La mémoire des terroristes est en exécution ; le catholicisme verse aux entrailles des peuples sa vie puissante ; l'Afrique, le nouveau monde, recueillent les fruits de son expansive énergie. Et ce sont là les merveilles que Marie annonce dans son sublime chant : « Il a travaillé dans la plénitude de sa force, « il a dissipé les conseils de l'impie. *Fecit potentiam in brachio suo, dispersit superbos mente cordis sui.* »

Il en sera ainsi, M. F., de tous les essais de l'homme contre Dieu. Toujours les conseils de l'impie tourneront à sa ruine, toujours ses complots deviendront pour lui un filet et un abîme. Et que de leçons de ce genre les quarante années écoulées de ce siècle n'ont-elles pas données à la terre !

La politique d'un soldat conquérant relève les autels du Christ, et l'Eglise reconnaissante pose sur sa tête le diadème des rois. Enivré d'orgueil parce que le génie des batailles a mis à ses pieds des nations vaincues, il s' imagine pouvoir donner des chaînes à cette Eglise qui avait affermi son sceptre. Mais chose incroyable ! si ce n'était là les jeux ordinaires de la divine Providence ! le jour même où Napoléon, à genoux devant sa plus implacable ennemie, mendiait pour dernier asile quelque coin inconnu des vastes possessions de la Grande-Bretagne, et s'en allait mourir sur un rocher de l'Atlantique, Pie VII, d'immortelle et sainte mémoire, traversait la France et l'Italie, aux acclamations des peuples agenouillés sur son passage, et s'en allait couronner par des années de paix et de gloire son sublime pontificat.

Une poignée de philosophes et de légistes s'est imaginé de nos jours que, pour en finir avec cette Eglise romaine que n'avaient pu vaincre la persécution du glaive, les faveurs de la puissance, la rage des hérésies et les sarcasmes de Voltaire, il fallait la tuer par la liberté.

La liberté de la presse et celle de conscience, la liberté de l'éducation, furent écrites dans le pacte fondamental

de la France. Quelques légistes essayent d'y joindre les libertés gallicanes commentées, interprétées par l'esprit des anciens Parlements.

Cent mille journaux, partant chaque jour de la capitale, pourraient appeler les mépris de la France et du monde sur le pontificat et sur le sacerdoce, sur la constitution divine de l'Eglise et sur sa hiérarchie.

L'égalité de tous les cultes devant une constitution qui n'en reconnaît, qui n'en professe aucun, devrait, ce semble, précipiter la France dans une indifférence absolue en matière de religion, parce qu'il est dans la nature d'une législation de faire à son image le peuple qu'elle régit.

La liberté de l'éducation, corollaire de la liberté des cultes, autoriserait l'enseignement des doctrines les plus subversives de nos dogmes sacrés; les libertés gallicanes, transformées en loi de l'état, et poussées à leurs dernières conséquences, devraient rendre impossible le gouvernement spirituel de nos églises et soumettre en dernière analyse à la puissance civile le dogme, la loi morale, le culte et l'administration entière de nos diocèses!

Ces conséquences ont été aperçues par une foule d'hommes d'état, dont le catholicisme fatigue l'orgueil et menace les cupides instincts. Mais, ô profondeur des conseils divins! les hommes qui ont inscrit dans le pacte social la liberté de la presse, la liberté de conscience et la liberté de l'enseignement, ne se doutaient pas qu'ils pré-

paraient à l'Eglise du Christ son plus beau, son plus magnifique triomphe.

Voyez en effet, M. F., comme Dieu se rit de la sagesse de l'homme, comme il tourne contre l'impie les armes qu'il avait forgées pour renverser son Eglise !

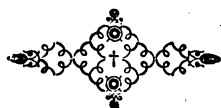
La liberté de la presse est devenue la plus redoutable ennemie de ces politiques incrédules et ambitieux dont elle censure, dont elle châtie jour par jour les insatiables convoitises ; et elle a remplacé pour l'Eglise les synodes et les conciles, en offrant à l'épiscopat un moyen prompt et toujours sûr de s'entendre et d'agir de *concert* contre l'ennemi commun.

La liberté de conscience, mortelle à l'erreur, ne tuera que l'indifférence, parce qu'elle laisse à la vérité toute sa puissance d'action, toute sa fécondité de zèle, et parce qu'elle met au grand jour l'impuissance des hérésies et le néant des erreurs qui essayent d'attaquer le catholicisme.

La liberté de l'éducation promise dans le pacte fondamental, et qui en sortira inévitablement un jour, rendra aux pères de famille et aux Evêques les droits sacrés de la paternité du sang et de celle de l'âme. Elle amènera la ruine des pensionnats et des collèges, où seraient enseignées des doctrines impies, et où régneraient des mœurs détestables, parce que quelque indifférent que soit un père de famille aux pratiques de la vie chrétienne, son intérêt, son bonheur et celui de ses enfants lui disent assez haut qu'il n'y a de morale que là où il y a des

dogmes divinement révélés, qu'il n'y a de vertu que là où le jeune homme est assuré de trouver l'exemple du maître à côté des leçons qu'il donne à son élève.

Ainsi, M. F., le salut de l'Eglise est venu des ennemis même de l'Eglise ; ainsi l'iniquité s'est mentie à elle-même ; ainsi les conseils de l'impie ont tourné à sa ruine, et c'est là ce que l'auguste Marie exprime avec son inimitable éloquence : « Il a travaillé dans la plénitude de sa force, il a dissipé les conseils des superbes...
« *Fecit potentiam in brachio suo, dispersit superbos mente*
« *cordis sui.* »



XXV. CONFÉRENCE.

SEPTIÈME STROPHE : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.*

Il a renversé les puissants de leur trône, et il a exalté les humbles.

(Luc. 4. 52.)

Nous nous sommes convaincus en méditant les premières strophes du cantique de Marie, qu'emportée par delà le troisième ciel, pendant son extase, elle a plongé son virginal regard dans les profondeurs du conseil de Dieu. Mais au point où nous sommes parvenus, M. F., elle chante la ruine des anges rebelles, et elle proclame avec une sublime éloquence la glorification des enfants de la grâce, soit qu'ils appartiennent au monde des purs esprits, soit qu'ils tiennent à celui de la race humaine; et voulant exprimer d'un seul mot leurs destinées si diverses elle s'écrie : « Il a renversé les puissants de leur trône, et il a exalté les humbles. »

Que les contemplations des poètes, des philosophes et des sages sont timides devant ce coup d'œil rapide de la Vierge sans tache ! que les dimensions de leurs théories

sont étroites ! que les élans du génie sont peu de chose, si nous les rapprochons de ce double mouvement de la pensée de Marie, mesurant d'un côté la profondeur de la chute de Lucifer, et marquant de l'autre la sublimité des trônes où doivent être portés les derniers venus de la grande famille des êtres intelligents !

« Il a renversé les puissants de leur trône, et il a exalté les humbles. »

Lucifer et ses légions, voilà les forts. Les élus de la race humaine tombée en Adam, voilà les petits et les humbles. Les premiers sont chassés du ciel de la gloire, et les derniers prennent leur place. Méditons ces merveilles, M. F., cherchons-y les leçons que renferment des desseins si adorables, mais si cachés.

L'état des Anges, pendant l'épreuve qui précéda la gloire des uns, la chute et le châtiment éternel des autres, est un des points de la théologie catholique les moins connus dans ce siècle d'ignorance en matière de religion. Les Anges toutefois tiennent une place immense dans le plan des œuvres de la nature et de la grâce, et leurs destinées si contraires se lient fondamentalement aux gloires de Jésus-Christ et de sa divine Mère, ainsi qu'aux combats de l'Eglise au sein de l'humanité.

Ce n'est point ici le lieu, M. F., d'établir par des preuves péremptoires l'existence du monde angélique. Qu'il me suffise de vous rappeler que la création de ces esprits dégagés de la matière, et vivant dans une sphère plus haute que celle où l'homme, esprit et corps, accomplit sa destinée passagère, est un article du symbole de

notre foi. Quant à l'époque *précise* de la création des Anges, la Bible ne le dit point. L'Eglise cependant a défini comme un dogme de foi que Dieu a créé *en même temps* la substance spirituelle et le monde visible. Quelques Docteurs de l'Eglise ont pensé que la réalisation des Anges remonte au moment solennel où le Tout-Puisant prononça cette parole sublime : « Que la lumière « soit. *Fiat lux.* (Gen. 1. 3.) » Il semble convenable en effet que les Anges prennent possession de la vie, au moment même où les êtres visibles sont revêtus de la lumière qui doit spécifier leur existence et marquer leur place dans l'échelle de la création.

Ce qui est incontestable, c'est que le Dieu créateur a tiré du néant, par un seul acte de sa toute-puissance, des myriades de purs esprits. Il est certain que la reproduction de ces enfants de lumière n'a pas été soumise, comme celle des enfants de la race humaine, aux lois d'une paternité accomplie successivement dans le monde angélique, et accomplie par une génération naturelle au sein de leurs brillantes demeures. Les Anges furent tous créés par une volonté immédiate de Dieu, et créés tous à la fois. Le don de la paternité, cette grande et sainte effusion de la puissance divine, était réservé pour l'homme. Il est à croire cependant que la révélation de la vérité et de la lumière suivit, pour les esprits angéliques, les lois d'une transmission hiérarchique.

Un autre point sur lequel la théologie catholique n'admet pas d'opinions controversables, c'est que les Anges ont reçu, au moment même de leur création, des dons

proportionnés à la spiritualité de leur être, et aux différents degrés d'ordre hiérarchique dans lesquels ils furent placés.

Les saints Docteurs enseignent communément aussi que les Anges reçurent, avec les dons purement naturels si admirables en eux, le don surnaturel de la grâce, auquel ils n'avaient aucun droit par le fait de leur existence, et qui seul pouvait les rendre dignes d'être élevés à la béatitude surnaturelle ou à la vision immédiate de la divine essence. Saint Augustin, énonçant clairement son opinion à cet égard, déclare que le don de la grâce a été fait aux Anges au moment même où ils prirent possession de l'existence. Voici ses paroles : « Il leur a donné l'être de la nature, et les a enrichis du don de la grâce en même temps. » *Simul in eis condens naturam, et largiens gratiam.* »

Quels furent les dons de nature accordés aux Anges par l'auteur de leur être ?

En quoi consiste le don surnaturel de la grâce dont ils furent enrichis pour pouvoir monter à la gloire ? c'est là ce qu'il importe de méditer, pour comprendre, s'il est possible, les merveilles de justice et de miséricorde exprimées si divinement par Marie : « Il a renversé les forts de leur trône, et il a exalté les humbles. »

La nature d'un être, M. F., c'est ce qui le constitue, ce sans quoi cet être ne peut ni exister ni être conçu.

Or, la nature de l'Ange, c'est d'être *une forme subsis-*

tante, comme parle saint Thomas d'Aquin. *Angelus est forma subsistens*.

L'Ange, en effet, est inférieur à Dieu *acte pur*, d'une perfection souveraine, absolue, et qui n'admet pas comme l'Ange une *puissance* ou *potentialité* à un autre état; mais l'Ange est supérieur à l'homme esprit et corps. L'âme de l'homme est unie à la chair ou aux organes qu'elle noue dans une unité personnelle; l'Ange au contraire est un être intelligent et simple, sans composition de *matière* et de *forme*, comme parle la théologie. L'Ange en un mot est un pur esprit, créé à l'image de Dieu, tiré, non de la substance divine, mais du néant, par la toute-puissance. L'Ange a été fait et non engendré. Le Fils de Dieu au contraire a été *engendré* et non fait. *Genitum, non factum*. (Symbole de Nicée.)

Envisagés par rapport aux dons de la nature, les Anges furent enrichis de spiritualité, de liberté et d'amour. La raison conçoit, en effet, que la nature d'un pur esprit implique nécessairement ces propriétés fondamentales; car sans spiritualité point d'être simple; sans liberté et sans amour point de personnalité, point de volonté, point d'action, point de conscience de soi, point de vie. Dieu n'a donc pu créer un seul esprit sans lui donner ces propriétés inhérentes à sa nature et constitutives de son essence même.

Mais dans quelle mesure les Anges ont-ils reçu l'intelligence, l'amour et la liberté? Ces attributs de leur être ont été départis aux Anges dans des proportions

aussi multiples qu'il y a de hiérarchies dans le monde angélique, et d'individus dans chaque hiérarchie. Ainsi depuis le premier des esprits angéliques jusqu'à celui qui se trouve placé à l'extrémité de cette chaîne immense, il n'en est pas un qui possède ces dons dans une mesure parfaitement égale et cette distribution multiforme de la vie intellectuelle est une des plus ravissantes harmonies du monde angélique. Ces étoiles brillantes allumées dans les espaces intelligibles projettent toutes des degrés divers de clarté. *Stella... à stellâ differt in claritate.* (I. Cor. 15. 41.)

Les Anges sont doués d'une faculté de compréhension si haute dans l'ordre purement naturel, que le dernier d'entre eux possède plus de science que n'en possédait Adam avant sa chute.

Le mode par lequel les Anges contemplent la vérité, en vertu de leur énergie propre, n'a rien de commun avec le mode des perceptions de l'âme humaine, qui ne s'accomplissent jamais indépendamment des organes auxquels elle est personnellement unie, et dont elle a un indispensable besoin pour ses opérations les plus immatérielles.

L'Ange, envisagé dans l'exercice de ses perceptions purement natives, voit Dieu et les choses créées d'un regard intuitif qui n'est pas la vision d'essence des élus, mais le mode le plus élevé après elle. Il connaît Dieu en contemplant l'image ou la similitude dans sa propre nature. Dieu est intelligence, amour, puissance; et l'Ange aussi est un être doué, quoiqu'à un degré fini, d'intelli-

gence, d'amour, de liberté. L'Ange connaît Dieu en se contemplant soi-même ; il voit en soi l'image la plus belle et la plus pure de Dieu. Et la science qu'il a de cet Etre infini est d'autant plus profonde, plus limpide, plus parfaite, qu'il est plus élevé lui-même dans l'échelle hiérarchique du monde des purs esprits.

L'Ange ne voit pas Dieu en lui-même ; il ne le connaît que par ses œuvres, selon ce mot de l'Apôtre : *Invisibilia... ipsius per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur....* (Rom. 1. 20.) Or, l'Ange est plus parfait que l'univers matériel ; il est donc la plus belle image de Dieu. C'est donc en se contemplant que l'Ange s'élève *naturellement* à la contemplation de l'Etre infini....

Quant aux choses visibles, l'Ange les perçoit à l'aide des formes imprimées dans son entendement. Ces formes, ces types, ces images des choses ou ces *espèces*, comme s'exprime l'Ange de l'Ecole, n'ont rien de matériel, puisqu'ils sont inhérents à l'intelligence de l'Ange qui est un pur esprit. Ces *types* et ces *espèces* ne sont pas des fulgurations, des irradiations parties des objets qui composent le monde extérieur de la nature ; ce sont plutôt des fulgurations descendues de l'auteur même de la nature, par lesquelles et dans lesquelles les Anges voient la réalité des choses créées, et les voient incomparablement mieux que nous ne les voyons nous-mêmes dans leurs formes existantes.

L'Ange reçoit la vision des choses par une lumière hiérarchique qui prend son foyer au premier des Anges, et

descend ainsi d'Ange en Ange jusqu'aux confins du monde intellectuel. La lumière tombe des hauteurs éternelles sur le prince, sur le chef des tribus angéliques; celui-ci la communique aux Anges de la hiérarchie la plus haute, et ce flambeau des clartés de la nature passe de main en main jusqu'aux dernières limites de l'horizon qu'habitent ces enfants du ciel.

Les lois de l'amour sont les mêmes, car l'amour naît de la connaissance, il en est le terme, il procède des notions de l'entendement. Cet amour implique dans l'Ange un mouvement d'expansion vers l'auteur de son être et un mouvement de propension vers les créatures, y comprise la personnalité propre de chaque esprit. L'amour, en vertu de ces deux tendances, se porte vers le souverain bien qui est Dieu. Il peut chercher aussi une image, une ombre éphémère du bien suprême dans la créature, par un désordre de l'intelligence qui lui présente cette créature comme étant pour lui le bien souverain. Et c'est là ce qui constitue dans un être intelligent fini, tant qu'il n'est pas arrivé par la vision béatifique à la béatitude éternelle, la loi imparfaite de son libre arbitre. Toute intelligence créée, placée en dehors de la vision immédiate de Dieu, peut se détacher du bien immuable pour en convoiter dans les créatures une trompeuse image.

Les élus dans la gloire voient le souverain bien, ils le voient sans nuage; ils voient la lumière dans la lumière, ils l'aiment de toute l'énergie de leur amour. Ce mouvement est volontaire de leur part. Ils veulent toujours aimer la beauté éternelle qu'ils connaissent pleinement; ils ne

veulent plus s'en détacher. Leur liberté est parvenue à la plénitude de sa perfection. Ils sont libres comme Dieu, c'est-à-dire qu'ils aiment souverainement, immuablement la beauté et la bonté infinie.

La liberté de tout esprit qui subit son épreuve, qui se trouve placé dans la voie qui le mène à sa fin, qui n'a pas atteint sa destinée finale, implique le pouvoir de faillir, de s'arrêter dans la route, de se détacher du bien suprême, de quitter la route qui mène à lui pour courir après l'objet adultère qui a usurpé sur lui les droits du souverain bien.

Ainsi, quelque grâce qu'un être ait reçue en dehors de sa consommation surnaturelle dans la vision d'essence, il peut toujours abuser de son libre arbitre et s'incliner du côté de la créature en quittant le Créateur. Et c'est ce qui faisait dire à saint Paul lui-même : « Priez pour moi... de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. (I. Cor. 9. 27.) »

Suit-il de là que la liberté d'une créature qui cherche le bien suprême par les besoins les plus impérieux de sa nature soit fondamentalement transformée en passant de la voie de son épreuve à la jouissance de la félicité suprême? nullement. La seule différence qui existe entre l'être qui cherche sa fin et celui qui en a saisi l'objet véritable, c'est que le dernier connaît parfaitement le bien suprême dont son amour ne peut plus vouloir se séparer, c'est que le premier peut se tromper et se trompe souvent en s'imaginant trouver le souverain bien en soi ou dans les créatures.

Ainsi, la liberté n'est dans un être intelligent que la puissance de vouloir ou que la volonté libre, puissance affranchie pour les élus de toute faillibilité, parce qu'ils le sont de toute erreur; ce qui n'est pas, ce qui ne peut avoir lieu pour un esprit que l'erreur peut égarer encore.

L'élus veut le bien infini qu'il possède, le méchant veut le bien infini, et il le cherche où il n'est pas. Tout être qui veut est un être libre. Mais il y a le bon et le mauvais vouloir; il y a les hommes de *bonne volonté*; il y en a d'autres dont la volonté est pervertie. Les uns font un usage légitime et droit de leur liberté; les autres en font un usage adultère, criminel, damnable....

Les Anges, quelque élevés qu'ils fussent dans l'échelle de l'être, pouvaient donc faillir pendant que s'accomplissait la loi de leur épreuve. Il est de foi catholique qu'une immense portion du monde angélique s'est détachée du souverain bien.

Mais quels furent les dons *surnaturels* ajoutés par une clémence toute gratuite à ces qualités, à ces propriétés de nature?

Les Anges furent *ordonnés* à une fin surnaturelle, c'est-à-dire que, dans son inépuisable amour, le Dieu créateur mit dans leur entendement une notion de son être infini incomparablement plus haute que celle dont ils portaient en eux l'image; il mit dans leur cœur le besoin d'une félicité pleinement supérieure à celle qu'ils cherchaient

par les tendances propres de leur nature.... La foi au mystère introuvable, à tout esprit créé, de l'adorable Trinité, l'espérance de la contempler face à face après leur épreuve, l'amour surnaturel du Dieu trois fois saint, tel est l'ordre *surnaturel* auquel les Anges furent élevés par la grâce.

L'opinion la plus probable parmi les Docteurs catholiques, c'est que la grâce n'a été donnée aux Anges qu'en vue des mérites de Jésus-Christ. Selon cette opinion de haute théologie, le Christ a été le médiateur des Anges et des hommes pour mener tous les élus à la vie de la gloire. Ainsi, la foi au Christ, la foi au dogme de l'incarnation et aux grands mystères qui en sont le fruit, était pour l'Ange une condition fondamentale de salut.

En considérant, dès l'ouverture de nos entretiens, la très-sainte Vierge comme Reine des Anges, nous avons établi que l'objet propre de l'épreuve angélique a été une foi surnaturelle et persévérante aux mérites infinis de l'Homme-Dieu. Nous avons admis l'opinion théologique qui, rattachant les destinées des Anges aux gloires de la très-sainte Vierge, impliquait de leur part un amour de vénération et de reconnaissance pour l'auguste Mère de l'Homme-Dieu. Nous avons vu que Lucifer a mieux aimé se séparer pour jamais du bien suprême que d'en devoir l'éternelle possession à la grâce du Christ, à l'amour et aux bénédictions de Marie.

Or, M. C. F., c'est la chute de Lucifer, c'est la honte éternelle des Anges complices de sa révolte et de son

crime, que la Vierge sans tache a peint de ce mot sublime : « Il a renversé les forts de leur trône. *Deposuit* »
« *potentes de sede.* »

Mesurons, s'il est possible, la profondeur de l'abîme que l'orgueil et la haine ont creusé sous les pas des démons ; faisons-nous une idée du supplice qui est devenu le juste châtimement de cette grande prévarication.

Il est à croire que l'orgueil germa d'abord dans le cœur du premier des esprits. Le chef de toutes les tribus angéliques résumait en lui tous les dons de nature distribués à tous les enfants de lumière. Le rayon de la grâce, en descendant dans son âme, l'avait initié au profond secret des mystères éternellement cachés dans les trésors de la charité infinie. Ses hautes destinées l'appelaient à contempler, après un acte d'humilité et d'obéissance, l'essence divine d'une vue immédiate ; mais l'éternelle Sagesse a mis à cette félicité suprême une condition. Pour monter au ciel de la vision béatifique, les Anges devront en chercher le chemin dans la grâce et dans les mérites du divin Fils de Marie. Le Verbe divin s'unira personnellement non à l'Ange, mais à l'homme. L'âme humaine du Christ, inférieure par nature au dernier des Anges, deviendra la source du salut de tous les prédestinés. Les Anges, en un mot, pour atteindre le bien suprême, se feront par la foi, par l'espérance et par l'amour les disciples du Christ, les fils aînés de son Eglise ; ils se courberont devant la royauté universelle de l'humble Marie. Là est le point précis de leur épreuve ; là est la condition du pacte sacré qui les enchaîne à l'espérance d'une apothéose divine.

Au moment où ce plan de l'éternelle Sagesse est révélé au chef des tribus angéliques, il en embrasse d'un rapide regard toutes les conséquences ; il mesure, si j'ose ainsi dire, toutes les proportions de la Jérusalem céleste. Sa place est marquée au-dessous du trône de Jésus-Christ et de celui de sa divine Mère. Ce trône l'attend ; mais pour aller s'y asseoir, il faut que la grâce de Jésus-Christ lui en assure la conquête, il faut que le premier des esprits se fasse le plus humble de tous les enfants de la Vierge sans tache.

L'orgueil, vous le savez, M. F., brise en un moment les espérances du superbe archange. Il tombe, et en tombant, dit saint Thomas, il entraîne la moitié des esprits complices de son orgueil et de sa rébellion.

Qui expliquera cette chute ? qui descendra jusqu'au fond de l'orgueil de Lucifer ? La langue humaine n'a point de termes, la poésie et l'éloquence n'ont point d'image pour peindre l'immense révolution qui s'accomplit au sein de ce monde invisible des esprits.

Ainsi l'orgueil et la haine, parvenus à leur dernier terme, expliquent seuls le crime des anges tombés.

L'orgueil, en effet, a des mystères plus profonds que l'enfer. Satan s'est dit : Je serai chassé du ciel de la gloire, je serai précipité dans un éternel supplice ; mais je n'aurai pas mendié cette gloire par la bassesse, je n'aurai pas courbé ma tête devant le fils de la femme, je n'aurai pas renoncé à l'amour de ma propre excellence pour

me faire le panégyriste des gloires d'une fille d'Adam. Je serai réprouvé ; mais je pourrai haïr... et la haine d'un orgueil satisfait me tiendra lieu de félicité suprême.

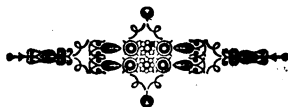
Ce désordre immense paraît impossible. Or, M. F., ce monstrueux phénomène, cette inexplicable démence ne sont pas inconnus à ce siècle. Il est des hommes dans l'âme desquels Satan semble avoir versé tout le fiel de sa haine. Nous en avons vu et même nous en avons connu, qui aiment mieux se briser contre l'écueil de la justice divine et se précipiter pour jamais dans un éternel enfer, que d'acheter la possession du ciel par un acte d'obéissant amour pour le Dieu qui mourut sur la croix, qui aiment mieux se damner que de demander le ciel à l'intercession et à la clémence de la Mère des miséricordes.

Il est des impies, il en est beaucoup en ces tristes temps, qui aiment mieux renoncer à la félicité suprême, que de croire à la divinité de Jésus-Christ, que d'espérer en sa grâce, que de l'aimer par-dessus toutes choses. Il est des impies qui n'ont foi qu'à eux-mêmes, qui ne croient qu'à leur force, et qui n'ont d'autre Dieu que les rêves d'un criminel orgueil. Fils de Satan, ils se sont imaginé qu'ils renverseraient le trône du Christ, qu'ils lui arracheraient les nations rachetées par son sang, qu'ils bâtiraient sur les ruines de son Eglise l'édifice d'une philosophie sans Dieu.

Mais que peuvent ces efforts sacrilèges contre celui dont l'auguste Vierge a chanté la victoire ? Que peuvent les démons de la race humaine, quand le premier des esprits a

été jeté dans le lac profond et enseveli dans un irrémédiable supplice ? Que peuvent les apostats de la terre, quand les apostats du ciel sont tombés d'une chute éternelle ? Que peuvent de misérables vermisseaux, quand l'antique serpent, quand le dragon aux sept têtes mord la poussière et pousse des rugissements de désespoir, écrasé sous les pieds de la Vierge sans tache.

Pour nous, M. F., bénissons Dieu de son immortel triomphe ; bénissons Dieu, et n'oublions pas que les trônes perdus par les Anges ne seront donnés qu'aux humbles. Humilions-nous, puisque l'humilité est le chemin du ciel, la force du chrétien, la cité de refuge des enfants de l'espérance. Alors, mais alors seulement, nous pourrons répéter avec un confiant espoir ce cri de la victoire : « Il a renversé les puissants de leur trône, et il a exalté les humbles. »



XXVI. CONFÉRENCE.

HUITIÈME STROPHE : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.*

Il a rassasié ceux qui avaient faim,
et les riches, il les a renvoyés nus.
(Luc. 4. 55.)

DANS l'ordre des dons de la nature les Anges furent mieux partagés que nous. L'existence, si elle s'arrêtait pour l'homme aux étroites limites de sa dégradation originelle, serait un don funeste ; car il est écrit : « Un joug de fer » pèse sur les fils d'Adam. » Mais tout change par la maternité divine de Marie, et les compensations de la grâce comblent avec surabondance l'abîme qui sépare la nature de l'homme de celle des purs esprits.

Ne nous plaignons donc plus, M. C. F., si notre âme est attachée comme un grand coupable à un corps rebelle et corrompu. Ne nous plaignons plus si nous sommes condamnés, par le malheur de notre déchéance, à traîner jusqu'au tombeau la triste chaîne d'une existence plus matérielle que spirituelle. Entendons la Reine des vierges,

proclamant la restauration divine de notre nature, sur la honte et sur la ruine des anges apostats. « Il a rassasié ceux qui avaient faim, et les riches, il les a renvoyés nus et vides. » Que la plainte et le désespoir s'enfuient du lieu de notre exil. Le Fils de Dieu a pris une mère parmi les filles d'Eve. La sœur de notre chair a enfanté le Dieu du ciel ; les derniers sont devenus les premiers, les plus pauvres sont devenus les plus opulents. Vides de tout bien par nature, les enfants des hommes partageront avec le Christ l'héritage du royaume céleste ; et c'est là le sens de cette admirable strophe : « Il a rassasié ceux qui avaient faim, et les riches, il les a renvoyés nus. »

Parlons un moment, M. C. F., des divines richesses d'une âme affamée des biens surnaturels de la grâce, et qui les cherche par la prière et par les sacrements. Racontons la pauvreté, les dépouillements de ces esprits qui, dans leur orgueilleuse indigence, cherchent le bien suprême loin des richesses que Marie nous apporte.

Le dogme de la maternité divine, par lequel le Fils de Dieu est devenu le frère de l'homme, a irrité sans mesure nos désirs et nos espérances. La loi d'un progrès sans terme est devenue la loi même de notre nature régénérée ; parce que, d'un côté, Dieu s'est révélé tout entier par l'incarnation, et parce que, d'un autre côté, le mystère d'un amour infini en descendant dans le cœur de l'homme l'a élargi de telle sorte, que tout autre bien que la possession pleine et parfaite de Dieu même ne suffit plus à l'ambition surnaturelle qui le dévore.

De là, M. F., ces formules de l'espérance chrétienne qu'aucune langue n'avait connues ; de là ce progrès incommensurable qui promet à notre âme une sorte d'égalité avec Dieu. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. (Matth. 5. 6.) »

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.
« (Matth. 5. 48.) »

Mais comment l'âme de l'homme si pauvre de tout point, qu'il est impossible de peindre son extrême indigence, sera-t-elle remplie, rassasiée, submergée de ces biens invisibles dont l'auguste Vierge exalte la magnificence quand elle dit : « Il a rassasié ceux qui avaient faim ? »

L'Apôtre nous donne la solution de ce problème divin.
« Dieu, nous dit-il, a choisi les pauvres dans ce monde ;
« il les a enrichis de foi, et les a faits héritiers de son
« royaume. »

L'âme humaine, vous le savez, a tout perdu par sa déchéance. La lumière de la raison et celle de la grâce se sont obscurcies et comme éclipsées sur son entendement ; et le doute et la nuit l'ont enveloppée de toutes parts.

Mais la ruine de la vérité a livré l'homme à tous les genres de maux. Le mal a gâté son cœur, et les penchants les plus honteux et les instincts les plus bas se sont créés au fond de sa nature une sorte de patrie.

Une grande misère appelait une grande miséricorde. La nature humaine dépouillée, couverte de blessures, gisait

sur le chemin de la vie, comme ce malheureux dont le Dieu Sauveur nous a laissé l'histoire dans la parabole du Samaritain. Elle était là depuis quatre mille ans. La loi de nature et la loi écrite avaient passé près d'elle, et l'avaient laissée accablée de sa honte et succombant sous ses plaies. Mais le bon Samaritain vient. Le Christ descend de sa gloire, il prend sur ses épaules ce malade désespéré, il verse sur ses plaies le sang de sa croix et l'huile de sa grâce, il le remet à son Eglise, en attendant qu'il lui ouvre le royaume des cieux et qu'il partage avec l'homme son immortalité et sa gloire.

Et pour mettre le comble à son amour, le divin Réparateur de notre pauvre nature a voulu qu'elle concourût elle-même, sous les puissantes inspirations de la grâce, à cette réhabilitation surnaturelle qui lui donne la propriété et l'héritage des richesses du Christ.

L'âme chrétienne pendant la halte qui s'accomplit pour elle, depuis le berceau jusqu'à la tombe, a deux sources incessamment ouvertes pour apaiser cette soif que tous les biens créés n'étancheront pas. Elle a la prière et les sacrements. L'âme qui prie trouve, en effet, dans la prière un abîme sans fond de richesses divines. Portée sur les ailes de la foi et de l'espérance, elle s'élève jusqu'à celui d'où émanent tous les biens de la nature, tous les dons de la grâce et de la gloire.

« Le bien, dit saint Denys l'Aréopagite, est effusif de sa nature. *Bonum est sui effusivum.* » Et parce que Dieu est le bien total, le bien suprême et absolu, il faut

à tout prix qu'il s'épanche sans mesure et sans fin sur ses créatures. Mais les divines effusions de l'éternelle bonté ne coulent sur nous qu'à une condition : c'est que nous irons les chercher avec notre foi, avec notre espérance, avec notre amour, ou en d'autres termes, c'est que nous les demanderons par la prière. Car la prière n'est que le mouvement surnaturel et réalisé de la foi, de l'espérance et de la charité. Prier, c'est croire aux biens indivisibles de la grâce et de la gloire ; prier, c'est en ambitionner les célestes communications ; prier, c'est dilater son âme du côté de Dieu, source de tout don parfait, comme parle l'Apôtre.

Nous n'avons rien de notre fonds, rien qu'une irrémédiable indigence. Le péché d'Adam nous a dépouillés des dons de la nature, et il a englouti les dons de la justice originelle. Mais la prière nous reste, elle nous est imposée comme la loi même de notre réhabilitation. Notre Père qui est dans les cieux, nous commande de le prier. Il s'irrite, il nous menace, il nous punit si nous ne le prions pas. Son cœur et ses mains ne demandent qu'à s'ouvrir pour nous inonder des richesses de son amour.

Prions donc, M. F., si nous voulons vivre ; prions si nous voulons amasser. Pourquoi demeurons-nous dans notre indigence ? Dieu a-t-il mis une condition trop difficile à notre orgueil, que de nous offrir sa grâce, sa vie, son bonheur et sa gloire, en échange d'une prière faite avec humilité et avec amour ? Ce grand Dieu s'incline jusqu'à nous, il nous ouvre ses trésors ; il nous prie de lui demander le partage de ses richesses ; il est là, à la porte

de notre cœur qui nous dit : « Demandez, et on vous donnera. » Et nous faisons la sourde oreille; et nous n'avons point de cœur pour désirer les richesses de sa grâce; nous n'avons point de bouche, point de langue pour lui dire : « Père qui êtes dans les cieux. »

On se plaint, et avec raison, de l'affaiblissement, j'ai presque dit de l'extinction de la vie surnaturelle au sein de nos sociétés modernes. Ah! c'est que les pulsations sacrées de la foi, de l'espérance et de l'amour se sont éteintes dans les âmes; c'est que l'idiome sacré de la prière est un idiome oublié, perdu parmi les enfants des hommes. Toutes les consciences, tous les cœurs se dessèchent aux convoitises de l'égoïsme et des passions; et la prière ne fait plus descendre sur notre terre refroidie et stérile la douce, la bienfaisante rosée de la grâce.

En allant au terme de notre pèlerinage, nous trouvons encore sur la route tracée par la croix et par le sang de Jésus-Christ les divins sacrements de sa grâce. La terre de notre exil est traversée par sept canaux mystérieux par lesquels la vie de Dieu descend sur l'humanité.

Jésus-Christ, selon l'expression sublime de l'évangéliste saint Jean, « est plein de grâce et de vérité. *Plenum gratiæ et veritatis.* » Or, la grâce n'est que la vie éternelle de Dieu même, descendue toute entière dans le cœur de Jésus; et c'est pourquoi le disciple bien-aimé ajoute : « Nous avons tous reçu de sa plénitude. » Avant de remonter dans sa gloire le Christ avait dit : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai vers vous. » *Non relinquam vos orphanos, veniunt ad vos.* » Or.

comment s'est accomplie cette admirable promesse ? Par quelles inventions de sa charité Jésus-Christ a-t-il trouvé le secret de demeurer au sein de l'Eglise militante en régnant cependant au séjour de la gloire ? Il s'est caché dans les sacrements ; il s'est couvert des symboles mystérieux de ces signes producteurs de la vie de la grâce.

Jésus-Christ se donne aux élus dans la gloire, et il verse dans leurs entrailles les torrents de sa béatitude éternelle. Il se donne aux enfants de l'Eglise militante, à travers les éléments matériels qui nous dérobent sa divine présence, mais qui n'en renferment pas moins la vie surnaturelle qui coule dans l'âme de ses élus au séjour de la gloire.

Le symbole matériel qui cache la vie de la grâce, qui la contient, qui la produit dans les divins sacrements, établit entre l'âme fidèle qui les reçoit et les Saints qui sont parvenus au terme de la course, une seule différence. Les élus voient, goûtent les éternelles douceurs de la vie surnaturelle ; et l'âme, qui cherche cette vie dans les sacrements, y participe sans en ressentir encore les enivrantes félicités. Les élus voient le Christ glorieux, ils voient en lui et par lui l'essence divine ; et le chrétien qui communique s'unit au Christ, vit de sa vie et entre par lui dans les mystérieuses profondeurs de la vie éternelle des trois personnes divines. Ces prodiges manifestés à l'âme des élus selon toute leur plénitude ne se révèlent à l'âme fidèle qu'à l'ombre des symboles sacrés qui lui en dérobent la vue, mais non la réalité.

Ainsi les bienheureux dans la gloire n'ont rien de

plus que les enfants de l'Eglise dans la participation des divins mystères. Ils ne possèdent pas une autre Trinité, un autre Christ, un autre ciel. Ils voient ce qu'ils possèdent, et le chrétien n'aperçoit que le signe visible de cette vie surnaturelle qui descend dans son âme par la participation aux divins sacrements.

La vie de Dieu coule dans le cœur des Saints, elle coule aussi dans l'âme des fidèles par les sacrements. Les premiers voient les flots de la béatitude suprême, ils goûtent tous les enivrements de la félicité; les seconds, plongés aussi par les divins sacrements dans l'océan sans fond de la même vie, ne voient rien, ne goûtent encore que quelques suavités naissantes; mais ils savent par la foi que le Christ en descendant dans leur âme y descend avec sa grâce, c'est-à-dire avec la vie éternelle de Dieu même.

L'âme qui se nourrit du pain eucharistique s'unit substantiellement au Christ, et par le Christ elle entre dans l'unité des trois personnes divines; elle mange le pain des élus, elle se désaltère à la source de l'éternelle vie.

Il n'y a qu'une vie pour les Saints dans le ciel, la vie du Christ. Mais cette vie nous est donnée dans le sacrement de son amour. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. » (Joan. 6. 57.) » Or, ne voilà-t-il pas le ciel des élus? Leur béatitude ne consiste-t-elle pas à communier éternellement à la vie de Dieu par le Christ? « Vous en

« moi, et moi en eux, afin qu'ils soient consommés en
« un. (Joan. 17. 23.) »

La gloire, il est vrai, est la consommation de la grâce ; elle en est le fruit parvenu à son entière, à sa pleine maturité. Mais la grâce nous incorpore au Christ, elle nous fait membres du Christ selon cette parole du grand Apôtre : *Membra sumus corporis ejus, de carne ejus, de ossibus ejus.* (Eph. 5. 30.) Et ailleurs : *Membra de membro...* (1. Cor. 12. 27.)

Comprenons maintenant toute la vérité et toute la profondeur de cette parole du cantique sacré : « Il a rassasié
« ceux qui avaient faim, et les riches, il les a renvoyés
« nus et vides. »

La prière et les sacrements, voilà donc, M. F., le ciel de la terre, le paradis des délices surnaturelles, au milieu duquel coule le fleuve de l'éternelle vie.

Par la prière et par les sacrements le chrétien peut vivre dès ici-bas de la vie de Dieu même. Il peut atteindre les réalités substantielles de son immense amour ; il lui est donné de se désaltérer à la source de vie qui monte dans l'éternité ; il a avec les élus un même pain, une même table, un même trésor, une même béatitude.

Mais pour entrer dans cette région des biens invisibles, il faut que l'âme soit vide d'orgueil, de cupidité, de volupté ; il faut qu'elle ait faim des biens de la grâce et qu'elle sente sa faim. Il faut qu'elle soit pressée, tourmentée par le besoin de vivre d'une autre vie que la

sienne. « Car Dieu ne rassasie des biens de sa grâce que
« ceux qui en sont affamés. *Esurientes implevis bonis...*
« (Luc. 1. 53.) »

Quoi ! M. F. , nous voulons vivre, nous voulons être riches , nous voulons être heureux , et nous n'allons pas à celui en qui Dieu a mis toutes ses complaisances ! nous n'allons pas à celui qui a dit : « Si quelqu'un de vous a
« soif, qu'il vienne à moi ! » Nous voulons le bonheur, et nous le cherchons loin de Jésus-Christ.

Si on nous donnait la possession d'un monde, aurions-nous assez de reconnaissance et d'amour pour l'auteur d'un semblable bienfait ? Mais l'univers créé qu'est-il, comparé à la vie, à la félicité, à la gloire , au royaume de Dieu ? et sommes-nous donc tellement aveuglés par le péché, que nous ne comprenions plus cette vérité si énergiquement et si éloquemment exprimée par l'Apôtre....
« Ne contemplons pas les choses qui se voient, mais celles
« qui sont invisibles ; car celles qui se voient passent ,
« et celles qu'on ne voit pas sont éternelles. »

Mais l'homme animal , ajoute saint Paul , ne comprend rien aux choses invisibles..... Elles sont pour lui, comme si elles n'étaient pas... elles provoquent ses dédains et son superbe mépris ; et aux yeux de la sagesse humaine, celui-là est un fou , qui dédaigne les richesses périssables du temps pour amasser les biens invisibles de la grâce et de la gloire... Qui dissipera les profondes ténèbres qui couvrent le cœur de l'impie ? Qui guérira ces pauvres aveugles qui, dédaignant les biens éternels, espèrent trouver loin du Christ le bien de l'intelligence et le rassasiement de l'âme ?

Ecoutez plutôt la céleste Vierge, exprimant d'un seul mot les dépouillements mérités de ces esprits superbes à qui le Christ ne suffit pas. « Les riches, il les a renvoyés nus et vides... *Divites dimisit inanes.* »

Jamais, depuis l'établissement divin de l'Eglise, la terre n'avait produit encore un si grand nombre d'apostats. Le philosophisme incrédule qui ravage le monde depuis un siècle, et qui se propage par les livres et par l'éducation, a précipité des millions d'âmes dans une indifférence athée. La négation de la divinité du Christ, le mépris du dogme de la maternité divine, l'ignorance la plus complète de tout ce qui touche aux merveilleuses créations de la grâce, tel est le caractère dominant de l'époque où nous vivons. Les athées de la divinité de Jésus-Christ n'ont jamais été plus nombreux; et jamais cependant l'homme n'a été tourmenté, obsédé, autant qu'il l'est aujourd'hui, d'un besoin insatiable de perfectibilité et de progrès. Rien de ce qui est ne peut plus être. Il faut aux chercheurs de ce temps un autre ciel et une autre terre, une autre religion et un autre Dieu. Qui expliquera ce phénomène nouveau? En voici la raison. Cette fièvre de perfectibilité, ces bouillonnantes convulsions pour aller vers un progrès inconnu, attestent que la notion du bien suprême est dans toutes les âmes; c'est-à-dire qu'au sein de la société catholique toutes les âmes, sans en excepter celles des apostats et des mécréants, portent l'indélébile empreinte de la foi à l'apothéose de l'homme par la médiation surnaturelle du divin Fils de Marie. Les impies de ce siècle rêvent un progrès immense, parce que la

grâce qui a passé par leur âme y a laissé le sentiment et le besoin d'une félicité si haute, que rien de créé ne saurait en apaiser la faim.

Mais qu'arrive-t-il ? Le siècle égaré par les théories d'une philosophie panthéiste et sceptique a gardé un souvenir ineffaçable des glorifications de notre nature par la grâce du Christ, et il cherche la réalisation de ce besoin dont la source est dans l'éternelle vie, loin de celui qui l'a révélée à la terre et qui seul peut la donner pour récompense à la vertu.

Notre siècle, en un mot, veut connaître infiniment ; il veut jouir infiniment. Il lui faut le dernier mot des choses et la suprême jouissance dans la félicité !

L'Eglise a fait croire au monde que Jésus-Christ est tout ensemble le maître, le docteur qui enseigne toute vérité ; qu'en lui seul est la source et le terme de toute félicité...

L'Eglise, en nous donnant la notion infaillible du dogme accompli de l'union personnelle du Fils de Dieu avec notre nature, nous apporte les plus profonds secrets de la science infinie ; elle nous initie par la foi à une philosophie si haute de Dieu et de l'univers, que la pensée du chrétien atteint par elle la raison dernière, la raison suprême des inventions de la Sagesse éternelle.

Celui qui connaît Jésus-Christ par la foi, en attendant qu'il le connaisse par la vision béatifique, sait jusqu'où peut aller la toute-puissance dans l'ordre de sa suprême manifestation.

Mais pour arriver là , il faut passer par l'enfance chrétienne, il faut imposer silence à l'orgueil de l'esprit, il faut croire avant de comprendre, il faut écouter l'Eglise qui nous transmet la parole de Dieu et le sens de cette parole éternelle, il faut n'avoir d'autre docteur que le pontificat suprême, d'autre lumière que celle de la foi, d'autre philosophie que celle dont s'enorgueillissait l'Apôtre.

A ces conditions l'âme simple et docile se repose dans la vérité, elle se rassasie de lumière et d'amour, et la délectable espérance, qui nourrit en elle le sentiment d'une béatitude infinie, lui donne déjà un avant-goût de ce bien suprême et de cette perfectibilité complète qui faisait dire au divin Sauveur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait... »

Les mécréants repoussent cette théorie divine de la vérité; ils ne veulent pas d'une philosophie qui ne donne la lumière qu'en demandant la foi, qui ne promet la science des choses divines qu'en stipulant l'humilité.

L'Eglise commande de croire, d'obéir, de se faire petit à l'école du Christ; et la philosophie ordonne à ses orgueilleux disciples de ne croire qu'à eux-mêmes, de n'obéir qu'à la souveraineté de leur raison, de ne jamais abdiquer la royauté de l'individualisme.

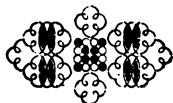
L'Eglise croit et enseigne que, hors de la notion catholique et surnaturelle du Christ, il n'y a point de science complète de Dieu et des choses; et la philosophie

se proclame *l'autorité des autorités*, le *seul médiateur de Dieu et de l'homme*, le *logos* de Platon et le *Verbe fait chair* de l'Evangile.

Mais qu'arrive-t-il ? les raisonneurs incrédules, les superbes disciples de la philosophie, tourmentés de l'impérieux besoin d'atteindre le secret de Dieu et de l'univers que l'Eglise donne à une foi soumise, cherchent le dernier mot des choses dans le *moi* individuel, ou dans les phénomènes de ce monde visible. Mais le *moi* individuel, mais les éléments altérés du monde extérieur ne disent rien ou presque rien de ce que la raison est tourmentée de savoir. La foi catholique a laissé dans l'âme des plus incrédules un obscur sentiment d'une solution plus haute, d'une solution complète de l'éternel problème ; et cette solution, il faut la chercher dans la science de Jésus-Christ que le disciple bien-aimé appelle l'*alpha* et l'*omega*, le principe et la fin de toutes choses. Mais l'ordre surnaturel, l'ordre suprême dont le nœud se cache dans la notion du Christ, domine infiniment, surpasse infiniment l'horizon borné et ténébreux du *moi*. Il est à une distance infinie des inductions que la philosophie humaine tire du spectacle des phénomènes sensibles. La raison philosophique dès lors est fatalement condamnée à nier Dieu et l'univers, ou à se mettre elle-même à la place de Dieu. Le brutisme pur ou le panthéisme, tel est en dernier résultat le terme de ses solitaires et menteuses investigations, et c'est là le châtiment dont l'auguste Marie menace une raison superbe : « Il a rassasié ceux qui avaient faim, et les riches, il les a renvoyés nus et vides... »

L'Eglise donne à l'intelligence soumise la solution di-

vine du grand problème des choses ; elle verse dans l'âme fidèle les richesses infinies de la grâce ; elle remplit l'esprit et le cœur du chrétien de vérité et d'amour. Et la science impie de notre âge, qui promet à l'homme le dernier mot de Dieu et de l'univers, ne lui laisse que le doute et le désespoir. L'Eglise apaise la faim de notre nature déchue... *Esurientes implevit bonis...* et la philosophie lui arrache jusqu'aux dernières lueurs de vérité, elle lui enlève jusqu'à la dernière miette du pain de l'intelligence. *Et divites dimisit inanes...* L'Eglise, en nous donnant la notion surnaturelle du Christ, nous donne la science, le bonheur et la gloire de Dieu même... *Esurientes implevit bonis...* et la philosophie en ôtant la foi à ses esclaves ne leur laisse pour premier enfer que les tourments du scepticisme. *Et divites dimisit inanes.*



XXVII. CONFÉRENCE.

NEUVIÈME STROPHE : *Suscepit Israel
puerum suum, recordatus misericor-
diæ suæ.*

Il a reçu Israël son Fils, parce qu'il
s'est souvenu de sa miséricorde.
(Luc. 4. 54.)

Nous l'avons vu, M. F., jamais la chute des mauvais anges et la ruine de l'impie n'avaient été chantées avec cette magnificence de langage et cette élévation de pensées, dont le cantique de la Reine du ciel nous offre l'imitable expression : « Il a travaillé dans la plénitude de sa force : il a dissipé les conseils de l'impie : Il a renversé les puissants de leur trône, et il a exalté les humbles : Il a rassasié les pauvres, et les riches, il les a renvoyés nus et vides. (Luc. 1. 51. 52. 53.) »

Mais le cœur de Marie n'est pas satisfait. L'amour sacré de la patrie doit faire vibrer aussi les cordes de sa lyre ; elle a besoin de peindre les douces complaisances de son

Dieu pour la race d'Israël ; son âme veut encore se désaltérer à la source des miséricordes qui vient de s'ouvrir pour les enfants d'Abraham ; il faut qu'elle dise à la terre les gloires de sa nation ; et c'est pourquoi, retombant pour ainsi dire de tout le poids de son extase sur sa chère patrie, elle s'écrie : « Il a pris Israël son fils , parce qu'il « s'est souvenu de sa miséricorde. »

Sous l'inspiration des clartés qui illuminent son âme , Marie est fière du privilège réservé à son peuple ; mais on dirait qu'elle mêle un regard prophétique aux grandes destinées des fils de Jacob , et qu'en célébrant la miséricorde infinie de son Dieu sur les aînés de la race humaine, elle lit dans l'histoire des siècles futurs l'ingratitude dont ils doivent payer les faveurs insignes que l'éternel amour leur avait réservées.

Entrons, M. F., dans les pensées de notre auguste Reine. Parlons, un moment, des hautes destinées de sa nation ; pénétrons, s'il nous est possible, le mystère de justice et d'amour qui s'accomplit sur elle, depuis le jour où le Fils du Très-Haut est devenu le fils d'Abraham ; et cherchons dans ces enseignements le secret des desseins de la Providence sur ces nations chrétiennes qui furent l'objet des complaisances du Seigneur et des bénédictions de son Eglise, et qui n'ont pas su répondre aux faveurs que la divine bonté avait répandues sur elles.

Les créations sublimes du monde de la grâce , dont le mystère de l'Incarnation et celui de la maternité divine constituent l'essence , n'étaient pas dues à l'humanité.

Nulle créature, soit angélique soit humaine, ne pouvait je ne dis pas en mériter l'accomplissement, mais en soupçonner même la simple possibilité; et la raison qu'en donne le grand Apôtre, c'est que les merveilles de la grâce surpassent infiniment les pensées et les désirs de la créature.

Dieu toutefois avait promis à Abraham que le Messie sortirait de lui. « Toutes les tribus de la terre, lui avait dit le Seigneur, seront bénies en celui qui sortira de toi. » Et rien n'est répété plus souvent dans l'histoire sainte, que cette appellation mystérieuse : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Mais pourquoi Dieu prend-il cette qualification? Pourquoi ne s'est-il pas appelé le Dieu d'Adam, d'Abel, le Dieu de Noé? Serait-ce qu'Abraham, Isaac et Jacob auraient *mérité* par leur vertu de donner le jour au Messie?

Le Docteur angélique, traitant la question de savoir si les saints Patriarches de la loi figurative ont *mérité* la bénédiction suprême qui leur avait été promise, répond qu'il y a deux sortes de mérite, l'un que la théologie appelle le *mérite* de justice qu'elle désigne comme ayant un droit rigoureux à une dette sacrée, et l'autre qu'elle nomme le *mérite* de convenance, qu'elle caractérise non comme une dette, mais comme une récompense ou une faveur accordée gratuitement au plus digne. Or, M. F., ni Abraham, ni aucuns patriarches n'ont *mérité*, je prends ce mot dans son acception rigoureuse, la gloire d'une paternité réelle sur le Messie; mais nous pouvons avancer sans crainte que la foi et l'obéissance de ces grands Patriarches

se sont élevées si haut, sous l'empire des grâces prévenantes de la divine miséricorde, que le Tout-Puissant voulant réaliser le prodige de l'Incarnation et celui de la maternité divine de Marie, au sein de la race humaine, il était convenable que cette bénédiction d'incompréhensible bonté fût accordée aux justes de l'ancienne loi, qui avaient surpassé tous les autres par l'héroïsme de leur sainteté et par le miracle de leur obéissance.

Comprenons ici, M. F., combien il importe à une nation de porter dans ses entrailles non des héros d'orgueil, non des conquérants superbes, mais des Saints; comprenons que l'héroïsme de la vertu, réalisé dans certaines âmes, est pour un peuple un patronage de gloire, et la plus forte garantie d'avenir et de bonheur.

La nation d'Israël, en comptant pour ses chefs Abraham, Isaac et Jacob, et en portant plus tard dans son sein la Vierge chantée par Isaïe, pouvait seule prétendre, dans l'hypothèse divine de l'accomplissement des mystères de la grâce, à l'incompréhensible honneur de devenir la patrie du Messie. Le Fils de Dieu, voulant devenir le Fils de l'homme, devait avoir pour ancêtres ces immortels Patriarches, il devait naître de la vierge Marie, parce qu'il n'y eut jamais rien de plus grand dans l'ancien monde que ces saint Patriarches, et parce que l'auguste Marie, comme nous l'avons établi, avait résolu seule par l'héroïsme de sa sainteté toutes les conditions du problème divin de la maternité d'une vierge.

Qui se formera maintenant une juste idée de la gloire

répandue sur la nation d'Israël par cette parenté unique dans les annales de l'univers qu'elle seule a contractée avec le Fils même de Dieu ?

Saint Paul, voulant exprimer d'un seul mot les destinées surnaturelles du peuple de Dieu, prononce cette parole éblouissante de sublimité et de concision : « Il n'a point pris la semence de l'Ange, mais la semence d'Abraham. (Hebr. 2. 16.) »

Non, s'écrie le grand Apôtre, le Verbe divin n'est pas devenu le fils et le frère de l'Ange, mais le fils d'Abraham : *Sed semen Abraham*. Et c'est au moment où cette divine promesse s'accomplit que la divine Marie s'écrie à son tour : « Il a pris Israël son fils, se souvenant de sa miséricorde. »

Nous sommes si profondément enfoncés, M. F., dans la nuit de notre dégradation, les ombres du péché pèsent d'un poids si accablant sur notre nature, qu'en face du miracle de puissance et de miséricorde que ces paroles expriment, nous ne trouvons dans notre âme ni un sentiment d'enthousiasme, ni dans notre bouche un cri d'admiration.

Ah ! si Dieu avait pris la forme et la nature de l'Ange, avec quels transports les Anges du ciel se plongeraient dans l'extase de la reconnaissance ! quels hymnes de gloire, quels chants de triomphe retentiraient au sein de ces légions immortelles ! Dieu est devenu le frère et l'égal de l'homme, pour que l'homme devînt le fils, le frère et

l'égal de Dieu. Et nous ne sentons rien, nous ne faisons rien pour glorifier sur la terre le nom de notre frère divin ! nous n'avons point d'amour dans le cœur pour payer la dette de notre reconnaissance ! nous n'éprouvons point de colère sainte quand le nom du Christ est blasphémé, outragé, crucifié de nouveau parmi nous ! nous voyons périr son culte, et nous sommes froids ! on tue son Eglise, et nous la laissons périr !

Reposons-nous donc, M. F., avec une juste reconnaissance, sur cette parole de gloire et d'amour dont la race humaine est devenue l'héritière. « Il ne s'est pas fait Ange, mais il s'est fait fils d'Abraham. »

Le sang d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de David est devenu le sang du Messie. Ce sang, en passant par le cœur immaculé de Marie, s'est épuré de l'antique souillure, et il a été jugé digne de devenir la chair même d'un Dieu.

La gloire d'un grand homme, M. F., est le plus riche héritage d'une nation. Dans nos idées humaines, nous cherchions sans cesse un excitateur à l'amour de la patrie dans le souvenir des travaux, des services et des grandes actions des hommes qui ont illustré leur pays.

Rome marcha à la conquête du monde à l'ombre de ses Scipions et de ses Césars. Charlemagne et saint Louis sont les plus beaux noms de la monarchie française. Mais si la grandeur d'un peuple se mesure à l'héroïsme des conquérants qu'il porta dans son sein, que faut-il penser d'une nation qui a été trouvée digne de donner le jour au Roi

immortel de l'univers ? que faut-il dire de la terre d'Israël devenue la patrie de l'Homme-Dieu ?

Donner un Dieu à la race humaine, c'est lui faire un présent qui surpasse les pensées et l'ambition de tout être créé ; mais Dieu , dont les conseils sont déterminés par une sagesse infinie , proportionne toujours ses bienfaits au cœur de ceux à qui il les distribue. Il faut croire que si le peuple juif n'était pas digne de cette miséricorde , Abraham , Isaac , Jacob , David , les saints Prophètes et par-dessus tout l'auguste Marie avaient appelé cette gloire sur le peuple de Dieu...

Et puisque , dans les idées qui forment le bon sens des nations , la grandeur d'un peuple n'est jamais qu'un magnifique corollaire des grandes actions des héros qui firent sa gloire , nous devons en induire qu'il n'y eut jamais de nation plus grande dans l'histoire que celle qui peut se vanter d'avoir porté dans son sein l'Homme-Dieu et la Mère d'un Dieu. Et c'est là ce que signifie cette strophe si riche de patriotisme : « Il a pris Israël son fils , se souvenant de sa miséricorde. »

Mais la nation juive n'a pas compris sa gloire ; elle s'est rendue indigne de l'immense honneur qu'elle avait reçue entre toutes les nations. Aussi , entendez le Dieu Sauveur lui-même déplorant son crime et son infidélité.

« Comme il approchait de la ville , il pleura sur elle en disant : Si tu connaissais celui qui t'apporte la paix ; mais ces choses sont cachées à tes yeux. (Luc. 19. 41.) »

Ecoutez saint Paul, au cœur duquel l'amour sacré de la patrie était si brûlant :

« Je dis la vérité, s'écrie ce sublime Apôtre, je dis la vérité et ne mens pas ; car ma conscience, remplie de la grâce du Saint-Esprit, me rend témoignage. » Puis il ajoute : « Mon âme est accablée de tristesse, mon cœur nage dans un fleuve d'angoisse ; car j'ai souhaité de devenir anathème pour mes frères, pour les enfants d'Israël mes concitoyens, sur qui la gloire d'une adoption divine est descendue ; qui ont reçu le testament du ciel, à qui une législation divine a été donnée, qui furent les héritiers de la grande promesse, dont les pères furent les ancêtres du Christ selon la chair, de ce Christ qui est le Dieu de l'univers et que tous les siècles bénissent. » (Rom. 9. 1. et seq....) »

Qui ne mêlerait ses pleurs à ceux de saint Paul ? qui ne verserait des larmes de sang avec le Fils de Dieu en face de cette scandaleuse indifférence de la nation juive ?

On a vu des peuples méconnaître pendant leur vie des hommes qui avaient amassé sur eux des trésors de gloire ; mais la postérité, dont on ne viole jamais la conscience, ne tardait pas à les venger de l'ingratitude de leurs concitoyens.

Le Fils de Dieu même est venu sur notre terre, il a pris notre nature, il a daigné naître parmi les enfants d'Israël, il a choisi Jérusalem pour patrie ; et sa nation héritière de tant de gloires n'a pas voulu reconnaître l'Homme-

Dieu ; elle l'a mis à mort et s'est chargée , aux yeux de l'univers , du plus grand des forfaits. Et chose incroyable , si cette chose n'avait été prédite , dix-huit siècles d'adoration ont été donnés par les Gentils à ce divin crucifié , et la race charnelle d'Abraham , et les concitoyens du Christ , et ses frères selon la chair , sont demeurés dans leur incrédulité et se sont immortalisés dans la haine !...

Mais le peuple juif , en faisant mourir le divin Fils de Marie , a-t-il obéi au sentiment d'une haine satanique contre le Christ attendu par ses pères ? s'est-il rendu coupable du crime des démons contre le Messie ? a-t-il dit comme eux dans son cœur : Je ne veux point de Médiateur , point de Sauveur , point de Dieu ? Non , M. F. , le peuple juif n'est pas allé si loin dans sa haine. Il a crucifié Jésus , parce qu'il s'est imaginé que le fils du charpentier n'était pas , ne pouvait pas être le Messie promis à ses espérances. Il a crucifié Jésus de Nazareth , par un zèle coupable et aveugle , sans doute , pour le Christ lui-même , dont il ne trouvait pas en Jésus les caractères et les signes que son orgueil national demandait au Messie.

La nation juive maudit , il est vrai , depuis bientôt deux mille ans , ce Jésus que ses pères ont crucifié sur le Golgotha , et pendant que l'univers l'adore , elle répète le cri déicide que ses malheureux ancêtres firent entendre au pied de la montagne sainte. Mais faut-il dire que la nation juive est totalement incrédule au Messie , qu'elle ne veut point de Messie ? Non , M. F. , la nation d'Israël croit au Messie comme à ses plus chères espérances , elle appelle son règne , elle fouille dans les livres de ses Prophètes , et

elle leur demande avec une infatigable patience le jour de sa venue.

Ce peuple est chargé devant Dieu et devant l'univers d'un affreux déicide, parce que, bien que Jésus de Nazareth ne réalisât pas à ses yeux l'idéal que l'orgueil national avait popularisé, pour ainsi dire, au sein de la nation d'Israël, il était impossible, sans troubler les plans de la divine Providence, de prouver plus clairement que ne l'avait fait le Christ la divinité de sa personne auguste ainsi que la divinité de sa mission.

Le peuple juif pouvait et devait croire le témoignage de Jésus, appuyé sur les éclatants prodiges qui en étaient l'irréfutable confirmation. Le juif charnel devait abjurer ses préjugés en face des merveilles accomplies par le Sauveur. Il pouvait adorer Jésus comme avaient pu l'adorer ses premiers disciples, et comme l'ont adoré les nations idolâtres qui n'eurent pas, comme ses ancêtres, l'insigne honneur de contempler sur la terre le divin Fils de Marie.

La nation juive est traitée en ennemie; elle porte sur sa tête, sillonnée par la colère divine, un pesant anathème, et ce châtiment est juste, parce qu'il fut mérité.

Les Juifs, dit saint Paul, sont les ennemis de Dieu à cause de nous, c'est-à-dire que la souveraine Sagesse mesurera leur crime à la foi des nations idolâtres converties par les Apôtres. Mais prenons-y garde, chrétiens, cette malheureuse nation n'est pas condamnée sans retour. Elle

est punie parce que notre foi la condamne. Mais elle est encore chère au cœur de Dieu à cause de la foi de ses pères, à cause de la foi de ses Patriarches, et surtout à cause de Marie, qui mérita de donner son sang virginal au Fils même de Dieu.

L'endurcissement du peuple juif, son indomptable obstination dans la haine de Jésus, sont le phénomène le plus effrayant de l'histoire de l'humanité. Mais sa foi au Messie, son immortelle patience à attendre sa venue, attestent que cette grande nation n'a pas cessé de soupirer après la bénédiction promise à Abraham, renouvelée à sa postérité, accomplie dans le sein de Marie, mais accomplie par des moyens et avec des circonstances que les enfants d'Israël n'ont pas su comprendre.

Le livre des antiques traditions que le juif incrédule révère, mais dont il a perdu le sens, embrassait les deux avénements du Christ, son avènement temporel et son avènement glorieux à la fin des siècles. La pauvreté et la souffrance, la honte et l'ignominie d'un supplice sanglant devaient environner le Fils de Dieu pendant son passage sur la terre; mais le Juif, trompé par l'orgueil national, ne comprit rien aux grandes expiations du Sauveur. Il voulait un Messie plus riche que Salomon, plus conquérant et plus fort que David; et Jésus de Nazareth ne lui parlait que de la royauté de l'indigence, il ne lui vantait que le mépris de la gloire humaine, il ne lui montrait d'ardeur que pour les pompes de l'humilité et de la mansuétude.

L'œil toujours fixé sur les grandeurs éternelles du Mes-

sie, dont il voulait à toute force retrouver une vivante image dans celui qui se disait son Sauveur et son Dieu, plus le Christ se montrait humble et pauvre, plus il se couvrait de nos souffrances et de nos faiblesses, plus le Juif grossier sentait son orgueil national se soulever de colère et d'indignation.

Le crime du peuple juif a provoqué contre lui une juste colère, parce que le Dieu Sauveur a fait assez de prodiges pour le convertir; mais il faut bien convenir qu'il y a au fond de son incrédulité un point d'appui pour la divine miséricorde, puisque l'Homme-Dieu, en se laissant attacher à la croix, l'a enveloppé de son amour par ces paroles d'inimaginable tendresse : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et c'est d'après ces données mystérieuses que saint Paul n'a pas craint d'ajouter : « S'ils eussent connu le Roi de gloire, ils ne l'auraient point crucifié. »

Les Juifs contemporains de Jésus voulaient le Messie; ils le veulent encore. Ils lui demandaient la puissance, les splendeurs d'un règne terrestre; le même préjugé domine encore cette antique nation. En vain Jésus crucifié à Jérusalem par leurs déicides ancêtres a fondé, par l'Eglise, la grande monarchie des âmes qui vivent de foi, d'espérance et d'amour en attendant le règne éternel du Christ, les enfants d'Israël, toujours dominés par l'erreur qui aveugla leurs pères, ont des yeux; et ne voient rien; ils ont un cœur, et ils ne goûteront jamais ces biens invisibles, ces délices cachées, ces richesses divines qui constituent la royauté spirituelle de l'Homme-Dieu.

La croix de Jésus-Christ scandalise le Juif charnel , et il repousse le Sauveur du monde parce qu'il voudrait voir dans ses mains , à la place de ce sceptre ignominieux , l'épée conquérante de l'univers. Espérons que le jour déjà venu pour le monde viendra enfin pour une nation toujours fidèle à la foi du Messie promis à ses pères , alors même que dans sa coupable obstination elle le cherche là où il n'est pas , et lui demande , pour sauver le genre humain , des caractères et des signes que le divin Fils de Marie n'aurait pu prendre qu'en laissant peser sur la race humaine le crime de son orgueil et la dette de sa déchéance.

Dieu traite en ennemis les aînés de la grande famille ; il les punit , parce que nous avons cru : mais il les aime toujours , à cause de la foi d'Abraham ; il les aime , à cause de la Vierge immaculée devenue sa mère ; il les aime , parce que l'œil de sa miséricorde démêle au fond de leur endurcissement le sentiment invincible et l'immortel amour qui les attache au Messie. *Inimici propter vos ; charissimi propter patres.*

Et savez-vous , M. F. , quand Dieu fera éclater toute sa tendresse sur le peuple de ses premières affections ? savez-vous quand il aura enfin pitié de l'indomptable persévérance avec laquelle ce peuple infortuné attend encore celui qui est venu ? Le Juif croira quand les nations chrétiennes ne croiront plus ; il commencera à croire quand l'apostasie commencera à se manifester au sein de la société catholique. « Chrétien , s'écrie le grand Apôtre , ne te glorifie pas , ne fais pas le superbe ; car

« ce n'est pas toi qui portes la tige, mais c'est la tige
« qui te porte. (Rom. 11. 18.) » Non , M. F. , ne
nous glorifions pas, mais tremblons ; car le jour des
apostasies est déjà venu ; tremblons , car des nations en-
tières se sont déjà détachées du Christ par l'hérésie et par
le schisme ; tremblons, car l'incrédulité a étendu ses con-
quêtes au sein du royaume appelé très-chrétien.

Si la nation juive avait cru à la parole et aux miracles
de Jésus-Christ, elle l'adorerait encore ; car son invincible
obstination à chercher un Messie marqué aux signes de
ses ambitieux instincts prouve qu'elle aimerait, qu'elle
adorerait le Messie véritable, si elle l'avait connu comme
nous.

L'infidélité, ou plutôt l'aveuglement du peuple juif,
désole mon âme ; mais l'incrédulité des chrétiens apostats
irrite mon zèle, et me fait éprouver ces saints bouillon-
nements de la colère dont parlait le Prophète quand il
disait : « J'ai vu les apostats, et j'en ai séché de douleur. »

L'endurcissement des Juifs est le fruit d'une erreur ;
mais l'impiété de notre âge est un crime monstrueux ;
c'est le désordre immense que David exprimait par ces
paroles énergiques : « J'ai eu horreur de l'iniquité, elle
« a soulevé mon âme d'indignation. »

Chercher le Christ quand on ne le connaît pas, rien de
plus louable ; se tromper sur les signes qui le manifes-
tent, et le chercher sous d'autres caractères, est un affreux
malheur : mais le renier quand on l'a connu ; mais lui
faire la guerre quand on a été marqué du sceau de sa

grâce et compté parmi ses disciples ; mais travailler avec une infernale énergie à précipiter les générations chrétiennes dans l'apostasie , dans la haine du Messie véritable ; mais écrire dans des livres et enseigner à la jeunesse que l'humanité peut se passer du Christ , qu'elle est assez riche de son fonds pour payer sa dette au Dieu Créateur ; mais éteindre dans la conscience humaine tout germe de foi , pour ne lui laisser que les lueurs trompeuses de la raison mise à la place de la révélation divine , c'est là un phénomène dont il faut demander la cause à la haine et au désespoir de l'enfer.

Or, ce phénomène se produit au milieu de nous ; lisez ce qui s'imprime, entendez ce que prêchent les prophètes de la philosophie.

Un peuple sur qui le soleil de la vérité n'a point lui encore , peut ouvrir un jour les yeux à la lumière ; et si ce peuple appelle cette lumière qui a déjà éclairé les nations , il faut plaindre, il faudrait maudire celui qui serait assez cruel pour outrager cette nation. Mais à quelles calamités et à quelles misères est réservée une nation qui souffre que des philosophes impies s'efforcent de consommer dans son sein la ruine de la vraie foi ? où prendre des lamentations et des gémissements capables d'égaler les maux qui l'attendent ?

« La terre , a dit Bossuet , en parlant des athées, produit peu de ces sortes de monstres , et si le hasard en fait rencontrer quelques-uns , il faut regarder cette rencontre comme un affreux malheur. » Or , qu'y a-t-il

de plus commun aujourd'hui sur la terre de France que ces raisonneurs de quinze ans qui, au retour du collège, n'ont pas honte d'apprendre à leur mère que le fruit de la philosophie a été de les débarrasser des absurdes croyances qui ne supportent pas un examen réfléchi de la raison.

« Je crains bien, s'écriait l'immortel Fénelon, que ce qui est arrivé pour l'Angleterre n'arrive aussi chez nous. » Que penserait aujourd'hui cette âme prophétique et éloquente, que penserait Bossuet lui-même s'il savait l'outrageante complicité que les ennemis du Saint-Siège, que des légistes veulent imprimer à sa mémoire ? que penserait-il de cet adage qu'on a voulu faire sortir de ces opinions funestes abritées sous son nom : « Soyons catholiques, mais restons libres ? » C'est-à-dire soyons catholiques, mais désolons l'âme du chef du catholicisme; soyons catholiques, mais pensons autrement que Rome et le reste du monde chrétien sur l'autorité du Pape, sur la nature et l'étendue de son gouvernement; soyons catholiques, mais gardons la liberté de l'outrage, mais efforçons-nous de perpétuer au sein de la France des semences de révolte et des germes de schismes...

Le peuple juif cherche dans des voies égarées le Messie promis à ses pères, il le demande à ses désirs trompés; et nos hommes d'état, et nos philosophes incrédules, et nos légistes impies, ont juré de remplacer la Religion du Christ et le Christ lui-même par l'idole de leur ténébreuse raison. Ils ont juré d'être à eux seuls la sagesse des nations, la loi des consciences, les arbitres du juste et du vrai.

Leur Messie , c'est la raison ; leur dogme , leur morale , leur culte , ils ne les demandent plus qu'à la raison. Le Christ , disent-ils , est trop vieux ; son Eglise épuisée tombe en ruine , et l'univers a besoin d'eux pour savoir d'où il vient et où il va.

En attendant , M. F. , la foi s'éteint , les mœurs se dépravent , la jeunesse s'élève dans l'impiété , l'égoïsme cupide dévore l'âge mûr , les feuilletons corrupteurs ébranlent les mœurs de la famille ; tout l'ordre moral d'une grande nation est compromis.

Répétons pour eux , M. F. , la prière que le Dieu Sauveur adressait à son Père pour le Juif obstiné : « Père ,
« pardonnez-leur , car ils ne savent ce qu'ils font. (Luc.
« 23. 34.) » Mais , je me trompe , ils ne le savent que trop ; leur hut est avoué , il est connu. O bienheureuse Vierge ! dernier asile des nations que l'impiété ravage , faites monter vers le trône de votre Fils une prière pour cette France qui vous fut toujours chère ; demandez pour elle la perpétuité de la foi , que des doctrines d'athéisme s'efforcent de lui ravir. Souvenez-vous que la France est le grand missionnaire de l'Eglise de votre Fils ; ne permettez pas qu'elle tombe des hauteurs de sa gloire , pour se précipiter à la suite des faux prophètes qui l'enivrent du vin de leur orgueil , dans l'abîme que l'apostasie creuse toujours sous les pieds des nations infidèles. Répétez pour la France , qui fut si longtemps un autre peuple de Dieu , une nation choisie , cette prophétique strophe : « Il a
« pris Israël son fils , parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde. *Suscepit Israel puerum suum , recordatus misericordiæ suæ.* »

XXVIII. CONFÉRENCE.

DIXIÈME STROPHE : *Sicut locutus est
ad patres nostros, Abraham et semini
ejus in secula.*

Ainsi qu'il l'a dit à nos pères, à
Abraham et à sa postérité pour jamais.
(Luc. I. 35.)

ENFIN, M. F., le chant virginal dont les ravissantes harmonies ont suspendu les cantiques des Anges s'achève. La Reine des Prophètes n'a plus qu'une strophe pour clore cet hymne sacré que l'univers chrétien redit avec amour depuis dix-huit siècles. L'Evangile lui-même, avare des secrets que nous voudrions connaître, n'ajoutera plus que deux ou trois paroles à celles que la bouche immaculée de Marie prononça dans la maison du prêtre Zacharie.

Un regard bien incomplet sans doute sur cette épopée divine nous a convaincus cependant que l'auguste Vierge y a ramassé toutes les merveilles de la nature et de la grâce, et en méditant le *Magnificat* nous avons pu nous convain-

cre que les accents de Notre-Dame étaient à la hauteur des choses qu'elle raconte.

Maintenant donc sa mission prophétique est remplie ; elle a pris possession de la royauté du monde des intelligences, par l'élévation et par la profondeur des secrets que l'Esprit-Saint lui a révélés. Un mot, un dernier mot va mettre fin à sa louange et à son extase.

Recueillons-nous, M. F., imposons silence à tous les bruits de la terre, et tâchons de pénétrer le sens mystérieux de cette péroraison divinement sublime qui va faire vibrer la dernière corde de la lyre de Marie.

Nous l'avons compris, la bienheureuse Vierge devait un souvenir à sa chère patrie ; elle devait laisser à la terre un cri d'amour pour la nation d'Israël dont elle a fait la gloire. Quoique méconnue par cette infidèle nation, elle n'a pu se défendre d'un sentiment de miséricorde et d'amour pour ses malheureux concitoyens. « Il a pris
« Israël son fils, se souvenant de sa miséricorde. *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiae suae...*
« (Luc. 1. 54.) »

Dieu s'est fait homme, M. F., son incarnation et les merveilles qui s'y rattachent ont été dignement célébrées par Marie. Mais le Fils de Dieu, en prenant notre nature, a daigné sortir d'Abraham, que l'auguste Mère du Christ comptait parmi ses plus illustres ancêtres. Là est la gloire de la nation d'Israël, là est le privilège que nul autre peuple ne partagera avec elle.

Le Christ est homme par sa génération temporelle; mais il est juif par sa naissance civile. Le Fils de Dieu est devenu le fils de l'homme; mais voulant se choisir une mère, une famille, une patrie, une cité, il donne la préférence à la race d'Abraham. « Il a pris Israël son fils. »

Que les autres nations vantent les hommes illustres qu'elles ont produits, que Rome et la Grèce vantent leurs conquérants; toi seule, ô terre d'Israël! pourras te vanter d'avoir donné la naissance à un Dieu !.... Et si ce prodige accable d'étonnement la raison de l'homme, si la naissance du Fils de Dieu dans la pauvre Judée choque l'orgueil des autres nations, l'immortelle Vierge va leur apprendre sur quoi repose ce privilège unique dans les annales de l'humanité. Ecoutez : « Dieu a pris Israël son « fils. *Suscepit Israel puerum suum;* » ou, en d'autres termes, Dieu s'est fait homme au sein de la nation d'Israël; car « il l'avait dit à nos pères, à Abraham et à sa « postérité pendant les siècles. *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in secula.* (Luc. « 1. 55.) »

Avant de vous faire comprendre, si Dieu m'en fait la grâce, M. F., tout ce que renferme de vérités et de richesses cette péroration sublime du cantique de Marie, permettez-moi de vous demander si vous vous faites une idée nette et précise de la portée d'une parole ou d'une affirmation venue de la bouche de Dieu même : *Sicut locutus est*. Que Dieu soit capable d'affirmation, ou, en d'autres termes, que Dieu puisse parler, qui oserait sans

folie et sans blasphème le mettre seulement en doute? Si Dieu, en effet, ne parle pas, s'il n'a point d'affirmation, il n'a point de pensée, point de parole intime, point d'idée, point de raison de son existence infinie. Mais si Dieu ne se connaît pas, il faut en induire logiquement que Dieu n'est pas.

Écoutons plutôt le plus sublime des Évangélistes : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. (Joan. 1. 1.) »

Le Verbe, ou l'affirmation infinie par laquelle Dieu se connaît, se parle, se comprend, se voit tout entier, est la raison première et dernière de son existence. Dieu est par son Verbe, parce qu'il ne se connaît que par lui. Dieu est à lui-même l'éternelle, l'incessante, l'immuable affirmation de soi, Dieu est le moi souverain : *Ego Dominus...*

« Oh ! qui se fera une idée de cette éternelle affirmation de Dieu ? qui sondera les secrets que cette affirmation lui révèle dans les profondeurs impénétrables de sa substance infinie ? qui nous dira comment Dieu se parle éternellement à lui-même ? Isaïe avait dit, en parlant de l'éternelle affirmation : « Qui racontera sa génération, qui nous dira comment Dieu s'affirme ?.... » S'affirmer pour Dieu, c'est se voir, c'est se comprendre selon toute l'étendue de sa vérité et de son être ; c'est, si j'ose le dire, se réaliser éternellement soi-même à soi-même, c'est se renouveler incessamment dans une éternelle jeunesse, dans une éternelle vie, et c'est ce qui faisait dire à saint

Augustin , parlant de la beauté divine : « Beauté toujours
« ancienne et toujours nouvelle. »

L'homme , lueur vacillante d'un flambeau qui s'éteint, a aussi une parole dans laquelle et par laquelle il pense, par laquelle il se parle, par laquelle il se connaît. Mais je me trompe, sa parole intérieure, comme sa langue articulée, est une parole brisée, mutilée, tombant en poussière. Il se dit mille paroles pour trouver une pensée raisonnable, et au moment où il croit saisir la vérité, du fond de son entendement en ruine s'élèvent mille bruits confus semblables aux cris d'une populace en délire, à travers lesquels son âme troublée ne sait plus démêler le mot ou la parole du vrai : le oui et le non, le mensonge et le doute, le faux et le vrai, le réel et l'apparent, font entendre les mêmes cris, et empruntent la même langue au fond de son âme; et loin de pouvoir s'affirmer, se parler à soi-même, quand il est seul, fatigué des bruits incertains qui l'assiègent, il s'endort de lassitude dans l'indifférence, et trop souvent dans le blasphème.

Vous seul, ô mon Dieu ! possédez une affirmation exempte d'erreur, parce que seul vous avez une parole infinie. Pour vivre de vérité et de lumière, il faut que mon âme vous écoute parler. Parlez-moi donc, ô parole substantielle, ô Verbe divin ! parlez-nous, car vous seul pouvez nous apprendre qui vous êtes et quels sont les plans de votre éternelle sagesse.

Dieu se parle donc éternellement à lui-même ; sa parole est sa vie, son affirmation est sa lumière, la raison infinie de son existence éternelle.

Mais Dieu parle aussi à ses créatures. Il a parlé à la terre; il a fait entendre à l'homme la parole de la vérité. « Il a parlé à nos pères, » s'écrie la Vierge immaculée. *Sicut locutus est ad patres nostros.*

L'impie qui refuse à Dieu le pouvoir de se connaître, de se parler à lui-même, puisqu'il nie le Christ Verbe éternel du Père, ne veut pas que Dieu puisse parler à l'homme. Du haut de son orgueil, l'impie a osé dire : Pourquoi Dieu parlerait-il à l'homme? l'homme n'a-t-il pas sa parole, son verbe, sa raison? la vérité n'est-elle pas le produit de ses œuvres, le fruit de sa pensée? Que Dieu se taise dans son silencieux empire, qu'il laisse à l'homme la royauté de sa parole, l'empire souverain de sa pensée, le suprême droit de son affirmation! à lui le silence, l'immobilité, le sommeil au sein de son empire désert, à nous le gouvernement des esprits, à nous la royauté des âmes!....

Mais laissons l'impie, M. F., dans son incurable démence; laissons-le se repaître de sophismes et de mensonges sur le trône de son néant. Écoutons l'auguste Reine de la vérité, prêtons l'oreille de notre âme aux derniers sons de sa lyre divine : « Comme il l'a dit à nos pères. *Sicut locutus est ad patres nostros.* »

Mais quelle est cette affirmation surnaturelle dont l'immortelle Vierge nous donne ici la formule sublime?

Dieu, M. F., a parlé aux anciens Patriarches, il a parlé à Adam, à Noé, à Abraham, à Moïse et aux Pro-

phètes d'Israël; il a parlé à David et aux ancêtres de la Vierge Marie. *Sicut locutus est ad patres nostros.*

Il a parlé à Abraham et à sa postérité, pour leur dire qu'au jour marqué par ses éternels décrets il descendrait des hauteurs de sa gloire pour se revêtir de notre humaine nature. Il leur a dit qu'en récompense de leur foi et de leur amour il naîtra fils d'Abraham, fils de David, fils de la Vierge immaculée et citoyen des tribus d'Israël. Voilà ce qu'il a dit; telle est cette affirmation répétée d'âge en âge, à travers quarante siècles, que l'auguste Marie résume à la fin de son céleste chant : « Comme il l'a dit « à nos pères, à Abraham et à sa race pendant les « siècles. »

Que Dieu ait solennellement promis, pendant quatre mille ans, qu'il donnerait son Fils au monde pour le sauver; qu'il ait dit à Abraham, à Isaac et à Jacob que toutes les tribus de la terre seraient bénies en celui qui naîtrait d'eux; que cette solennelle affirmation ait été renouvelée à Moïse et au peuple de Dieu; que les Prophètes d'Israël l'aient consignée dans le livre des antiques révélations; que la race d'Abraham ait vécu quatre mille ans à l'ombre de cette affirmation divine, qui oserait le nier? qui trouverait un sophisme et un blasphème contre une affirmation grande comme le monde et retentissante comme la voix de l'humanité?

Dieu s'est fait homme, comme il l'avait promis; il est né au sein de la nation d'Israël, puisqu'il avait dit à Abraham et aux anciens Patriarches qu'il naîtrait d'eux.

Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in secula.

Ne mettons pas la folie à la place du bon sens ; n'allons pas nous imaginer avec l'impie que Dieu n'a pas dit à la nation choisie qu'il prendrait la nature de l'homme pour donner à l'homme la nature de Dieu ; ne jetons pas le blasphème à la vérité infinie.

Dieu a parlé à la terre pour lui dire les desseins de son éternel amour : croyons à ses promesses, bénissons sa miséricorde de les avoir solennellement accomplis au milieu de la nation héritière des saintes révélations. Dieu « a parlé « à nos pères, à Abraham et à sa postérité. *Sicut locutus est « ad patres nostros.* »

Le Fils de la Vierge Marie est venu aux temps marqués par Jacob, par Moïse, par David, par Isaïe ; il est venu quand le pouvoir politique était sorti de la tribu de Juda, quand la nation juive n'était plus qu'une province romaine ; il est venu à la fin des septante semaines comptées par Daniel.

Or, Jésus Fils de la Vierge Marie a-t-il dit à sa nation qu'il n'était qu'un homme ? a-t-il osé prendre à la face de sa nation entière le titre de Messie, le titre et le nom même de Dieu ? a-t-il fait croire à une multitude de ses concitoyens qu'il était réellement ce Messie attendu depuis quarante siècles et promis par Dieu même à la nation sainte ?

Jésus de Nazareth, en un mot, s'est-il produit au sein de

la Judée, comme réalisant tous les caractères du Messie ? a-t-il dit et prouvé qu'il était celui qu'annonçaient les oracles divins et qu'attendait l'univers ?

Est-il certain, d'un autre côté, que le peuple juif trompé par ses préjugés charnels sur les véritables caractères du Messie a mis à mort, il y a dix-huit siècles, un homme de sa nation, appelé Jésus, qui se disait le Christ, le Fils du Dieu vivant ?

Est-il incontestable, est-il infailliblement vrai que ce Juif crucifié entre deux voleurs, parce qu'il s'était dit le Christ, le Fils du Dieu vivant, est adoré comme tel par toutes les nations civilisées de la terre ?

Demandez à l'incorruptible tradition s'il y a dans l'histoire de l'humanité un fait attesté, prouvé, cru avec une énergie aussi indomptable que le fait immense de la divinité de Jésus, né à Bethléem, crucifié au Golgotha, ressuscité trois jours après, prêché, annoncé par les Apôtres comme le Messie, comme le Sauveur du monde et le Fils propre et unique de Dieu.

Dieu a dit à la race humaine qu'il lui enverrait un Sauveur et un Rédempteur. Il a dit aux Patriarches de la nation juive que ce Sauveur naîtrait d'une vierge fille de David et d'Abraham. Pouvait-il tromper l'univers ? pouvait-il manquer à ses solennelles promesses ? pouvait-il permettre que Jésus de Nazareth, fils de la Vierge Marie, réunît tous les signes qui annonçaient le Messie, qu'il se dit le vrai Fils de Dieu, qu'il mourût pour imprimer le

sceau de son sang à cette étonnante affirmation, qu'il courbât à ses pieds l'univers, qu'il se fît adorer comme Dieu par les peuples les plus civilisés du monde, s'il n'était cependant que l'usurpateur d'un nom, d'un titre et d'une gloire que Dieu seul a droit de se donner à lui-même ?

Et quand l'Eglise catholique, debout au sein de la race humaine, malgré les ruines amoncelées autour d'elle par le paganisme vaincu, par le mahométisme expirant, par le schisme et par l'hérésie forcés, pour vivre un jour, d'adorer encore Jésus de Nazareth ; quand l'Eglise catholique proclame, croit et fait croire au monde que le Christ qu'elle adore est le Messie attendu pendant quatre mille ans par toutes les tribus de la terre ; quand, par cette foi invincible, elle a changé l'homme et la famille, créé le droit des gens, régénéré la science, la politique et la littérature ; quand elle a imprimé par sa foi à la divinité de Jésus un mouvement profond et régénérateur à l'Europe et au reste de l'univers, qu'avons-nous à craindre des sophismes de la raison et des blasphèmes de l'incrédulité ?

Et voyez, M. F., que les desseins du Très-Haut sont admirables et ses inventions merveilleuses ! Ce grand Dieu se parle éternellement à lui-même, et cette parole infinie lui dit tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il sait.

Il parle à la terre ; il lui parle par les Patriarches, par Moïse et par les Prophètes ; il lui parle enfin par le Christ, Verbe de Dieu et Verbe de l'homme. Or, Marie nous apprend que Dieu n'a parlé à l'univers que pour lui dire les

secrets de son éternel amour pour sa chère patrie et pour la race humaine. *Sicut locutus est ad patres nostros.*

Ainsi, M. F., à travers cette immense anarchie de la parole humaine vendue à toutes les erreurs et messagère de tous les crimes, une parole incorruptible tombe de l'éternité. Le temps la reçoit, l'Eglise des Patriarches et celle de la synagogue, l'Eglise du Christ la répète et la garde contre les secousses des âges et contre l'obscurcissement des passions; et cette parole, vieille comme le monde, immortelle comme Dieu, large comme le genre humain, ne parle à la terre que d'une seule chose, elle ne lui enseigne qu'une seule science, la science de J. C., Fils de Dieu et Fils de l'homme, Dieu parfait et homme parfait.

L'enfer a mis tout en œuvre pour étouffer cette parole de vérité et de salut; il a convoqué depuis six mille ans tous les enfants de l'orgueil autour de l'arche sainte : un bruit immense, des cris confus comme la tempête, retentissants comme les roulements du tonnerre, ont essayé d'imposer silence à cette grande voix de la tradition répétant le long des siècles et sur tous les points de l'univers la parole révélatrice qui prêche au monde la divinité du Christ et les gloires de l'humanité.

Or, M. F., la parole catholique a dominé, elle domine encore toutes les clameurs de l'impie et tous les cris du mensonge. La divinité de J. C., toujours prêchée et toujours crue, est encore le fait dominateur de la terre; et jamais la strophe divine par laquelle la Vierge sans tache achève

son cantique sacré ne s'est réalisée plus pleinement :
« Comme il l'a dit à nos pères, à Abraham et à sa postérité dans les siècles. *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in secula.* »

Oui certes Dieu avait parlé du Messie à Abraham, puisque, après dix-huit siècles de colère et de réprobation, ses enfants proscrits poursuivent de leurs immortelles espérances et appellent de leurs patientes supplications ce Messie promis à leurs pères. Oui, Dieu avait parlé du Messie à la race d'Abraham, puisque un Juif crucifié, pour s'être dit le Fils du Très-Haut, le Christ promis au monde, est devenu en réalité le maître, le législateur et le Dieu de toutes les nations civilisées de la terre. *Sicut locutus est ad patres nostros.*

Et dites-moi, M. C. F., si le chrétien que la lumière de la foi éclaire, et qui a trouvé mille fois dans son cœur les saintes révélations de la grâce, et l'infailible tranquillité que donnent la connaissance et l'amour de J. C., ne sent pas toutes les puissances de son être soulevées d'indignation, quand il prête l'oreille aux frémissements des impies, qui eux aussi se sont imaginé qu'il était temps encore d'imposer silence à la voix retentissante de l'Eglise, chargée par Dieu même de proclamer la divinité de Jésus, de dévorer, de mettre en poudre toute parole de mensonge, tout accent de blasphème qui s'élèveraient contre la gloire de son Sauveur et de son Dieu ?

Le paganisme avait pris la défense de son Jupiter, il avait essayé d'ensevelir sous des monceaux de cendre et d'engloutir dans un fleuve de sang les adorateurs du

Christ et la loi de son Évangile ; et le paganisme, vous le savez, n'aurait pas la puissance d'ébranler, à l'heure qu'il est, la foi d'un enfant chrétien.

Le mahométisme a voulu étouffer la voix de l'Eglise. Armé du sabre il tenta longtemps de renverser la croix, et le mahométisme accroupi dans sa barbarie et dans son impuissance n'attend qu'un mot d'ordre de la civilisation chrétienne, pour disparaître de la carte du monde.

L'hérésie, le schisme, la philosophie et l'incrédulité conspirent à leur tour, et jurent de briser dans la main de l'épouse du Christ la trompette sacrée avec laquelle elle prêche à l'univers la divinité de Jésus et l'éternité de son Eglise.

Epuisée de sophismes et de blasphèmes, de mensonge et d'hypocrite fureur, l'impiété moderne a enfin compris que pour tuer la parole catholique et en finir avec la divinité de J. C., menaçante pour l'orgueil et pour le scandale, pour l'injustice et l'apostasie, il fallait empêcher l'Eglise de parler aux générations naissantes, rendre le sacerdoce odieux, et lui refuser le droit de cité ; mais l'impiété ne sait pas que le plus sûr moyen de ranimer le zèle et le patriotisme divin du pontificat et du sacerdoce, c'est de commander le silence à ceux à qui le Christ a dit de ne jamais le garder. L'impiété ne sait pas que le sacerdoce catholique a reçu de J. C. un esprit de sainte et savante rébellion contre tous ceux qui tenteraient de l'empêcher d'annoncer aux générations de la terre la doctrine du salut et la divinité de son fondateur.

Les légistes de ce temps, les sophistes incrédules d'une fausse science peuvent jeter les prêtres dans des cachots ; ils peuvent leur arracher le morceau de pain légal dont on voudrait faire le prix de leur servitude ; mais les réduire au silence, mais leur enlever l'âme des générations catholiques qui leur doivent la vie de la foi et la science de leur destinée, ce sont là des choses au-dessus des forces humaines. Ce que Néron, Julien l'Apostat et Voltaire n'ont pas fait, des scribes et des sceptiques ne le feront pas.

La persécution des légistes et des philosophes n'est pas une persécution nouvelle pour l'Eglise de J. C. ; sa longue expérience l'a façonnée à tous les genres d'attaque, et l'Hercule chrétien ne sera pas vaincu par des pygmées. Quand, bâillonnés par la main du bourreau, tous les prêtres du Christ seraient dans l'impuissance de redire son nom, le bruit de leurs chaînes prêcherait d'une voix plus puissante et plus apostolique encore la divinité et la gloire de celui au nom de qui on les ferait mourir. La divinité de J. C. et l'apostolat de l'Eglise éternelle sont deux faits que les sophistes de la tyrannie n'ébranleront pas. Il est trop tard pour venir dire à l'Eglise du Christ ce que le Christ seul a pu dire à la mer : « Tais-toi, « garde le silence. *Tace, obmutesce.* (Marc. 4. 39.) » Elle parlera, cette Eglise, parce que Dieu a parlé et qu'elle a mission pour redire sa parole éternelle ; elle parlera, parce que le Verbe de Dieu lui défend de se taire ; elle parlera, parce que Dieu lui commande d'enseigner les races humaines ; elle parlera, parce qu'il faut qu'elle empêche

l'impie de corrompre les âmes qu'elle est chargée de conduire au ciel ; elle parlera enfin , comme Dieu même à parlé à nos pères , à Abraham et à sa postérité dans les siècles. *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in secula.*

FIN.



Prophéties de la Bible qui ont Marie pour objet ; 71

VI. CONFÉRENCE.

Sur l'immaculée Conception de Marie ,	87

VII. CONFÉRENCE.

Sur le même sujet ,	105

VIII. CONFÉRENCE.

Naissance de la très-sainte Vierge ,	121

IX. CONFÉRENCE.

Marie présentée au temple du Seigneur ,	139

X. CONFÉRENCE.

Saint Joseph devient l'époux de la très-sainte Vierge ,	155

XI. CONFÉRENCE.

Part immense de la très-sainte Vierge dans l'œuvre de l'Incarnation ,	173

XII. CONFÉRENCE.

La très-sainte Vierge considérée comme Mère de Dieu ,	189

XIII. CONFÉRENCE.

Marie Mère de la vérité ,	205

XIV. CONFÉRENCE.

Sur l'éducation des filles ,	221

XV. CONFÉRENCE.

Sur le même sujet ,	239

XVI. CONFÉRENCE.

Charité de la très-sainte Vierge dans le mystère de la Visi- tation ,	255

XVII. CONFÉRENCE.

- Le mystère de la Visitation ouvre à la femme chrétienne
une mission de zèle et de charité, 273

XVIII. CONFÉRENCE.

- Des bénédictions que la très-sainte Vierge répand dans la
maison de Zacharie, 291

XIX. CONFÉRENCE.

- Sur la première strophe du cantique de Marie : *Magnificat anima mea Dominum*, 309

XX. CONFÉRENCE.

- Sur la deuxième strophe : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*, 337

XXI. CONFÉRENCE.

- Sur la troisième strophe : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*, 347

XXII. CONFÉRENCE.

- Sur la quatrième strophe : *Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus*, 365

XXIII. CONFÉRENCE.

- Sur la cinquième strophe : *Et misericordia ejus à progenie in progenies timentibus eum*, 381

XXIV. CONFÉRENCE.

- Sur la sixième strophe : *Fecit potentiam in brachio suo ; dispersit superbos mente cordis sui*, 399

XXV. CONFÉRENCE.

Sur la septième strophe : *Deposuit potentes de sedes, et exaltavit humiles* , 423

XXVI. CONFÉRENCE.

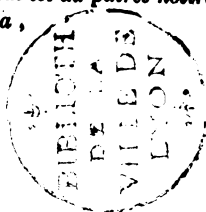
Sur la huitième strophe : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes* , 439

XXVII. CONFÉRENCE.

Sur la neuvième strophe : *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ* , 455

XXVIII. CONFÉRENCE.

Sur la dixième strophe : *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in secula* , 473



FIN DE LA TABLE.

